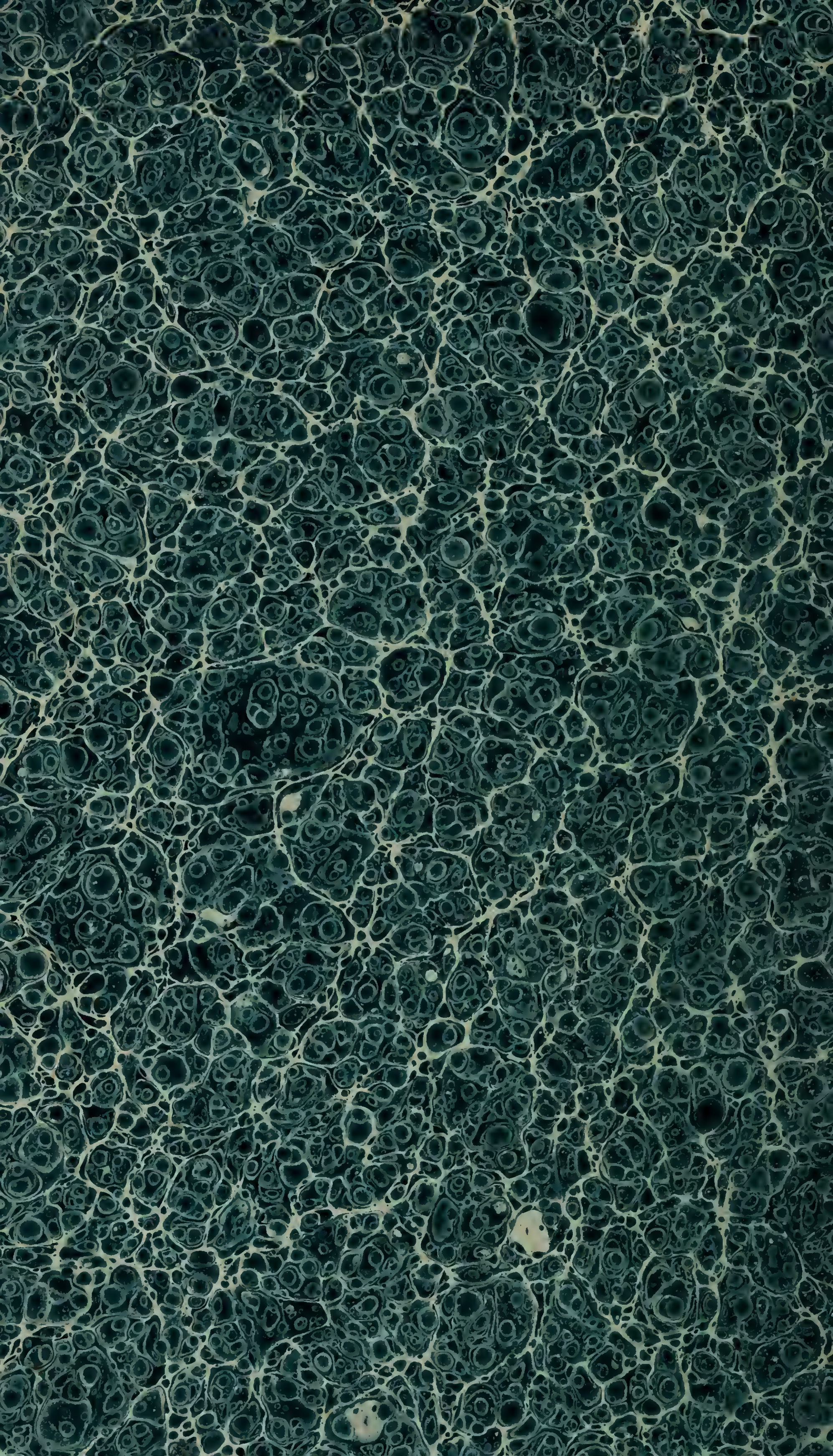




LE LIVRE

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1870.

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

LE LIVRE

PAR

JULES JANIN

Hi sunt magistri qui nos instruunt sine virgis et ferula. Si accedis non dormiunt, si inquiris non se abscondunt, non remurmurant si oberres, cachinnos nesciunt si ignores.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE, 10

MDCCCLXX

1870







AU JEUNE BIBLIOPHILE

HEUREUX COLLECTIONNEUR DES ÉDITIONS ORIGINALES

M. JAMES DE ROTHSCHILD

AVOCAT A LA COUR DE PARIS

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position plus digne d'intérêt que celle d'un malheureux écrivain, attentif à son œuvre et content d'écrire à son bel aise, qui, tout d'un coup, au bout de quatre ou cinq ans, se remettant à l'ouvrage, est arrêté par un remords : Halte là! en voilà assez; vous avez dépassé le nombre de vos pages. Le livre est fini. Les prés ont assez bu.

Or, voilà, mon jeune disciple ès choses de bibliographie, l'accident qui m'arrive aujourd'hui même. A mon réveil, ce matin, je m'aperçois, en effet, que si je m'arrête à temps, mon œuvre est achevée. Hélas! j'avais encore tant de choses à dire! Hélas! voici tant d'écrivains suppliciés dont je n'ai pas dit le supplice, et tant de noms oubliés, si je m'arrête à cette borne fatale, avant que leur tour arrive d'apparaître un instant à la douce lumière.....

Ainsi, quand je pensais vous faire un certain plaisir à vous dédier ce gros tome en l'honneur de notre innocente passion, il advient que c'est vous qui m'offrez l'occasion de dire aux premières pages les choses que j'avais destinées à finir dignement la vaste entreprise que j'avais rêvée.

Alors, voyant ma tâche inachevée, et ce pénible et charmant travail semblable à ces ruines toutes neuves dont Virgile a parlé, j'ai pensé que peut-être, à la faveur d'un subterfuge, il me serait permis de revenir quelque peu sur mes pas, justement dans les premières pages, à l'endroit même où la dédicace apparaît, amicale un peu plus que complaisante, et digne enfin de celui qui l'a faite et de celui qui l'accepte. On ne saura jamais le zèle et l'ardeur d'un galant homme épris d'un juste amour pour les livres qu'il a composés. Son premier soin est de chercher un digne abri aux enfants de son génie. Il y avait en l'an de grâce 1572 *un savant maître appelé le Père Nicaise, de l'ordre des Frères-Mineurs. Il avait écrit de très-beaux commentaires en marge de* l'Odyssée *et de* l'Iliade. *Il avait expliqué Virgile et Lucrèce :* De la nature! *en regrettant de se voir confiner dans les étroites limites de son école. Mais quoi! c'était le plaisir du bon Père de copier ces beaux ouvrages de sa plus belle main et d'en faire hommage à ses disciples émerveillés de cette Dédicace*

paternelle. Ah! grande bonté du Père Nicaise! On n'a jamais vu son pareil.

En revanche, il y aurait de bien tristes histoires à raconter au chapitre Dédicace. *Un de ces colporteurs de flatterie, Henri Dupuis, avait dédié son* Historia barbarica *au prince d'Orange..... Il remplaça soudain le nom du prince d'Orange par le nom de Philippe IV, roi d'Espagne. Érasme, un jour, ayant dédié son livre à la reine de Hongrie, il y eut dans sa lettre à la reine un mot mal imprimé, qui changea la louange en injure. Et pensez quelles malédictions pour son* scélérat *d'imprimeur! Plusieurs écrivains du seizième siècle, ambitieux de léguer à l'avenir des louanges écrites de leur propre main à leur adresse, Henri Ranzovius et André Schott, ne s'y prirent pas à deux fois, et se firent enchâsser par leurs propres libraires dans une véritable apothéose. Ainsi fit, au rapport de Ménage, le docteur Morin (un autre Morin fut brûlé vif avec son livre en* 1663)*, qui, sous le nom de Vincent Panurge, porta jusqu'au ciel la science et la gloire du* très-illustre et très-savant docteur en médecine, et professeur royal en mathématiques, Jean-Baptiste Morin. *Un docteur en Sorbonne ayant dédié son livre* au très-illustre, Illustrissimo viro, *le cardinal évêque de Noyon, monseigneur ajouta de sa main :* Viro in scripturis peritissimo... *N'oublions pas le poëte Mal-*

a.

herbe en ce concert de louanges personnelles... « Il s'est donné des éloges plus dignes d'un capitan de théâtre que d'un honnête homme », disait Balzac. Les maladroits! En toutes choses, et même en dédicace, il est écrit : Loquimini nobis placentia!

J'avais réuni dans mon livre, éternellement incomplet, le nom de certains auteurs, qui, faute d'un Mécène à leur gré, offraient leurs modestes compositions : au Dieu tout-puissant, à la sainte Trinité, à l'Église notre mère, ou tout simplement à leur chère patrie. *Apollon, les Grâces et les Muses étaient réservés pour les poëmes et les dédicaces en latin.*

Tout au rebours, plus d'un théologien, cherchant une nouvelle occasion de compléter les injures qu'il avait dites à ses adversaires, dédiaient à leur antagoniste leur propre ouvrage, avec des violences dont ils espéraient un effet d'autant plus grand, qu'elles étaient inattendues.

J'aurais eu regret de perdre la fameuse dédicace de la Géographie sacrée *« à trois grands princes, seuls héréditaires du ciel et de la terre, savoir : Jésus-Christ, Frédéric Auguste, prince électoral de Saxe, et Maurice Guillaume, prince héréditaire de Saxe-Zeitz! Le dédicateur n'a pas manqué de donner à chacun de ses protecteurs ici-bas et là-haut les titres qui leur revenaient. Voici ceux de Notre-Seigneur :* Général

couronné des armées célestes, roi de Sion élu, chef auguste et perpétuel de l'Église chrétienne, souverain pontife et archevêque des âmes, électeur de la vérité, archiduc de gloire, duc de vie, prince de paix, chevalier des portes de l'enfer, triomphateur de la mort, monarque héréditaire des nations, seigneur de justice, conseiller du souverain conseil du Père céleste; *sans compter trois grands etc., etc.*, *etc.* »

Un autre (un Allemand, c'est vrai) écrivit avant de mourir son oraison funèbre. Il ne mourut pas, *et ce beau discours s'en fut en risible fumée. Il n'est pas mort, cet oiseau bleu couleur du temps, qui chantait si bien au sortir de la volière à Psaphon :* Psaphon est un grand dieu! Μέγας θεὸς Ψάφων. *Si la fièvre avait des pensions à donner, un poëte écrirait de belles* Louanges à la fin de la fièvre... *Un de ceux-là a dédié son livre à maître Guillaume le bourreau. Et mille autres accidents oubliés dans mon chapitre des dédicaces... et des chapeaux.*

Tous les hommes sont ingénieux sitôt qu'il s'agit de leur gloire. « *Ils grimpent sur le haut des montagnes, ils se bâtissent des temples avec cette dédicace :* Aux esprits sublimes! *Ziegler, dans son* Commentaire de la guerre et de la paix *de Grotius*, *imagina d'écrire en marge une suite de petites notes venimeuses. — Ma foi, disait Grotius*, *le commentateur ne serait pas fâ-*

ché si je lui ripostais de la belle sorte, mais le bon sens ne veut point que je me commette avec une pareille espèce. — Dans la Pharsale, *au moment où Lucain, malheureux et grand poëte écrasé par Néron, prédit à son livre une juste immortalité, il se place, à la façon d'Horace, au beau milieu des étoiles :*

Tant que cet univers retourne dans le rien,
Nos neveux accroîtront et ton nom et le mien;
Et l'on ne verra point sous une loi fatale,
Ou périr tes forfaits, ou mourir la Pharsale.

A l'exemple de Scaliger, relevant comme il convient la vanité du poëte latin, le bon Ménage : Au fait, disait-il, n'avons-nous pas vu M. Hobbes écrire au fronton de son livre : « L'astronomie doit son accroissement à Copernic, la physique à Galileo Galilei, la médecine à Guillaume Harvé; mais la connaissance de la politique n'est pas plus anciènne que mon livre De cive. »

Un autre orgueilleux (et celui-là n'a pas eu d'imitateurs, même parmi les rois, grands amateurs de cantates) a laissé vingt mille écus, dont le revenu devait servir à récompenser, tous les ans, une ode écrite à sa louange. Il s'appelait (vous voyez que je suis bon pour lui) Jean Wower. Il faut vraiment pour qu'il soit si peu connu que ses pensions n'aient pas été exactement

payées. Un autre, dans son épître dédicatoire à la reine Anne (la reine de l'Homme qui rit), « *Vraiment, dit-il, Madame, j'ose affirmer ici que le livre que je présente à Votre Majesté ne sera pas un des moindres ornements de son siècle.* » *Un savant nommé Jean Pontanus ruina sa famille et lui-même à s'élever un tombeau magnifique :*

Ici gît Jovien Pontan,
De sa gloire très-content ;
Tous les vrais savants l'aimèrent,
Les gens de bien l'estimèrent,
Les plus grands rois l'honorèrent.

Balzac, le premier Balzac, racontait fort gaiement qu'il avait vu dans la bibliothèque de Photius les œuvres complètes d'un certain Grec, jaloux d'Hérodote, dont les neuf livres portent chacun le nom d'une Muse. Ce pauvre homme avait composé neuf épîtres, sous le patronage des filles de Minerve, et trois discours en l'honneur des trois Grâces. « Eh, disait-il, quand tous les cieux seraient de papier, tous les arbres de la terre autant de plumes, et la mer entière de l'encre, tout cela ensemble ne suffirait pas pour faire le dénombrement de mes œuvres et vertus. »

Un certain Jacques Claveri allait toujours dans la rue avec ses poches pleines de gâteaux et de chansons.

Puis, à chaque enfant qu'il rencontrait : Chante ma chanson, tu auras des gâteaux. Quoi d'étonnant? Nous savons plus d'un grand compositeur de nos jours qui eût donné bien de l'argent pour que l'orgue de Barbarie ait eu le bon goût de chanter ses romances trop négligées.

Plus naïf, et célèbre à meilleur marché, le bon Colletet laissait à sa troisième et dernière épouse et servante le souci de publier sa propre Élégie, écrite en si beaux vers que peu de gens soupçonnèrent qu'elle était de Colletet lui-même. Il se doutait, le pauvre hère, qu'il serait enterré par charité. Colletet inventeur des bouts rimés. L'abbé Cotin inventeur de l'énigme. Ah! si Molière l'avait su!

Autre histoire de la vanité des savants, pour la consolation de nous autres qui savons si peu de choses! MM. Gaulmin, Saumaise et Maussac se rencontrant un jour à la Bibliothèque royale, le premier dit aux deux autres : « Je pense que nous pourrions bien tous trois tenir teste à tous les sçavants de l'Europe. » *A quoi M. de Saumaise répondit :* « Joignez à tout ce qu'il y a de sçavants au monde et vous et M. de Maussac, je vous tiendrai teste à moi seul. »

A la louange de Casaubon, un vaniteux du premier ordre :

> *O, disait-on, le grand mérite!*
> *A lui seul il en vaut trois :*

Il lit, tourne la broche, écume la marmite
Tout à la fois.

François de la Croix-du-Maine écrivait au roi Henri III, dont il était le bibliothécaire : « Ma *bibliothèque se voit aujourd'hui à la tête de huit cents volumes que je sais par cœur...* » *Huit cents volumes, la belle affaire! à l'heure qu'il est on ne compte pas moins de vingt millions de volumes, l'ornement et l'embarras de l'Europe moderne, à savoir six millions trente-trois volumes pour la France seulement! La Croix-du-Maine, Richard de Bury, Gabriel Naudé, Corneille Beughen l'auteur des* Incunabula typographie, *Muratori de la Bibliothèque Ambroisienne et M. Brunet lui-même, seraient de bien petits savants en présence de ces six millions trente-trois volumes qui peut-être ont doublé depuis dix ans.*

C'est pourquoi nous ferons bien, les uns et les autres, de nous tenir aux vieux livres, venales in vico Jacobi, *à l'enseigne du* Soleil d'or : Sol aureus offert! *Les livres de Michallet; les œuvres des Barbin et des Étienne, et mieux encore la librairie, si longtemps suspecte, du courageux Louis Savreux, l'héroïque éditeur de Messieurs de Port-Royal. Voilà des maîtres que vous honorez et qui tiennent une si grande place dans ce célèbre hôtel de la rue Laffitte, plein de chefs-d'œuvre, que le baron James de Rothschild, votre*

illustre grand-père, avait élevé à la fortune, à l'honneur de sa maison.

Chapelain, dans sa dédicace au roi de la Pucelle d'Orléans, *s'attira cette réponse de Ménage :*

La voilà donc enfin, la Pucelle attendue,
Mais si vieille déjà qu'elle en est morfondue.

On fit aussi, au même sujet, un beau parallèle entre Homère et Chapelain.

Cette passion rongeante de la célébrité inspirait à Gabriel Scioppius ce fameux livre intitulé le Chien grammatical, *où il déchirait à belles dents les plus grands hommes de son siècle : Scaliger, Lipse, de Thou, Passevin, Vossius, Strada, sans oublier Homère, Virgile et Tite-Live. Il disait que Phèdre le fabuliste était un* Thrace, *et Cicéron un* Visigoth. *Il est vrai que Palémon le grammairien appelait Néron* un cochon. *Telles étaient les aménités littéraires :* enragé, fou, bête féroce, monstre, impie *et* calomniateur. *Ces choses-là se disaient tous les jours, sans oublier de plus grosses injures :* « *Je m'étonne que vous ne me reprochiez qu'un soufflet, puisque je reçus encore tant de coups de pied, tant de coups de bâton et même de coups de poignard. Que n'accouriez-vous à mon secours, généreux Valla; vous auriez pu du moins, en qualité de* frater, *laver et étancher les*

plaies que j'ai reçues. » Ainsi les soufflets et le bâton étaient de la partie aussi bien que les dédicaces (argumentum baculinum). *Donc il ne faut pas trop en vouloir à Molière d'avoir mis sur un théâtre impitoyable ces deux malheureux Trissotin et Vadius. Cicéron (J'aimerais mieux écrire comme Cicéron que d'être souverain pontife de Rome, écrivait le cardinal Bembo à Lucrèce Borgia, sa maîtresse) avait surnommé* andabates *certains gladiateurs qui combattaient les yeux bandés, et qui tenaient* auberge de leurs sciences. *Il s'en moque agréablement avec son ami Trebatius. Ces espèces d'aveugles se disputaient pour savoir (c'est Balzac qui le dit) si le pieux Énée était parti du pied gauche ou du pied droit pour se rendre en Italie, et combien Ulysse avait de rameurs? A quelle main Diomède avait blessé la courageuse Vénus? Ajoutez à toutes ces distinctions le manteau, la besace, la barbe et la crasse philosophiques, avec l'air extravagant de ces commentateurs. Un de ceux-là (ceci soit dit à leur louange) ayant hérité d'un petit domaine, aussitôt il le changea par-devant notaire contre un manuscrit de Tite-Live. Telle, au treizième siècle, la comtesse d'Anjou, pour un recueil d'homélies, offrait deux cents brebis, trois muids de froment, de seigle et de millet, et deux cents peaux de martre! Elle fut aussi con-*

tente, ce jour-là, de son marché que vous-même en vos commencements le jour où vous fut adjugé le Voltaire *d'Armand Bertin. Que vous étiez loin cependant des trois cents tomes reliés en maroquin vert par Kœlher. Monument insensé*[1] *dans lequel de Saint-Mawâs avait entassé douze mille cinq cent seize illustrations.*

Ces fanatiques de leur renommée ont composé et dédié à de grands princes, voire à d'aimables princesses, le Traité de la quatrième partie du néant, *l'*Histoire de ce qui est au-dessous de rien, *et l'*Horoscope de Jésus-Christ. *Les sages les comparaient à des pies,*

Caqueteurs enroués, et grands jaseurs comme elles.

Parmi ces faiseurs de dédicaces, les uns dédiaient le même discours à deux protecteurs différents; les autres, si leur livre avait trois tomes, à chaque tome ils choisissaient une dupe. Il me semble que c'est vous qui possédez ces cinq tomes du théâtre de Hardy, auquel on ajoute ordinairement : les Amours de Théagène et Chariclée, *qui forment un sixième volume. Cet exemplaire appartenait au marquis de Montfort de Liancourt, auquel le cinquième volume est dédié.*

[1] *Très-bien décrit par M. Gustave Mouravit.*

Le tome quatrième est dédié à Monsieur le Prince, et le premier à madame de Montbazon.

Un écrivain inconnu aujourd'hui, le sieur de Rangouze, publia en 1649 *une série de lettres panégyriques adressées aux princes et prélats de l'Église, et prit soin d'imprimer son livre sans en paginer les feuillets. A chacun des illustres personnages dont il célébrait les louanges, Rangouze envoya un exemplaire en tête duquel était placé l'éloge du donataire, de sorte que tous ceux qui reçurent le livre purent croire qu'il leur était dédié.*

Le bon la Fontaine en ses dédicaces qui faisaient autant d'immortels de sa compagnie (on n'accusera pas celui-là d'être un flatteur ou un mendiant) a dédié la première édition originale de ses Contes et Nouvelles à madame la duchesse de Bouillon. C'est dans ce livre introuvable que s'étaient glissés deux vers obscènes, *qui forcèrent le libraire à brûler cette édition tout entière! Une autre édition de* 1671, *expurgée des deux vers, fut dédiée au duc de Guise dans une épître de dix pages. Le recueil de* Poésies diverses *fut présenté au prince de Conti; l'édition originale des* Fables *appartenait de droit à M. le Dauphin, digne protecteur du généreux poëte, à qui Louis XIV n'a jamais pardonné sa fidélité au malheureux Fouquet.*

Ce beau livre (il me semble que vous le possédez), à

son frontispice, représentait le Loup et l'Agneau, *surmonté du portrait de la Fontaine : — « Monsieur, disait le Dauphin, vous avez bien le droit de mettre vos armes au-dessous de votre portrait. »*

Écoutez Voltaire; il avait le grand art du bien dire et de faire accepter toutes choses : « Monseigneur, disait-il à l'électeur palatin, en lui dédiant son Histoire universelle, le style des dédicaces, les vertus du protecteur et le mauvais livre du protégé ont souvent ennuyé le public. *On ne fera point ce reproche aux Épîtres dédicatoires que M. d'Alembert a mises en tête de ses différents ouvrages. Flatteuses sans adulation et fières sans orgueil, elles honorent également celui qui rend l'hommage et celui qui le reçoit. »*

Croyez-moi, mon cher confrère, soyons indulgents à ces amoureux de la gloire, pour peu qu'ils se soient montrés dignes du juste objet de leur ambition. « Ami (c'est une lettre de Cicéron à un historien, son contemporain, dont les livres se sont perdus), *vous êtes arrivé, je pense, à l'époque où nous vivons. Ne soyez donc pas étonné si je vous prie et vous supplie instamment de pousser même au delà de l'invraisemblable le bien que vous direz de moi. Oubliez en ma faveur les lois de l'histoire; accordez à notre amitié un peu plus que la vérité... » La lettre est charmante et tout à*

*fait digne du correspondant d'Atticus. Mais Cicéron a beau faire, heureusement pour lui, l'histoire a signalé toutes ses négligences, comme la critique a fait pour l'*Iliade *d'Homère. Nous admirons aujourd'hui, disons mieux, nous répétons de prétendus bons mots, quolibets, âneries, qui composent le fond de nos vaudevilles et de nos féeries. Eh bien! nos plus habiles joueurs de bons mots n'ont rien trouvé de mieux que ces gaietés de Cicéron :* Verres verrebat Siciliam...

Il n'est pas facile d'écrire
Contre celui qui peut proscrire.

Saint Augustin lui-même écrivait en se jouant : Non peritus, sed periturus.

Voilà donc ce que j'avais à dire à propos de cet art difficile : une dédicace honorable. A peine ai-je le temps d'indiquer ce que forcément j'oublie et je néglige. J'avais, pour compléter ce travail sans fin, tous les matériaux d'une histoire amoureuse de Théodore de Bèze, un enfant de la Bourgogne, un Bourguignon salé, et, ce qui est pire, un théologien du premier ordre. Avant d'être un des grands soutiens de la religion réformée, il avait été l'un des bénéficiers les plus opulents de la communion romaine, et tout de suite il renonçait à cette fortune, en l'honneur de la propre sœur de l'évêque de Grenoble. Amoureux,

poëte et bel esprit, que de motifs pour être appelé un profane, un impie, un débauché! Il se vit même forcé de répondre à ses insulteurs, et plus il répondait, plus le Père Maimbourg redoublait d'insultes et rappelait les amoureuses élégies que le bon Théodore adressait, à vingt ans, à Candida sa maîtresse : « Adieu, Candida! (Candidula). » On croirait entendre un écho de Tibulle. Eh bien, vous n'aurez pas les amours de Théodore de Bèze, il est resté sur les hauteurs.

J'avais réuni, en l'honneur des gens de notre profession, les matériaux pour une vie d'Anastase le bibliothécaire et de Guillaume le bibliothécaire..... Un plus heureux l'écrira, peut-être, un peu plus tard. J'avais trouvé qu'une reine de Sicile, cheffe de son Église, a possédé le titre de beatissimo et sanctissimo padre. *La reine de Sicile attendra notre bon plaisir. Que de pertes irréparables! quelle ruine! Et songer que personne, pas même vous, mon jeune docteur, à qui je dédie un pareil livre, ne dira : C'est dommage!*

C'était ma fête aussi de publier, en faveur des libraires dont les jeunes clercs retenaient les livres sans les payer, le texte exact de l'excommunication pour dettes aux imprimeurs de Paris. Certes, M. Ambroise Didot et notre ami Plon se seraient hâtés de la repro-

duire. Nous avions fait aussi un travail qui nous semblait d'une très-grande utilité, en ces temps ridicules où nous voyons les vieilles louves acheter, dites-moi pourquoi faire? des livres splendides, sans les payer; c'était le catalogue exact de la bibliothèque d'une certaine Macette, complaisante aux enfants sans souci, et facilement nous eussions démontré que la bibliothèque de Macette possédait dans son capharnaum *tel volume que vous payeriez au poids de l'or :*

Dans une boîte à part des livres ramassés
Estoient confusement l'un sur l'autre entassés :
L'histoire des vertus de saint François de Paule
Y joignoit le dix-neuf des Amadis de Gaule;
Un livre d'oraison pour le soir et matin
Avoit choisi sa place avecque l'Aretin ;
*Le triste du Bandel et le second d'*Astrée
Retenoient entre eux deux la Légende dorée.
Le Marchand converty, Rabelais, Tabarin,
Un recueil de sermons de Garasse et Guérin,
Les Fidèles amours de la bergère Aminte,
Le Devoir du chrestien en la semaine sainte,
L'Arioste, Marot, *le Roman des romans,*
Les Heures de Cotton, les Volages amants,
La Guide des pécheurs, les Amours de Nerveze,
La Canonisation de la mere Tereze.

La bonne histoire! Un jour que M. Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran (il signait en latin Petrus Aurelius), au sortir du donjon de Vincennes,

se faisait prendre la mesure d'un habit dont il avait grand besoin, il s'aperçut que ce misérable artisan avait découpé ses bandes sacriléges dans les œuvres du Saint Augustin en grand papier, que le cardinal de Richelieu avait fait saisir dans la prison de son inflexible ennemi. On ferait avec cela une page heureuse, en citant la louange de Sixte de Sienne, quand il loue avec tant d'ardeur ce Père de l'Église, ob insignis ingenii præstantiam. *Arétin, lui aussi, aurait eu sa place en cette histoire du livre, et sa mort sous le poignard eût consolé tous les rois qui avaient payé ses éloges..... Arétin est allé rejoindre au néant François Bacon! C'était justice. Il y avait une ordonnance du roi Louis XIV dont voici les conclusions :* « Défense de rien écrire sur la religion sous PEINE DE MORT. *Car tel est notre bon plaisir.* »

Nous avions aussi la mort d'un certain commentateur, Annius, très-aimé de la duchesse de Valentinois, la malheureuse épouse de César Borgia, le meilleur ami de Machiavel. Ce fameux César, voisin de l'ogre du Petit-Poucet, comme il était ennuyé de trouver toujours ce commentateur Annius sur son passage, le fit tout bêtement empoisonner. Nous avions reconnu que ce pauvre Annius méritait mieux que cela... Autant en emporte le vent.

Au seul nom du curé de Loudun, brûlé vif pour

quelques galanteries assez innocentes, soudain la pitié s'éveille, et le moins curieux veut savoir qui donc a raison de la victime ou du bourreau? Cela dépend des juges, nous dira Gilles Ménage, qui ne nous semble pas un grand criminaliste : « Qu'on donne le choix des juges à un accusateur, il fera brûler par des juges molinistes tous les évêques jansénistes, et par des juges jansénistes tous les évêques molinistes. » — Quel beau temps pour pendre et rouer vif quelque hérétique en place de Grève! s'écriait Laubardemont au premier rayon du soleil.

Gilles Ménage en parle bien à son aise, et nous préférons l'indignation de ce brave homme appelé M. Bayle, un des pères de la liberté de penser : « Le curé de Loudun, nous dit-il, est sinon un martyr, du moins une victime. Il fut condamné et brûlé vif par la déposition d'Astarot, d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cedon et d'Asmodée, et de plusieurs autres, c'est-à-dire sur la déposition des religieuses qui se disoient possédées par ces démons. »

Nous possédons aussi, et nous voulions le mettre en œuvre (à quoi bon?), le catalogue admirable des livres imprimés par Henri Estienne; avec un peu de bonheur, un sage critique eût tiré le plus utile enseignement de cette histoire des auteurs grecs et latins, éclairée par la sage adoption d'un éditeur digne de

les comprendre et de les mettre au jour : Index librorum qui ex officina ejusdem Henrici Stephani hactenus prodierunt. *S. l., excudebat Henricus Stephanus,* 1560, *in*-8.

Dans les livres brûlés nous avons oublié ce charmant livre, intitulé Cymbalum mundi, *le quatrième livre de Pantagruel*[1] *et la Bible en anglais*, *par la raison toute simple* qu'ils n'ont le papier en Angleterre tel qu'à Paris. *Ce bel article était signé* Achille de Harlay, *le beau-frère de M. de Thou. Vous trouverez dans son catalogue in-8° les trois Bibles de* 1511, Paris, Lyon, Rouen. *Je vous souhaite au moins celle de Paris.*

En passant dans les choses frivoles, nous avions noté, pour en rire avec vous, la fameuse comparaison du chevalier de Méré avec Brantôme, l'historien des femmes galantes, et nous en tirions cette conséquence que les critiques d'autrefois n'étaient guère moins plaisants que ceux d'aujourd'hui. Certes, nous n'avions pas oublié ce roi des beaux esprits, Balzac, qui tint si longtemps l'Europe attentive à ses moindres iscours. Entre Voiture et Balzac, la belle lutte! « *Ah! disait Balzac, si l'on savait quelle tâche : écouter tout le monde et répondre à chacun, sans rien*

[1] M. Charles Desmaze.

perdre de sa réputation! » *Il possédait, comme on sait, un petit bois* « *où il n'entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit.* » *Il écrivait à un grand ministre :* « *Monseigneur, les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire après les avoir vues.* » *Adieu donc à Voiture, à Balzac!... Pour ma part, j'admire ingénument la récente et belle dédicace de notre ami Pierre Deschamps, offrant son livre à la ville de Mayence, sa patrie, et la nôtre à nous tous, les fils reconnaissants de Gutenberg* [1].

A l'heure où nous sommes, comment ne pas parler du concile et des conciles? C'est l'histoire universelle, et déjà le monde entier fait silence. Un savant docteur appelait les conciles les labyrinthes de l'Église romaine..... *Il me faudrait au moins soixante pages rien que pour le concile de Trente, et je n'ai pas même à parler d'Héloïse et du Paraclet!*

Dans l'exemplaire de l'histoire de ce concile imprimée à Lyon en 1572 *il apparaît que le nombre des évêques italiens l'emportait sur tous les autres évêques de la chrétienté. Il y avait en effet cent quatre-vingt-sept prélats d'Italie, vingt-six français, deux allemands, vingt et un espagnols, trois portugais, six grecs, deux polonais, deux hongrois, un anglais,*

[1] *Supplément au Manuel du libraire et de l'amateur de livres :* Ad majorem gloriam artis typographiæ humillime dedicat.

trois irlandais, deux flamands, un de Croatie, un de Moravie et trois d'Esclavonie.

Homère! « J'aurais mieux aimé, disait Alexandre, être le Thersite d'Homère que l'Achille de son voisin. » Socrate à Platon : « Jeune homme, il faut apprendre à lire dans Homère. On ne peut être savant sans le lire, et le lire sans l'aimer. C'est un océan de bons conseils, de raison, de prudence et de vertu. »

« Quant à moi, disait le maréchal de Grammont, je m'en tiens pour toute lecture aux tragédies de M. Corneille, et je voudrais les retrouver sur la table de tous les rois. » Calvin à lui seul était toute une histoire. Il vint au monde à l'instant même où Louis XII, appelé le Père du peuple, fit battre une monnaie en France, qui est encore gardée dans les cabinets des curieux, sur laquelle sont ces mots : Perdam Babylonis nomen. *Les faiseurs d'anagrammes ont trouvé dans le nom de Calvin cette aimable définition :* Calens vino, aut Venere.

Un des prédécesseurs de Voltaire, avec Bayle, Érasme, ami des rois, ennemi des moines, était entouré, en Angleterre, d'une très-haute estime. Elisabeth, par un édit signé de sa main, commanda que dans tous les temples il y aurait un pupitre avec les Paraphrases *d'Érasme, qu'on placerait dans un lieu*

commode, dont tout le monde pût s'approcher pour les lire en attendant le service public.

Par quel miracle furent retrouvés les ouvrages d'Aristote, au fond d'une cave, où les racheta, pour très-peu de chose, le bibliophile Apellicon? Un autre ami des livres, qui s'inquiétait peu de les payer, Sylla, surnommé l'heureux, *parce qu'il épargna la ville d'Athènes, s'empara de la bibliothèque du bonhomme Apellicon, et la porta dans Rome en grand triomphe. — Aristote est mort ayant cette prière à la lèvre :* O cause des causes, ayez pitié de moi! *Un chrétien n'eût pas mieux dit. Que de disputes oubliées à propos d'Aristote! Quelle dispute entre ce charmant Abeilard et saint Bernard le Terrible! « O persécuteur de la foi catholique, ennemi de la croix, serpent caché dans la caverne! » On écoute en frémissant toutes ces violences prononcées par ces hommes implacables, une ardente piété qui se servait également de l'injure, de la foudre et des bûchers.*

Mais surtout ce que je regrette, en ces angoisses dont vous êtes le confident naturel, c'est le récit des injustices et des cruautés subies il y a des siècles, supportées hier encore, par les écrivains de profession. C'était tout à fait dans le sujet de mon livre; et maintenant quand je me vois acculé à la porte des prisons, sur les confins du bûcher, il me semble que je commets

une injustice. On cherchera, mais en vain, dans ce martyrologe, un chapitre intitulé la Bastille. *Où donc, me dira-t-on, avez-vous placé les tortures du petit Châtelet et du grand Châtelet? Pas plus tard qu'hier, l'un de nos meilleurs et plus terribles esprits, M. Louis Ulbach, soutenu par son digne ami Taxile Delord, nous racontait le supplice incroyable d'un libraire étranger, M. Palm de Nuremberg.*

C'est peut-être encore plus triste que l'histoire de Morin, dénoncé par son propre fils; plus triste aussi que l'histoire du Tygre, *une satire! On voulait endormir* le Balafré. *Le satirique fut pendu. Le même jour, on pendit le libraire, on fouetta sa femme, on la marqua de deux fleurs de lys..... Huit jours après, le duc de Guise et son frère, un cardinal! furent assassinés par le roi! Huit jours après, mourait la reine mère, la veille des Rois, dans la nuit même où son propre cousin, Lorenzino, poignardait Laurent de Médicis. Ce* Tygre *est rare; M. Brunet possédait l'unique exemplaire échappé à la nuit des temps.*

Résignons-nous! Nos neveux retrouveront peut-être, en cherchant quelque titre de rente égaré, ces notes recueillies avec plus de zèle que de jugement[1].

Enfin, dans ce moment rapide où toutes les fautes

[1] Majori collecta studio quam judicio.

du livre apparaissent aux yeux de l'écrivain, d'autant plus cruelles qu'il n'est plus temps de les corriger, voici le troisième et dernier point de ma dédicace, aussi triste que les deux premiers. De tous les livres difficiles à faire, il est convenu qu'un livre de bibliographie est, plus que tous les autres, rempli de périls de toutes sortes. Chaque partie du discours appartient à quelque savant qui n'a jamais appris que cela, lisant peu, mais lisant en conscience (multum non multa); *si bien qu'à chaque instant, à chaque page, à tout propos, vous rencontrez un censeur nouveau, frais émoulu, qui vous démontre, inévitablement, qu'ici même, à cette place, à tel nom propre, irrévocablement, vous vous êtes trompé. Les plus grands esprits du monde ont rencontré cet obstacle imprévu. Tacite et Quintilien se disputent encore aujourd'hui le fameux livre des* Causes de la corruption de l'éloquence romaine. *Un grammairien nommé Fulgence Placide attribue à Tacite un traité des* Contes plaisants, *et plût aux dieux que ce plaisant traité fût de Tacite, d'abord parce que la chose eût fait grand plaisir à M. Ménage et à M. Bigot son ami, et parce qu'ensuite nous aurions lu bien volontiers ces contes salés d'un homme qui ne riait guère, nous souvenant au besoin de cette parole de Montaigne :* Il n'y a pas de mots indécents.

Que d'erreurs ont été relevées et signalées dans les traités d'Isaac Casaubon, de Richard Montaigu, de Melchior Goldast, de Baronius et de tant d'autres!.... J'en savais beaucoup, je les ai oubliées. En vain on me donnerait, pour le relire d'un bout à l'autre, le grand Boëce de consolation, *imprimé chez Antoine Vérard en* 1484. *Je garderais le Boëce, et resterais inconsolable. Oui da, se maintenir dans la peine est si grande œuvre, aussitôt qu'il faut renoncer à son entreprise. Après tant de siècles, les savants n'ont point pardonné au brave Amyot, dans sa Vie de Pélopidas, d'avoir pris un ruisseau pour un pont.*

Ce même évêque d'Ypres, Jansénius, un grand semi-pélagien, ayant lu dans je ne sais quel livre une visite de saint Paul au grand prêtre de Jérusalem : « Où donc avez-vous vu, monsieur, s'écria le rude théologien, que les Juifs, depuis le retour de la captivité, aient eu des tableaux dans leurs maisons? » C'était vrai, mais je ne crois guère que cette juste observation de Jansénius plaise beaucoup à certains Israélites, grands amateurs de belles choses. Même, à ce propos, je puis vous raconter le dévouement d'une intelligente dame, entourée à bon droit de louanges et de respects. Elle avait l'honneur d'être aimée de notre adorable et sainte Reine, honneur des couronnes. Son digne mari, l'un des meilleurs et des plus habiles esprits

de ce temps-ci (il est mort dans la semaine des grandes funérailles, son cercueil allant de pair avec ceux de Rossini et de Berryer), possédait, au plus bel endroit de sa maison... de son musée, un chef-d'œuvre de M. Ingres; le grand peintre avait reproduit sur cette toile admirable une superbe tête, au sourire charmant. Plus d'une fois le maître était venu pour saluer le portrait et le modèle. Il y eut dans l'intervalle une révolution turbulente, et la dame, avec ce rare bon sens qui ne l'a jamais quittée, renvoya son portrait chez le grand peintre. « Il sera mieux, disait-elle, dans votre atelier ouvert à tous les vents que dans notre citadelle domestique. Il serait déchiré chez nous, comme ont été déchirés les tableaux de Neuilly et de Suresnes. On le respectera chez M. Ingres, et vous nous le rendrez quand tout sera sauvé. »

Sur ce chapitre des erreurs, il faut bien que je me résigne, et c'est tant pis pour moi si, dans un moment d'imprudence et d'enthousiasme, j'ai choisi un sujet impossible à mon esprit frivole et primesautier. Ce livre est trop jeune, ou trop vieux de cent ans. Un jour d'été, Ménage et l'abbé d'Aubignac (le feuilletoniste de ces temps reculés) se rencontrant au jardin du Luxembourg, la conversation tomba sur le théâtre des anciens. « Quel malheur, disait Ménage, que Térence ait écrit avec si peu de respect pour les règles d'Aris-

tote sa comédie de l'Hécyre. — *Oui da, reprit l'abbé d'Aubignac,* l'Hécyre *est justement la plus régulière et la plus élégante des compositions de Térence.* » *Et le voilà qui tourne le dos à Ménage. Au bout de huit jours, celui-ci s'étant mis à l'œuvre :* « *Ami, dit-il, pardonnez-moi d'avoir mal parlé de* l'Hécyre. *Je voulais parler de* l'Heautontimorumenos. — *Que dites-vous? répliqua d'Aubignac. Mais* l'Heautontimorumenos *est la plus parfaite des comédies de Térence.* » *Alors, les voilà qui se brouillent pour tout de bon : factums, brochures, préfaces, injures, discours, publiés chez la veuve de Jean Camusat en* 1640. *Ménage était sans pitié, d'Aubignac sans merci, et voilà pendant six mois la ville divisée entre deux comédies de Térence dont peu de gens parmi les plus habiles savaient à peine le premier mot. C'était là le bon temps! Pour un rien, ces mêmes curieux qui ne s'étaient guère inquiétés du contrat de mariage entre le roi Louis XIV et cette admirable madame de Maintenon, se seraient mis en quête du pacte de mariage entre Junon et Jupiter.*

Ce qui me rassure un peu (triste espoir!), c'est l'indifférence de mes contemporains pour ces questions si longtemps brûlantes, et dont chacun se moque aujourd'hui. Nous chercherions en vain, hormis les anciens, une consolation dans les philologues de l'heure pré-

sente. Allons à Michel, sire de Montaigne. Le grand art de Montaigne est de consoler les faiseurs de livres dédaignés.

« Il faut trier, dit-il, de toute une nation, une douzaine d'hommes pour juger d'un arpent de terre : et le jugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matière et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance!... *Est-ce raison de faire despendre la vie d'un sage du jugement des fols? Quiconque vise à leur plaire, il n'a jamais faict : c'est une butte qui n'a ny forme ny prinse. Nul art, nulle souplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suite* d'un guide si desvoyé et si desréglé : *en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aucune route qui vaille.... » Un autre et charmant consolateur, c'est Voltaire. Le matin même, le bourreau avait brûlé au pied du grand escalier* l'Homme aux quarante écus. *Voltaire écrivait à son ami le marquis de Cideville : « Je me console en songeant que les Parisiens aiment les livres brûlés, et que l'odeur de roussi ne leur déplaît pas. »*

A quoi donc nous serviraient nos livres, s'ils ne servaient à nous consoler? Laissons le vulgaire à ses

fêtes, à sa musique, à ses épouvantes de chaque jour et restons fidèles à ces belles choses antiques. Nous les aimons pour leur antiquité même et pour la rouille éloquente qui les pare. Aussi les amateurs de médailles appellent la Patine, *la* Fleur de l'airain, *et s'ils rencontrent un ignorant qui les veuille rajeunir, ils s'en moquent, comme on se moquerait d'un sylvain qui pour le conserver dépouillerait le chêne de son écorce. Au demeurant, laissons-les rire, nous avons de notre côté les esprits les plus rares et les plus charmants. Nous savons leur nom; nous connaissons leur histoire. On nous demanderait le destin des ascendants du fameux bibliophile John, troisième duc de Roxburghe, nous irions les rechercher parmi les héros de l'Écosse. Il ne s'est pas contenté de sa royale origine, il est devenu le héros des bibliophiles. Il avait le libraire Nicon pour son lieutenant général, et voici l'un de ses ordres du jour :*

« Levons-nous demain de bonne heure : la vente de Reed finira à deux heures. J'ai vu les Shakespeare.

» Debout, Macduff!

» Et damné soit qui criera le premier :
» Arrête, c'est assez! »

Le lendemain matin, nouveau billet :

« J'ai dormi sur Shakespeare. Je suis plus que

jamais décidé à avoir les deux éditions. Si je ne suis pas là, je vous adjure d'être excessivement hardi. Si je suis présent, ayez bon courage jusqu'à ce que vous me voyez tourner le dos et quitter la salle. »

Et voilà comme on arrive à posséder, pour une somme assez ronde (56,500 *francs*), *le* Décaméron *de* 1472. *Et voilà comme enfin on arrive à cette vente de quarante-deux jours, qui fut surnommée à bon droit la* bataille de Roxburghe, *et laissa sur le champ de bataille la somme énorme de* 23,397 *l.* 10 *s.* 6 *d.*

Songez donc, mon cher confrère, et quel service a rendu ce seigneur de Roxburghe! et que de beaux livres il a sauvés de leur ruine. O Gutenberg! combien peu de mortels de leur passage ici-bas laisseront de plus utiles souvenirs! Sa devise était celle-ci : Legendo vitam producito! *J'y voudrais ajouter :* et scribendo, *pour que la vie ainsi fût complète, et que le regret fût moindre au maître jour de la mort.*

J. J.

PRÉFACE.

« Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature : qui estoit, ce croy je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis s'estant jecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement jusques à ce que Cæsar le deffeit en Espaigne. Ce Labienus de quoy je parle eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemys de sa franchise et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires le poursuivirent devant le magistrat de Rome, et obteindrent de faire condemner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen en matiere de

cruauté, si nous n'y meslions des choses que Nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la réputation et les inventions de nostre esprit : et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir ceste perte, ny de survivre à ceste sienne et si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tüer et à s'enterrer ensemble. Il est mal aysé de monstrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme très eloquent et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que par mesme sentence on le debvoit quant et quant condemner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient.

» Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loüé Brutus et Cassius. Ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condemna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tüa par abstinence de manger. Le bon Lucanus estant jugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desja escoulé par les veines des bras,

qu'il s'estoit faict tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres et commenceoit à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aulcuns des vers de son livre de la *Guerre de Pharsale,* qu'il recitoit, et mourut ayant ceste derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroits embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de ceste naturelle inclination qui rappelle en nostre soubvenance, en ceste extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie.

» Pensons-nous qu'Epicurus, qui en mourant tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nez et elevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que s'il eust esté au choix de laisser après luy un enfant contrefaict et mal né, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustot, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure

impieté en sainct Augustin (pour exemple), si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants.

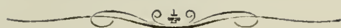
» Et je ne sçay si je n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un parfaictement bien formé de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cestuy cy tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçavoir assez de choses que je ne sçay plus, et tenir de moy ce que je n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsy qu'un estrangier, j'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes adonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde que du plus beau garson de Rome, et qui ne souffrissent plus ayséement une perte que l'aultre ; car, selon Aristote, de tous ouvriers le poëte est nomméement le plus amoureux de son ouvrage.

» Il est mal aysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les

deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenty d'eschanger celles là aux plus gorgiases de toute la Grece, ou qu'Alexandre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire je fay grand doubte que Phidias ou aultre excellent statuaire aymast autant la conservation et la durée de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en ceste aultre sorte de parenté, tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme de beauté singuliere, il deveint si esperduëment esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la lui vivifiassent :

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
> Subsidit digitis[1].

[1] *Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roy, et gentil-homme ordinaire de sa chambre,* livre II, chap. VIII. A Bourdeaus, 1580.



Qu'il nous soit permis, avant d'entreprendre un si grand travail, de reproduire ici la prière du célèbre imprimeur Chevillé, à la page 60 de son *Origine de l'imprimerie de Paris* :

« O dieux et déesses! quoi de plus rare et de » plus charmant que la contemplation d'un beau » livre imprimé en bons caractères, gros et menus, » avec une bonne encre indestructible? Ici le rouge » se mêle agréablement avec le noir; le grec, le » grec du roi, est net et bien formé, facile à lire; » on voit du premier coup d'œil tout ce bel ensemble » en cinq ou six colonnes d'impression : des lignes » droites; pas de confusion, un grand ordre, une » clarté souveraine. Il n'y a pas de tableau du plus » grand maître qui soit plus agréable aux yeux de » l'honnête homme et du savant parfait. Honte et » malheur à qui se lasserait de regarder un pareil » livre, imprimé sur vélin ou sur grand papier! »

L'Éditeur.

LE LIVRE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

A l'exemple des poëtes qui ont grand soin de mettre en tête de leur comédie ou de leur tragédie le nom, l'âge, et parfois l'habit, avec le prénom ou le sobriquet des divers personnages, nous ne voulons pas négliger de donner à nos lecteurs la liste innocente des bibliophiles qui tour à tour vont paraître et parler dans ce dialogue des joies et des misères de l'écrivain. C'est à peine si douze interlocuteurs se feront entendre dans ces conversations terre à terre, et voici le nom de nos amis, en attendant que nos lecteurs les reconnaissent à leurs discours. *Parle donc, si tu veux qu'on te voie!* Ainsi disait un sage à un inconnu. Belle et bonne parole. Il n'y a pas d'autre façon de se montrer tel que l'on est.

Ces bonnes gens ont passé pour la plupart la belle moitié de la vie. Ils ont côtoyé, sans reproche et sans peur, les dangers accoutumés; ils sont en-

trés dans le repos aussitôt que pour eux l'heure eut sonné de se reposer. Quelques-uns sont mariés, mais à de bonnes femmes, qui, de guerre lasse, ont fini par accepter la passion de leurs maris. D'autres sont veufs, et de leur veuvage ils se servent pour dire à messieurs leurs héritiers qu'un bon livre est, après tout, la meilleure et la moins coûteuse des consolations. Le reste a décliné les honneurs du mariage et les bonheurs de la paternité. Ils ont exercé discrètement des professions libérales : celui-ci est un juge habile pour qui les lois n'ont pas de secret; celui-là, dans son étude, exerçait le grand art des conciliations, non pas tant par amour pour ses semblables, mais pour se ménager de bonnes heures à la salle des ventes, le soir, et le matin à l'*exposition particulière* d'une heure à quatre heures, quand il est permis aux mains bien lavées de collationner ces beaux ouvrages. L'avocat de peu de clients, de beaucoup de lecteurs; le médecin très-occupé; le lieutenant général qui traduit *Horace* en vers français; le propriétaire de quelque château picard ou normand prévoyant les sombres heures de l'hiver, quand le foyer est plein de braise et le vieux parc plein de bise; le malheureux que sa femme a délaissé pour courir après le jeune *Monsieur de Camors;* voire plus d'un prêtre,

ou jeune ou vieux, qui se plaît aux choses du temps passé, et se cache à demi de son évêque, pendant que de son côté l'évêque attend au passage certains exemplaires longtemps rêvés : tous ces gens-là sont facilement amis des livres. Nous avons même eu l'honneur de posséder une duchesse de cette antique maison de Noailles qui depuis longtemps a donné l'exemple des respects mérités. Elle était un des membres les plus assidus de la Société des bibliophiles français, et M. Pichon, le président, en faisait le plus grand cas. Plus d'une fois, par la grâce et l'autorité du bon voisinage, avons-nous vu dans nos réunions, précédée et suivie d'une douce odeur de violette, madame Gabriel Delessert, les mains remplies des plus beaux petits tomes achetés la veille et dont elle venait nous faire part.

Telle était la réunion, et voici comment ils se nommaient entre eux :

M. le président de Verneuil; on l'appelait de son nom de guerre : *Justinien,* parce qu'il possédait les *Novellæ constitutiones* aux armes de J. A. de Thou et de Chrestien de Lamoignon, marquis de Basville, autrefois le bourreau du Languedoc. Mais quoi! l'on ne pouvait pas, dans ce bel exemplaire en maroquin rouge, in-folio (1576), séparer Chres-

tien de Basville de Jacques-Auguste de Thou!

Nous appellerons notre avocat prudent, sage et riche : *Abel Langelier,* du nom de l'éditeur de Michel de Montaigne (1588). Maître Abel Langelier avait été payé d'une belle plaidoirie avec ce bel exemplaire aux armes du comte d'Hoym, au chiffre de Mirabeau le cadet, vaillant royaliste, et le plus célèbre mangeur d'huîtres de son temps.

Notre gentilhomme fermier s'appelait : *De la Contrie,* du nom d'un très-beau livre dont il était le possesseur : *La Vénerie normande.* (Rouen, 1778.)

Nous avions un architecte appelé : *Vitruve* (1511), aux armes du prinee Eugène de Savoie. Il en parlait peut-être un peu souvent, mais il en parlait bien.

L'aneien professeur de rhétorique (il ne faudrait pas l'oublier, car il était simple et bon), nous l'appelions tout bonnement : *Quintilien,* d'un petit in-quarto en maroquin rouge imprimé par Alde, à Venise, en l'an de grâce 1514.

Un jeune homme, à peine majeur, M. George, dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'intelligence, avait eu l'étrange ambition d'être un bibliophile avant l'heure, et avait nom : *Le Rommant de la Rose,* d'un exemplaire d'Armand Bertin, un bel

exemplaire gothique (1521) relié par Bauzonnet. Nous l'appelions aussi : *Le champion des dames*, et il ne s'en fâchait pas.

Bernart, l'avoué, petit homme à lunettes d'or, très-instruit, mais cachant sa science par respect pour la chambre de discipline, avait nom : *Les Lunettes des princes*, ballade composée par noble homme Jean Meschinot, sans date, mais reliée par Trautz-Bauzonnet.

Notre *Villon* (le livre venait de M. de Clinchamps, noble origine!) était l'un des membres modestement associés du Caveau.

Nos deux célibataires, maître Jacques et M. Denis, s'appelaient, le premier : *Sermon d'un fiancé qui emprunte un pain sur la fournée*, et le second : *Sermon joyeux pour avertir la nouvelle mariée*.

Les deux plus furieux amateurs s'appelaient : *Maître Albert Songe-Creux* et le *seigneur de Saint-Gelais*.

La dame avait nom : *La Belle Cordière*, et sa digne cousine : *Les Marguerites de la Marguerite*.

Ajoutez le nouveau venu : *le Curieux*. Nous lui cherchions un nom, lorsqu'il s'avisa de nous dire, avec un gros soupir, qu'entre autres beaux livres qu'il avait possédés : le *Bertaut* de 1602, et *la Sirène*

de messire Honoré d'Urfé, il comptait au premier rang les *OEuvres poétiques de Pierre de Cornu, Dauphinois;* alors, tout d'une voix (les dames étaient absentes), le Curieux s'est appelé *Pierre de Cornu.*

Tels ont été les premiers fondateurs de cette aimable réunion, et voilà comment fut instituée, en un coin de Paris (le jardin fleurit tout l'été, la maison est tiède en hiver), une institution qui fera peu de bruit sans doute (elle n'en veut pas faire), mais qui nous a tous charmés et qui nous rendra contents jusqu'aux derniers jours. L'Exposition universelle attirait de tous les coins de la terre une foule d'oisifs. La vapeur et ses miracles envahissaient toutes les âmes; on ne parlait dans l'Europe entière que de la fabrication de la bière et des petits pains viennois; on s'entassait devant les artisans qui soufflaient des perles ou des chapeaux de feutre. En vain les poëtes, les romanciers, les historiens, auraient prodigué les miracles, ils n'auraient pas trouvé dix lecteurs de bonne volonté, pendant que le potier ne suffisait pas à satisfaire les amateurs d'amphores et de coquetiers. L'art dramatique était au bout de sa gloire et de ses peines; sur le théâtre on ne voyait plus que des filles mal faites et mal vêtues; les Lovelace et les don Juan de la province entouraient ces infantes de leur

admiration peu bégueule. Pas un amour qui ne fût coté à l'avance.

Plus d'amour, partant plus de joie!

Il n'y avait dans les carrefours, autour du lac, dans les voitures publiques, sur les bateaux à vapeur, que des sots et des coquines de la pire espèce. Une seule de ces margots, un jour qu'elle était inoccupée, avait été saluer le printemps dans la forêt de Fontainebleau; son amie intime l'étouffa au pied d'un vieil arbre. Et ça t'apprendra, malheureuse Aspasie! à négliger tes véritables intérêts. Un homme avalait pour vivre une épée nue, un autre avalait des couleuvres.

Donc, le tumulte était partout, partout les musiques et les tambours. Tous les bruits, civilisés ou sauvages, luttaient à qui ferait le plus de bruit, le chef d'orchestre et le tambour-major accomplissant à tour de bras leur chef-d'œuvre au bruit des trompettes et des trombotonars.

Dans cet immense tohu-bohu de la curiosité la plus niaise et des plus grands efforts de l'industrie humaine, et voyant qu'en dépit de toute prudence nous étions envahis par le vulgaire des cinq parties du monde : — Non certes, disions-nous, nous ne resterons pas sans défense, et, puisqu'ils ont oublié

dans leur Champ de Mars notre chère et douce passion, puisqu'ils ont donné la médaille d'argent à un maître imprimeur entouré de chefs-d'œuvre, nous aurons, nous aussi, notre Champ de Mars de douze cents mètres carrés; nous nous ferons à nous-mêmes une humble et chère exposition des plus belles choses, et ne pouvant pas nous mêler, Dieu soit loué! aux tumultes de la tribune, aux clameurs du journal, à ce bruit de cantique éternel, à ces mains tendues vers l'aumône et aux décorations de tous ces passagers couronnés, nous reviendrons, calmes et contents, à notre étude, à notre exposition de chaque jour. Nous retrouverons à leur place glorieuse ces maîtres critiques de la Renaissance : Érasme et Lascaris, Turnèbe et Badius.

Nous remettrons en lumière les écrivains anciens effacés par ceux d'aujourd'hui. Chacun de nous racontera les vieux poëtes, les romans de la Table ronde et les Amadis. Nous invoquerons enfin l'ami des livres, tout rempli de la grande et sainte passion. Nous consolerons de notre mieux cet étranger, Pierre Cornu, qui vient de si loin, chez nous, pour chercher des curiosités, comme s'il y en avait encore. Hélas! Pierre Cornu, que viens-tu faire en ces jours de menuiserie, de serrurerie, de vitrerie et de folâtrerie? Crois-moi, va-t'en, re-

tourne en ta *tannerie* (un mot de la Bruyère), et ne t'arrête pas à notre maroquinerie. Et lui de ne rien répondre et de ne rien entendre. Il est un rêveur, il rêve.

— Ah! dit-il, que n'ai-je vécu en l'an de grâce 1738, pendant les cinquante-neuf vacations de la vente du fameux comte de Hoym, dont le nom sera célèbre éternellement! Je vois d'ici l'hôtel de Longueville dans la rue Saint-Thomas du Louvre, où cette illustre bibliothèque était exposée. Malheureux que je suis! pas un autre que moi n'eût possédé la collection du Dauphin, reliée en maroquin rouge par Boyet. J'aurais lutté de toutes mes forces pour obtenir un des livres que ce fameux amateur s'était procurés parmi les livres de Colbert, de Baluze et de Brochart. Que je serais donc riche aujourd'hui!.... Ce brave homme, affolé du livre, oubliait qu'*aujourd'hui* il serait mort.

Le bibliophile obéit uniquement à sa douce et chère passion, la bibliophilie : il voit en rêve l'*Euripide* en lettres majuscules, le *Tite-Live* de Spire sur vélin, le *Virgile* et le *Martial* (1501), le *Dante* en grand papier, les rhéteurs grecs, l'*Hérodote* de la première édition. C'est surtout le quinzième siècle qui l'attire au beau milieu du Paris de 1867. Un pareil homme est assez semblable à ce fils de

roi qui voulait être consul : il vit venir à lui un jeune homme qui lui offrit une boule d'or de la part de son père en disant : « Mon père m'a chargé de donner cette boule au premier fou que je rencontrerai. » Bien fou est celui qui peut être roi toute sa vie et qui se fait consul pour six mois ! Un exemple achevé de bibliophilie est l'exemple de lord Spencer : il resta toute une année à Rome ; il ne visita ni Saint-Pierre, ni le Colisée, ni le Vatican ; il ne s'occupa que des bouquinistes, et quand il eut trouvé le *Martial* de Sweynheym et Pannartz de 1473, il s'en revint tout d'une traite. Son cabinet, par longueur de temps, est devenu le plus riche cabinet de Londres. Ne riez pas, c'est une belle folie ; elle est respectable, elle est innocente, elle indique une âme honnête, un esprit content. Aimer les livres, c'est renoncer au jeu, à la bonne chère, au luxe inutile, aux chevaux de course, aux tristes amours. Le bibliophile est à l'abri des tempêtes de la politique ; ses livres lui sont un rempart contre les hontes des hanteurs d'antichambre ; il est maître, il est roi ; ne le troublez pas dans sa fête, et respectez sa joie intime.

Par quelle rencontre hospitalière nous avons été assez heureux pour avertir ce confrère étranger qu'il faisait fausse route ? Il n'y a rien de plus simple.

Notre innocente passion est une franc-maçonnerie. A mille lieues de distance on sait le nom de celui-ci, de celui-là. Un Russe entre chez M. de Sacy : il le reconnaît à son esprit d'abord, bientôt à ses livres, et la connaissance est faite. Pierre Deschamps, traversant par hasard Saint-Pétersbourg, frappe à la porte du prince Galitzin[1] : « Entrez, dit le prince, et soyez le bienvenu. Je vous présente messieurs mes livres. » A Florence, à Rome, à Turin, pour peu que vous possédiez quelque tome authentique : « Ah! mon ami, vous ne verrez pas ce soir mon cardinal de Bernis, imprimé sur papier vélin d'Annonay; je l'ai prêté, disons mieux, je l'ai donné à la princesse Pallavicini. »

Voilà comment notre voyageur, qui croyait venir au Champ de Mars pour admirer les vases de Sèvres ou les tapisseries des Gobelins, est entré chez un grand amateur dont le nom lui était connu pour l'avoir entendu retentir dans les ventes célèbres.

« Je viens à vous, lui dit-il, comme à l'espérance, au conseil. » Alors le voilà qui se met à raconter comment, après avoir accompli sa tâche ici-bas, il s'était retiré dans une cité savante de

[1] Catalogue des livres de la bibliothèque du prince Michel Galitzin (Moscou, 1866).

l'Allemagne, où il espérait vivre et mourir en paix avec les compagnons de ses derniers jours.

Un fils qu'il avait, un mauvais garnement d'enfant, l'avait forcé de se défaire, hélas! de sa bibliothèque entière. Il avait tout vendu : les poëtes, les historiens, les dramatiques, les moralistes, même les épistolaires, en dépit de cette belle parole de Paul Manuce à son ami Codrus : « Qu'il est doux, disait-il, d'écrire à cœur ouvert, et de faire honnêtement, librement, son petit solécisme! » *O quam dulce est ad amicum scribere qui non quærat nodum in scirpo, et apud quem possis interdum solæcizare!* On a beau dire que les grandes douleurs sont muettes, ce malheureux, dépouillé de son bien le plus cher, revenait toujours à sa plainte, à sa peine : « Hélas! disait-il, quand on songe que je possédais les chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne et de Bretagne, par Jean Froissart, imprimées à Paris, chez Antoine Vérard, en quatre tomes in-folio! Quand je revois, les yeux fermés, dans mes extases, ces exemplaires aux armes de Henri II, Henri III, Diane de Poitiers, du président de Thou, et des seigneurs de la maison de d'Urfé, et que maintenant me voilà réduit à chercher dans la poudre des quais, sous la filtration des auvents, mal vêtus

d'un parchemin gonflé par la pluie, un tas de livres plus semblables à des éponges qu'à des publications faites par des chrétiens, qui se connaissent pourtant dans l'art des filets, des rosaces, des coins, des bordures, des dentelles, des compartiments, des fermoirs ! »

Telle était sa plainte ingénue; il ne pouvait pas se consoler d'être ainsi dépouillé. Et maintenant, poussé par sa manie et sous le vain prétexte de voir le Champ de Mars, il s'en allait retrouver les rivages de la Seine et ces quais superbes où tant de livres ont passé, ne laissant après eux que *regrets et souvenirs*. Tant pis pour qui se moque! On ne saurait trop déplorer la disparition presque complète de ces libraires à bon marché, vendeurs de fumée et d'espérance, amis des ruines, serviteurs des plus tristes débris, qui s'intitulaient jadis, non pas sans orgueil, *étalagistes* et *bouquinistes*. L'étalagiste était le commencement du bouquiniste : il faisait ses premières armes sur le *terre-plein* du pont Neuf, au pied de la statue de Henri le Grand, qui semblait sourire à ces feuilles volantes, en souvenir des pamphlets et des chansons d'autrefois. L'étalagiste avait sa boutique au milieu de la rue, au seuil des maisons désertes, contre les murailles sans fenêtres et mal hantées. Qui voulait profiter

de cette exposition primitive, se tenait courbé comme un liseur de palimpsestes ; il avait de bons yeux, une patience infatigable, et plus d'une fois, pour sa récompense, il rencontrait quelqu'un de ces feuillets introuvables qui tiennent leur place dans notre histoire littéraire. Un étalagiste a vendu pour un sou la première lettre d'Améric Vespuce à Laurent de Médicis, ornée de la planche sur bois représentant, au sommet, des sauvages nus, et tout au bas, l'arrivée de la flotte en Amérique.

Certes, on composerait d'illustres armoires avec les raretés, les curiosités, les miracles sauvegardés par les bouquinistes, propriétaires légitimes des parapets de la Seine jusqu'au pont Royal, en passant par le pont Neuf et la Grève, où ces papiers imprimés se rappellent les poëtes, les libraires et les livres, sans oublier les colporteurs pendus, roués ou brûlés vifs. Grâce aux chers bouquins (le mot soit pris en bonne part), qui vont disparaissant chaque jour privés de leur gloire, le bibliophile était sûr de passer, pour peu que le ciel fût limpide et le soleil bienveillant, une heureuse, une charmante journée. Il se levait de bonne heure ; il prenait à la hâte son pain et son fruit de la matinée, et tout en bouquinant il déjeunait,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère !

Dans ces huit kilomètres de veau fauve ou de parchemins qui subissaient tous les outrages de la terre et du ciel, le chercheur de trésors arrivait parfois aux plus merveilleuses découvertes. En vain la pluie et l'orage, et l'émeute elle-même, conspiraient parfois contre cette innocente folie, il restait calme à son poste, et rien ne l'en pouvait distraire. Ainsi se passait la journée, et lorsque enfin l'heure de la retraite avait sonné, quand le bouquiniste remportait son étalage et qu'absolument il fallait rentrer chez soi, le fureteur de livres s'en revenait à pas comptés, mais triomphants, dans son domicile, et sa femme heureuse et ses enfants contents battaient des mains à le revoir. Son premier soin était de retirer précieusement de leur cachette, en secouant la poussière, les débris qu'il avait ramassés; puis il dînait de peu, mais de bonne humeur, racontant à qui l'écoutait ses bienheureuses découvertes. Le repas achevé, il rentrait dans son musée, et là, seul avec sa lampe et sa passion, il collationnait ces feuillets sauvés par son génie. Il effaçait de son mieux les mauvais plis et les tares; il essuyait ce naufragé plein de misère, il devenait pour lui le plus simple et le meilleur de tous les hôtes. « Reste ici, mon vieux poëte; on va te placer sur ce rayon, mon grand historien. Salut à toi, ma

comédie; à toi salut, roman de nos beaux jours! »

Sur les quais ont été rencontrés, sans tunique et sans manteau, *la Danse aux aveugles, la Chasse royale,* le *Discours merveilleux de la vie et déportements de Catherine de Médicis* (1650). — « Si tu me l'avais demandé, disait la reine au pamphlétaire, je me serais montrée à la tête de tous mes crimes..... » Pour six sous qui lui restaient, Charles Nodier achetait *le Songe de Polyphile,* imprimé à Venise chez les Alde, et le revendait cent écus. Les quais de Paris ont été longtemps le théâtre enchanté de ces drames d'un intérêt incomparable. A chacune de ces découvertes, on eût dit que la Seine elle-même accueillait cette bonne fortune de son plus doux murmure. Mais aussi que de science à côté de tant de bonheur! Il fallait se reconnaître en toutes ces marques, parmi tous ces noms, sous toutes ces enseignes. De son côté, le marchand, averti par ses fautes mêmes, avait grand soin de se bien défendre : il étudiait tout à la fois ses livres et ses acheteurs; il se tenait dans sa boutique abominable, où vous entriez à tâtons, cherchant une voie à travers ces murailles de choses brochées, crottées et reliées. Toute sa maison en était pleine, et, sitôt que vous portiez la main sur quelqu'un de ces échantillons qui for-

maient l'Ossa ou le Pélion de ce capharnaüm, soudain ce vieux marchand de vieilles choses, cet Harpagon et ce Gobsec, semblable au *formica-leo* dans son entonnoir : « Non, non, s'écriait-il de sa voix aigre, je ne veux pas vendre aujourd'hui ce morceau qui vous plaît si fort; j'en ai besoin pour mes propres études; revenez dans huit jours. » En même temps le voilà qui pleure et se lamente : on le vole, on le trompe, on le dépouille. Hier encore il a vendu pour rien les *OEuvres poétiques d'Amadis Jamyn*. Il a cédé pour un quart d'écu un volume dépareillé du *Cicéron* de 1642, un volume, entendez-vous? Mais il est sûr que le gredin qui lui achetait ce tome premier, possédait déjà tous les autres. « J'en mourrai, disait-il, j'en mourrai! »

Bref, il faut qu'il ait faim ou qu'il ait grand'-peur du propriétaire de sa maison pour céder le volume qui vous fait envie, soit que vous ayez mis la main sur quelques sermons de Théodore de Bèze ou de Calvin, ces grands latinistes, soit que vous ayez arraché du tas un tome égaré de Jansénius. Pour ce Mars Gallicus, Richelieu fit mettre à la Bastille cet ami de Philippe IV, et Richelieu, l'ennemi de l'Autriche, avait raison.

Hélas! le dernier bouquiniste a disparu de ce bas monde. Il mourut de chagrin et du regret

d'avoir vendu sa boutique en bloc à M. Boulard. M. Boulard mourut à son tour, après avoir rempli de bouquins son hôtel du quai Voltaire et ses deux maisons de la rue de Tournon.

Rappelons aussi que l'épicier de Paris fut longtemps l'unique héritier des grandes bibliothèques du moyen âge. A l'épicier revenaient de droit la théologie et l'histoire in-folio; chez l'épicier ont disparu, sans espoir de retour, les chapitres qui manquent au Tite-Live, au Tacite, au Cicéron, et toutes les tragédies d'Ovide, l'auteur des *Tristes*. L'épicier faisait ses cornets avec nos incunables; il enveloppait son poivre et sa cannelle de ces livres imprimés sur rouleau devenus si rares. Les guerres de religion, les guerres civiles, et surtout l'ignorance, autant de complices pour l'épicier. La Révolution française abandonna au *Mortier d'or,* à la *Cloche d'argent,* les précieuses collections parées des chiffres et des couronnes de la noblesse exilée et dépouillée.

Hélas! ce fut seulement dans les années abominables de l'invasion étrangère, que ces livres, dans le format superbe de l'in-folio et de l'in-quarto : Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Lobineau, Clément, dom Calmet, tout le travail des Bollandistes anciens et modernes, toute la congrégation de

Saint-Maur, attendant leur tour d'être mis en cornets, devinrent pour les Anglais et les Allemands, nos vainqueurs, l'objet de leur culte. Ils entraient chez ces tristes marchands, et, dédaigneux de leur marchandise, ils achetaient à tout prix leur dernière réserve. Ainsi furent sauvés par nos amis les ennemis tant d'autographes, de chartes, de parchemins précieux; tant de monuments de la science et du goût de nos anciens maîtres; tant de traités, de mémoires, de catalogues, de *bibliothèques*. Chargés de nos dépouilles opimes, ces savants porteurs d'épée étaient les bienvenus dans leur patrie, et montraient avec orgueil les grandes épaves qu'ils avaient ramassées chez nous. Les savants anglais, écossais, irlandais, saxons, autrichiens, les Russes eux-mêmes, étaient tout charmés de ces merveilles que nous foulions à nos pieds; ils en tiraient cette conséquence, honteuse pour nous, les vaincus de Waterloo, que nous avions renoncé le même jour à la victoire, à la poésie, à l'éloquence, à la jurisprudence, à la théologie, à la sagesse, à la liberté. Quelle plus triste oraison funèbre, et quels gémissements parmi les dignes Parisiens qui, même au milieu de l'Empire et de ses tumultes, étaient restés fidèles au calme loisir de l'étude, à la science, à la contemplation!

Mais, Dieu soit loué! il n'est pas chez nous de défaite éternelle. En toute occasion la France a repris sa revanche; elle eut repris bien vite l'amour des belles choses d'autrefois, et, grâce à ces amis de l'antiquité à qui rien ne coûte pour remettre en ordre et pour sauver ces témoignages sacrés du vieil esprit gaulois et de l'art français, elle a réparé, ou peu s'en faut, toutes ses ruines. Voilà pourquoi si peu de découvertes restent à faire. « Ami, disions-nous au bibliophile dépouillé, tenez-vous pour assuré, si vous ne faites pas une seconde fortune, de ne pas refaire une bibliothèque. Et même aujourd'hui que les grands financiers s'en mêlent, vous trouveriez trop de rivaux. Faites mieux, consolez-vous; vos livres vous auraient servi à peu de chose s'ils ne vous avaient pas enseigné à vous passer de leur concours. Venez cependant parmi nous, la maison vous est ouverte; vous n'y trouverez pas les miracles enfouis chez M. Dutuit, chez M. de Lignerolles, chez M. de Lacarelle, dignes successeurs de M. de Gaignières, du duc de la Vallière ou du marquis de Courtenvaux; mais vous y trouverez de beaux et bons livres, qui se laissent approcher volontiers; vous y trouverez surtout des gens qui les aiment et qui savent comme on en parle. Ainsi, délivré d'une recherche inutile,

vous reviendrez, non pas sans charme, à ces histoires que vous aimez. »

Notre homme étant admis parmi nous, chacun se fit un mérite, un devoir, un peu par gloire et beaucoup par plaisir, de montrer ce qu'il avait appris.

Entre amis des belles choses, partageant la même passion, la connaissance est bientôt faite. On se voit pour la première fois..., il semble, en effet, qu'on ne se soit jamais quitté. Toute passion est exclusive et reconnaît difficilement la passion voisine, en se moquant volontiers de toutes les autres. L'amateur de chevaux, tout rempli de l'émulation des courses de la Marche et de Longchamps, se moque agréablement des vitrines de son voisin : beaux oiseaux qui ne chantent plus, papillons qui ne volent plus, création misérable et vouée à tous les silences de la mort! Pendant que l'amoureux qui s'en va chez sa maîtresse, enivré des plus beaux rêves : « Ah fi! dit-il, que ces gens-là me font pitié! » De tous ces passionnés, c'est l'amoureux qui a raison; il n'échangerait pas (il ferait bien) un nœud de ruban, une mèche de cheveux blonds contre les émaux de celui-ci et les armes de celui-là; même une couronne, il n'en voudrait pas au prix d'une larme de Rosine ou de Fanny. *C'est une*

belle fichue guenille que votre roi, comparé à ma maîtresse! s'écriait Denis Diderot.

Toutefois, si nous voulons que l'on respecte nos passions, respectons les passions d'autrui. Si l'ivrogne, en sortant de son club (*ebrietati perpetuæ sacrum*) tombe, il nous faut ramasser l'ivrogne, afin qu'il nous donne un coup de main quand nous reviendrons trop chargés de la vente. Il n'est pas facile de rapporter en son logis les quatre tomes du *Repertorium bibliographicum*, et si par bonheur on rencontre, mieux qu'un ivrogne, un amateur de fleurs, qui consente à se charger pour votre compte d'une part de la *Bibliotheca historica,* vous ne vous croirez pas déshonoré de porter dans un petit pot son *Wellingtonia gigantea* ou son *cèdre du Liban.* Le *Montfaucon,* avec le *supplément,* n'est pas d'un transport facile et nous expose à plus d'un sourire de l'amateur de tableaux. « Où vont-ils loger tous ces gros tomes? Quant à moi, j'ai toujours assez de place pour attacher sur ma muraille un Chardin, un Diaz flamboyant, un petit Rohault, le voisin de Meissonnier. » Plus d'une fois nous avons rencontré dans les histoires, de malheureux bibliophiles accablés sous le poids de leurs livres. Virginius Rufus, homme consulaire, voulant écrire une louange de Néron, prenait dans sa bibliothèque un

très-gros livre, *librum grandiorem;* le livre échappe à sa main tremblante, et le malheureux Rufus est écrasé. C'est bien fait : que cela vous apprenne, ô lâches! à ne pas faire l'éloge de Néron.

— Ce que vous dites là, monsieur Villon, reprit Pierre de Cornu, me semble de toute justice. Ayons un peu de charité les uns pour les autres :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature...

et je pourrais vous raconter comment toute une famille d'honnêtes gens a vécu cinquante ans heureuse, libre et contente, au milieu d'une collection de poteries.

— Ami Cornu, s'écria M. Denis, vous le voyez, nous avons du temps devant nous et la bride sur le cou. Dites-nous donc l'histoire de vos faïenciers. » Et Pierre de Cornu, sans se faire prier : — Vous le voulez?

Il y avait naguère sur la lisière de Paris, quand Paris possédait sa banlieue, une humble maison, modeste au dehors, mais ces humbles murailles renfermaient un vrai musée. En ce lieu solitaire et charmant s'étaient réfugiés depuis longues années deux bonnes gens, le frère et la sœur, les derniers descendants d'une ancienne famille d'artisans, née

à l'ombre hospitalière de la manufacture de Vincennes, et par toutes sortes d'alliances et de souvenirs attachés à ces anciens mouleurs, tourneurs, répareurs, peintres et chimistes, d'où venaient la fortune et la célébrité des anciennes fabriques de Vincennes, de Saint-Cloud, de Chantilly. Ces bonnes gens étaient cousins des Auger, des la Salle et des Gravant. Leur père et leur grand-père avaient vécu avec les Chenot, les Chamon, les Balidon, les Gilotin. Ils avaient chez eux des esquisses de Thevenet, de Caton, de mademoiselle Capelle et de mademoiselle Bailly; ils savaient tous les noms des grands artistes de la Saxe et de la Chine, et dans les ruines, dans les débris des mauvais jours, ils avaient recueilli avec un soin pieux, souvent même à leurs risques et périls, les précieux fragments de ces fragiles chefs-d'œuvre, ornements des maisons royales, aussi maltraités à cette heure suprême que des aristocrates et des princes de la maison de Bourbon. Mais quoi! c'était la fête et l'orgueil de ces deux bonnes gens, le grand Capelle et la petite Capelle (on les appelait ainsi dans le voisinage), de mettre en bel ordre, à leur belle place, au soleil, ces beaux produits des grandes fabrications, qu'ils reconnaissaient à leur marque et dont ils savaient toutes les provenances.

Ils n'étaient pas d'abord très-faciles, mais, sitôt que vous étiez devenu leur ami et qu'ils ne se méfiaient plus ni de votre probité ni de votre adresse, ils vous ouvraient volontiers la porte des quatre ou cinq petites pièces où tant de belles choses étaient disposées. Alors ils vous montraient des provenances des fabriques de Saint-Cloud, de Vincennes, qui devint plus tard la fabrique de Sèvres, de Chantilly (protégée par le prince de Condé), de Paris et de Clignancourt.

Ils savaient aussi les mystères de la porcelaine de Saxe et de la pâte tendre; au besoin ils auraient écrit l'histoire ancienne de la porcelaine de Chine. Ils en avaient de tous les âges, de toutes les formes, et qui portaient toutes les images et tous les grands noms du Céleste Empire. Ils vous disaient comment les Chinois arrivaient à des couleurs incomparables : l'outremer, les blancs émaillés, les blancs encre de Chine et or, les bruns émaillés, et tout le détail de cette poterie à l'infini qu'ils divisaient en porcelaine dure, en porcelaine tendre, et dont chaque morceau leur disait tour à tour la dynastie des Han, des Tang, des Song. Ils vous disaient aussi comment les Portugais introduisirent la porcelaine de la Chine en Europe; comment François de Médicis avait doté Florence d'une fabrication

chinoise : ici la poterie des Persans, copiée à Rome par Louis Potral; à Lille, une fabrique de poterie hollandaise; à Tournay, à Sceaux, à Madrid, en Angleterre, à Londres, à Copenhague, autant de fabriques diverses. Ils avaient sur leurs étagères, ignorantes d'un grain de poussière, des échantillons de Capo di Monte, de Chelsea, de Brunswick, de Bade et de Bavière, et de toutes les villes de la Saxe. En voici de Lunéville et de Rouen, de Bourg-la-Reine et du Gros-Caillou, de la Courtille et de Clignancourt. Quelle fête à les voir! Qu'ils étaient heureux ces deux collectionneurs, au milieu de cette vaste famille, savoir : la famille archaïque, la famille chrysanthémo-paconienne, la famille verte et la famille rose. Elles suffisaient à leur ambition, à leur orgueil, à leur fête de chaque jour. Ils retrouvaient sur ces fragments divers les chiffres et les armoiries des plus grandes familles : duc de Montmorency, duchesse de Mazarin, vicomte de Choiseul, comte de Merle. Ils connaissaient toute la flore du Japon : le chrysanthème, la pivoine, l'œillet, le nélumbo et le pissenlit. Ils auraient dit sans peine l'emploi, les honneurs et presque les noms de tous les personnages, de pâte ferme ou tendre. A des signes certains ils vous disaient : Voici l'impératrice et voici l'empereur. Dans la famille rose, ils sui-

vaient toutes les nuances, du rose pâle au rouge d'or. Ils savaient, naturellement, les moindres divisions de la famille verte et comment se fabriquaient les peintures en relief : ornements, figures, *fleurs, fonds partiels, fonds pleins,* les plantes aquatiques, les tiges, les coqs, les perdrix, les carpes émaillées de rose, les mosaïques à l'encre de Chine : arabesques, *arabesques brodées,* fonds vrais, coquilles d'œufs, qu'il ne fallait pas confondre avec la coque d'œuf. Venaient ensuite les *porcelaines à mandarins* (du mot *mandar*, commander) : mandarins filigranés, mandarins rouges, *variis*, mandarins chagrinés, voire des mandarins à la chair de poule, et cette espèce de mandarins qui se retrouve en si grande quantité dans toute l'Europe civilisée, le mandarin sur fond arlequiné. Tout un côté du petit salon appartenait aux porcelaines à fleurs de l'Inde : bouquets isolés, fonds camaïeux, fonds pleins, damassés, à reliefs appliqués, à feuilles versicolores, empruntées au châtaignier, au platane, à toutes les plantes de l'Orient.

Sur les grands vases, sur les plats de vaste dimension, les scènes diverses de la vie humaine : la naissance, le mariage et les funérailles; tout un cours d'histoire. Après le rose arrivait le bleu : le bleu turquoise, le bleu céleste, le bleu du ciel après la pluie,

aussi rare, aussi doux que le violet ancien ou la peau d'aubergine, chère à la dynastie des Song.

Une armoire à part était réservée aux céladons. Honoré d'Urfé, dans *l'Astrée,* avait mis à la mode le nom du berger Céladon, et ces belles porcelaines d'un vert tendre, aux tons clairs nuancés de brun, furent baptisées par l'auteur même de *l'Astrée.* Il y avait des céladons gris-bleu, surtout des céladons craquelés, très-estimés des Orientaux, très-recherchés des satrapes d'Asie… et des petites maîtresses de Paris. Parlez-nous du craquelé ventre de biche, et du craquelé rouge, et du craquelé noir, et du craquelé rempli de noir et de rouge, *autant de céladons* qui avaient leurs grandes entrées à Marly, à Choisy-le-Roi, au petit Trianon, au Temple, chez le prince de Conti, au Palais-Royal, chez monseigneur le duc d'Orléans! Retenez votre souffle et regardez : Voici le bleu violet, plus tendre encore que le violet d'aubergine; admirez aussi les bleus fouettés d'émail transparent. — « Tu me feras, disait l'empereur Chi-tsoung à un grand artiste son sujet, le bleu de ciel qui pointe à travers le nuage »; et la douce couleur fut réservée à tout jamais à l'usage du palais impérial. Rarissime! En effet, aussitôt que le maître avait porté à sa lèvre la porcelaine fragile, elle était brisée comme une

coquille d'œuf. Telles étaient les belles histoires du grand Capelle et de la petite Capelle. Ils connaissaient toutes les marques de toutes les dynasties; ils lisaient toutes les lettres sur toutes les porcelaines; ils avaient reconstruit, par une suite de tasses grandes et petites, tout le cycle chinois. Ils se seraient retrouvés, rien qu'au toucher, à toutes les phases de la Chine et du Japon.... et pour eux la Perse était sans mystère. Ah! les beaux vases, les jattes à décors persans, les bouteilles à rinceaux délicats, les jardinières de la famille verte et les miroirs de la famille rose! Ici le printemps; plus loin l'automne, reconnaissable à ses fruits.

Notez bien, comme ils étaient leurs propres serviteurs, que dans les grands jours ils servaient les fruits de leur jardin dans ces compotiers ornés de bonbons et de fleurs; ils portaient leurs tasses à thé sur ces plateaux ovales à bord deux fois godronné; ils buvaient leur lait tiède à ce bol évasé, couleur de nankin, décoré de dragons; dans ces lagènes blanches, à têtes d'éléphant, ils versaient leur vin de Tokai. Quand le sucre était si cher, au temps des guerres continentales, ils prenaient leur café sans sucre, mais ils le servaient dans une cafetière frottée d'or, ils le buvaient dans une soucoupe émaillée jaune jonquille et dans une tasse-gobelet à

branches pendantes de caryophyllées. On les croyait pauvres; ils étaient plus riches que des rois. Ils pouvaient manger dans des assiettes paoniennes, et contempler, sous l'aile de leur poulet rôti, le dragon bleu. Quelle fête en même temps de lire tant de jolies chansons autour de ces bols en craquelé jaune, à trompe-l'œil! Tous les poëtes de l'Orient inscrivaient leurs vers éternels sur ces parois éphémères. A la poésie on ajoutait la musique, et parfois même une image. Ainsi l'on voyait sur un grand cornet la poétique légende : « Ici les trois comtes, voulant montrer le soleil du doigt, attendent que le nuage se dissipe. » En pendant, vous aviez le *Mémorial des rites* : Chansons, mystères, sérénades, *fleurs qui s'ouvrent amenant une nouvelle année*, enchantements de toute espèce.

Ils se lisaient l'un à l'autre ces belles choses avec autant de joie et de bonheur que nous lisions une ballade, un sonnet de nos poëtes favoris.

Et puis, que de souvenirs entre ces deux amitiés fécondes et si charmantes! Celui-ci rappelait à celle-là le jour où ils avaient découvert la soucoupe à bordure grecque, où s'élèvent le bambou et le pêcher à fleurs, emblème de longévité. Celle-là célébrait l'heure où elle rencontrait au bas du pont Neuf, au milieu d'un tas de vaisselle brisée, leur théière à

quatre médaillons, où l'on voit les flots de la mer, et ce gobelet à pans, en porcelaine d'aspect tendre, ou bien cette potiche japonaise à double paroi, dont le couvercle représente le chien de Fo, et le bandeau inférieur, le kiri, l'arbre impérial du Japon.

— Et te souviens-tu, ma chère sœur, de la tasse à fond rose, à mosaïque, et de la tasse en fleur de nélumbo pour laquelle j'ai donné triomphalement tes bracelets d'or et ton collier de perles? Ah! la belle affaire! — Et toi, mon frère, as-tu donc oublié la tasse où l'on voit la musicienne en voyage avec la soucoupe honorifique en bleu pâle émaillé?... Et la palmette à pointe de diamants, et le pot à crème où figure le poisson akamé! C'étaient là leurs belles heures. Ils se rappelaient les coupes, les flacons, même les biberons, ces deux célibataires; autant de grands drames ou d'aimables comédies qui leur avaient fait oublier à tout jamais l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Français.

Ils allaient aussi de la Chine en Saxe, et ils possédaient de la Saxe les plus beaux groupes modelés par Kandler : *les Cinq Sens, le Mariage à la mode, la Lettre d'amour, l'Enfant et le Chien,* et surtout *le Tailleur du comte de Bruhl, la Femme et le Mari,* celle-ci assise sur une chaise, et celui-là à cheval sur un banc. Gaietés de la Saxe, amours de Ver-

sailles, galanteries de Watteau : *le Voyage à Cythère*, images de Greuze, et tant de fleurs, de reliefs, de pots pourris, en guirlande, en baroque, et des salières, et des pommes de canne, et la montre, et la rosette, et le pendant d'oreille, et le groupe des Quatre Saisons, et cette image oubliée sur la cheminée de la reine Marie-Antoinette, un certain Janot qui disait : *Ça en est!* en un mot, toutes les recherches de l'« art de terre », un mot de Bernard Palissy. Ils avaient tout cela, nos deux ermites, tout le déshabillé galant : bergères, houlettes, bergers, petits moutons, les belles danseuses des petits appartements, les princesses, les virtuoses, les grotesques ; les belles peintures d'Aslin, le Guay, Delaroche, Tallandier, Baudouin et madame Baudouin, la digne fille de Boucher.

N'oublions pas les beaux vases de 1740 à 1780, le Falconnet, la fontaine Dubarry, le vase à chaîne, à console, et les Clodion. On dirait que Dorat lui-même a donné le sujet de ces mièvreries : *Hommage à la beauté, le Larcin de la Rose, la Baigneuse* et *le Remouleur ;* c'est vraiment la fin d'un siècle. Ici la toilette de Vénus, plus loin son triomphe ; et la Psyché que j'oublie, et Vert-Vert, et toutes les dates de ce merveilleux Sèvres, un rire, une poésie, une grâce, une fleur.

Chaque matin, à leur réveil, le grand Capelle disait à sa sœur : — J'ai rêvé que nous perdions notre tasse en porcelaine tendre, à fond bleu de roi, peinte par Vernet. — Et moi, je rêvais de notre coupe en porcelaine dure, avec guirlandes, arabesques d'or et rinceaux d'après Lantara, disait la sœur. Puis ils se remettaient de leur frayeur en contemplant ce fond bleu turquoise, ce bandeau blanc à rinceaux salambiés, cette aiguière en forme de casque. — Ah! disaient-ils, Dieu merci! ce n'est qu'un rêve! Ainsi, l'un et l'autre, ils se charmaient de leur chère passion; ils s'enivraient de leurs chefs-d'œuvre; ils sont morts à la même heure et le même jour. Ce fut le suprême effort de leur amitié fraternelle, de se donner l'un à l'autre, avec leur dernier soupir, leur dernier regard.

Et de même que rien ne manque à leur gloire, rien n'a manqué à leur félicité.

— Une seule chose, reprit VITRUVE, l'architecte : un tombeau digne d'eux. Sur la fin du siècle dernier, un certain antiquaire, M. le comte de Caylus, avait ramené de Pompeï un cénotaphe où il voulut être enseveli sans qu'on effaçât une seule des louanges gravées sur cette pierre enfouie depuis tantôt mille années. Sa famille obéit à son dernier ordre,

et l'un de ses amis écrivit sur le couvercle du cénotaphe:

Ci gît un antiquaire acariâtre et brusque.
Ah! qu'il est bien dans cette cruche étrusque!

— Certes, s'écria maître ALBERT SONGE-CREUX, absolu comme tous les fanatiques, vous racontez si bien, mon confrère, cette histoire de poterie et de potier, que si vous aviez encore des livres, je ne serais pas étonné de vous les voir échanger, comme autrefois le bonhomme Iccius dont parle Horace, contre des *cuirasses d'Ibérie* : « O misère! où l'on cherche un sage, ne rencontrer qu'un héros! » Cependant, tout dépouillé que vous êtes, prenez garde à l'inconstance. Nous avons connu deux ou trois victimes de ces changements, voisins de la folie; ils en sont morts. De bonne foi, peut-on comparer le bibliophile à l'amateur de porcelaines, et le comte d'Hoym, ou tout simplement le bon Nodier, à cet abominable Verrès, le *Curieux*?

— Vous soulevez, mon cher confrère, un très-gros lièvre, reprit M. DE LA CONTRIE, et nous remettrons, s'il vous plaît, cette intéressante causerie à dimanche prochain. »

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le dimanche suivant, chacun était à son poste, et plus les étrangers se ruaient aux curiosités du Champ de Mars, plus nos amateurs de livres s'empressaient à la causerie habituelle. Ils arrivaient deux par deux, l'un après l'autre, et sans trop se hâter. On eût dit, à les voir, ces anciens du temps de Louis XIV, qui s'étaient donné rendez-vous dans le palais de Saint-Cloud, tout au bout de la grande allée : le savant Pasquier et ses deux fils, Nicolas Pasquier, maître des requêtes, Guy Pasquier, auditeur à la chambre des comptes ; Balzac, Sarrazin, Voiture et son neveu M. de Pinchesne. Et si vous voulez savoir ce qu'ils venaient faire en ce beau lieu, M. de Pinchesne va vous le dire :

« Après avoir visité les appartements et considéré à notre aise ce qu'ils renfermaient de rare, nous descendîmes dans le jardin, où à peine eûmes-nous fait quelques tours d'allée, que nous gagnâmes le fond d'un bois, où nous prîmes le repos qu'un gazon agréable nous présentait. En nous saisissant de ce bel endroit : C'est ici, dit Cléante, que Sar-

razin a fait l'ode à *Calliope* sur la bataille de Lens. Et certainement, poursuivit-il, je ne pense pas qu'on puisse trouver de lieu plus commode pour s'entretenir avec les Muses. »

Voilà ce qui s'appelle être en belle compagnie, avec de bonnes gens. Venir de si loin pour admirer la place où Sarrazin avait composé l'ode à Calliope!

— Ils n'avaient rien de mieux à faire, et nous n'en faisons pas d'autre, reprit ALBERT SONGE-CREUX; mais puisque nous voilà, nous aussi, à peu près tous réunis à la même place, ayez la bonté d'écouter ma plainte à propos de ces passions étranges que vous avez proclamées l'autre jour. Comment donc oserait-on, nous présents, soutenir qu'un méchant vase, une bouteille, un plat chargé de grenouilles et de crapauds, soient jamais préférables aux poëtes, aux historiens, aux orateurs, aux philosophes de tous les temps? Quelle fureur ou quelle pitié, quand nous entendons des gens sages préférer Bernard Palissy au divin Homère, et le *Persée* de Benvenuto Cellini aux Histoires d'Hérodote! C'est être insensé de déserter ces enfants de la Muse abondante en fêtes, en plaisir, en conseil, en science, en vertu. Même les anciens artistes, Zeuxis et Parrhasius, celui-ci avec ses oiseaux qui viennent becqueter ses raisins, celui-là avec son rideau que l'on vou-

drait arracher, se pourraient-ils comparer un instant avec le plus simple orateur, Périclès, Aspasie, ou ces deux porte-foudre, Cicéron et Démosthènes?

Où trouverez-vous, parmi ces ouvriers ciseleurs, la majesté d'Eschyle, la pitié d'Euripide et la terreur de Sophocle?... Il appartient à peu d'hommes de posséder dans un coin de leur maison ces bronzes et ces marbres, arrachés à la flamme, au pillage, à la ruine, à toutes les horreurs. Au contraire, le livre appartient à tout le monde. Il va de main en main, sans cesse et sans fin, parfait, superbe, intelligent, plein de clémence. Il tient peu de place, et chacun le peut emporter dans sa tête et dans son cœur. Je donnerais pour ma part le temple de Delphes, et le temple de Jérusalem par-dessus le marché, pour un discours non pas de Démosthènes, mais d'Eschine ou d'Hypéride, ses disciples. Que voulez-vous comparer dans les productions du génie humain à la fécondité de Platon, à la douceur d'Isocrate, à la sagesse des stoïciens, à tout le Lycée, à tout le Portique? En vérité, quand nous parlons ainsi, préférant la matière à la pensée et le statuaire à l'orateur, au livre exquis le faiseur d'ornements, nous ne parlons pas comme des sages. S'il en est ainsi, séparons-nous; quittons le temple d'Apollon pour le temple de la Choucroute,

et de philosophes que nous étions ne soyons plus désormais que de simples curieux. »

Ainsi parlait ALBERT SONGE-CREUX. Il visait à l'éloquence; il ne disait rien simplement. Il avait bien mérité le surnom que lui avait donné LA BELLE CORDIÈRE. On l'écoutait cependant, parce qu'il faisait bonne guerre et qu'il était de bonne foi.

— Mon cher Cicéron, reprit M. JACQUES, vous oubliez trop que la colère nous est défendue et que nous devons respecter les passions du voisin. J'ai commencé, moi qui vous parle, avant de cultiver la vraie et gaie science et de posséder un bel exemplaire du *Temple de Gnide*, par entasser dans mon logis toutes sortes de poussières et de débris. Je n'étais pas un bibliophile, à peine un *curieux*. Il m'a fallu dix ans pour me convaincre que la curiosité était une manie, et que le bon sens était de votre côté. Cela seulement (nous revenons malgré vous à Verrès) dégoûterait de la curiosité proprement dite : c'est que parmi ces curieux célèbres, funestes aux villes, à la chaumière, au château, se rencontrent les plus abominables coquins dont l'histoire se souvienne encore aujourd'hui, même après le pillage et la dévastation du Céleste Empire et du *Palais d'Été*. Qui de nous n'a pas lu, étant jeune, avec des frémissements indignés, ces

terribles *Verrines* par lesquelles Cicéron a commencé à se manifester le meilleur disciple et le plus éloquent du grand Démosthènes? Rappelez-vous surtout cet admirable discours : *Des statues*, et vous aurez bien vite compris l'habileté de ce charmeur, quand il veut persuader à ce peuple jaloux que lui, Cicéron, il est beaucoup moins Athénien qu'on ne le pense :

— « Être Athénien, dit-il, c'est être un connaisseur en toutes sortes de petites merveilles misérables, indignes d'un grand peuple fait pour la guerre et pour commander aux nations. Nécessairement, l'Athénien est un curieux. — Verrès est un curieux, achetant à main armée un tas de curiosités dont il dépouille impunément les villes et les temples. Moi, je ne suis pas un curieux comme Verrès ; je suis un vengeur.... » Il aborde en même temps les petites questions de ce grand procès, auquel les collectionneurs de Rome (et déjà ils étaient nombreux) prêtaient une oreille attentive. Bientôt le voilà, lui qui savait si bien toutes ces choses, lui qui, la veille de sa mort, quand déjà l'esclave de Clodius le cherchait pour lui trancher la tête et pour rapporter cette tête éloquente dans le giron d'une femme impudique, avait acheté un buste de marbre d'Homère et une statue de bronze

de la Victoire, qui se met à nier les grands artistes de la Grèce : — « Verrès a dérobé, dit-il, un Cupidon de marbre, ouvrage excellent de Praxitèle. En effet, Romains, ne vous étonnez pas que j'aie appris jusqu'au nom des artistes dont Verrès était le plus jaloux. En pendant au Cupidon, il avait un Hercule, et cet Hercule était d'un certain sculpteur.... le nom m'échappe. Ah! maintenant je le retrouve : il s'appelait Myron. Myron, c'est bien cela. Quant aux deux choéphores, dignes de figurer dans la procession du grand poëte Euripide, elles étaient.... Citoyens, dites-moi ce nom-là. » Puis, supposant qu'une voix a prononcé le nom de l'artiste : — « Oui, vous avez raison, ces belles Athéniennes soutenant de leurs bras charmants les corbeilles pleines d'offrandes, elles étaient de Polyclète. »

Ah! qu'il était donc aimable et piquant dans sa feinte ignorance, et comme un étranger s'y serait laissé prendre! Enfin que cette ruse est une ressource heureuse, et comme Athènes éclate et brille en cette apparente renonciation de l'orateur romain!... Ce Polyclète, nié par Cicéron, était un demi-dieu pour ce grand homme. Pline a cité de Polyclète un jeune athlète de bronze portant une épée, et les proportions du corps humain étaient si heureusement enfermées dans ce bel ouvrage,

qu'il servait de modèle aux plus habiles. Grecs et Romains avaient surnommé l'Athlète de Polyclète *la règle,* et ce nom seul eût suffi à forcer l'admiration de Cicéron.

— Vous voyez bien à ces signes, répliqua Saint-Gelais, que la curiosité n'est pas inutile, et que nous devons ménager le curieux comme un des nôtres. S'il faut sauver de l'oubli des hommes et des injures du temps, implacables ennemis, le génie et l'honneur des anciens âges, s'il faut rendre aux siècles écoulés la grâce et l'ornement qui leur reviennent : la couronne des rois, les armes du capitaine, les joyaux des dames, voire les outils du peuple intelligent, laborieux, du quatorzième au seizième siècle, outils légers tenus d'une main forte et légère, il n'est rien qui coûte au *curieux* véritable, à sa passion, j'ai presque dit à sa justice. Il y mettra volontiers, avec tout son zèle, une part de sa vie et de sa fortune. Ami zélé, dévoué serviteur de l'histoire, il va, chemin faisant, recueillant les moindres débris, respectueux même pour les poussières, interrogeant la ruine et tirant de la plus simple médaille un événement ignoré, parfois même un grand homme inconnu. Poussée à ce degré suprême, la *curiosité* devient sans conteste une science utile et charmante.

Elle a ses jours de triomphe ; elle a ses conquêtes, ses déceptions, ses héros et ses martyrs. Tout lui convient ; tout l'amuse, et l'arrête, et la charme. Il n'est pas de débris, si futile en apparence, dont elle ne tire un enseignement.

Elle a déjà fait son profit de tant de mutilations : le bois et le marbre, avec le bronze, et l'ivoire, et la terre cuite. Une médaille, une obole, un dessin, un bijou, un pot fêlé, les nielles, les émaux, le hochet de l'enfant, le tombeau du vieillard, le calice et le bâton de l'évêque, une bague, un drageoir, une cruche, un chiffre, une charte, une armoirie, un *olim*, et voilà le *curieux* plein de zèle, étudiant, décrivant, annonçant à quel siècle, à quel homme appartenaient aux temps jadis ces fragments, ces mutilations. Or plus il étudie, et plus l'objet de sa curiosité va grandissant sans cesse et toujours dans l'estime et le respect des amis studieux de l'art païen et de l'art chrétien. Voilà comment le drageoir de la collection Soltykoff s'est vendu naguère dix mille livres.

Moquez-vous, faites votre esprit fort tout à votre aise, et tout le premier vous serez pris à l'enchantement des plus délicates merveilles des artistes et des grands seigneurs d'autrefois : riches ébènes, images, cristaux, le cuivre et le plomb féconds en

chefs-d'œuvre, ivoires italiens, flamands et français, mosaïque à l'infini; oiseaux, paysages, cornalines, écailles, miniatures, nielles, aiguières, bahuts et bas-reliefs.

Vous vous enivrez de ces poussières royales qui nous viennent des abîmes de quatorze siècles : Clovis, Dagobert, Charlemagne, Louis XII, François Ier, Henri II, la maison de Valois, la maison de Bourbon, ce vaste musée qui commence à l'hôtel de Cluny sous l'empereur Julien, qui s'arrête au Versailles de Louis XIV. C'est le mérite et le bonheur du curieux. Il reconnaît, à des indices certains, toutes les époques. Il vous dit, sans emphase et non pas sans respect : Voici les *Heures* de Diane de Poitiers, le gobelet de Henri II, l'échiquier de saint Louis, le lit de François Ier, l'éperon de Henri IV, l'éventail de la belle Gabrielle, les sceaux du cardinal de Richelieu. Il se reconnaît, et vous conduit d'un pas léger dans les diverses galeries où sont placées en bel ordre les reliques authentiques du passé : les miroirs, les quenouilles, les fuseaux, les médaillons, les aumônières, les ceintures, les bracelets, les carcans de pierreries : voilà pour les dames; non loin, les armures, casques, boucliers, masques, heaumes, dagues, morions, épées, *miséricordes,* salades, fauchards, pertuisanes, lances,

arquebuses, gantelets, genouillères, tout l'attirail du capitaine et du chevalier.

Au bourgeois, il emprunte tout le luxe intime de sa maison : crédences, buffets, vases d'or et d'argent, coupes, bassins, faïences; les dentelles sortant de la main des fées, le linge ouvré par la main des Grâces; la quenouille et le fuseau, le rouet et le bénitier. Surtout sa véritable joie et sa fête se maintiennent dans les trois siècles de notre histoire, le gothique flamboyant et cette ère enchantée au renouveau de l'art antique, le seizième siècle français. Tout se rencontre en ces vieux âges poétiques : la maison, le château, le palais, l'église et le couvent, battus par toutes les tempêtes religieuses et civiles. Qui donc s'en souviendrait aujourd'hui, sans le zèle et le soin de l'antiquaire? Ostensoirs, calices, émaux, tabernacles, retables, saints et saintes du paradis d'ici-bas; tant de pampres, de grappes, de guirlandes, tout l'art ogival fleuri ou flamboyant, encensoirs, flambeaux, rosaires, croix pastorales, *agnus Dei*... que disons-nous? la crosse de l'évêque et le bâton du chantre, avec la collection des chapes, chasubles, étoles, tuniques, peintures grecques à l'encaustique! O merveilles foulées aux pieds des Barbares, chefs-d'œuvre insultés par le soldat sans pitié!

Doux miracle! Nous ne rendrons jamais assez de grâces aux honnêtes gens qui les ont recueillis, aux savants qui les ont mis en ordre, aux grandes nations, aux grands princes qui leur ont donné une place d'honneur dans leurs musées, aux artistes sincères qui les ont copiés, et surtout aux historiens qui les ont racontés, non moins qu'aux dessinateurs et aux graveurs qui les reproduisent d'une main si fidèle. Grâce à tant de passions réunies, ont été sauvées à tout jamais ces reliques inestimables du passé, et déjà les artistes reconnaissants vous diront les noms honorés de Jules II, de Léon X, de Laurent le Magnifique et de Charles-Quint, le nom de Rubens et le nom de Rembrandt, deux collectionneurs sans rivaux; celui du comte d'Arundel, de Charles Ier, de Mazarin, du Père de la Chaise, de M. le duc de Richelieu, de l'abbé de Broglie, du marquis de Seignelay, digne fils du grand Colbert; et les noms plus humbles, mais non moins utiles, des Mariette, Lebrun, Lalive de July, Randon de Boisset, Julienne, Hallé, la comtesse de Vérue, une la Rochefoucauld, madame de Pompadour et M. Crozat.

De nos jours, la liste des curieux ne serait pas moins nombreuse. On y mettrait M. de Talleyrand, Robert Peel, Casimir Périer, M. Debruge, le roi

Guillaume II des Pays-Bas, M. de Pourtalès et M. Thiers. Avant ceux-là, M. du Sommerard, le créateur du musée de Cluny, et, le premier de tous, l'humble, aimable et dévoué Sauvageot, mort en plein Louvre, au milieu d'une exquise collection qu'il avait faite avec tant de goût, de science et de zèle, et si peu, si peu d'argent!

Et de même que nous autres les bibliophiles, nous ramassons le plus léger fragment, réparant, complétant, sauvant toutes choses, l'antiquaire étudie en leur moindre détail tous les métiers et tous les arts : l'art de tous les métaux, à savoir les plus belles armures, qui employaient l'art du forgeron, du coutelier, du fourbisseur, du doreur, du peintre et du graveur : armures de Paris et de Bourges, de Toulouse et de Poitiers. Là se rencontrent, représentés par leurs chefs-d'œuvre, les *charpentiers de la grande cognée* et les *charpentiers de la petite cognée;* les premiers jetaient les ponts sur la Seine et les *forêts* au sommet des cathédrales; les seconds fabriquaient les boiseries, les bancs à dossier, et ces chaises si légères que les brodeurs et les brodeuses du quatorzième siècle recouvraient des plus belles tapisseries, mélangées de fils d'or, d'argent et de perles. Le chasublier était dans son genre un artiste, et de sa main libé-

rale il prodiguait dans les grandes croix des chasubles, les épis, les feuillages, les fruits d'or. C'est lui qui fabriquait de ses mains diligentes, le parement des chapelles et des chaires à prêcher.

Un homme important dans ces collections du moyen âge, c'est le faiseur de bahuts. Avec quel art il ajustait et clouait les planches du plus vieux cèdre, les couvrant de cuir au dehors, de toile en dedans! Sorti de ses mains, le coffre était peint, doré, chargé d'inscriptions et d'ornements, et servait de siége même chez le roi de France. Le chapitre de l'*émail* est à l'infini. L'émail ajoute au prix de l'or et de l'argent; par l'émail seulement, notre orfévrerie est la première du monde. On s'incline encore aujourd'hui devant les émailleurs de Limoges et de Montpellier. L'orfévrerie ancienne est une de nos gloires, que les artistes modernes ont difficilement approchées. Dans l'Inventaire des *joyaulx* du roi Charles V, nous trouvons : *vingt couronnes d'or,* un frontier de la reine Jeanne de Bourbon, une coiffe garnie de perles, quatre boutons chacun de six grosses perles, un saphir au milieu, deux très-grands flacons d'argent représentant les neuf preux, deux chandeliers d'or, coupes, pots, pintes, aiguières et gobelets de cristal.

Sur un de ces gobelets à coupe de jaspe on lisait : *Decus aulæ, pignus egenti,* c'est-à-dire :

Ornement de ta cour, gage pour le prêteur.

L'orfévrerie était partout en ces temps *barbares :* orfévrerie de la table, des livres, des habits; perles, diamants, pierreries, sculptures, ciselures, gravures, peignes d'ivoire et d'or, peignes de corne et de bois, qui souvent ne valaient guère moins. On a fait, et tous les jours encore on fait des livres entiers à raconter la poterie de terre, d'étain, de cuivre et de fer. Les relieurs, autant de faiseurs de merveilles. Les selliers ne leur cèdent guère : caparaçons, grandes housses brodées, houppes de soie et d'or. La serrure est une œuvre à part, et souvent elle est splendide. Tapisseries à haute lisse, à basse lisse. Arrêtez-vous devant les faiseurs de tombeaux : *A nous aujourd'hui, à vous demain.* Rien n'était plus riche à voir que ces pierres suprêmes, incrustées d'émail, bordées de marbre, où rien ne manque, hormis le nom du mort. Verriers, vitriers, grands faiseurs d'œuvres éphémères; c'est en brisant ces frêles et délicats ouvrages que commencent toutes les révolutions.

Ne vous étonnez pas que si peu survivent, exposés à tant d'ennemis. L'or brille au front des rois; l'ar-

gent pare les buffets des riches; le cuivre est chargé d'ornements; la peinture est appelée à toutes ces fêtes depuis que le roi Charles VIII a ramené tant de bons peintres du fond de l'Italie. On la revoit surtout, la peinture, en ces grands livres nouvellement imprimés, chargés d'ornements presque autant que les anciens manuscrits. Il en venait de toutes les parties de l'Europe et surtout de la Flandre, et dans les villes de la Flandre il en venait surtout de la ville de Bruges. Ces beaux vélins sont vraiment le rendez-vous des miracles; au milieu des arabesques et des encadrements, sous le regard charmé de l'antiquaire et du curieux, se promènent, en galant apparat, de belles personnes bien vêtues; les cigales chantent, l'abeille errante est au butin; le papillon se pose sur les fleurs. Ce ne sont que franges de satin, dentelles d'argent, rubans et velours des plus belles couleurs.

Enhardi par le peintre, arrive à son tour le sculpteur : et pensez donc au tombeau de Philippe le Hardi, à Dijon; au tombeau de François II, duc de Bretagne, à Nantes; à l'Agnès Sorel de l'église de Loches; aux bas-reliefs d'Amboise, au travail de Jehan Just et de Gentil. En ce temps-là, on disait très-bien : « Si les grands vivent pour la peinture, ils meurent pour la sculpture. »

Certes, vous voilà bien fier des *Menus propos de Pierre Gringoré*, exemplaire du prince d'Essling. Mais votre front se perdrait dans les cieux (je vous connais!) si vous possédiez *la Vierge et l'Enfant*, de M. Debruge; *la Jolie fille d'Augsbourg*, de M. Sauvageot; l'*Épée de Chilpéric*, ou, tout simplement parmi vos livres, l'*Évangéliaire* de la cathédrale de Monza ou de l'abbaye de Saint-Émeran. Encore une fois, honorons de toutes nos forces les maîtres chercheurs qui rencontrent dans les ruines, dans les débris, sous les autels renversés, dans les trônes croulants, ces glorieux vestiges du passé. C'est être ingrat que de les méconnaître, injuste que de les accuser.

— Tout beau, tout beau, mon cher camarade! s'écria notre ami JACQUES, il ne faut pas que Cicéron vous monte à la tête, et ne nous fâchons pas pour ces antiquités dont le secret n'échappe à personne. Quant à moi, je reviens à mon dire. Après Verrès, savez-vous un plus terrible antiquaire, un curieux plus funeste que le cardinal de Mazarin? Je puis vous montrer, je ne dis pas vous prêter, un très-beau tome in-quarto de quatre cents pages, dédié par leur illustre président à MM. les membres de la *Société Philobiblon*. Vous savez le nom royal de ce grand amateur et collectionneur des

plus beaux livres; vous savez qu'il est habile, également, à tenir la plume, à porter l'épée. Il réunit dans sa personne tous les caractères du grand capitaine et de l'habile écrivain. Sa parole est un ordre. Il parle, il faut qu'on le croie, et, blâme ou louange, il n'y a pas à revenir sur ses arrêts. C'est à lui que nous devons cet incroyable inventaire de la fortune mobilière du cardinal Mazarin, destiné à jeter un grand jour sur les dilapidations, les vols, les fantaisies coûteuses auxquelles pouvait s'abandonner impunément un premier ministre en plein exercice de la royauté absolue.

Il n'y a rien de plus superbe que le présent catalogue, commencé le 12 septembre de l'an de grâce 1653, à l'heure où l'astre éclatant de Louis XIV resplendissait de mille feux. Jamais entassement plus considérable des plus belles choses n'avait signalé le goût et la dépense d'un simple mortel. Séjan lui-même avait moins pressuré son peuple, et le surintendant Foucquet, qui ne savait pas jusqu'où donc il pouvait monter, n'eût pas rêvé un pareil garde-meuble. On rencontre à chaque pas de ces contes des Mille et une Nuits, des œuvres impossibles et des merveilles inestimables : ornements de vermeil doré, jaspe vert d'Orient, jaspe d'agate et lapis oriental.

On ne disait pas : *la chapelle,* on disait : *la gloire* de M. le Cardinal : Christs d'or, reliquaires de cristal de Venise, vases d'agate, chandeliers d'argent de Paris, soleils de cristal de roche, sirènes chargées de fleurs, coffrets, porcelaines, ambre jaune, bénitiers, bouteilles ornées d'arabesques de corail, cassettes en écaille de tortue où l'on voit Tancrède et Clorinde, Armide et Renaud ; caves d'ébène, tasses d'argent, écritoires de la Chine! Il possédait l'horloge en diamants de la Reine mère ; il communiait dans un calice aux armes de la Reine mère ; une sonnette d'argent ornée de dauphins et d'oiseaux ; un grand vase de vermeil doré, ciselé, sur lequel était représenté le roi Louis XIII entrant dans la Rochelle ; une grande buire de vermeil, pesant cent trente-quatre marcs d'argent.

Il possédait cinquante vases d'argent ciselés, que dis-je! il en avait deux cents, les uns enchâssés de médailles d'or, les autres semés de coquilles. Vingt coupes, vingt drageoirs, vingt cassolettes. Des salières sur des pieds de harpie, sur un dragon, ou portées par des grenouilles d'or! Il avait quatorze candélabres d'argent, quatre douzaines d'assiettes d'argent, douze chandeliers, douze flambeaux, six fontaines d'argent, trente flacons sur une table carrée d'argent blanc.

Ses chenets, d'argent; ses écussons, d'argent; verrous d'argent, torchères d'argent. Son luth était enfermé dans une toile d'argent; réchauds, boîte à poudre, bassins, plats grands et moyens, soucoupes, gobelets, tourtières, etc., etc., d'argent. Ah! que d'argent! Notez bien que ni ses diamants, ni ses perles, pas plus que ses terres, châteaux, domaines, abbayes, évêchés, palais, maisons, ne sont consignés dans le présent catalogue! Il ne contient que le mobilier de M. le Cardinal.

Ses tapisseries valaient le double de tout cet argent; on en ferait tout un musée, et la description de ces riches tentures ne contient pas moins de cinquante pages. Les tapisseries qui venaient du maréchal d'Ancre (assassiné et dépouillé), étaient prisées à cent mille francs. La tapisserie intitulée *Vulcain*, douze mille livres; le *Paris*, vingt mille livres; *les Actes des apôtres*, qui avaient appartenu au juif Lopez, soixante mille livres; *les Cinq Sens*, huit mille livres. Les tapisseries des Flandres et de Bruxelles ne manquent pas à cette riche collection, non plus que le velours de Milan. Je note, en passant, une tapisserie de Bruxelles sur les dessins d'Albert Dürer; une tapisserie d'Angleterre, d'après le Titien. On aurait le vertige à les voir, chamarrées sur les coutures, de passements d'or

de Milan, avec les armes de Son Excellence.

On ne sait pas le nombre des portières, des bordures, des traversins de taffetas blanc. Notez que dans la guerre civile et durant le court exil du Mazarin, quantité de belles tapisseries, appartenant *au Mazarin,* avaient été vendues à l'encan. Il les avait rachetées après la paix des Pyrénées, son chef-d'œuvre; il en avait mendié au roi d'Espagne. Autant de tapisseries, autant de tapis : tapis de Perse à fond bleu, à fond rouge, à fond rose ou violet, à fond d'or et d'argent; tapis de Chine en velours cramoisi, bordés de fleurs; tapis de Turquie et tapis de Bruxelles et de la Savonnerie. Étoffes de tout genre : en brocart de Florence, en velours de Gênes ou de Milan, en damas de Lucques, en gaze de la Chine. Tout cela par deux cents et trois cents aunes, s'il vous plaît.

La description d'un seul des lits de Son Éminence est toute une affaire, et M. de Balzac lui-même y perdrait son latin : le lit, les pentes, les rideaux, les bonnes grâces, les soubassements, le fond du lit, la courte-pointe; le bois de lit couvert de lames d'argent, le dais de velours en broderies, et ses quatre cordons, ses trois rideaux. Il n'a pas moins d'une douzaine de ces lits si complets, si précieux, avec leurs chaises, leurs fauteuils, leurs cou-

vertures d'Angleterre, leurs prie-Dieu, leurs carreaux de velours : lits en indienne au printemps, en gaze de la Chine pour l'été ! Et les lits de repos, les chaises à dossiers ! On verra dans ce recueil *in extenso* comment était meublée la chambre de Son Éminence au Louvre, et sa garde-robe et son antichambre.

Un gros cahier suffit à peine à contenir le détail du linge de monseigneur : aubes, chasubles d'un double taffetas, étoles, corporaux, parements d'autel, missels, soutanes, simarres, habits de satin et de velours, manteaux, genouillères, robes de chambre, baudriers, justaucorps, oreillers de senteur, cordons d'or et de soie, fourrures en martre zibeline, en loutre de Terre-Neuve ; dentelles, et, tout de suite après, les *miroirs :* miroirs de Venise, cabinets d'ébène ; tables : albâtre, lapis, jaspe, cornaline, héliotrope, calcédoine, marbres de Gênes, pierres de parangon. Le *grenier,* le *galetas* et l'*entre-sol,* la *cuisine* et le *garde-manger* avaient leurs magnificences. Les chambres des gentilshommes et officiers sont peu garnies, il est vrai, car ces grands seigneurs étaient rudes au pauvre monde, à commencer par Louis XIV.

Le Roi était le seul qui fût bien logé dans son palais de Versailles, où il avait la prétention d'abriter toute sa famille et toute sa cour.

Vous ne trouverez pas la *bibliothèque* en tout ce catalogue; elle existe, elle s'appelle aujourd'hui la Bibliothèque Mazarine; elle est administrée, à la façon des anciens maîtres, par le plus modeste et le plus délicat des bibliophiles, M. de Sacy, un admirable écrivain.

Voici, en revanche, l'inventaire des tableaux du cardinal de Mazarin; c'est tout un Louvre. En sa qualité d'Italien, il aimait les tableaux et s'y connaissait; en sa qualité de ministre omnipotent, il en amassait qui ne lui coûtaient guère. Les plus grands noms de la peinture ancienne et moderne éclatent dans cette galerie. On y voit le Guide à côté du Dominiquin; l'Albane à côté de Breughel de Velours; le Bassan, Lucas de Leyde, Paul Véronèse et Poussin, Léonard de Vinci, Van Dyck, Parmesan, Pierre de Cortone, le Bronsino, Daniel de Volterre, Tintoret, les trois Carrache, Rubens, André del Sarto, Raphaël et Pérugin son maître, le Guerchin, et, pour tout dire en un mot, tout ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis dans ces toiles immortelles, dont une seule est souvent la gloire et la fortune d'une grande cité. Tel était ce musée intime, dont les fragments parent notre Louvre, et dont le reste a couru tous les hasards des révolutions et des caprices d'amateurs.

Une de ces merveilles appartenait aux Barberini; Mazarin, qui la voulait, la fit demander par la reine Anne d'Autriche au cardinal Antonio. Rome, en ce temps-là déjà, se courbait sous la main de la France; elle n'osa pas refuser le *Sposalizio* à la Reine, et Mazarin s'en empara le même jour. Ces *Épousailles de sainte Catherine,* du Corrége, ont posé leur tabernacle en plein Louvre, heureusement.

Mazarin possédait aussi la *Vénus* du Titien, *sur une peau de tigre*, et peu s'en fallut que l'indigne héritier du cardinal, ce misérable duc de Mazarin, le plus ridicule bâtard de la fortune et du hasard, ne mît en pièces la Vénus! Les plus belles toiles du cabinet de Charles Ier appartenaient au cardinal; le *Saint Michel,* de Raphaël, était à lui. Ses *marbres* valaient ses tableaux; les dieux anciens, les héros d'autrefois : *Hercule* et *Cérès*, *Orphée, Apollon, Mercure, Atalante!* Une image adorable de *Poppée* au sortir du bain, sous un linge mouillé qui laisse entrevoir ce que la dame ne songe pas à cacher; l'*Adonis,* le *Faune,* et la *Muse,* et la *Grâce,* accompagnaient dignement ces belles peintures.

Mazarin était ce qui s'appelle un *curieux;* l'introduction ajoutée à son inventaire, écrite avec un goût parfait par S. A. R. le duc d'Aumale, est remplie des plus fins détails.

A vingt ans, le Mazarin était déjà un brocanteur, et composait petit à petit son petit musée. Il avait fait, avant d'être un puissant cardinal, plus d'une trouvaille heureuse; dans ses fréquents voyages, ce grand politique oubliait rarement de visiter les meilleurs peintres, d'interroger les plus habiles architectes. Il avait toute confiance (il n'en était pas prodigue) dans l'habileté de M. Jabach, le plus habile connaisseur de son temps. Lorsqu'au mois de décembre 1651 la tête du cardinal fut mise à prix, il ne s'en inquiéta guère, il ne s'inquiétait que de ses livres et de ses tableaux qu'on allait vendre, et qu'il avait confiés à un jeune commis, nommé Jean-Baptiste Colbert. Et quand il fut redevenu le maître, il employa les cinq ou six ans qui lui restaient à enrichir sa collection. Il achetait un peu, il demandait beaucoup. L'approche même de la mort ne pouvait apaiser cette invincible ardeur pour la possession des belles choses. Un jour, peu de temps avant l'heure suprême (le 7 mars 1661), il se promenait dans sa galerie à grand'peine, et s'arrêtant devant chaque tableau, parmi les meilleurs, il disait avec un gros soupir : « Il faut quitter tout cela, tout cela! Adieu mes chers tableaux que j'ai tant aimés et qui m'ont coûté si cher! »

En même temps il regardait son Titien, son Corrége, et cet incomparable *Déluge* d'Antoine Carrache; il leur disait adieu d'un regard plein de larmes.

Justice du ciel! voilà du moins un brigand qui est entré dans le purgatoire avant d'entrer dans le tombeau : *La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement.* (Pascal.)

Chose étrange! il regrettait beaucoup plus ses tableaux que ses livres. Les tableaux se sont dispersés dans les Musées, mais, Dieu soit loué! les livres, amassés avec tant de peine et de dépense, ont été préservés de la dispersion. La *Bibliothèque Mazarine*[1] atteste encore aujourd'hui le zèle et le bon sens, l'ardeur studieuse et le bon goût de son fondateur.

[1] *Bibliotheca a fundatore Mazarinea.*

TROISIÈME JOURNÉE.

M. de la Contrie. — Nous avons mal parlé du Mazarin, dimanche dernier. Ça m'est resté sur le cœur toute la semaine, et je dois vous dire, en commençant, qu'au moins fallait-il rendre à l'habile cardinal cette justice, qu'il avait laissé rire et chanter le menu peuple et les faiseurs de chansons : *Ils chantent, ils chantent... ils payeront!* disait-il. Il possédait le recueil complet des *Mazarinades,* et dans ses jours de fâcheuse humeur, il s'en faisait chanter quelques-unes par la belle Hortense Mancini, qui riait comme une folle. Il se plaisait surtout aux chansons les plus salées, dont les titres ne peuvent guère s'écrire tout au long : *le Testament amphibologique... la Bouteille cassée... la Lettre de la signora Foutakina... l'Imprécation contre l'engin...,* et, qui le croirait? *la Custode de la Royne.*

Un chansonnier n'aurait pas eu si bon parti du cardinal de Richelieu. Mazarin, pourvu que tout au moins il ne lui en coûtât rien, trouvait toujours un prétexte à pardonner : un seigneur se justifiait par

de bonnes raisons d'une entreprise que le cardinal lui imputait faite sur sa personne; il lui dit :

« Voyez-vous, monsieur, il n'y a point de si mauvaise cause pour la défense de laquelle on ne puisse trouver une couleur. Je me souviens d'avoir ouï un prédicateur qui faisait l'apologie de Judas, en représentant qu'il était intendant des finances et maître d'hôtel de Jésus-Christ; de sorte que, voyant qu'il manquait de fonds pour faire subsister la compagnie des Apôtres, il pensa que les Juifs souhaitaient avec passion de prendre son Maître, et que s'il le leur livrait et le trahissait, ce serait un bon parti pour avoir de l'argent; d'autant plus qu'il croyait que son Maître aurait le pouvoir de se tirer de leurs mains, puisqu'il s'était déjà tiré de plus méchants pas que celui-là, et que cependant il ferait subsister la compagnie... »

Il faisait souvent ce conte-là pour consoler les traîtres et les faux amis. C'est pourquoi nous devons ménager le cardinal de Mazarin.

— Dieu ait son âme! reprit SAINT-GELAIS; quant à nous, nous avons ses livres, et parmi ces livres on pourrait faire un choix bien rare. *Laissez dire!* est une devise heureuse. Il n'y a rien de plus beau et de plus charmant que la parole. Elle est semblable à ce nouveau-né dont parlait le plus éloquent

défenseur de la liberté de la presse, l'illustre et trop oublié Chateaubriand. J'ai su par cœur cette histoire de nativité, mais voici que je l'oublie, et s'il plaisait à la Marguerite des Marguerites, ici présente, de la réciter de sa douce voix, nous en serions tout fiers et tout charmés. Alors dame Marguerite récita cette page exquise à la louange des poëtes et des écrivains :

« Voici, disait-elle, un nouveau-né qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune épouse? Deux ou trois syllabes à demi formées, que pas un n'a comprises, et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la mère qui les ignore encore..... Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il impérieusement? Ce qui vous subjugue est un mystère qui tient à des causes plus relevées qu'à l'intérêt qu'on peut prendre à l'âge de cet enfant; quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les bégayements d'une pensée immortelle. »

Albert. — Hélas! plus ces vagissements du monde intelligent sont entourés de joie et de pitié, plus nous nous rappelons de quelle haine impla-

cable en tous les temps fut entouré ce merveilleux produit du génie et de la volonté des hommes qu'on appelle : un livre. Il n'y a pas de serpent, de bête fauve ou de monstre odieux qui ait été traqué, persécuté, maltraité autant que la plus simple et la plus innocente des brochures. Condamnation, abolition, expurgation! les puissances d'ici-bas n'ont que ces mots à la bouche. Ouvrez les prisons, allumez les bûchers; au feu le livre! au feu l'auteur! Ils ont brûlé les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard!* Jean-Jacques Rousseau les a ressuscitées. Ils ont brûlé, par arrêt du parlement de Paris, l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, l'aïeul de madame de Maintenon : « Nous en sommes venus des *ergo* aux fagots, des arguments aux armements », disait d'Aubigné en tête de son livre intitulé : *les Misères*. Ils ont brûlé, c'était justice, le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, et de ces cendres tièdes encore, le doute est sorti sous le nom de Voltaire. Ils ont livré vingt fois la sainte Bible à la main du bourreau; ils ont déchiré des bulles signées des plus grands pontifes de Rome. Ils ont détruit des textes approuvés de la Sorbonne. Ils ont anéanti *la Cité du Soleil*, écrite par Campanella. Campanella, vingt-sept ans de prison et sept fois la torture!

Cherchez partout, dans les meilleures maisons des plus grands citoyens, vous ne trouvez que des livres brûlés : *la Sagesse,* de Charon, le *Cymbalum mundi* de Bonaventure Despériers. Où donc allez-vous, cruels, courbés sous ce fardeau? — Nous allons, répondent-ils, porter au pied de l'escalier de justice toute l'*Encyclopédie,* avec les planches de trente-trois volumes. Nous y porterons demain *l'Esprit des lois* et le *Télémaque* de Fénelon. Haine impie, implacable! ils n'ont pas même épargné les livres les plus innocents!

Ils ont condamné ce pauvre Helvétius, tout autant que ce triste baron d'Holbach. Ils ont brûlé les petits livres du Père Joseph Jouvency! Certes, il fallait avoir du bois à perdre. Ils ont supprimé l'*Éloge de Fénelon,* par M. de la Harpe. Ils ont logé Lenglet Dufresnoy à la Bastille! Un homme avait fait une collection des livres brûlés.... ils ont brûlé l'homme et son livre. Or ne pensez pas, mes amis, que la mode en soit nouvelle; au contraire, elle est de toute antiquité. C'est un plaisir que les puissants d'ici-bas se donnaient déjà six cents ans avant Jésus-Christ, comme on peut le voir au premier chapitre du premier livre des Machabées : « Ils ont déchiré le livre de la loi,

et ils en ont jeté les feuillets dans les flammes. » *Et libros legis combusserunt igni, scindentes eos.*

Dans les premiers temps de Rome, la sibylle offrit aux Romains six tomes mystérieux qui renfermaient toute leur histoire à venir, mais ces insensés laissèrent brûler les quatre premiers tomes, et n'achetèrent que les derniers. Et quand chaque année, au 13 septembre, le grand prêtre enfonçait dans la muraille du temple un clou qui leur servait à conserver la mémoire des époques fameuses (*pangere clavum*), chaque fois que le grand prêtre se frappait les mains de son marteau, il regrettait cruellement les prophéties de la sibylle.

De quelle haine étaient poussés les incendiaires de la bibliothèque d'Alexandrie? Elle était la merveille du monde; elle avait été fondée par un roi grand ami des belles-lettres, un roi d'Athènes. En ce rendez-vous de tous les livres connus, arrivaient de toutes parts les savants, les philosophes, les docteurs; tout d'abord ils demandaient l'*Antigone* de Sophocle, la *Phèdre* d'Euripide, et le *Prométhée* d'Eschyle. Et lorsque enfin Alexandrie étant prise par le plus fameux des brigands qui aient épouvanté le monde, Omar, Omar commanda de brûler tout ce qui n'était pas le Coran Pendant six mois les bains d'Alexandrie furent

chauffés au feu des quatre cent mille volumes épargnés par Cléopatre.

Saint-Gelais. — C'est pourquoi moi, qui suis assez indifférent en matière de religion, j'ai pris en grande haine Omar et Mahomet son maître; leur fameux Coran n'est guère qu'une réunion de toutes sortes de plagiats. J'ai connu des gens qui s'occupaient de ces livres orientaux; ces gens-là n'ont pas de mémoire; ils ont oublié tous les feuillets brûlés et déchirés par ces barbares. On retrouve en ce Coran les miracles les plus bêtes : comment la lune s'étant approchée de Mahomet, il la fendit en deux morceaux; comment un pigeon venu du ciel lui parlait sans cesse à l'oreille. Et pendant qu'ils traitaient si mal les orateurs, les historiens, ils s'agenouillaient devant ce bouquin qu'ils appelaient *le livre* par excellence. Non, non, je ne dirai pas comme Scaliger dans son épître à Casaubon : *Toute la littérature arabe est contenue dans le Coran.* S'il en est ainsi, tant pis pour la littérature arabe. Au demeurant, mon cher Songe-Creux, que d'incendies vous oubliez dans votre martyrologe! Il y avait, au milieu du treizième siècle, un certain docteur de Sorbonne appelé Guillaume de Saint-Amour. Il a fait plus de cent volumes, et tous ces volumes ont été brisés, condamnés.

Il est l'auteur du traité des mendiants qui se portent bien : *De valido mendicante.* Et vous ne voyez pas le bon motif de brûler un pareil livre?... Il a fait pousser des cris de paon à tous les moines de l'Europe. — Saint-Amour, disaient-ils, leur coupait l'herbe sous le pied lorsqu'il enseignait qu'un homme en bonne santé n'a pas le droit de tendre une main fainéante aux passants ; et voilà pourquoi ce fameux traité fut brûlé à Rome, à Paris, comme exécrable et scélérat : *tanquam iniquum, scelestum et execrabilem.* Il n'a fallu rien moins pour apaiser la sédition des moines, que l'autorité du roi Louis XI. Saint Augustin lui-même, il n'a pas manqué de délateurs. Il avait, disent les uns, beaucoup moins d'érudition que de bel esprit ; il ne savait pas les anciens, il méprisait le grec. Il avait, disent les autres, beaucoup plus de sublimité que de solidité. C'est seulement lorsqu'on arrive à son fameux livre *la Cité de Dieu* que vous n'entendez plus que des louanges ; c'est alors seulement que l'on reconnaît l'admirable rhétoricien. Jamais un, plus que lui, n'a défendu la religion chrétienne contre les blasphèmes des payens l'accusant du saccagement de la ville de Rome en l'an de grâce 410. Telle était l'opinion de Charlemagne ; il savait par cœur le livre de *la Cité de Dieu.*

N'oublions pas que *la Cité de Dieu* fut le premier livre sorti de la main des premiers imprimeurs. Certes, votre liste est longue, mais la mienne l'est beaucoup plus. Qui vous eût dit qu'Érasme était un suspect? que sa traduction du *Nouveau Testament*, imprimée dans Anvers avec la permission des supérieurs, fut à la fois autorisée et défendue, et qu'on l'appelle encore aujourd'hui *la Version permise d'un auteur condamné?* Le *rire d'Érasme* a fait beaucoup plus de mal, disait un grand docteur, à la cour de Rome, que toutes les fureurs de Luther. Que disons-nous? ils ont brûlé Savonarole. Aristote! à ce nom seul surgissent les difficultés les plus grandes. Au temps de Pompée, Aristote avait disparu. Ses livres furent plus tard retrouvés dans un caveau, à demi dévorés par la vermine, et l'heureux Sylla, victorieux d'Athènes, fit transporter dans Rome les écrits d'Aristote. A dater de cette heure, il eut de vrais disciples; il devint presque une croyance, et chacune de ses paroles trouva désormais un commentateur. Comme ils ont traité Lucrèce et son maître Épicure! Ils appelaient le poëme de *la Nature* un jeu d'esprit. Enfin, chacun les croyant à bout de condamnation, ils condamnaient en bloc tous les livres dont la condamnation s'était perdue.

Ils ont traité comme un livre de théologie la fameuse ode, la honte et l'orgueil de Piron!

ALBERT SONGE-CREUX. — C'est une bonne histoire. Un jour que Boyer, le Théatin, représentait à Louis XV que l'on ne pouvait pas ouvrir l'Académie à Piron, le roi, qui riait parfois : — Monsieur l'abbé, lui dit-il, j'ai beaucoup entendu parler de cette ode, mais je ne l'ai pas lue; ayez donc la bonté de me la réciter. Et le futur évêque de Mirepoix la récita mot à mot : académiquement, disait Piron.

BERNARD (LUNETTES DES PRINCES). — Mes amis, prenons garde de ne pas ressembler à madame Dacier, lorsqu'un beau jour elle se mit à pleurer Pindare. Hélas! Pindare est mort, disait-elle en sanglotant; si bien que sa servante, à son tour, pleurait Pindare. En second lieu, ne soyons pas injustes; si le livre a vraiment des ennemis furieux, convenons aussi qu'il a rencontré d'admirables défenseurs. Sénèque a très-bien dit : « Ne nous inquiétons pas du nombre des livres, inquiétons-nous de leurs enseignements. » Peu lire et beaucoup apprendre; le changement de livre n'est qu'un plaisir. L'empereur Alexandre Sévère composait ainsi sa bibliothèque : Horace et Virgile, Platon et Cicéron. Le doux Mélanchthon se contentait des traités

d'Aristote, de Pline l'Ancien, de Ptolémée et de Plutarque :

En avoir beaucoup, c'est largesse;
En étudier peu, c'est sagesse.

La profession d'écrivain, c'est Dieu lui-même qui l'a faite, lorsqu'il gravait les douze commandements sur les tables de la loi. Les Juifs dans leur Temple renfermaient uniquement les livres de Moïse, des rois et des prophètes. La Bible est tout un monde, et vraiment ce serait trop de larmes à répandre s'il nous fallait pleurer sur les œuvres d'Orphée ou de Linus, son fils :

Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

Certes, nous ne serions pas fâchés de retrouver dans l'île de Gnide, où Vénus était adorée, une suite de doux poëmes sur des autels de marbre et d'or, et pourtant j'aurais grand'peur que la trop grande quantité d'élégies amoureuses finît à la longue par nous rassasier. Dans la fameuse bibliothèque du Vatican, mieux encore dans la Bibliothèque royale à Paris, on nous donnerait deux cents volumes à choisir, nous serions plus que contents. — Déjà du temps de Martial se rencontraient

ces infatigables collectionneurs, qui finissaient toujours par démasquer leurs livres :

> Si c'est Tryphon qui les possède,
> C'est maître Antiphron qui les lit.

Ou si vous aimez mieux cette autre épigramme d'Ausone à son voisin Philomus :

> Ces livres, chèrement payés, bon Philomus,
> Ne feront pas de toi le favori des Muses.

VITRUVE. — Quant à moi, je ne regrette pas tant les livres du temple de Gnide que le temple même, et j'ai vainement cherché la bibliothèque de Charlemagne au beau milieu de l'île Barbe, à Lyon. L'île est située à deux lieues de la ville où tant de rhéteurs soutenaient l'honneur de la langue latine. Le flot doux et charmant de la Saône invite à la lecture autant qu'au repos, mais la bibliothèque a disparu peu de temps après Louis le Débonnaire. Alors la guerre contre les livres recommença de plus belle. Tantôt c'est le connétable de Bourbon, un traître, qui passe sur le corps du chevalier Bayard pour aller brûler Rome et la bibliothèque Vaticane, que Baronius comparait *au filet qui prend indifféremment les bons poissons, les mauvais et les pires.*

Tantôt les calvinistes et les luthériens qui brûlent les livres des monastères ; tantôt les catholiques qui brûlent la Bible et les catéchismes de Calvin. Padoue a perdu ses livres, Ferrare a perdu les siens. Charles-Quint a volé les manuscrits du duc de Mantoue. Où sont les écrits des Pères de l'Oratoire, des Augustins, des Jésuites, de la reine de Suède et du cardinal Altieri? Les Espagnols ont pillé la bibliothèque de Cordoue, honneur des Maures. Tant de bibliothèques dans la ville d'Amsterdam, dans la ville d'Anvers, à Bruxelles, à Gand; tant de manuscrits grecs, hébraïques, chaldaïques... ombre et fumée!

A Stockholm appartenait l'original du Coran, que nous maudissions tout à l'heure. Je crois bien que, de toutes les collections du monde civilisé, les bibliothèques de France ont été les plus malheureuses. Il y en avait une à l'archevêché de Rouen toute resplendissante des merveilles du seizième siècle.... elle a disparu dans les guerres de religion. Il y en avait une à Caen chez les Cordeliers, une autre au monastère de Saint-François-la-Baumette. Aix, Tournon, Toulouse, autant de grandes collections disparues. Qu'a-t-on fait des livres du grand Condé, de ses manuscrits grecs et latins, rassemblés par son père? Qu'a-t-on fait de la collection du cardinal de Bouillon? On a vendu aux enchères les

livres de M. de Colbert, les livres du président de Lamoignon, de MM. de Thou, les ancêtres de ce fameux Jacques-Auguste de Thou, qui s'appelait Verax. Ils avaient aussi des merveilles, ces grands magistrats : M. le procureur général de Harlay, M. l'avocat général Talon, M. de Cambout de Coislin, évêque d'Orléans. De nos jours, le dernier des Coislin s'est ruiné glorieusement à acheter des merveilles inestimables. Au temps de Louis XIV, on célébrait déjà la bibliothèque de M. Huet, abbé d'Aunay, précepteur de Monseigneur le Dauphin.

M. Huet était *une bibliothèque vivante :* c'est le mot d'Eusèbe en parlant de son ami Pamphile. Nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire. Il y avait aussi, parmi les grands bibliophiles, M. Justel, M. Dupuis, M. Formentin, chanoine d'Orléans, M. Giraud de Lyon, M. Charpentier, M. d'Hérouval, M. de Gosne, avocat au parlement, M. Malebranche, conseiller au parlement et le digne frère de l'illustre auteur de *la Recherche de la vérité.* M. de Villevin, grand collectionneur d'estampes; M. de Salo, grand chercheur de pamphlets. M. de Boucherat et M. de Caumartin, conseillers d'État; M. de Laulnay excellait à trouver *les livres fugitifs*...; à peine imprimés, le vent les

emporte. A la Sorbonne appartenaient les livres du cardinal de Richelieu; à Sainte-Geneviève la superbe collection du terrible chancelier Séguier. Il en reste encore, en dépit des voleurs. Mais les livres du collége de Navarre et les livres de Saint-Victor, une fondation de François I[er], et les livres du collége de Clermont... disparus! Qu'est devenue, on l'ignore, la Bible dont se servaient le cardinal de Lorraine et Théodore de Bèze au colloque de Poissy? la Bible de la reine Blanche, mère de saint Louis? L'abbaye de Saint-Denis a perdu à la fois les habitants de sa bibliothèque et les hôtes de ses tombeaux.

C'est ainsi que la ville de Paris avait mérité ce grand éloge : on l'appelait l'Athènes moderne et le véritable séjour des Muses... Rappelez-vous, mes amis (c'était hier), ce jour funeste, un mardi gras, où les dignes héritiers de ces Athéniens jetèrent par les fenêtres de l'Archevêché la dernière collection sacrée qui eût été sauvée par miracle des fureurs sanglantes de 1792! Et n'oubliez pas que dix-huit ans après cette indigne profanation, le peuple éclairé de Paris s'en allait au château de Neuilly, dans la maison d'un roi, disons mieux, d'un père de famille, pour s'enivrer du vin de ses caves, et pour couvrir des plus indignes profana-

tions les plus magnifiques exemplaires de Voltaire et de Diderot.

Ici, JUSTINIEN DE VERNEUIL, découvrant son visage sévère et tout couvert de honte : — Il n'y a rien de plus juste, en effet, disait-il, que de s'indigner de ces profanations, pourvu qu'elles nous soient un bon motif de redoubler de reconnaissance et de respect pour les instituteurs du genre humain. En vain la flamme et le fer, l'eau, l'oubli, le ver qui ronge, et les hommes qui déchirent, s'acharnent à ces merveilles de l'esprit, les brigands et les insensés ne sauraient nous en distraire.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par nous incliner devant le véritable inventeur de l'imprimerie, Hans ou Jean Gutenberg, né à Mayence en 1400, mort à Mayence en 1468. Il était de noble famille, vous diront ses enthousiastes, et nous dirons, nous, qu'il était de race divine. Autant de villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour, que s'il avait été l'auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Il eut pour son associé Jean Fust, capitaliste ingénieux, qui, pour son argent, a partagé l'honneur de la découverte. Un de ses ouvriers s'appelait Pierre Schœffer, citoyen de Mayence. La reconnaissance des peuples lui a donné sa part dans l'exercice d'un art qui a rendu

célèbres tous les honnêtes gens dignes de toucher aux choses de l'imprimerie. Enfin, plus d'un philosophe a fait de Gutenberg un faiseur de miracles, un docteur Faust, un sorcier pour tout dire, quand il était tout simplement un enchanteur. Il est vrai que l'imprimerie était devenue un art indispensable. On la pressentait dans le monde intelligent, comme on a pressenti plus tard l'électricité et la vapeur. Le roi qui régnait alors sur la France en mal d'enfant, s'appelait le roi Louis XI ; il était monté sur le trône le 22 juillet 1461, et son premier soin fut d'encourager les trois premiers typographes français : Ulric Gering, Martin Crantz et Michael Friburger. Ainsi, trois imprimeurs à Mayence et trois imprimeurs à Paris, imprimant le grand livre, et remplaçant à tout jamais la xylographie, c'est-à-dire les livres gravés sur bois, en attendant l'invention des caractères mobiles. De ces livres *xylographiques* il ne faut pas trop médire ; ils ont été les premiers inspirateurs de Gutenberg. Ils ont répandu dans le peuple, ignorant de toute chose, un certain goût de curiosité et de lecture. Ils ont été pour ainsi dire le berceau de l'imprimerie, et quand nous vous parlons dans notre argot des livres *incunables*, là, voyons, ne rougissez pas, vous faites semblant de nous comprendre.

In cunabulis, c'est-à-dire, au berceau, au commencement de l'imprimerie. — Encore aujourd'hui, certains bibliophiles ne se croiraient pas au grand complet s'ils ne possédaient en xylographie un exemplaire de l'*Ars moriendi*, ou tout au moins quelqu'un des feuillets de ce livre introuvable, avec l'image du démon : *Tentacio dyaboli*..... Quant à moi, il me suffit d'avoir feuilleté l'*Ars moriendi* ou le *Speculum humanæ salvationis*, de M. Yémeniz. Je ne tiens guère à posséder ces images informes, ces caractères joints ensemble comme s'ils étaient écrits à la main par un copiste inintelligent; ces grandes lettres mal ornées, ces pages d'inégale grandeur, imprimées séparément, et qu'il est impossible de plier avec quelque élégance. Ces premiers essais n'intéressent guère, aussitôt que le chef-d'œuvre a vu le jour. La curiosité toute seule ne dure pas. Voilà comment la veille encore deux manœuvres s'essayaient à mettre au jour le *Pater noster* et le *De profundis*. On nous en donnerait un échantillon, nous le garderions volontiers; mais l'acheter au poids de l'or, nous aimons trop les vrais exemplaires sortis des belles presses de l'imprimerie à ses beaux jours.

Quintilien. — Je vous arrête à ces mots : les beaux jours de l'imprimerie! Elle n'a jamais eu de

beaux jours. Ceux-là étaient dans le vrai qui la traitaient d'invention diabolique, et sitôt qu'elle fut née, à l'instant même un arsenal de lois mit obstacle aux progrès, à la fortune, à la liberté du livre. Il fut traité comme un ennemi par les théologiens, par les athées, par les rois, par les républiques, par tous les envieux, par tous les fanatiques, par tous les persécuteurs.

Ils avaient, dans ce temps-là, une expression terrible. Aussitôt qu'un livre proclamait quelque hardiesse, *on le bannissait du royaume des existences :* « Je t'interdis l'eau et le feu », disait la loi romaine. Au contraire, l'eau et le feu menaçaient le livre suspect. Ce supplice a commencé à l'époque indiquée par vous-même, vers la fin de l'an de grâce 1452. Même, qui le croirait? la Bible merveilleuse de Hans Gutenberg et de Jean Fust, qui devait rencontrer autant d'acheteurs que d'admirateurs, et qui se payerait aujourd'hui au poids de l'or, fut, commercialement parlant, une très-mauvaise affaire. En vain c'était un chef-d'œuvre, imprimé par d'excellents ouvriers, sur un papier à tête de taureau, commandé par Jean Fust....

Toi qu'on imprime, ami, ne sois pas une bête,
Prends garde au taureau, prends garde à sa tête !

Les acheteurs manquaient à ces merveilles! Les

uns pensèrent d'abord qu'ils achetaient un manuscrit au prix de soixante écus ; les autres, ayant reconnu que le travail de la main était absent, crièrent à la sorcellerie, quand ils auraient dû crier au miracle. Ils imaginèrent que le diable avait inventé ce nouveau moyen de falsifier les saintes Écritures, et dénoncèrent Gutenberg et Jean Fust à l'indignation des magistrats. Sur quoi les deux associés, ruinés de corps et de biens, prirent la fuite. Ils savaient que plus l'accusation est absurde, et moins il faut l'attendre. Ils partaient donc ruinés et déshonorés, condamnés, pour la plus glorieuse invention qui ait jamais honoré et glorifié le genre humain!

Triste présage! Malheureux imprimeurs! Le temps arrive où vous serez traqués comme autant de bêtes fauves. J'entends grincer les instruments de torture ; je vois s'allumer la flamme des bûchers! Vos femmes et vos enfants mêmes partageront l'injuste persécution. Point de relâche et point de pitié! En présence de tant de misères, je ne comprends pas que nous ne soyons pas effrayés, les uns et les autres, de tous les supplices qu'un seul de nos rayons peut contenir.

En ce moment, M. le Président de Verneuil reprit la parole. On l'écoutait volontiers, parce qu'il parlait souvent, et puis parce qu'il avait tou-

jours à dire une chose nouvelle. — Il n'y a rien de plus vrai, dit-il, que votre histoire de meurtres, d'empoisonnements et de supplices. Je puis vous en donner moi-même un témoignage irrécusable.

Je possède, ornement de ma bibliothèque, au milieu des plus charmants livres qui soient au monde, un livre abominable, affreux. Rien qu'à le toucher, la main tremble; à l'ouvrir, on a le vertige, et, si vous le regardez longtemps, le sang afflue au cerveau, le cœur s'arrête, et tout frémit au dedans de vous-même. Par quel malheur, par quel accident ou quelle aventure un pareil assemblage de meurtres, de violences, de douleurs de toutes sortes, est-il venu se loger chez moi, sous mon toit modeste, au milieu des poëtes qui chantent, des orateurs qui persuadent, des historiens qui enseignent, des moralistes qui consolent, et de ces beaux romans, la leçon et l'enchantement de la vie humaine? Il faut qu'un traître ait apporté pendant la nuit, sur mes tablettes odorantes, parmi les chefs-d'œuvre des du Seuil, des Derôme, des Bauzonnet et des Pasdeloup, ces pages pleines de sang, de malédictions, de lamentations. Le meurtre est le commencement, le milieu et la fin de ce livre épouvantable. Il est pourtant de noble origine. Il fut composé par un bourreau de Rome, sous le

pontificat de Sixte-Quint, grand ami, comme on sait, de la corde et de la hache. Les images en furent dessinées sur l'échafaud par Jean Guerra le Mantouan, compatriote de Virgile, né à Mantoue (*nimium vicina Cremonæ*), lesquelles images furent gravées sur des tables de fer par Antoine Tempesta le Florentin, compatriote de Boccace! En trois cent trente-six tableaux, pas un de moins, ces deux artistes, dignes d'habiter les amphithéâtres, les grèves et les charniers, ont représenté la plupart des supplices *usités* chez les Grecs, chez les Romains, chez nous, dans le monde entier.

Heureusement (voilà un adverbe inattendu), ces artistes de Sixte-Quint ont oublié, dans leur nomenclature abominable, le peuple le plus ingénieux dans l'art de tourmenter ses propres misérables, les habitants du Céleste Empire, s'il faut les appeler par leur nom : des experts qui font durer huit jours une agonie. On dirait que sans cesse et sans fin ils entendent retentir à leur oreille implacable la parole de ce digne empereur à l'exécuteur de ses hautes fantaisies : *Frappe-le de façon qu'il se sente mourir.*

A peine avez-vous fermé ce livre funeste, qu'il revient dans votre cerveau comme un mauvais songe. Ah! l'affreux spectacle! Au milieu d'une

grève immense, figurez-vous des échelles, des roues, des poteaux, des chaînes, des careans, des ehaudières. A ehaque bout de eorde un homme; à chaque roue un homme; des hommes au sommet des bûchers; dans les chaudières, on jette des enfants. On coupe la main à celui-ei; à cet autre, on tranche les quatre membres; des chevaux sauvages eourent au galop à travers la foule effrayée.

Après la potenee arrivent les brasiers, les flammes, les tortures, les écartelés, les empalés! Les uns sont préeipités du haut des tours sur des pointes aiguës; les autres euisent dans les fourneaux. Prenez garde à ces misérables, ils sont écartelés, les quatre membres attaehés à des arbres qui soudain se relèvent, emportant ces lambeaux aux vautours. Parmi les suppliees, l'eau joue un grand rôle. Du haut de la trirème agile, on jette au requin sa proie; au fond des puits, voilà des malheureux qui blasphèment. Entendez-vous cependant rugir les tigres et les lions de l'amphithéâtre? Ils s'élancent, ils mordent, ils dévorent. Chaque geôle a son tourment à part : le ehevalet, l'extension, toutes les questions, toutes les tortures. Les expositions infamantes, les piloris, le fouet, la marque et le boulet... bagatelles. Du haut des roehers, des hommes sont précipités dans des rouleaux de fer.

Dans les flancs du taureau de Phalaris, entendez-vous beugler ces conspirateurs? Descendez au fond des abîmes; voyez ces condamnés au travail souterrain! Le vainqueur traîne à son char le vaincu dans la poussière. A la queue d'un cheval sauvage est attachée une femme innocente. Frappez, frappez! brisez le manche des hallebardes sur la plante des pieds, sur le dos des martyrs; versez du plomb fondu dans les veines ouvertes. Ou bien, si la victime est gonflée à plaisir, foulez aux pieds ce ballon qui vit encore. Attachez au canon ces soldats pris dans la bataille; incendiez la ville entière; arrangez-vous de façon que rien n'en reste, et..... *malheur aux vaincus!* c'est le cri de notre aïeul Brennus qui retentit de siècle en siècle. Et malheur au pauvre, au faible, à l'ilote, au courageux qui crache sa langue au visage du tyran! Remarquez cependant, parmi ces instruments de supplice, entre deux poteaux, ce couteau qui tombe! Ah! j'en suis bien fâché, mais cette gravure d'Antoine Tempesta le Florentin démontre aux plus incrédules que les Français n'ont pas eu l'honneur d'inventer la guillotine. En revanche, ils ont trouvé la manière de s'en servir. Elle est nôtre à force d'usage, et cette usurpation a fini par compter parmi les inventions françaises, avec la garantie du gouvernement.

Même on raconte que le roi Louis XVI avait ajouté au plagiat du bon docteur Guillotin un certain perfectionnement qui rendait le coup plus rapide et plus sûr.

Mais rassurez-vous, mes frères ; si nous n'avons pas inventé la guillotine, nous avons ajouté quelque chose à l'estrapade et perfectionné le cachot. Un empereur romain eut la gloire et le bonheur d'imaginer, entre deux vins, le supplice qui consiste à vous étouffer sous les parfums et sous les fleurs. Un prince anglais demanda qu'on le noyât dans un tonneau de Malvoisie. Le poison des Borgia fut longtemps une célébrité de la Rome pontificale, et le bûcher de Savonarole une des gloires de Florence, aussi bien que le chevalet sur lequel fut attaché Machiavel. Venise est restée fameuse par ses *plombs,* son carnaval, ses courtisanes, le pont des Soupirs et son canal Orfano. — Un grand vizir fit un jour éventrer douze jeunes pages de quinze à seize ans pour cinq ou six figues que l'un de ces enfants avait dévorées. — Sur la page que voici, nous pouvons admirer douze espèces de décollation ; dans ce cachot sont enfermés, garrottés, enchaînés, torturés de la façon la plus ingénieuse, une douzaine de pauvres hères, et pas une de ces tortures qui ressemble à l'autre.

Ils ont même oublié le collier de fer qui se trouve encore dans la tour de Londres et qui pèse au moins cent livres. On le fixait par un cadenas au cou du prisonnier; étendu sur la terre nue, il appelait la mort, qui souvent se faisait attendre. Hâtons-nous : voici, là-bas, des gens que l'on assomme à coups de marteau; d'autres à qui l'on coupe le nez, les mamelles, les oreilles, en attendant le coup de hache. Sur l'échafaud dressé dans la cour de White Hall, au niveau de l'appartement royal, le roi Charles Ier tend la tête à ce bourreau masqué, une des énigmes de l'histoire d'Angleterre. Au château de Fotheringay, dont à peine on retrouverait la trace, sous ces voûtes sombres, une reine en grand habit fait sa prière dernière, et déjà le bourreau s'apprête à trancher ce cou charmant. Dans un mortier de six pieds de haut on pile un homme, comme on pilerait une drogue, *secundum artem*. — Inventeur des cages de fer, ô roi Louis XI! que vous seriez humilié de ces quatre ou cinq douzaines de cages plus terribles celle-ci que celle-là! Garde à vous, infortunés! voici les éléphants, le tigre, le lion et les chiens, toutes les bêtes dévorantes. — Aux pieds d'un squelette à l'arbre attaché, s'ouvre une fosse pleine de serpents, et dans cette fosse on précipite un

malheureux esclave. En ces drames affreux le cri se mêle au silence, et la prière à la malédiction. Celui-ci atteste en vain le ciel inexorable, et celui-là voue aux furies les juges qui l'ont condamné. Il y avait un code pénal de Charles-Quint qui s'appelait *Nemesis Carolina;* il frappait les crimes de sortilége et de fausse monnaie....

Arrêtons-nous; la force nous manque. On ne voit que la faim, le désespoir, les greffiers lisant les sentences. La nécessité plane au-dessus de tous ces maux. — Cet homme attaché sur son banc de douleur, les chèvres lui viennent lécher la plante des pieds; cet autre est écorché tout vif, et celui qui le dépouille de sa peau fumante tient encore entre ses dents le couteau de l'écorchement. Le boucher n'a pas d'autre sourire. Hélas! mon Dieu, ces piliers, ces tours, ces fontaines, ces caveaux, ces chars lancés à toute volée, autant de supplices, sans compter les choses inexplicables. On scie un homme entre deux planches; un autre est mis à la broche et tourne à la façon d'une victuaille. Ici je cherche en vain les deux filles de Séjan, deux enfants violées par le bourreau avant d'être étouffées, la loi romaine défendant le supplice d'une vierge...

Une de ces images, terrible entre toutes, est

restée en blanc. On dirait d'un prix de torture proposé aux bourreaux de l'avenir.

Notez cependant que notre exemplaire appartenait à l'un de ces misérables petits tyrans de l'Italie ; et la dédicace, *Muse en carte*, appelle ce prince clément (*clementissimus*), né pour le bonheur et la félicité de son peuple. Je donnerais beaucoup pour savoir si cet aimable prince a tiré quelque profit de ce rare et charmant présent.

Une fois dans le meurtre, il est difficile d'en sortir. En trente-huit ans d'un règne affreux, pour imposer sa Bible à l'Angleterre, Henri VIII a fait mourir soixante et douze mille de ses sujets sur l'échafaud. Les Anglais doivent avoir quelques-uns de ces livres consacrés à ces affreux spectacles. Et qu'on vienne nous dire, après cela, avec le philosophe Aristénète : les princes galants et les rois amoureux sont ordinairement humains, doux, charitables, indulgents pour leurs peuples; ils pardonnent plus facilement que les autres mortels, surtout lorsqu'ils sont heureux dans leurs amours, et favorisés des dames qu'ils honorent de leurs faveurs.

Chose à remarquer : cet effroyable entassement de supplices appartient surtout aux philosophes qui dérangent l'équilibre des nations, aux chrétiens qui

renversent l'autel des faux dieux, aux politiques dont les projets ont fait pâlir les tyrans, aux satiriques loyaux et justes ennemis de la femme impudique. Les Juifs et les protestants ont cruellement servi à l'expérience de ces bourreaux; les livres et les imprimeurs n'ont pas pu lasser les flagellateurs, les incendiaires, les questionnaires. D'autres ont été mis à mort pour sortiléges. Quelques malheureuses, pour avoir vendu et débité des libelles diffamatoires (12 juin 1647), ont été pendues et étranglées à une potence croisée. La mère assistait forcément au supplice, et quand elle avait entendu le dernier râle de sa fille, elle était flagellée par la main du bourreau. Voilà ce qu'il en coûtait pour toucher à la chose imprimée. On pendait même le relieur, soumis deux fois à la question. Avec l'argent de ces supplices, on eût soulagé tant de misérables! Et quand tout était payé, le bourreau réclamait vingt-deux sous *pour ses gants*. Le supplice de Jean Châtel a duré de onze heures du matin à sept heures du soir; il a coûté trois mille livres. Son père et sa mère, bâillonnés et attachés sous l'échafaud, recevaient le sang du misérable. Vingt-deux châteaux forts étaient remplis des victimes de l'imprimerie. A la Bastille, on enfermait tous les livres suspects.

Hélas! que de chaînes, de fosses, de fossés, de cabanons!

—Monsieur le président, reprit MAITRE BERNARD, on pourrait, avec votre permission, vous montrer des images aussi tristes que les vôtres : *les Misères de la guerre,* par Callot, un de ces livres qui ne devraient pas quitter la table de travail des princes amis de la justice. On pourrait vous montrer le terrible et fameux recueil de deux cent vingt-cinq planches gravées à l'eau-forte, représentant les siéges, batailles, massacres, etc., des guerres civiles de France et des Pays-Bas à la fin du seizième siècle. Je feuilletais naguère une réunion sanglante, aux armes de Jacques-Antoine de Thou, de vingt-cinq planches représentant les guerres, massacres et troubles advenus en France pendant les guerres de religion, gravées par Perrissin et Tortorel... *Le bien-aimé.*

Savez-vous ce que représentaient ces tristes images : *la Mort de Henri II, l'Entreprise d'Amboise découverte, l'Exécution d'Amboise, le Massacre fait à Cahors, le Massacre de Vassy, la Prinse de Valence en Dauphiné, le Massacre fait à Tours, la Prinse de Montbrison, la Défaite de Saint-Gilles, en Languedoc; la Bataille de Dreux, dans tous ses détails; Orléans assiégé, le Duc de*

Guise blessé à mort, la Paix faite en l'Isle-aux-Bœufs, près Orléans; l'Exécution de Poltrot, le Massacre fait à Nîmes, la Rencontre des deux armées à Cognac, la Ville de Chartres assiégée, l'Ordonnance des deux armées entre Cognac et Châteauneuf, la Rencontre des deux armées à la Roche, en Limosin; l''Ordonnance des deux armées, près de Moncontour.

On dirait que nos artistes les plus habiles se complaisent à ces massacres, à ces tortures. L'ancienne France est ainsi faite : des mœurs galantes et des lois féroces. Le grand règne a commencé par un procès plein de honte pour le jeune roi. Il avait accepté dans la maison de Foucquet une fête où Molière et la Fontaine avaient leur rôle. A peine arrivé sous le toit du surintendant, il voulait le livrer à son capitaine des gardes, et si le malheureux eût été condamné à mort, le jeune roi le livrait au bourreau. A la même heure, une marquise de la place Royale était condamnée comme empoisonneuse et ses cendres jetées au vent; toutes les dames de la cour assistant à cette petite fête, un seul homme ayant pitié de la malheureuse. Il traça son portrait dans cette robe couleur de soufre *faite pour être brûlée.* Et tant ces bruits de poison remplissaient la ville et la cour, qu'il fallut

établir la chambre ardente dans ces mêmes salons de l'Arsenal où, de nos jours, le bon Nodier cachait ses livres. Les plus grands noms furent compromis dans ces recherches de la chambre des poisons. Le comte de Clermont, la duchesse de Bouillon, la duchesse de Polignac et M. le maréchal de Luxembourg furent enfermés à la Bastille. On prononçait tout bas les noms de madame de Vivonne et de madame de Montespan. Qui le croirait! l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* fut suspecté. La Voisin, qui le dénonçait, le voulait châtier sans doute d'avoir mal parlé de sa terrible aïeule, la fameuse Locuste :

Elle a fait expirer un esclave à nos yeux !

Peu de temps après expirait dans des tortures sans nom mademoiselle de Fontanges, fleur d'un jour. Ouvrez les annales de ce siècle où tout chante et rit à la surface, où les plus grands poëtes mêlent leurs voix charmantes à l'illustre écho de la chaire chrétienne, où Bossuet n'est pas loin de Corneille, où Bourdaloue et Massillon sont les compagnons de Racine, et vous trouverez, sinon la trace accusatrice, au moins le soupçon du poison : *Madame se meurt! Madame est morte!*

Versailles murmurait : « Le poison! » en désignant l'empoisonneur. Voilà de quoi troubler bien des prospérités.

Une autre question pleine de ténèbres et de malheurs irréparables, ce fut la question des protestants, la destruction des livres protestants et la révocation de l'édit de Nantes, une suite implacable de la Saint-Barthélemy. Cette révocation fut arrêtée à dater du jour où le jeune roi put contempler, dans l'histoire de son aïeul Henri IV le huguenot, par quelle suite infinie de résistances, de guerres civiles, de carnages, de renversements incroyables s'était avancée, en France, cette révolution armée de l'Évangile et du glaive, qui nous était venue du fond de l'Allemagne avec son cortége obligé de révoltes, de meurtres, d'incendies et de représailles. Si les crimes de la Saint-Barthélemy pesaient d'une façon épouvantable sur l'honneur du trône de France, il fallait certainement, pour un roi absolu, faire entrer en ligne de compte le cri de *république!* prononcé tout haut par les huguenots armés, le poignard de Jacques Clément et le poignard de Ravaillac.

Contemplez les malheurs de cette nation occupée pendant un siècle à s'égorger de ses propres mains pour des questions religieuses, pendant que l'es-

prit français, impatient d'arriver à l'éloquence, à la poésie, aux chefs-d'œuvre, l'ordinaire consécration des grands siècles, s'arrête en son premier essor pour prendre une part sans gloire dans ces haines, dans ces ténèbres. Songez aussi à cet accident si nouveau dans le royaume, un peuple catholique envahi soudain par des doctrines venues de l'autre côté du Rhin, ou tombées comme l'avalanche du haut des montagnes de l'Helvétie. A chaque instant, à toutes les extrémités de la France, des assemblées étranges et sans nom jusqu'à ce jour : synodes, consistoires, prêches; luthériens, calvinistes, disciples de Zwingle, enfants de Mélanchthon.

Quand les armes sont au repos, un bruit à ne pas s'entendre; quand les torches s'éteignent, un incendie à tout brûler. Dans ces luttes de la parole écrite ou déclamée, c'est à qui ira plus loin dans la violence : Agrippa d'Aubigné et le président de Thou, Érasme et Théodore de Bèze, Jean de la Place aussi bien qu'Arnaud de Montbrun; les professeurs de Genève et les ministres de France, Mélanchthon et Guillaume du Bellay, le sieur de la Noue et Daniel Chaumier; les synodes de Gap, de Castres, de Saint-Maixent, et les maîtres du colloque de Poissy; Charenton, l'Université, les princes chrétiens et les landgraves, la conférence

de Fontainebleau et la diète de Worms; l'entreprise d'Amboise; le massacre de Vassy et les luttes théologiques en Provence, à Lyon, en Dauphiné, partout. Ajoutez les petits états provinciaux et les états généraux d'Orléans, la république hollandaise et le royaume d'Angleterre, l'électeur de Saxe et l'Empereur.

Les rois, porteurs de sceptres, prennent la plume et répondent aux maîtres d'école; les familles sont divisées comme les royaumes; la Gaule et l'Italie envahies par des catéchismes venus des Pays-Bas ou de Strasbourg. Bientôt les femmes, les princesses, les reines, et à leur tour les étudiants, race féconde en révoltes, mêlent aux théologies sérieuses les contes profanes, les comédies galantes et les chansons; les dames jettent au milieu de ces disputes leurs intrigues d'amour et leurs éventails, les théologiens leurs syllogismes et leurs bâtons. Hors des villes soulevées, les hommes des campagnes se révoltent contre leurs seigneurs; la chaumière incendie le château; le temple renverse l'église, l'église renverse le temple à son tour. Entendez-vous ces cent mille voix qui s'élèvent impétueuses et sans frein, proclamant la messe une comédie, le purgatoire un trafic, l'hostie un morceau de pain, l'adoration une idolâtrie, le Pape un Ante-

christ, les cardinaux et les évêques autant de prêtres de Baal, les religieux autant de sauterelles sorties du puits de l'abîme? Or toutes ces choses se disaient au peuple, non plus dans la langue savante, universelle des esprits éclairés, mais en langue vulgaire et courante, dans l'argot qui se parle aux villes populeuses, dans le patois rustique.

A ces derniers mots nous vîmes entrer, gai, souriant, content, le CHAMPION DES DAMES. — Je viens trop tard?..... — Tu viens juste à temps, petit malheureux, répondit le président, qui l'adorait, pour nous réciter les vers de Voltaire à la louange de Gutenberg.... Et le jeune homme aux pieds légers récita ces vers charmants :

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
« Cet art, disait Boyer, a troublé les familles;
Il a trop raffiné les garçons et les filles. »
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!

QUATRIÈME JOURNÉE.

Ici, nous posons le grand débat qui revient toujours : de l'ami du livre ou de celui qui s'en inquiète assez peu, quel est le sage? A quoi bon, disent les sages, entasser chez soi tant de livres inutiles? Le roi Louis XI, qui les aimait et les redoutait fort, se moquait de ces ignorants qui n'avaient jamais assez d'histoires, de poëmes et de théologie, comparant les fanatiques du livre à ces malheureux bossus.... « Chacun voit leur bosse, ils sont seuls à ne pas s'en apercevoir! » Sénèque, un grand ami des livres, n'a pas ménagé le rustre qui en fait une parure : *Asinus ad lyram!* Apulée appelait ces curieux qui portent la main à toute chose : *curiosulos*. Cicéron disait en les montrant du doigt : *helluones librorum*. Dieu sait cependant s'il en était féru! Il supportait impatiemment les vaniteux qui lui faisaient concurrence et l'emportaient sur lui à force d'argent. Voltaire a très-bien dit dans son *Temple du Goût :*

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.

Laissons-les se moquer de la douce manie; ils n'en auront pas l'étrenne, et nous nous maintiendrons dans nos respects légitimes. Cicéron lui-même a défini le bonheur de la vie humaine : une bibliothèque au milieu d'un jardin. *Si hortum cum bibliotheca habes, nihil deerit* [1].

Encore une fois, l'homme illettré n'a pas d'entrailles. Il se moque agréablement de tant d'argent dépensé pour l'unique plaisir d'être un peu meilleur à la fin de ses jours. Comme il rirait de cet Anglais qui possédait trois cent soixante-cinq exemplaires d'Horace, et qui pouvait en changer chaque jour! Riez, messieurs! ce même Anglais fit imprimer son Horace sur de grands lés en satin, et il voulut être enseveli dans ce beau linceul.

Notre science, grande ou petite, est une science. Elle remonte à Polycrate de Samos, *l'homme à l'anneau;* même je suis persuadé que le bonheur qui lui manquait, c'était l'exemplaire d'Homère qu'Alexandre le Grand tenait enfermé dans la cassette de Darius.

Qui voudrait avoir une idée approchante de la perfection d'un honnête homme en ferait un bibliothécaire; un Julius Hyginus, conservateur de la Palatine; un Guillaume Budé, bibliothécaire de

[1] Cicéron, *Ad famil.,* lib. IX, epist. 4.

François Ier. Comme il allait voir le roi, son maître, à Madrid, et lui porter les consolations faites pour les grandes âmes, il visita la bibliothèque de Charles-Quint, et trouvant que le bibliothécaire était le plus ignorant de tous les hommes : « Sire, dit-il, vous pouvez lui confier le trésor de Votre Majesté, si vraiment il ne touche guère plus à votre argent qu'il n'a touché à vos livres. » François Ier, qui ne riait pas volontiers en ce temps-là, s'amusa fort du bon mot de Guillaume Budé.

Dans tous les temps, le livre est un objet de crainte et de respect. Les Égyptiens appelaient leur bibliothèque *le trésor des remèdes de l'âme.* Un des grands présents que fit Antoine à Cléopatre, et ce qui fit reconnaître à Cicéron que Marc-Antoine était incorrigible, ce fut un présent de deux cent mille volumes, parmi lesquels on remarquait, écrites de leurs savantes mains, les tragédies de Sophocle et d'Euripide, et le fameux cantique d'Eschyle appelé *Prométhée.* Chez nous, Dieu soit loué! le livre a rencontré des adorateurs. Charles le Sage a donné l'exemple de ces miracles amoncelés. Les grandes abbayes de la règle de Saint-Benoît, Cîteaux et Clairvaux, ont entretenu le feu sacré. Avant Charles V, saint Louis, Philippe le Bel et ses trois fils avaient enfermé dans la tour du

Louvre une quantité suffisante de manuscrits. Louis XI et Charles VII, et les deux princes de la maison d'Orléans, Charles et Jean, comte d'Angoulême, son frère, prisonniers des Anglais pendant vingt-cinq ans, rapportèrent de leur exil cet amour des livres qui avait été toute leur consolation. Ce fut toujours un grand honneur parmi les lettrés de tenir de près ou de loin à la Bibliothèque royale. On a vu M. de Colbert lui-même, et le surintendant Foucquet avant Colbert, se glorifier d'appartenir aux *Livres du Roi*. Certes, nous ne sommes pas de grands admirateurs d'Auguste, empereur; Octave, à nos yeux, est resté sous Auguste; mais nous devons reconnaître qu'il a fondé sur le mont Palatin, voisine du temple d'Apollon, une bibliothèque publique, agrandie par ce Trajan conseillé par Pline le Jeune. Ainsi naquit, pour l'ornement du monde, la bibliothèque du Vatican.

Qui parle ainsi? le sage Abel Langelier. Mais soudain l'énergumène Albert Songe-Creux prenant la parole : — Honneur, dit-il, aux inventeurs de l'imprimerie, et plaçons-les au rang des dieux. Vous parlez de misères? Est-il des hommes plus à plaindre que ces premiers inventeurs? Gutenberg est ruiné par son premier livre; Jean Fust, son compagnon, est obligé de s'enfuir loin de sa maison

dévastée par les huissiers. Henri Estienne, ce grand homme, entouré de ses enfants ruinés par lui, celui-ci en prison, celui-là fugitif, meurt à l'hôpital, après avoir accompli des chefs-d'œuvre. Braves gens! Ils avaient eu, sans le savoir, le courage des héros. Ils se disaient que l'imprimerie était reine, et qu'ils étaient ses ministres légitimes. Ils assistaient, tout remplis d'une admiration féconde, à la renaissance des lettres, et rencontrant, ensevelis sous une ombre odieuse, ces historiens, ces poëtes, ces Pères de l'Église, et toute la Bible, et le Nouveau Testament, ils s'écriaient dans leur enthousiasme et leur naïveté : « Gloire au livre éternel! il est la lumière du cœur, le miroir de l'esprit, le maître des vertus, la couronne de la prudence, le compagnon du chemin de la vie. Il est l'hôte assidu de la maison, la guérison du malade; un verger plein de fruits, une prairie abondante en mille fleurs, une grâce, un souvenir, un conseil. Il nous apprend à bien user de la bonne fortune; il est une force, il est un rempart..... *Secundæ moderator, opes adauget, jacturam propulsat.* » Cicéron avait dit cela tout aussi bien, mais nos premiers imprimeurs tenaient à le dire à leur façon. La résurrection inattendue, éclatante, de ces morts illustres : Homère, Hésiode, Alcée, Anacréon, Pindare et

Callimaque, Isocrate et Démosthène, Hérodote et Thucydide, et bientôt Hippocrate et Galien, tels étaient les héros de leurs cantiques. Après les Grecs, ils s'inclinèrent devant les Romains : Ennius, Plaute, Térence, et Lucrèce, et Virgile, Horace et Juvénal, Tite-Live et Tacite, un vengeur. Telle fut la première tâche de ces grands imprimeurs. Ils savaient la double langue, ils expliquaient dans leurs notes la double antiquité. Esprits que rien n'étonne, ouvriers que rien n'arrête, ils allaient de mystère en mystère et de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, infatigables. Ils remontaient aussi loin que le déluge : *De scriptis et bibliothecis antediluvianis.*

Leur rêve était de retrouver les ouvrages perdus de Salluste, de Polybe, de Tacite et de Tite-Live. Quel dieu, disaient-ils, nous rendra les chefs-d'œuvre oubliés d'Aristophane et de Ménandre? Un seul de leurs ouvriers produisait plus en un seul jour qu'un scribe n'eût pu faire en toute l'année :

Imprimit ille die, quantum non scribitur anno.

Aussi bien, il n'est pas un bibliophile à peu près digne de ce nom qui ne les reconnaisse à leur marque : *L'Abel* est le signe de Langelier. — *L'Abraham,* de Pacard. — *L'Aigle,* des Beller,

de Blade, Roville, Tharné, Velpius. — *L'Amitié,* de Guillaume Julien. — *L'Ancre,* de Christophe Raphelinge. — *L'Ancre entortillée et mordue d'un dauphin,* des Manuee, et de Pierre Aubert. — *L'Ange gardien,* de Henant. — *L'Arbre vert,* de Rieher. — *L'Arion,* d'Oporin, de Brylinger, de Louis Leroy, de Chouet, de Pernet. — *L'Arrosoir,* de Rigault. — *Le Basilic et les quatre éléments,* de Rogny. — *Le Bêcheur ou le jardinier,* de Maire. — *Le Bellérophon,* de Perrier. — *Le Berger,* de Bose et de Colomien. — *La Bonne foi,* des Billaines. — *Le Caducée,* des Wechel. — *Le Cavalier,* de Pierre Chevalier. — *Le Cordon au soleil,* de Drouart. — *Le Chêne vert,* de Nieolas Chesneau. — *Le Cheval marin,* de Jean Gymnique. — *Les Cigognes,* de Nivelle et de Cramoisy. — *La Citadelle,* de Mounin. — *Le Saint-Claude,* d'Ambroise de Laporte. — *Le Coq,* de Gallus. — *Le Cœur,* de Huré. — *Les deux Colombes,* de Jaeques Quesnel. — *Le Compas,* de Plantin, des Moret, de Beller, d'Adrien Perrier, de Soubran. — *Le Corbeau,* de Georges Rabb. — *La Couronne de fleurons,* de Rousselet, de Jacques Crespin. — *Le Cygne,* de Blaneher. — *L'Enclume et le marteau,* de Henri Petri. — *La Fleur de lys,* de Cardon et d'Anisson. — *Le Griffon,* des Gryphe, ou d'Antoine

Hiérat. — *Le Janus,* de Jean Jannon. — *Le Lys blanc,* de Gilles Beys. — *Le Mercure arrêté,* de David Douener. — *L'Olivier,* des Estienne. — *Le Pot cassé,* de Geoffroy Tory. — *La Rose dans un cœur,* de Gilles Corrozet.

Rien qu'avec les marques charmantes des éditions elzeviriennes on ferait un chapitre intéressant. Voici *les Sept flèches,* de Louis Elzevier : *Concordia res parvæ crescunt.* — *L'Orme supportant un cep de vigne,* d'Isaac Elzevier : *Non solus.* — *La Minerve et l'olivier,* de Daniel : *Ne extra oleas.* Viennent ensuite les fleurons, les culs-de-lampe, et *la Sirène,* et *la Méduse,* et *la Minerve,* les fleurs en losanges et les palmes croisées. C'est notre instinct, c'est notre amour. Nous nous enivrons de la suave odeur de ces textes charmants. Fi des gros livres! Nous ne voulons plus que du petit format qui marche avec nous. *In angulo, cum libello.* Voilà la devise heureuse : un petit livre, un petit coin.

Hélas! ne vous étonnez point s'ils sont hors de prix ces miracles de l'imprimerie. Avant d'arriver jusqu'à nous, ils ont franchi tant de périls, ils ont rencontré tant d'obstacles : les maisons malsaines, les cabinets situés au rez-de-chaussée; un lieu trop froid, un lieu trop chaud, et la pluie, et l'incendie, et l'insecte rongeur de livres : teigne, anthrène,

vrillette. Un seul de ces dévorants a percé, en droite ligne, vingt-sept volumes in-folio, et ne s'est arrêté qu'à la dernière page. Il faut aussi redouter la poussière, les rats, les punaises, les enfants, les petits chats, les grosses mains suintantes : *les sales mains d'Hermogènes,* disait Horace.

Enfin, nous avons, ennemis des livres et des lettrés, les imbéciles et les brigands qui se tiennent autour des trônes, en chantant la chanson :

> Éteignons les lumières,
> Et rallumons le feu...

Cependant, inclinons-nous avec reconnaissance et respect devant les honnêtes gens qui nous ont enseigné la passion du livre. Ils s'appelaient des noms les plus glorieux et les plus honorés de notre histoire : d'Aguesseau, Bachelier, duc d'Aumont, duc de Belle-Isle, abbé Barthélemy, Bossuet, l'abbé de Bourbon, duc de Chaulnes, Courtenvaux, Desmarquets, cardinal Dubois, maréchal d'Estrées, Fagon, Denis Guyon, seigneur de Sardières (collection du château d'Anet), Falconnet, Girardot, de Préfond, baron d'Holbach, comte d'Hoym, Lamoignon de Malesherbes, Lesage, Léonard, Mariette, Mirabeau, Pontchartrain, de Pont-de-Vesle, Randon de Boisset, duc de Saint-Aignan, comte

de Toulouse, les quatre Turgot, le duc de la Vallière (un catalogue en douze volumes).

— N'oubliez pas, mon ami, reprit le bon JACQUES, c'est souvent leur seule récompense, ces amateurs plus nouveaux et déjà vaincus; ceux qui ont remplacé les Saint-Cyran, les Filheul, Chardin, et les Larcher. N'oublions pas nos devanciers : Clavier, Tersan de Camproie, Morel-Vindé, Châteaugiron, Barbier, Marie-Joseph de Chénier, d'Ourches, Bozérian, de Courtois, de Pixérécourt, de Bure, Labédoyère, prince d'Essling, le baron Dacier, Boulard, Bruyères-Chalabre, Jérôme Bignon, M. Daunou, MM. Audinet, de Crozet, de la Roche-Aymon, Aimé Martin, Victor de Saint-Mauris, le marquis du Roure, Armand Bertin, regrettable à jamais; Leroux de Lincy, Renouard, Giraud, M. Parison. *Il a tout fait pour les autres, et rien pour lui-même*, disait de M. Parison le célèbre amateur M. Cousin, qui laissait ses livres précieux à la Sorbonne; madame la duchesse de Montebello, Boissonade, de Monmerqué, Cigongne, ses livres achetés en bloc par Mgr le duc d'Aumale, un vrai roi; Léopold Double, antiquaire incomparable et bibliophile impatient; Viollet le Duc, bibliophile Jacob, très-savant et laborieux; Claret de Fleurieu, Letronne.

Enfin, pour terminer dignement cette oraison à la louange de la *nonpareille,* de la *perle* et du *petit-texte*, du *cicéro gros œil* et du *petit-romain,* ajoutons ces grands noms, les plus célèbres et les plus constants parmi les bibliophiles modernes : M. Coste, Delasize, Leber, Yémeniz, et leur maître à tous par l'action, par la parole et la science, Ambroise Firmin Didot. C'est pour eux surtout que travaillaient ces faiseurs de miracles : les Alde, Junte, Gryphe, Rouille, Estienne, Vascosan, Turnèbe, Dolet, Plantin.

Messieurs, reprit le CHAMPION DES DAMES, laissez-moi, pour bien finir, vous raconter une amusante fantaisie :

Un savant du quinzième siècle ayant à parler de la naissante imprimerie, en fit une espèce d'amphibie au bord du Rhin allemand. Il nous représente une bête immonde et mal expliquée : elle se nourrit d'une pâte abominable, composée horriblement de toutes les charpies, de tous les vieux linges usés dans tous les hôpitaux et corrompus sur toutes les plaies. Aussitôt que cette pâtée est présentée au monstre, il l'avale, et, quand il a soif, on lui fait boire un grand verre d'un liquide empoisonné composé de noix de galle et de fumée. Ainsi repu, le requin digère une suite incroyable

de paradoxes, de mensonges, d'infamies, de biographies. Sa gueule est effrayante et ne s'ouvre pas comme celle des autres animaux féroces : vous le voyez régulièrement avancer et retirer sa mâchoire inférieure garnie ou plutôt pavée de toute sorte de dents de métal; ça grince et ça mord. Cet animal est insatiable, il parle à plaisir toutes les langues, la langue des morts et celle des vivants; il est tour à tour bouffon, sérieux, triste, impudent, parfois sublime. Enfant des bords du Rhin, il s'est faufilé dans le Tibre et sur les bords de la Tamise, infectant de ses produits les eaux de la Seine. On l'a vu dans les flots du Tage doré, et maintenant on le voit partout; chacun tremble à son aspect :

> Haï, craint, envié, souvent plus misérable
> Que tous les malheureux que son pouvoir accable.

Ainsi parlait ce déclamateur dont le nom se retrouverait peut-être au milieu de cette fameuse thèse intitulée : « De la vie et des destinées de Jules César Vanini, mort, lui aussi, sur l'échafaud. » — « Et que Dieu vous préserve, ajoutait le déclamateur, de ces curiosités pleines d'ombre et de ces nouveautés dangereuses! Prenez garde à l'abîme... et prenez garde au bûcher! »

CINQUIÈME JOURNÉE.

— Messieurs et mes amis (c'est le savant Vitruve qui parle ainsi), peut-être savez-vous que je suis né à Bourges il y aura tantôt cinquante ans, et que de très-bonne heure j'ai regardé Geoffroy Tory (du Berry) comme un des plus habiles artistes français. Écrivain, graveur, dessinateur, peintre, il excellait dans tous les arts. Il avait étudié, de bonne heure, en Italie, à la suite de Charles VIII, de Louis XII; enfant de la Renaissance, il avait salué l'art antique à l'aurore de la Renaissance, et l'art gothique à son apogée. En 1518, il avait été reçu libraire à l'enseigne du *Pont cassé,* et tout de suite il réforma les caractères gothiques par le caractère romain. Il a gravé les beaux italiques de Simon de Colines et de Robert Estienne. On lui doit ces premières estampes, ces premières gravures sur bois, ces lettres capitales qu'il tâchait d'accommoder aux chefs-d'œuvre ressuscités : lettres romaines, hébraïques, grecques, latines, cadeaulx, de forme, bastardes, tourneures, persiennes, arabiques, aphricaines, turques, tartariennes, chal-

daïques, goffes, autrement dites impériales et bullatiques, phantastiques, utopiques, et voluntaires. *En faisant fin à son total œuvre,* Tory offre au lecteur, *avec toutes les susdictes diverses sortes de lettres, des lettres qui sont fleuries, c'est-à-dire environnées de fleurs et feuilles antiques, pour en user à faire lettres d'or ou de couleurs en beaux livres tant escripts à la main que faicts en impression.* Autant d'inventions de maître Geoffroy Tory. A ce compte, il fut bien vite adopté par la reine Marguerite, qui lui confiait ses plus beaux livres, contente de ses poésies ornées par ce grand artiste. Il a laissé, entre autres chefs-d'œuvre, le *Triomphe d'Apollon et des Muses,* qu'il faut placer au premier rang des belles choses que les plus grands seigneurs inféodaient à la gloire de leur maison. Il y avait dans la bibliothèque du prince de Ligne un de ces livrets in-douze, si rare et si parfait, qu'avant de mourir il avait écrit au folio verso ces vers qui méritent d'être conservés :

La comtesse Ysabeau d'Hoschrate et Culenbourg
Tint ce chef-d'œuvre ancien entre son héritage :
Depuis, sa chère niepce, Anne de Rennenbourg,
Succédant à ces biens, eut ce livre en partage.

Sa fille de Lalaing, Maria, l'hérita,

De qui ses quatre sœurs après le possédèrent,
Dont ma mère eut un quart qu'elle me transporta :
Les trois en ma faveur leur part me délaissèrent.

Or, maintenant j'ordonne et commande à mon fils
De le guarder soigneux, comme une œuvre très-digne,
Et qu'à mes successeurs toujours de père en fils,
Ce livre soit au chef de ma maison de Ligne.

LAMORAL prince DE LIGNE, 1609.

— C'est-à-dire que l'eau vous en vient à la bouche et la démangeaison à la main droite, s'écria QUINTILIEN. Certes, je crois être un honnête homme; eh bien, si par malheur je possédais l'anneau qui rend invisible (ô dieux et déesses! éloignez de moi ce talisman!), il me semble que je commencerais par porter une main coupable sur *le Livre du Concile de Constance*, par Gutenberg (1483); le *Katholicon* (1466); le *Missael de Ratisbonne* (1518); la belle édition des *Offices de Cicéron* de 1465. Enfin, puisque vous parlez de livres à images, l'*Ars moriendi per figuras Evangelistarum*, sans oublier *le Mystère de la Passion*, imprimé à Paris en l'an de grâce 1539. Voilà d'irrésistibles tentations.

— Oui, mon compère, reprit M. DE VERNEUIL; mais ce sont des tentations auxquelles il ne faudrait pas succomber. Les histoires sont pleines de ces

misères. Nous avons vu de nos jours un savant incomparable, à l'heure où les passions s'arrêtent, après avoir bien combattu, succomber enfin, comme vous dites, sous la tentation, et la police correctionnelle... Il n'y a rien de plus affreux. Un pape même, un pape! il est vrai qu'il n'était encore que cardinal, a volé des livres chez M. Ménage, et Ménage (pardonnez-moi ce jeu de mots) ne l'a pas ménagé. Nous nous rappelons tous les désordres récents de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et comment un simple vicaire de province laissait un catalogue digne d'un roi. — Autrefois, on ne disait pas : un voleur de livres, on disait : un chipeur de livres. Mon frère aîné me racontait que dans sa jeunesse il avait beaucoup connu un grand libraire de Paris, dont le premier geste, aussitôt qu'un livre était à sa portée, était de le mettre en sa poche. La chose était connue, et, s'il s'agissait d'une vente aux enchères, le commissaire-priseur annonçait le tome égaré, puis, frappant de son marteau d'ivoire, il disait : Adjugé à Monsieur un tel.

De son côté le marchand, qui savait la manie et le crédit de ce brave homme, lui envoyait le lendemain la note et le prix de son livre. Il payait rubis sur l'ongle, sans marchander. Ou bien s'il s'agis-

sait d'une vente publique, et que notre homme, arrivant la veille de la vente, emportât deux ou trois beaux volumes, on l'arrêtait à la porte de l'hôtel des ventes, et très-poliment on lui demandait si par hasard il n'emportait pas le *Virgile* de l'édition Aldine, ou l'*Horace* Elzevier? Lui alors en se tâtant :

« Ma foi! dit-il, vous avez raison, je suis si distrait! » Et très-gentiment il rendait *son* livre à qui de droit, sauf à l'acheter le lendemain.

C'était une fête de le voir agir ; nul ne s'en fâchait ; et cela valait mieux cent fois que les assignations et les dénonciations, qui attristent trop souvent ce charmant petit bonheur de tant d'honnêtes gens qui n'en ont pas d'autre.

Quand il fut devenu très-vieux, ce brave homme se retira dans sa bibliothèque, dont il faisait les honneurs à quiconque le venait visiter, non pas sans surveiller de ses deux petits yeux gris le visiteur quel qu'il fût, tant il craignait, à son tour, de rencontrer un enthousiaste un peu trop vif de ses éditions classiques, de ses gothiques français, de ses romans de chevalerie ou de ses *Mystères,* et surtout de ses précieux manuscrits, dignes de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise ou de la Malatestiana de Ravenne. Impotent, plié en deux, il vous suivait pas à pas tout le long de ses rayons bien

garnis; plus il vous honorait comme bibliophile, et plus il se méfiait de vos passions.

Il n'y a pas longtemps qu'au beau milieu de Paris et volant une Bible polyglotte, fut arrêté un gentilhomme anglais, nommé sir Édouard Fitz-Gerald. Il n'avait pas cinquante ans, il avait toutes les apparences d'un gentilhomme; messieurs les bouquinistes qui se méfiaient de cet homme, et pour cause, l'avaient appelé *l'Anglais*, tout simplement. Il avait déjà volé beaucoup de livres sans qu'on le prît sur le fait, lorsqu'enfin cette Bible le dénonça, et il lui fallut comparaître à la sixième chambre de la police correctionnelle, présidée par un bibliophile appelé M. Legonidec. Alors voilà sir Fitz-Gerald qui plaide sa cause en personne; il appartient à une famille illustre, il a des parents parmi les pairs d'Angleterre, il en a dans la chambre des communes, il est allié aux meilleures familles de l'Irlande et de l'Écosse, et que dis-je? il est le neveu du premier ministre! Il était naguère secrétaire d'ambassade, lorsqu'il se mit à voler des livres chez ses meilleurs amis, chez ses plus proches parents. Il avait été invité à passer la saison dans un des plus beaux châteaux du Northumberland, où on l'entourait de prévenances et d'amitiés, lorsqu'il fut surpris, par sa propre femme, à dérober les livres

de cette hospitalière maison. En vain il prie et supplie, elle le dénonce et le fait mettre à la porte. Il part, il arrive à Paris, repentant mais non pas corrigé; voilà comment, de chute en chute, il fut condamné chez nous, à la requête des libraires, à deux ans de prison. Évidemment, ce M. Fitz-Gerald était un homme incorrigible. Il n'eût pas dérobé une bourse pleine d'or, il s'adjugeait bel et bien un livre d'un petit écu.

Mais de tous les voleurs de livres, le plus convaincu et le plus malheureux est un certain frère don Vincente, du couvent de Poblet dans la province d'Aragon. Ce don Vincente, après que la révolution espagnole eut dépouillé son couvent de tous ses livres, était venu s'établir à Barcelone, sous les piliers de *los Encantes*, où sont établis les bouquinistes, regrattiers et brocanteurs de la ville. Il occupait une boutique obscure et profonde, et dans ce capharnaüm il entassait des merveilles que l'on ne revoyait plus, aussitôt qu'il s'en était emparé. Du reste, il vivait seul, triste et dévoré par ce besoin d'acquérir à tout prix les belles choses qui se vendaient parfois au plus offrant et dernier enchérisseur. Un soir que l'on mettait en vente la première édition du livre célèbre intitulé *Ordinacions per los gloriosos reys de Arago als regni-*

cols del regne de Valentia, un libraire, appelé Augustin Patxot, poussa jusqu'à cinq cent cinquante-sept livres catalanes (1,334 fr. 44 c.) ce précieux objet contre don Vincente, qui ne pouvait en offrir que quatre mille cinq cent cinquante-cinq réaux (1320 fr.), car c'était tout l'argent qu'il eût dans sa maison. L'assistance, qui n'aimait pas don Vincente, battit des mains à la victoire de son rival Patxot, et don Vincente se retira furieux, sans vouloir recevoir les *réaux de consolation,* qui lui revenaient comme à l'avant-dernier enchérisseur. A trois jours de là, par une nuit sombre, les habitants de Barcelone étaient réveillés à la clarté des flammes : Au feu! au feu! C'était la boutique à Patxot qui brûlait. Quand le feu fut éteint, on trouva le libraire étendu dans sa couche, une pipe à la main, une somme d'argent sur sa table, et chacun dit : « Patxot aura mis le feu en fumant! »

Huit jours plus tard, de semaine en semaine, la police ramassa, tantôt dans la rue et tantôt dans un fossé, quelquefois dans la rivière, plusieurs hommes jeunes ou vieux, inoffensifs, et connus seulement par leur amour pour l'étude : un jeune curé, un étudiant allemand, un poëte espagnol. Une main invisible les avait frappés d'un coup de stylet sans toucher à leur bourse, à leur montre, à leurs bijoux.

Les assassins n'étaient donc pas des voleurs... Les imaginations allant toujours, la ville entière s'écria que l'inquisition était revenue et que ces meurtres étaient commandés par un tribunal secret. — Sur quoi le corrégidor ordonne une perquisition dans la ville. Alors les fureteurs de la police arrivent chez don Vincente, où d'abord ils ne trouvent rien qui pût donner la moindre apparence aux soupçons. Déjà l'alcade se retirait, lorsqu'un des fusiliers fit tomber, d'une planche attachée au-dessus de la porte, le fameux livre adjugé au libraire Augustin Patxot. Aussitôt voici le corrégidor qui s'inquiète et qui demande à don Vincente comment il se trouve en possession de ce livre unique, dévoré par les flammes il y a six semaines? La question était formidable, et don Vincente y répondit d'une voix assurée. Il exigea d'abord qu'on lui promît que sa collection serait respectée, et que sa bibliothèque irait entièrement au dépôt public de Barcelone, où elle conserverait le nom de don Vincente, et ceci lui étant promis formellement, il entra dans la voie des aveux. Il avait tué douze amateurs qui avaient voulu absolument lui acheter des livres qu'il voulait reprendre à tout prix.

« Oui, disait-il ayant fait le signe de la croix, je dirai la vérité, je l'ai promis; si je suis un meurtrier,

c'est au moins dans une bonne intention. Je voulais enrichir la science et conserver des trésors qu'elle n'aurait pu remplacer. Si j'ai mal agi, qu'on fasse de moi tout ce qu'on voudra ; mais qu'on ne divise pas mes livres : il n'est pas juste de punir le bât pour les fautes de l'âne qui le porte.

« Ce fut bien contre mon gré que je consentis à vendre le premier livre précieux à un curé, le besoin m'y contraignait ; cependant saint Jean, le glorieux patron des écrivains, m'est témoin que je fis de mon mieux pour dégoûter le bon père de cette acquisition ; je lui dis que l'exemplaire était mal conservé. Je lui fis observer qu'il y avait une page refaite à la main ; il ne tint nul compte de mes observations, il me paya le prix demandé et s'en fut. Il n'eut pas plutôt emporté mon volume, que je me sentis saisi d'un inexprimable désir de le ravoir. L'acheteur avait suivi la *Calle mayor ;* je courus après lui, et le rejoignis près des Atarasanas.

« Tenez, lui dis-je, voilà votre argent, rendez-moi mon livre. » Il ne voulut pas.

» Nous étions arrivés dans un endroit désert. Je voyais bien qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison. Je le frappai d'un coup de couteau. Il tomba, rendant le sang par la bouche.

» Alors je lui donnai l'absolution *in extremis*, et

d'un second coup je l'achevai. J'ai remporté mon livre, le voilà. C'est un livre rare : *Vigiliæ mortuorum secundum chorum ecclesiæ Maguntinæ*, in-quarto gothique, caractères rouges et noirs, sans chiffres, mais avec réclames.

» LE PRÉSIDENT (*l'alcade gobernador*). Mais ce n'est pas l'unique fois que vous ayez tué les personnes qui vous avaient acheté des livres?

» VINCENTE. Oh! certainement non. Vous voyez que ma bibliothèque est nombreuse et bien choisie : et, comme on dit, *non se gano Zamora en un ora* (on n'a pas gagné Zamora en une heure).

» D. Expliquez comment vous avez assassiné vos autres victimes.

» R. Par la sainte Vierge et par les saintes femmes, rien n'était plus simple que le moyen que j'employais. Quand je voyais un acquéreur assez entêté pour m'acheter un livre, j'avais soin, avant de le lui remettre, d'en détacher quelques pages, que je conservais soigneusement. On ne tardait pas à venir se plaindre de cette lacune, on me rapportait mon exemplaire. Je commençais par le prendre, comme si je voulais l'examiner ; puis, quand j'étais en possession, il m'était bien facile d'attirer l'acquéreur dans une pièce écartée, où sans doute l'assistance du bon larron ne m'a pas manqué ;

mon bras n'a jamais failli. Enfin, quand arrivait la nuit, je portais ma pratique, suivant mon caprice, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

» D. Ainsi votre cœur ne se révoltait pas à l'idée d'égorger une créature faite à l'image de Dieu?

» R. Les hommes sont mortels. Mais les bons livres, il faut les conserver. Aussi bien je me suis toujours empressé de replacer à leur rang les pages que j'avais détachées.

» D. Vous commettiez ces assassinats uniquement pour des livres?

» R. Des livres! des livres! mais que voulez-vous? *Es la gloria de Dios*. C'est la gloire de Dieu.

» D. Vous êtes aussi l'auteur de la mort d'Augustin Patxot?

» R. Cela est vrai; je ne pouvais pas laisser entre ses mains un objet aussi précieux que l'unique exemplaire de l'édition de Lambert Palmart. Je suis entré par le carreau qui est au-dessus de la porte de sa boutique. Je l'ai surpris dans son premier sommeil, je lui ai passé au cou une corde et je l'ai serrée à l'aide d'un garrot; ensuite j'ai pris le tome qu'il m'avait disputé. Quand il a été mort, j'ai retiré la corde et j'ai mis le feu à son lit.

» D. Mais puisque vous avez pour les livres une

si grande vénération, comment donc avez-vous pu vous résoudre à livrer aux flammes le magasin d'un libraire?

» R. D'abord il n'avait rien de bien bon. J'avais enlevé tout ce qu'il avait de précieux!

» D. Avez-vous laissé l'argent de Patxot?

» R. Moi, prendre de l'argent! Est-ce que je suis un voleur? »

Après ces aveux, la tâche du fiscal était facile, et il requit que don Vincente fût condamné à la peine de mort.

Un avocat présenta la défense de l'accusé. Il soutint que jamais un accusé ne devait être condamné sur ses simples déclarations, et qu'enfin il ne restait pas de preuve dans la cause, les livres trouvés chez Vincente provenant peut-être d'une autre source que celle qu'on leur attribuait.

Le fiscal fit observer qu'on ne connaissait qu'un seul exemplaire du livre imprimé par Lambert Palmart en 1482. Mais l'avocat démontra, en représentant le catalogue de je ne sais quel libraire de Paris, qu'il y avait en France un autre exemplaire de cet ouvrage. Il en tira logiquement la conclusion que s'il en existait un second, il avait pu s'en trouver un troisième.

» Cette défense eut peu de succès, et les alcades

condamnèrent don Vincente à la peine du garrot. Pendant la plaidoirie de son avocat, Vincente, qui avait jusque-là gardé un calme imperturbable, se mit à pleurer. Alors l'alcade lui adressa la parole.

« Enfin, Vincente, vous commencez donc à comprendre toute l'étendue de votre faute?

» VINCENTE. Ah! seigneur alcade, mon erreur était grossière.

» L'ALCADE. Il vous est encore possible d'implorer la clémence de notre auguste régente.

» VINCENTE. Ah! si vous saviez comme je suis malheureux!

» L'ALCADE. Si la justice humaine doit être inflexible, il est une autre justice dont la clémence est inépuisable, et le repentir est toujours méritoire.

» VINCENTE. Ah! seigneur alcade, mon exemplaire n'est pas unique! »

Ceci est emprunté mot pour mot à la *Gazette des tribunaux*, qui fit sténographier le procès de don Vincente à la cour de Barcelone, il y a de cela plus de vingt ans. Dieu sait ce qui s'est passé chez nous depuis vingt ans. Eh bien, il n'y a pas d'année où le souvenir de ce bibliomane acharné ne nous revienne en mémoire. Il nous semble, en ce moment, que nous voyons ce vieillard attaché à son livre, à

la façon d'Harpagon lui-même, quand il a retrouvé sa cassette; il pleure, il se récrie, il se lamente, il a des paroles sublimes, celle-ci par exemple : « *Le livre est la gloire de Dieu !* » Et quand enfin le bourreau l'attache au poteau de la garrotte, il s'inquiète encore de ses livres beaucoup plus que de son âme. Ah! l'homme étrange! ah! la cruelle et terrible passion! Qu'elle est digne de pitié, peut-être même de pardon! Mais, dites-vous, ces dix hommes immolés?... Eh oui! ces dix hommes, ils nous gênent; mais le malheureux amateur de Bible, l'infortuné docteur Lindner, ce vieux chrétien, ce vieux savant, ce vieux Saxon, pour un exemplaire de la *Bibliotheca*, qu'il vous eût rendu tôt ou tard, irez-vous le condamner à la prison, à la haine publique, au déshonneur éternel? Le traiterez-vous comme s'il eût volé de l'argent, dans quelque trame idiote, avec des filous subalternes, pour acheter des nippes aux marquises de mauvais lieu?

Llorando de gozo el viejo
Dixo : Fijo de mi alma,
Tu enoyo me desenoja,
Y tu indignacion me agrada.

« Pleurant de joie, le vieux dit : Fils de mon âme, ta douleur m'ôte la douleur (desenoja), et ton indignation me charme! »

Ici il y eut un *froid* dans le dialogue. On eût dit que ces honnêtes gens descendaient dans leur propre conscience, et pâlissaient en voyant le portrait de leur pareil.

— Mais bah! s'écria VILLON (*Villon* et *pendaison*, ça rimait autrefois), il n'est pas encore bien démontré, malgré le mauvais sort de ce don Vincente, qu'un voleur de livres soit un voleur tout comme un autre. Il a quelque chose en moins, qui lui vaut une certaine indulgence. Prendre un livre est un moins grand péché que de dire du mal de son prochain, disait Jean Crascot, natif d'Andilly en Bassigny, à trois heures de Langres. C'était un grand aristotélicien, et, ce qui est pire, un grand emprunteur à ne jamais rendre. André Tiraqueau, natif de Fontenay-le-Comte en Poitou, avait dérobé aux religieux de Prémontré les *Épîtres de Cicéron*, publiées pour la première fois par Pierre Victor, et comme on le menaçait de le faire pendre : — Oh! bien, dit-il, j'avais besoin du Cicéron ; et puis, mes frères, on ne fait pas pendre un brave homme qui a fait en douze ans douze enfants et douze tomes in-folio.

Que de livres volés ornaient la bibliothèque de Sarrazin, de Montreuil, de Chapelain, de Ménage, de Malingre et Chaumer, Saumaise et Pinchesne,

de Colletet, de Pelletier! Où diable vouliez-vous qu'ils prissent de l'argent pour acheter des livres? Voulez-vous que je vous raconte, à ce sujet, une agréable aventure? Milord Galloway, marquis de Ruvigny, avait recueilli dans sa maison le célèbre Saurin, dont il avait fait une façon d'aumônier. Saurin, ardent et jeune, avait emprunté à son protecteur un très-bel exemplaire de la Bible qui porte à juste titre le nom d'*Arias Montanus;* on l'appelle aussi la Bible d'Anvers ou de Plantin, qui l'a imprimée. Or l'exemplaire était superbe, et fermé par des fermoirs de pierreries.

— Prends garde à ma Bible, disait lord Galloway. — Monseigneur, je vous la rapporte... après avoir converti une Esther de dix-huit ans. Huit jours après le marquis de Ruvigny, qui avait la goutte, redemande à Saurin si la conversion d'Esther est achevée. — Oui, monseigneur; mais la belle a pris les fermoirs pour s'en faire des accroche-cœur!...

Parmi les voleurs de livres, mais celui-là sans doute était un voleur innocent, nous compterons Diderot lui-même. On a retrouvé dans ses papiers, récemment découverts, la note que voici :

« ... Comment je connus le petit Chose? ah! vraiment, je n'en sais rien. Un soir que je revenais en mon logis, rêvant à je ne sais quoi, le petit Chose se

mit à me suivre avec une admiration très-grande; enfin, surtout par vanité, mais aussi par bienveillance, je fis connaissance avec lui, et je le quittai en lui disant : Au revoir. Quatre ou cinq jours après je le rencontre, et voyant que j'étais un peu fatigué (c'est un tour que me fait souvent ce maudit asthme), il m'offrait son bras et me ramenait à mon troisième étage. Une autre fois, ma femme étant de bonne humeur, j'invitai le petit Chose à dîner. Il fut gai et de bon sens; puis, comme il jouait de la basse de viole, et même assez bien, ma fille à son tour l'adopta pour l'accompagner, lorsqu'elle jouait au clavecin.

» Ainsi le voilà de la famille, et sans que j'eusse besoin de les lui dire, il devinait les petits chagrins, les peines secrètes qui nous agitent sans cesse et sans fin, nous autres les faiseurs de livres. Bref, je me fis bien vite au petit Chose, et l'ayant toujours sous la main, je le consultais à tout propos. Qui le croirait? il avait réponse à toutes les questions, et mieux encore, en me voyant patauger dans cette *mare clausum* qu'on appelait l'*Encyclopédie,* il me tendit souvent la perche. Un jour il me dit : — Pourquoi donc avez-vous négligé de parler de Jean Crélius, l'auteur de l'*Ethica christiana*? C'était un socinien de bonne race, et les lecteurs

de Pologne et d'Allemagne n'ont pas été contents de votre oubli. Le soir même, il m'apportait dans un bel in-folio l'*Ethica christiana*. Un autre jour, étant venus à parler de la Préface de d'Alembert : — M. d'Alembert, s'écria le petit Chose, a fait une belle préface ; mais n'avez-vous donc jamais lu la préface du président de Thou en tête de son Histoire, la préface de Casaubon, éditeur de Polybe, et surtout la préface de Calvin à son *Institution chrétienne?* Or voilà des œuvres parfaites. Ce Calvin était un damné de votre espèce ; il avait seulement plus que vous l'esprit agréable et subtil. La belle reine de Navarre ne pouvait pas se passer de son Calvin. Il était jeune alors, ce grand ennemi des hérésies ; plus tard, il devint féroce..... Et le lendemain il m'apportait le livre de Calvin, aux armes du cardinal de Tournon. C'est par le petit Chose aussi que je suis devenu propriétaire de la *Bibliothèque* de Photius, qui était un grand schismatique en même temps que grand savant, excellent grammairien, bon poëte, orateur véhément, capitaine des gardes de l'impératrice Irène, ambassadeur en Perse et secrétaire d'État. — Celui-là, mieux que vous, me disait le petit Chose, eût achevé l'*Encyclopédie*, ayant touché aux affaires humaines, dont vous ne savez pas le premier mot.

» Une autre fois qu'il m'avait suivi à l'imprimerie, où je me débattais comme un beau diable contre mon imprimeur, qui, disait-il, ne voulait pas aller à la Bastille pour des athées tels que nous autres. — Ne voilà-t-il pas de beaux athées! s'écriait le petit Chose. A peine s'ils ont entendu parler du Napolitain Lucilio Vanini, professeur d'athéisme aux écoles de Toulouse. On a fini par le brûler vif en l'an de grâce 1619, et comme, avant de l'exécuter, on le voulait persuader qu'il eût à demander pardon au roi, à la justice, à Dieu lui-même, il répondit que les opinions religieuses n'avaient rien à faire avec la majesté royale, qu'il ne croyait pas en Dieu, et qu'il envoyait la justice à tous les diables. C'était un homme. Il se perdit par l'amour de la femme d'un sénateur, et pour avoir mené de front sa doctrine et sa passion. La dame, qui d'abord le trouvait à son gré, s'épouvanta de ses blasphèmes et le dénonça au parlement de Toulouse. Aussi, monsieur Diderot, ferez-vous bien de ne pas trop prêcher quand vous irez chez mademoiselle Voland.

» Il savait déjà tous mes secrets, que je ne savais même pas son vrai nom. Du reste, on eût dit qu'il connaissait tous les athées de ce bas monde. Avec quelle admiration il parlait de Crémonin, l'éloquent et l'hypocrite Crémonin, dont le Pape eût fait un

saint, si l'on n'eût pas découvert que sa piété était un leurre et son livre un mensonge. Ah! l'habile homme, éblouissant, intrépide, et cachant si profondément sa doctrine, qu'il fallut vingt ans aux meilleurs théologiens de Padoue et de Ferrare pour comprendre enfin que dans ce fameux *Traité de l'âme* était caché un péripatéticien incorrigible. Il allait voir le Tasse, et le consolait dans sa prison. C'est une bonne action qui lui sera comptée. Il ne mourut pas sur le bûcher; il mourut de la peste. On l'enferma dans un tombeau sur lequel était écrit : *Crémonin repose ici tout entier.* On ne s'aperçut que plus tard que c'était l'épitaphe d'un athée. Et le lendemain de cette dissertation qui m'avait frappé, j'écrivais pour essayer ma plume : *Hic totus jacet Diderot.*

» Je ne saurais raconter tous les services que me rendit le petit Chose, et tous les livres qu'il ajoutait chaque jour à ma bibliothèque. A ma dernière fête il m'a donné, dans une reliure de Le Gascon, les *Contes d'Eutrapel,* gentilhomme breton (Rennes, 1585), suivis des *Baliverneries* de ce même Eutrapel, un bon disciple de Rabelais. Ajoutez qu'il était plein de bonnes histoires; celle-ci par exemple : Un bonhomme de conseiller disait à Messieurs de la cour : « Messieurs, j'aurais absous volontiers l'auteur de ce livre, qui m'a paru

sans danger tant il est ennuyeux ; mais puisque le bourreau n'a rien à faire, il vaut mieux que notre homme soit pendu. »

» C'est au petit Chose que je dois ce beau rayon où resplendissent *les Chevaliers de la Table ronde, le Romman de la Rose*, le *Perceforest*, l'*Amadis de Gaule* et *le Chevalier du Soleil*.

» Il avait beaucoup de ressemblance avec ce brave Aristénète, c'est-à-dire un homme habile à louer ce qui est louable, et le panégyriste de tous les gens de mérite. Enfin que vous dirai-je? Il était consulté même pour tous mes petits livres, et il se fâcha tout rouge à la lecture des *Bijoux indiscrets* : — Monsieur, me disait-il, vous n'avez pas le droit de vous jouer ainsi des bonnes mœurs. De plus habiles que vous ont été déshonorés pour ces *juvenilia* de mauvais goût. Et je restai six semaines sans le revoir. S'il n'aimait pas mes petits livres, il n'aimait guère mes paradoxes : — Au moins, disait-il, s'ils étaient ingénieux! Et comme exemple excellent d'un paradoxe bien fait, il voulut me démontrer que Pythagore de l'île de Samos était un carme déchaussé. — Oui, disait-il, un carme. Il vivait chastement avec ses disciples ; il parlait par énigmes et métaphores ; il avait fait vœu d'obéissance ; il allait pieds nus, il vivait de peu.

On trouve son nom dans un livre intitulé : *Des splendeurs du Carmel.*

» Cependant j'avais fini par m'inquiéter de sa magnificence. Évidemment, il était pauvre et vêtu de bure ; il disait souvent de lui-même ce que disait Henri IV : *Chez moi tout est gris au dehors, barbe grise, jaquette grise, cheveux gris, mais tout le reste est d'or......* — Je veux savoir enfin, dis-je au petit Chose, où vous allez, d'où vous venez, qui vous êtes, où vous avez pris encore ce matin, pour mon article *Superstition,* ces livres de si belle apparence au dehors : *La douce moële et la sauce friande des os savoureux de l'Avent ; Le petit pistolet de poche qui tire contre les hérétiques; Le fusil de la pénitence avec l'allumette de l'amour de Dieu ?* D'où vient enfin cet in-quarto qui porte le nom de M. Arnauld : *Specimina moralis christianæ et diabolicæ?* A chacun de ses présents j'entrevoyais un mystère, une suite de dangers, une complicité qui pouvait me déshonorer.

» Cependant le petit Chose restait calme ; il souriait à ma colère ; il cherchait à la comprendre : — Oh la la, dit-il enfin, quelle mouche vous pique, et qu'avez-vous fait de votre philosophie? En tout ceci, quoi de plus simple? Ignorant comme vous l'êtes, plein de hâte et toujours en retard, j'ai

pensé que moi seul je pouvais vous venir en aide, et j'ai pris ces livres pour vous les apporter. — Comment? que dis-tu, malheureux? Tu as pris tous ces livres? Disons mieux, tu les as volés pour me les apporter? — Volés, serait le mot, monsieur Diderot, si je les avais pris pour mon propre compte, ou si du moins ils étaient utiles à leur propriétaire. Mais voici tantôt quatre années que le propriétaire n'est entré dans sa bibliothèque, et naturellement j'espérais que tant de science inutile profiterait entre vos mains. Quoi de plus juste et de plus sensé?

« Son sang-froid me démontait. Je n'aurais jamais imaginé tant d'honnête perversité. Cet homme ingénu, qui n'avait pas même un manteau pour se couvrir, avait dérobé une valeur de cinq cents louis, à la seule intention de me fournir les matériaux que je n'avais pas. J'étais furieux.... et touché jusqu'au fond de l'âme. — Ah! malheureux.... Mais, là, voyons, mon cher ami, tâchons de nous reconnaître et de sortir de ce mauvais pas! Je suais à grosses gouttes, j'avais la fièvre... et certains martyrs parlent de la sérénité des tourments!

« Quand je fus un peu remis : — Vous avez fait, dis-je au petit Chose, une action bien coupable. Allons tout de suite à la réparation. Vous reporterez demain, où vous les avez pris, ces livres-ci,

puis les autres. Il faut qu'en six semaines tout soit remis à sa place, à ce prix seulement je pourrai vous pardonner. — Monsieur Diderot, reprit le petit Chose, à cette heure ce que vous demandez est impossible. Ces livres appartenaient à l'abbé de Gatient, chanoine de Notre-Dame de Paris. J'étais son secrétaire et son lecteur; il est mort d'avant-hier, la bibliothèque est sous le scellé..... — Va-t'en d'ici, misérable! Et du même pas je fus consulter le bon sens de d'Alembert. — Vous avez raison, me dit-il, de vous inquiéter. Cet abbé Gatient était un savant théologien, mais grand fanatique, et qui plus d'une fois a damné l'*Encyclopédie* et ses démons. Cependant je vais m'informer, et je vous dirai demain le résultat de mes informations. Le lendemain ce fut d'Alembert qui me réveilla : — Tudieu! me dit-il, monsieur l'homme à la conscience, vous vous rassurez facilement..... Vous faites bien. Je connais l'héritière du chanoine. Allez-y. Soyez éloquent; faites-vous pardonner..... »

Ici s'arrêtait la note de Diderot. Quelle était la dame, et comment il se fit pardonner? On n'en sait rien; mais son pardon fut si complet, qu'il garda les livres du petit Chose, et qu'il fit du petit Chose son bibliothécaire jusqu'à l'heure où la grande Catherine acheta les livres de Denis Diderot, moyen-

nant trois cents roubles de rente viagère, et lui fit payer quarante ans d'avance sur sa pension.

LANGELIER. — Aux bibliophiles présents et à venir, salut! Que ces terribles histoires, mes frères, vous soient une leçon, d'abord d'acheter vos livres, et surtout de les bien garder. Je voudrais citer fidèlement la préface du *Virgile travesti* du bon Scarron : « Qui s'en moquera, me fera dépit ; qui en rira, me fera honneur; qui l'approuvera, me fera grâce ; qui l'achètera, me fera plaisir ; qui empêchera qu'on ne l'achète, me fera tort; qui pensera en soi-même, sans le dire à personne, que je suis un mauvais poëte, me fera justice ; qui écrira mieux, fera une chose facile ; qui vantera ce livre pour beau, en fera une injuste; enfin qui songe à ses affaires, sans se mêler des miennes, fait son devoir. »

Mais la citation manqua son effet. On vit alors PIERRE DE CORNU qui pâlissait et rougissait. Il voulait parler, il n'osait guère. — Je pourrais bien vous dire une histoire, mais elle est un peu vive, et ces dames se fâcheront. Les dames ayant indiqué d'un signe de tête qu'elles ne se fâcheraient pas, Pierre de Cornu reprit en ces termes : « Il y avait naturellement sous le ministère de M. de Choiseul un pâtissier nommé Gaspard Lengeollet, homme de bonne

humeur, aimé dans tout le quartier, et voisin de l'hôtel du ministre. Il improvisait de très-jolies chansons, dont plusieurs se sont retrouvées dans le recueil de Maurepas. Il possédait de surcroît une très-belle femme, et la dame avait attiré les regards de M. le maître d'hôtel, qui s'appelait Langelai. Et tant et tant madame Lengeollet regarda M. Langelai, qu'il finit par obtenir un rendez-vous pour le soir de tel jour férié. Cependant la dame hésitait encore, et M. Langelai : — Rassurez-vous, lui dit-il, ma toute belle, on n'est pas pour rien dans la bouche du duc de Choiseul. Puis, sans dire son secret, il s'éloigne. Rentré dans l'hôtel, son premier soin est de prier M. le commis de lui donner une lettre de cachet au nom du sieur Lengeollet, « chansonnier très-dangereux, qui vient encore d'écrire une chanson contre madame de Pompadour. » S'il est vrai que les petits présents entretiennent l'amitié, il n'y avait pas en ce temps-là de plus petit présent qu'une lettre du petit cachet du roi. Donc, la lettre est faite et confiée aux soins d'un recors, mais honnête homme, appelé M. Tapin.

L'heure du rendez-vous étant venue, arriva le monsieur chez la dame; ils rirent de bon cœur d'une si bonne farce, et déjà ils se mettaient à

table en buvant du meilleur, lorsqu'on frappe : *Au nom du Roi!* La porte s'ouvre, et M. Tapin, la main sur l'épaule du maître d'hôtel : *Au nom du Roi je vous arrête!* Alors le monsieur de sourire et de répondre à l'officier : — Monsieur certainement se trompe ; il vient ici pour chercher le pâtissier Lengeollet, mais je suis le maître d'hôtel Langelai. — Lengeollet, Langelai, reprit M. Tapin, nous connaissons toutes ces subtilités. Mais vous convenez, n'est-ce pas, que je viens prendre un pâtissier pour le conduire à la Bastille? — Oui, monsieur l'officier, reprit la dame en baissant les yeux. — Eh bien, madame, qui donc est le pâtissier? C'est celui qui couche avec la pâtissière. Allons, monsieur Lengeollet ou Langelai, suivez-moi.

Le lendemain, M. Tapin racontait cette aventure au ministre. Celui-ci devait vingt mille écus à son maître d'hôtel; il fut très-content de le mettre à l'ombre, où il l'oublia quatre ou cinq ans. »

Les messieurs hésitèrent un instant pour savoir s'ils applaudiraient au récit de Pierre de Cornu; mais les dames ayant daigné sourire, et la glace étant brisée, chacun se trouva consolé. Tant l'espèce humaine est variable : une histoire la fait pleurer, un bon mot la met en joie.

Les dames étant sorties les premières : — Savez-

vous, demanda maître Songe-Creux, qui donc a comparé la bibliothèque au temple de Jupiter, où tous les dieux s'étaient donné rendez-vous? — Je n'en sais rien, répondit Quintilien. D'ailleurs, la comparaison ne vaut pas qu'on en recherche l'auteur. Mais je vous dirai volontiers comment se compléta définitivement cette collection de tous les dieux de l'univers. Un jour le grand prêtre étant à colliger tous les habitants de son temple, il entendit à la porte un bruit inusité. Il ouvre, et soudain le dieu Pet se glissa dans le Panthéon. Désormais, pas un dieu n'y voulut plus entrer.

Nous placerons ici, ne sachant plus à quelle journée il appartient, ce joli récit de Villon : — Certes, messieurs, une histoire heureuse et sentant bon ne sera pas mal venue après vos récits de sac et de corde. Écoutez la mienne. Il n'y a pas longtemps que je lisais dans la *Bibliothèque curieuse,* publiée en Hanovre aux frais de Guillaume Schmid, une histoire qui se rattache à la description de la ville de Rome par Bartholomé Marliani.

Bartholomé était un jeune homme, d'une insatiable avidité de tout voir. Il avait vu et dessiné les principaux monuments de Rome, sans obtenir la permission de visiter la vigne et les jardins du cardinal Barberini, lorsqu'un jour il se faufila dans

une société d'Anglais à qui leur ambassadeur avait obtenu du prince une carte d'entrée. Voilà Marliani bien content. Il n'avait jamais rêvé, dans un si petit espace, une si grande variété de chefs-d'œuvre : obélisques, colonnes, statues, autels antiques, tombeaux, bustes, fragments, débris; toute chose en bel ordre. A peine si messieurs les Anglais jetaient un coup d'œil distrait sur ces miracles. Ils pouvaient rester quatre heures en ce beau lieu, au bout d'une heure, ils prenaient congé de cet illustre musée, et Bartholomé était au désespoir. Comme il passait devant un massif de vieux arbres, il se cacha dans cette ombre épaisse, et bientôt après, voyant les portes se refermer : Bon, se dit-il, j'en ai pour jusqu'à demain! Alors le voilà qui dessine en toute hâte : ornements, décors, draperies, inscriptions, tout ce qui se présente à sa vue. A peine le jour achevé, la lune, écartant les nuages, fit resplendir ce beau lieu de lumière et d'ombre, et l'habile dessinateur eut tout le loisir nécessaire à reproduire l'ensemble, après avoir copié les détails. Il fit, cette nuit-là, une belle œuvre, et Dieu sait s'il se félicitait de cette aimable solitude, au bruit des eaux jaillissantes, au frais parfum de toutes les fleurs d'Italie!

Enfin il s'endormit, quand parut le jour. Mais à

peine il eut dormi une heure ou deux, il fut réveillé par un bruit confus, un murmure de voix et des refrains de chansons. Il pensa d'abord qu'il était le jouet d'un songe, et c'est à peine s'il osait ouvrir les yeux. Le palais était en face, et les habitants réveillés par ces musiques invisibles descendaient du palais dans le jardin par un vaste perron de marbre. O vision! Bartholomé assistait au petit lever de monseigneur le cardinal. Il marchait environné des plus belles Romaines, dans tout l'appareil matinal de leur naissante beauté[1]. C'était comme un Décaméron jaseur vêtu de flammes de toutes couleurs qui laissaient après elles un bruit charmant.

Le cardinal tenait à la main un gros bouquet de roses que mademoiselle Pampinée avait fraîchement cueilli pour Sa Seigneurie. Un page enrubané faisait scintiller sur les cordes d'or, à touches d'ivoire, une exquise chansonnette, et tout ce beau monde allait, prenant l'air du matin, et disant toutes les nouvelles de la nuit passée. Certes, monseigneur se croyait bien seul avec ses dames favorites, qui portaient les plus beaux noms de Rome, et pas une qui ne se crût vraiment à l'abri des indiscrets. Les

[1] Attentus in descriptione cujusdam marmoris, cardinalis suarum amicarum numero et comitatu stipatus hortum ingressus est.

valets mêmes s'étaient éloignés. Les gardes veillaient hors des murailles. La table du déjeuner se dressait par enchantement sur les bords du lac, entourés d'orangers ; le cygne accourant dans l'eau profonde, et réclamant sa pitance. Au soleil levant brillaient les vases d'or et d'argent sculptés par les petits-fils de Cellini ; le linge était couvert de fleurs brodées par la main des fées ; le vin d'Aï pétillait dans le cristal ; des cariatides légères portaient sur leurs têtes sérieuses les plus beaux fruits de la serre, où la pêche et le raisin mariaient leurs couleurs parfumées. Enchantement !

Or, jugez de l'épouvante et de la colère de ce prince de l'Église, au milieu de ces beautés, de ces merveilles, quand il découvrit l'humble artiste, qui déjà copiait la vision, comme il avait copié tout le reste ! Les princes de l'Église ne veulent pas qu'on les dérange, et celui-là, le propre neveu du Pape, était facile à irriter. Le malheureux ! disait-il ; il mourra dans les cachots du château Saint-Ange. En ce moment l'artiste, à genoux, faisait de la Pampinée une image si ressemblante, avec tant de bonne grâce il l'offrit au cardinal, que celui-ci : — Relève-toi, dit-il, mange et bois avec nous ; tu t'échapperas, là-bas, par une porte dérobée. Et si jamais tu racontes la vision

de ce matin..... — Je dirai, monseigneur, reprit l'artiste, que j'ai fait un beau rêve!

Il n'en dit pas davantage, et poursuivit avec plus d'ardeur que jamais la publication de ses *Antiquités romaines*. Le livre achevé, il y représenta sur le frontispice un gazon sous lequel se cache un serpent. S. É. le cardinal Barberini en accepta la dédicace et la paya en médailles d'or.

— Vous auriez bien fait, reprit SAINT-GELAIS, qui était un tantinet pédant, puisque vous citiez les Contes de Boccace, de donner son vrai titre au livre : *Décaméron* (δέκα ἡμέραι), *les dix jours, les dix nouvelles;* il n'y en a pas davantage, et les autres sont ajoutées. Le *Boccace* de Florence (1535, in-quarto) représente un beau livre, ingénieux, charmant. On pourrait aussi posséder la belle petite édition ornée du privilége de Henri II, roi de France, et grand ami de ces galanteries. Cette édition est dédiée, à bon droit : « A très-haute et très-illustre princesse Marguerite de France, sœur unique du Roy, royne de Navarre, duchesse d'Alençon... »

Elle valait bien mademoiselle Pampinée, et chantait de plus belles chansons dans ses beaux jours.

SIXIÈME JOURNÉE.

M. Bernard. — Je voudrais, puisqu'il fait le plus beau temps du monde, que nous fussions un peu moins tristes. On ne peut pas toujours s'apitoyer sur la misère des écrivains et des artistes. Le petit drame enchanté qui se passe au milieu des jardins Barberini nous a fait plaisir à tous, justement parce que *tout est bien qui finit bien.* Ces histoires d'autrefois, je les aime assez... les histoires d'aujourd'hui me conviennent davantage. Nous avons, nous aussi, nos héros; mais, Dieu soit loué! nos martyrs sont moins nombreux. On ne fera jamais, que je sache, un martyr de M. Feuillet de Conches? Il a été cependant volé bien souvent. Comme il feuilletait, par bonheur, un beau matin, son admirable *la Fontaine,* il trouva qu'il lui manquait six belles images, signées d'un nom populaire et charmant. Jugez de sa surprise! Il interroge en vain ses souvenirs... Le voilà donc tout chagrin, menant une vie amère, et triste à mourir. Au bout de six mois de ces tortures, il apprend que les dessins qu'il pleurait sont effrontément encadrés, et

10.

décorent la chambre de son voleur. Quelle nuit il a passée! que de projets dans sa tête indignée! Il se leva de très-bonne heure, et sitôt que s'ouvrit la porte de son détenteur, il entre. Il trouve un homme endormi, du sommeil de l'innocence. Il voit ses dessins encadrés, et, sans mot dire, il les décroche et puis s'en va, trop heureux que le portier n'ait pas crié : Au voleur!

— Votre histoire, reprit Albert Songe-Creux, m'a rappelé ces deux ou trois lignes des tablettes d'un bonhomme qui écrivait volontiers sur son agenda ses aventures de chaque jour :

« Le 18e décembre 1672 les *volleur* et *larron* ont *vennu* de nuict à ma maison et ont desrobbé environt cent *pies* (pièces) de fromage et plus, et aussi bien deux *douxainnès* de fort beaux livres avecq de belles *histoirres* et bon nombre de belles images; ils ont crocheté la serrure de nostre cave, et les voisins réveillés par ce bruit inaccoutumé les ont entendus porter depuis 12 *heure* jusqu'à 2 *heure* du matin et ont crié au *laron, aultant que nous paciens*. Que Dieu nous garde de plus grand *perdre*. Ainsi soit-il. *Amen.* »

Il regrettait un peu plus ses fromages que ses livres. C'était un aussi bon ménager que madame la duchesse de Berry. Nous parlons d'hier. *Ma-*

dame avait mis en gage, pour très-peu d'argent, chez le Lombard, des *livres remplis de belles histoires avec de belles images : les Heures de Henri II et de Catherine de Médicis; — Les exercices de pénitence d'Anne d'Autriche,* — un petit volume en maroquin enrichi d'or émaillé, peintures de Jean Clouet. A l'heure où le Mont de piété réclama son argent, *Madame* envoya ses livres aux commissaires-priseurs de Paris! Le livre d'Heures du roi Henri II s'est vendu soixante mille francs, au milieu de l'émotion universelle. Il s'y trouve une oraison qui n'a pas souvent servi : *Oraison du matin, que doit faire un gran roy gouvernant son pays.* Ce livre précieux contenait cinquante-sept portraits des membres de la maison de France : Louise de Savoie, Henri II, François Ier, Marie Stuart, Charles IX, Philippe II, roi d'Espagne, et sa femme Élisabeth de France, *Élisabeth de la Paix.* Quand on possède un pareil livre, on ne le met pas en gage; et quand il est en gage, on le retire à tout prix.

Les livres qui accompagnaient celui-là étaient tous de grande valeur. Le *Livre de Chace de Gaston Phœbus,* payé cinq mille francs par M. de Quinsonnaz, — l'*Alain Chartier,* — *la Vie et la Passion de Notre-Seigneur,* — *les Heures latines,*

adjugées à M. Capé, le grand artiste relieur. De beaux prix! de belles œuvres! Les princes, quels qu'ils soient, sont faits pour les acheter, non pas pour les vendre.

— Je me rappelle aussi, reprit M. George, un grand ami de M. Feuillet de Conches, cet autographe de saint Paul en post-scriptum : *Je vous salue, ici, de ma propre main, moi, Paul, C'est là mon seing dans toutes mes lettres. J'écris ainsi.*

— Continuez, jeune homme, reprit M. de la Contrie; on dit que ce précieux cabinet vous est ouvert paternellement. Dites-nous quelques-unes de ses plus grandes raretés.

George. — Choisir dans ces miracles serait difficile : autographes de l'Égypte, autographes chinois, japonais, mexicains. Vous savez, monsieur, mieux que moi, que les artistes du Céleste Empire commencent les colonnes par le haut et les dirigent de droite à gauche; les Japonais en sens inverse, en commençant aussi par le haut; les Mexicains, de bas en haut. L'écriture cunéiforme persépolitaine est tracée de gauche à droite. Au commencement les Grecs écrivaient, comme le font aujourd'hui les Arabes et les Turcs, de droite à gauche. Ils pratiquèrent ensuite, par une sorte de transition, une disposition particulière des caractères,

consistant à faire sillonner et serpenter les lignes en zigzag sans s'interrompre, et l'on finissait par le côté opposé à celui par lequel on avait commencé. Cette écriture s'appelait *boustrophédon*, de deux mots qui signifient : comme tournent les bœufs. On abandonna ce genre d'écriture six cents ou cinq cent cinquante ans avant notre ère, pour écrire horizontalement de gauche à droite, ainsi qu'on le fait aujourd'hui chez tous les Occidentaux.

De ces *Égyptiens*, le temps n'a pas respecté une seule lettre d'amour. En revanche, l'Égypte nous a transmis bien des lettres funèbres, celle-ci entre autres, déposée au musée égyptien du Louvre :

« Sempamonthès à Pamonthès, mon frère, salut.

« Je t'ai envoyé le corps de Sengris, ma mère, « embaumé, avec une étiquette au cou, par Tha- « lès, fils d'Iérax, dans un bateau qui lui appar- « tient. Le port est payé en entier. Il y a le signe « des obsèques : c'est une mousseline à liséré rose. « Son nom est écrit sur son ventre. Je souhaite, « mon frère, que vous vous portiez bien. L'an III, « le 11 de thoth. »

Si j'avais le choix dans les autographes de l'antiquité, la Grèce aurait mes préférences. Elle était féconde en beaux esprits, en belles personnes, la grâce et l'ornement de la cité de Minerve,

autant qu'en faiseurs et en liseuses d'autographes.

Ah! les douces passions, le loisir, les esclaves chargés de tous les emplois de la vie domestique, et tant de fêtes, d'élégances, de causeries, de folles amours, voilà bien des motifs à s'écrire, au jour le jour, ces petits billets que chacun garde. Au temps de Périclès seulement, comptez donc que de belles liseuses : Aspasie et Sapho, Myrtis et Corinne, Rhodope et Phryné, sans oublier la reine des élégances, Laïs! Les amateurs donneraient beaucoup pour posséder dans leur collection quelques lignes de ces mains charmantes. Le temps a dévoré ces doux murmures de l'antiquité athénienne. Il n'a guère plus respecté l'écriture des Romains, maîtres du monde. Hélas! de tant de lettres écrites par Cicéron, qui donc trouverait un vestige? Et pourtant, il était entouré d'esclaves lettrés; il avait pour son fournisseur Titus Pomponius Atticus, son ami, qui vendait bel et bien, à tout venant, des livres et des gladiateurs.

M. Feuillet de Conches a très-bien parlé de ces lettres de Cicéron, et ce passage vaut la peine qu'on le rapporte :

« A Dieu ne plaise, dit-il, que je veuille faire le savant : rien ne me conviendrait moins. Mais je ne saurais m'abstenir, pour mon sujet même, d'in-

sister sur cette correspondance de Cicéron, où l'on est en pleines archives historiques : révélations éloquentes et simples du plus éloquent des Romains. Idolâtre de la gloire des lettres, il n'était pas homme à préférer la gloire du bien dire à l'honneur du bien faire. Comme Socrate et Démosthènes, il mourut par amour pour les lois de son pays. Esprit universel et fécond, même dans la familiarité de ses lettres, il parle de philosophie avec la même liberté que sous les ombrages de Tusculum, près de la statue de Platon. Sa correspondance exhale le parfum littéraire de l'Attique et fait revivre, avec l'autorité de l'histoire, les intérêts, les luttes, les gloires, les périls de cette terrible époque toute retentissante des noms de Marius et de Sylla. C'était l'heure où Pompée reculait les bornes de l'empire; où Verrès et Catilina tombèrent sous l'éloquence; où Caton se donna la mort; où les tribuns abdiquèrent entre les mains du grand César; où César, s'étayant du mensonge de l'égalité sociale, confisqua la liberté; où le lâche Octave devint le dieu Auguste. »

Cependant les anciens possédaient leurs *curieux* d'autographes : la reine Atossa, la femme de Xerxès, cataloguait un recueil d'autographes. Apellicon de Téos, péripatéticien plus bibliophile que

philosophe, au dire de Strabon, homme riche qui vivait au commencement du premier siècle avant notre ère, se glorifiait des manuscrits d'Aristote et de Théophraste, par lui achetés des héritiers d'un certain Nélée, qui les avait longtemps laissés pourrir dans une cave, à Scepsis en Troade.

Dans sa lettre à Macer, sur la manière de travailler de Pline l'Ancien, Pline le Jeune raconte que son oncle aurait pu vendre quatre cent mille sesterces (84,000 fr. de notre monnaie), à Largius Licinius, ses nombreux registres autographes, composés de morceaux choisis. Ils n'étaient pas alors aussi nombreux qu'ils le furent à sa mort.

Parmi les anciens, curieux de lettres autographes et de manuscrits, n'omettons pas le fameux sophiste Libanius d'Antioche. Il vient d'apprendre qu'on se dispose à vendre dans Athènes une Iliade et une Odyssée d'une « prodigieuse antiquité ». Vite il presse un ami pour qu'il les lui achète. L'acquisition faite, il envoie en remercîment une belle Iliade, moins vieille il est vrai, mais très-correcte. Il apprend ensuite qu'on a mis en vente un exemplaire de l'Odyssée *qui semble contemporain d'Homère;* il en commande l'achat à son ami Philothéus. Mais un jour il s'oublie et le prête, on ne le lui rend pas : il faut voir comme cet ardent curieux

se fâche. Quelles navrantes douleurs! quelles plaintes éloquentes!

En fait d'autographes, messieurs, rendons toute justice aux Chinois. Du plus lettré au moins lettré, ils ont le respect absolu du papier écrit, du papier imprimé. Pour ces vieux peuples lettrés, l'écriture et l'impression sont d'institution divine, — ils ne se servent que de papier blanc pour les objets de leur commerce. Au contraire ici, chez nous, qu'une feuille soit chargée de caractères, elle devient un objet de souillure; elle sert aux plus vils usages, et voici trente-cinq millions d'hommes qui n'ont pour emploi que de salir ou déchirer la feuille imprimée. Haine à l'écriture! honte à l'impression! Nous les chargeons de timbres de toutes couleurs, de maculations de toute espèce. En Chine, au contraire, un feuillet empreint d'une noble écriture est un présent inappréciable; un mot de la main impériale est une gloire. Après avoir signé leur traité de commerce avec notre ambassadeur, M. de Lagrenée, les négociateurs chinois offrirent aux secrétaires de l'ambassade une pièce de vers, et, de leur côté, pour ne pas être en reste avec tant de courtoisie, messieurs les quasi-poëtes de notre ambassade composèrent pour messieurs les Chinois un dithyrambe qui n'a pas dû laisser au Céleste Em-

pire une grande idée de notre talent poétique. Ils ne sont cependant pas trop mauvais, ces vers français... pour des vers d'ambassadeur :

Ne soyons pas surpris, cher Huân, malgré l'espace,
De voir dans nos deux nations
Des talents, des vertus, du savoir, de la grâce,
Du génie et des passions.

Paris goûterait fort votre exquise élégance,
Vos discours nets, brillants, adroits ;
Et moi, vous avez fait mon éloge, je pense,
Quand vous m'avez trouvé Chinois.

— D'où il suit, messieurs, reprit QUINTILIEN, que la passion du collectionneur est de toutes les passions la plus rare et la plus charmante. Celui-ci, en traversant tous les jours la place Vendôme pour se rendre au ministère de la justice où il est employé, ramasse une collection de plus de cent espèces de mousses, de lichens, fleurettes et petites herbes qui vivaient sur les murs ou poussaient entre les pavés; et quelle fête il se faisait d'en publier le catalogue sous ce titre, qui aurait semblé un peu singulier en botanique : *Flore de la place Vendôme*. Celui-là remplit son vaste hôtel d'une collection d'œufs de tous les ovipares du monde connu. Cet autre recueille les *dédicaces* et les *préfaces*, et l'on

conviendra qu'il a bien de la bonté; son voisin, plus humble encore, se contente de collectionner des *prospectus*. Tel s'occupe à réunir des timbres-poste, et tel autre des feuillets de papier timbré : complaintes, cartes de visite, menus de dîners, billets de mariage et billets d'enterrement, autant de collections diverses. Je connais une collection d'*affiches* de 1848 seulement... Il y a là-dedans des noms d'hommes devenus tout-puissants. Oh! que ces grands messieurs seraient épouvantés d'eux-mêmes si l'on réimprimait leurs affiches!

Parlons aussi (pour mémoire) des collections de pamphlets politiques et autres collections de même acabit. Les collections de têtes de factures et de cartes de marchands, de billets et affiches de fêtes publiques, de théâtre, de concert et de bal, ne sont pas rares. Une série d'affiches du théâtre de Bruxelles, amassée depuis 1814 par M. Martin Robyns, a été vendue aux enchères en 1836. Henry Beer, frère de l'illustre maëstro Meyerbeer, avait accumulé des affiches de spectacle et de concert de Berlin. Parmi les brevets d'académies ou de sociétés savantes, parmi les billets d'entrée à des associations de bienfaisance, de gastronomie ou de chant, parmi les cartes de bal et de comédie de société, de concert et de soupers fins, on compte

à plaisir de charmants objets d'art. En Angleterre, ils étaient composés et gravés par William Hogarth, ou gravés d'après Cipriani par Bartolozzi. Un autre collectionneur, en 1793, quand les tombeaux de nos rois, qui devaient se croire à l'abri de ces fureurs au fond des caveaux de Saint-Denis, devinrent le jouet d'une populace abominable, s'était composé un ossuaire vraiment royal de nombreuses dépouilles d'ossements, de couronnes, de sceptres, de quenouilles royales, de suaires, de lambeaux et de linceuils des Valois, des Bourbons.

Celui-ci possède encore la tête du terrible cardinal de Richelieu; volontiers il l'eût rendue à la famille du cardinal, mais cette illustre famille ne s'en est pas inquiétée. Enfin, il y a six mois seulement, avec assez peu de cérémonie et de très-longs discours, la tête du cardinal fut restituée à son tombeau. Mais, telle est l'ignorance dont nous nous honorons aujourd'hui, que pas un de ces orateurs ne s'est souvenu de cette admirable et terrible épitaphe du cardinal de Richelieu...

Ici, maître VILLON prenant la parole : — On n'en finirait pas, dit-il, avec toutes les fantaisies des collectionneurs. Pour eux, du sublime au grotesque il n'y a qu'un pas. Les voyageurs de toute nation visitaient, dans une des villes de la Belgique,

une collection innombrable de boutons, remontant à peu près à une centaine d'années. Le curieux qui l'avait formée l'avait exposée en 1845, au profit des pauvres, dans les bâtiments de l'Université de Gand. C'était beaucoup plus piquant et varié qu'on ne le suppose. En effet, au dernier siècle, la fantaisie des petits-maîtres et des élégants avait poussé jusqu'à une extravagance si étrange le luxe des boutons, que les chroniqueurs du temps ont sorti leur férule. Non content de les porter de la grandeur d'un écu de six livres en acier travaillé, en marcassite, en vernis de Martin, en bijoux précieux et même en diamant, comme dans sa jeunesse le grand Frédéric en portait sur tout son habillement, comme le comte d'Artois portait un habit brodé de pierreries, les petits-maîtres se servaient du miniaturiste et de l'émailleur; telle garniture montait à des prix fabuleux.

C'étaient les portraits de beautés célèbres, ou les douze Césars, ou des statues antiques, ou les métamorphoses des dieux. Sitôt que le goût se fut porté vers ce détail de toilette, on vit un prince idiot se faire des boutons d'autant de petites montres, sans en devenir plus exact à ses rendez-vous. Le précieux peintre équivoque Klingstel se mit de la partie, et fit des boutons à double détente.

On vit même un impudent se présenter au Palais-Royal et faire baisser les yeux les plus hardis... sur ses boutons décolletés se voyaient les contes de Grécourt et les impuretés de l'Arétin.

Tout est possible, et c'est à nous de choisir. Je reste fidèle au livre. — Et vous faites bien, reprit Saint-Gelais. Le livre est le vrai maître. Le véritable paradis est un antre obscur, dans la rue des Bons-Enfants, voisine du Palais-Royal.

Une caverne est moins sombre, et les prisons se pourraient vanter d'une porte plus agréable. On respire, en ce lieu des mille et une délices, une agréable odeur de vieux suint, de vieux oing et de vieilles tanneries. Une demi-douzaine de chandelles éclairent à peine ce théâtre ouvert aux plus violents délires qui aient jamais possédé les âmes intelligentes. Là, plus qu'autour du *tapis vert*, ce fameux tapis vert qui est chaque année un texte inépuisable à tant de violentes déclamations, l'or coule à longs flots, sans arrêt et sans compte, en échange de quelques feuillets gothiques. De sept heures du soir à onze heures, il se passe en ce champ clos des batailles sans contredit plus formidables que toutes les batailles de l'Iliade et de l'Énéide. Ce sont des triomphes, des défaites et des surprises à l'infini!

Que de batailles célèbres, à commencer seulement par le comte de Labédoyère, à finir par le brave des braves M. Brunet, en cette même salle Sylvestre, aujourd'hui remplacée, ô misère! par les tristes splendeurs de l'hôtel des commissaires-priseurs. Pendant tout un mois, la vente Labédoyère a poussé dans la salle Sylvestre Grecs et Troyens, et pour vous donner une idée approchante de tant de fureurs, voici l'histoire du *numéro* 1 du présent catalogue. Il s'agissait de la Bible en douze volumes ornée de dessins de Marillier (1789-1804). Elle s'est vendue 720 francs (brochée) à un jeune Troyen très-riche et frais émoulu, qui commence à porter un grand désordre dans le camp des Grecs. A ces 720 francs le même acquéreur ajoute un bordereau de 3,995 francs pour les trois cents dessins originaux de cette même Bible. Ajoutez la somme indispensable à l'habillement de ces douze beaux et vastes *in-quarto*, par Bauzonnet, vous arriverez facilement à la somme de sept mille francs pour cette Bible unique de Marillier.

Le *Nouveau Testament* de M. Didot, en cinq volumes in-quarto, provenant de la vente Renouard, où il avait été vendu 1,640 francs; ce beau livre, enrichi de cent douze dessins originaux

de Moreau le jeune, est adjugé au prix de 1,900 fr. à M. Capé, relieur de monseigneur le duc d'Aumale. — A 650 francs le savant M. Brunct emporte en sa splendide collection l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament,* qui appartenait à M. de Bure et que Dusseuil a reliée. Au prix de 4,000 francs, le *Breviarium romanum,* qui s'était vendu 800 francs à la vente Lavallière, est vraiment un livre donné.

Le *Buffon* de l'Imprimerie royale, avec toutes les suites de Buffon et de Lacépède, en cinquante-six volumes in-quarto, reliés par Bozerian, avec toutes sortes de figures ajoutées, à 1,295 francs. Il se serait vendu trois ou quatre mille livres au siècle dernier, avant que M. Flourens eût publié la nouvelle édition des œuvres de Buffon.

Les vingt-cinq dessins de Moreau pour la Fontaine, 1,620 francs; et ce qui fait honneur à notre école des illustrateurs modernes, les douze charmantes sépias du regrettable Tony Johannot, consacrécs aux mêmes Œuvres de la Fontaine, ont atteint à la somme ronde : 1,000 francs.

Du même Tony Johannot, quatre dessins pour le roman de Fielding, 560 francs. — Les dessins de Marillier hors de prix : les dessins du *Voyage imaginaire,* 519 francs. — Les cent vingt dessins du

même artiste pour les *Contes des fées*, 815 francs. — Les soixante-seize dessins pour les œuvres de l'abbé Prévost, 1,105 francs. Tout cela était rare, exquis, et venait de la vente Renouard.

Les grands ouvrages à figures, les *Galeries*, les très-grands papiers en général, ne se sont pas vendus à des prix aussi exagérés que ces aimables petites choses; ainsi les trois tomes grand in-folio de la *Galerie des peintres flamands*, de Lebrun, exemplaire unique, ont à peine atteint le prix de 760 francs. — Le *Boileau*, avec les figures de Bernard Picard en très-grand papier, n'a été vendu que 500 francs. Ce livre était pourtant l'honneur des beaux livres, et celui de la vente Labédoyère. C'était l'exemplaire de Mac Carthy; à cette vente illustre, il s'était payé 2,195 francs.

C'est à peu près aujourd'hui le prix d'un beau *Rabelais* de François Juste ou d'Étienne Dolet, qui, dans les temps heureux, se payait 5 ou 6 francs. Qui le croirait? le grand *Horace* de Pierre Didot, en papier vélin broché, 1,150 francs! — Les figures de Marillier pour le Dorat..., 600 francs. Il est vrai que le texte est déchiré. — Les *Contes de la Fontaine*, édition des fermiers généraux (1762), très-bel exemplaire, mais avec les écussons modernes de M. de Coislin sur les plats, 790 francs.

Qui le croirait? qui le croirait? la *Jérusalem délivrée,* traduction de le Brun, avec les vingt dessins originaux de Barbier, 900 francs! — Mais une des plus fortes extravagances et les plus dignes d'envie, c'est le *Daphnis et Chloé,* du Régent (1718), en condition charmante, il est vrai, et dans une reliure exceptionnelle de Pasdeloup, coûtant 1,210 francs à M. Salomon Rothschild contre un bibliophile trop ardent, M. Defresne, lequel, comme fiche de consolation, s'est donné pour 490 francs un exemplaire en *reliure moderne* du *Perrault* de 1781, sur papier de Hollande! Il y a des gens heureux à bon marché.

Arrêtons-nous, s'il vous plaît, à cette suprême folie, au fameux numéro 1624 : *les Mille et une Nuits,* six volumes reliés en maroquin par Bauzonnet, et adjugés au prix archifou de 1,200 fr.! *Je le crois, parce que c'est absurde*... et parce que je l'ai vu.

Mais lorsque enfin, après tant de péripéties, tant de palpitations de tous ces cœurs de bibliophiles voués à l'hypertrophie, est arrivé le solennel numéro 1023, je voudrais être un homme éloquent autant que Berryer, un poëte comme Lamartine ou Théophile Gautier, un prosateur de la force de M. Villemain, pour décrire ici l'intérêt, la curio-

sité, l'attention et la passion de tous ces hommes atteints de cette monomanie ardente. Ils étaient là, les cheveux hérissés, le feu dans les yeux, bouche béante et silencieux (tout beau leurs cœurs!). Le monde en ce moment pouvait crouler... Sur les ruines du monde ils auraient salué de leurs derniers regards le fameux numéro 1023! Il s'agissait de l'*Adonis*, manuscrit de Jarry, en lettres bâtardes, vingt-six feuillets encadrés d'or.

Ce curieux livre appartint au surintendant Fouquet, dont il porte les armes et l'écureuil. Il avait été vendu à Paris, en 1825, 2,900 francs par les héritiers du prince Galitzin; il était relié par le Gascon, c'est assez dire. Eh bien, je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour de l'heure éclatante entre toutes où l'*Adonis* fut apporté sur la table des ventes par un de nos plus savants bibliophiles, qui le tenait dans ses deux mains, tremblantes d'une indicible émotion. Deux acolytes, dignes assesseurs d'un pareil grand prêtre, portaient de chaque côté les deux pans de son habit. A l'aspect du *livre*, l'assemblée entière se leva et battit des mains dans un choc électrique. Il ne fallut guère moins de quatre ou cinq minutes pour remettre au repos ces âmes surexcitées. A la fin le combat commença.

Ce furent d'abord des escarmouches légères, des

combats d'avant-garde : à trois mille, à quatre et cinq mille, à six et sept mille francs! C'était pour rien, et nous levions les épaules de pitié. Mais, sur les confins de huit mille livres, la chose alors devint sérieuse, et le silence redoubla..... Adjugé à neuf mille vingt-cinq francs! s'écria le commissaire-priseur... D'un coup sec de son marteau d'ivoire, il mit un terme à tant d'angoisses.

Et le combat finit, faute de combattants!

— Vous avez tous connu, reprit M. Jacques, le membre associé du *Caveau*, un très-galant homme appelé M. de la Jariette. Il menait de front les trois grandes passions : estampes, livres, autographes. Il a laissé de très-beaux livres à la bibliothèque de Nantes, où il avait été receveur général. Sa collection d'autographes était considérable et très-variée. Abd-el-Kader y côtoyait M. de Lamoricière; mademoiselle Clairon était près de Collé; Jean-Jacques Rousseau ne dédaignait pas le voisinage de l'abbé Coquereau. Il y avait une lettre de madame Courier, la veuve du célèbre helléniste, assassiné sur son propre domaine, — une lettre de Rabelais, pour laquelle nous donnerions volontiers tout le reste. Sur ces précieux fragments d'une authenticité certaine, il était presque impossible de ne pas

retrouver en son entier le caractère du personnage.

On le voit d'un coup d'œil tel qu'il était, ambitieux, galant homme, avare ou désintéressé, mendiant ou superbe. « Avec un mot je le ferais pendre », disait un furieux criminaliste au service du cardinal de Richelieu. Aujourd'hui nous disons : « Avec un mot je te déclare honnête homme, ou je dis : Tu es un cuistre ». A la solennité de sa parole, dans le plus simple billet, je reconnais Chateaubriand; à la sobriété de son discours, je reconnais son père, l'habitant solennel du château de Combourg (7 juin 1785). « Entendez-vous d'ici (*Mémoires d'outre-tombe*) marcher dans la nuit le seigneur de Combourg? » Cet homme, en fureur contre un sien parent qui a mal tourné, et qui ne se gêne pas pour appeler monsieur son cousin *un misérable! un scélérat!* c'est Alexandre Duval, auteur dramatique, un des écrivains les plus mécontents du dix-neuvième siècle. Au premier mot que je vais lire, je reconnais que la lettre est d'un préfet de l'Empereur ou d'un sujet de Louis XVIII; je sais tout de suite si le soldat dont voici l'écriture est un général à la retraite, ou s'il écrit à la tête d'une armée. En temps de guerre, en temps de paix, dans les jours de proscription, aux heures pacifiques, non-seulement le style et

l'écriture, mais l'encre et le papier, diffèrent. Ce vieux papier sent la gloire ou la prison, le triomphe ou l'échafaud. — Il vient de la rue, il en a le fumet; il a traversé le boudoir, il en a gardé le parfum. En même temps, quelle variété dans ce tas de fragments! Voici le marquis de Ximenès, un poëte qui s'appelait sérieusement *le doyen des poëtes sans-culottes*. Voici une infortunée sur laquelle, à vingt ans, nous avons versé bien des larmes : Louise-Françoise-Éléonore de Latour, baronne de Warens. A son nom seul, et sans ouvrir cette lettre écrite à Chambéry, dans cette humble maison que J. J. Rousseau a décrite (15 mai 1756), nous sommes bien sûrs que cette lettre est une rêverie, une utopie, une grâce, une bonté; et justement il s'agit dans cette lettre de madame de Warens recommandant un jeune homme appelé Fabre. Il veut étudier l'art de fondre le fer, et comme madame de Warens, selon son habitude, a fait les premiers frais de l'entreprise, elle demande au directeur de la fonderie une place à sa table pour son protégé Fabre.

Entendez-vous cependant ces rires, ces gaietés, ce pétillement de l'esprit? Je le crois bien, voici vingt lettres de Voltaire, un demi-dieu. Cette fois encore il défend son argent, il défend sa gloire.

Il en veut à ses mauvais créanciers autant qu'à Fréron; malheur à qui l'attaque, et malheur à qui oublie un instant de payer ce qu'il doit à Voltaire. Il emploie heureusement sa vieillesse à cultiver la terre, à dessécher des marais; il se sert avec succès du semoir, de la bêche et du van cribleur; il bâtit une église, il est béni de ses curés et de ses vassaux, qui ne lisent ni Fréron, ni Palissot, ni Pompignan; il paye le vingtième trois mois d'avance; il vous dira qu'un homme qui fait lever cinq épis de blé où il n'en croissait qu'un seul, rend plus de services à l'État qu'un poëte et même un faiseur de feuilles. Il ignore comment on sauvera Pondichéry, comment on trouvera de l'argent pour l'an de dettes 1761, et il est aussi embarrassé de trouver des bras pour cultiver la terre dans son pays de Gex que M. Berryer, le ministre de la marine, à trouver des flottes. « Je plains tendrement ma chère patrie, mais ma chère patrie a fait tant de sottises, que je lève les yeux au Ciel quand tout le monde lève les épaules. »

Quel charme à retrouver toutes ces choses, et comme ce Voltaire vous console de la prose du marquis de Ximenès, des vers du marquis de Villette, *le Tibulle français!* et des jetés-battus de M. Vestris.

Plus loin, l'académicien, M. Aignan, poëte lyrique de l'Académie française, demande à l'empereur Napoléon *une place de référendaire, qui n'est pas incompatible avec celle d'aide des cérémonies.* Ce d'Aigrefeuille, un parasite, un digne commensal de Cambacérès, parle de mangeaille à Grimod de la Reynière, rédacteur du *Journal des Gourmands.* D'Alembert se fâche contre Jean-Jacques Rousseau, et cette fois il n'a pas tout à fait tort : « *Encore un coup de collier pour la philosophie.* » Une page intéressante et couverte de l'écriture de Madame la Dauphine. Dans un moment d'oisiveté, cette auguste princesse a copié de sa main une romance *sur la mort du comte Louis de la Rochejaquelein,* et des couplets de M. de Laurentie, un des plus fermes soutiens et des plus constants de la cause royaliste. Plus loin Sophie Arnoult, mendiante, implore de son *Paraclet* (*Héloïse* Arnoult!) l'aumône d'un financier qu'elle a connu dans ses jours de triomphe et de fortune. Elle était bien insolente, au temps jadis; elle était tout à fait la cigale qui chante au milieu du blé qui pousse, et qui chante à tout venant; maintenant elle se lamente et supplie :

En priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister.

Que de misères! que d'abandon! Toutes les lettres de mademoiselle Clairon, étant vieille, sont écrites sur cette note douloureuse. Un autre héros des fêtes passées, un esprit, une flamme, Beaumarchais, pauvre, exilé, perdu de dettes, dénoncé, raconte à son ami Rémond qu'il porte depuis huit ans la même redingote, et (c'est pire) depuis huit jours la même chemise! Chose étrange, inattendue (il y en a tant dans ces lettres), le général Berton, le conspirateur de Saumur, fusillé à Poitiers en 1822 pour avoir proclamé l'Empire et l'Empereur, demandait au comte de Damas, en 1814, *l'insigne de chevalier du Lis, et la permission de le porter!* Près de celui-là, M. de Bourrienne, secrétaire intime de l'Empereur, et plus tard ministre de Louis XVIII, demande la place d'ambassadeur en Portugal. Le général de Boigne remercie l'Académie royale de Savoie, qui a bien voulu en faire un académicien. François de Bonpard, contre-amiral, se débat contre le dilemme que voici : Le gouvernement, pour prix de ses actions d'éclat, lui a décerné une arme d'honneur, mais le préfet du Gard lui défend de la porter!

— Je lisais, il n'y a pas longtemps, reprit M. Denis, en homme exact et qui compte avec soi-même, les prix d'adjudication de cette vente la

Jariette. Ils contiennent tout un enseignement. Le va-et-vient de l'estime publique se trouve tout entier dans ces prix, qui ne sont pas de pure fantaisie : — Le pape Pie VII qui se plaint doucement des violences dont on l'accable, à 225 francs. — La signature de Molière sur un acte notarié, 950 francs. — Le Molière de M. de Trémont, au bas d'une page où il s'agissait de comédie, n'a été vendu que 450 francs. — L'Empereur à Marie-Louise, une lettre écrite en 1820, et qui n'a pas été remise à son adresse, 1,200 francs! — Le Rabelais, 510 francs. — Le Racine, 490 francs. — Une signature de Richelieu au roi Louis XIII, pour le remercier du chapeau de cardinal, 750 francs. — Que voulez-vous? Robespierre à Saint-Just, 250 francs. — Quelques lignes de mademoiselle Robespierre au bas d'un portrait de son frère, 112 francs!! — Et ce pauvre Sanson, l'exécuteur des hautes-œuvres de ces messieurs, qui ne s'est vendu que 19 francs!

Voulez-vous une preuve authentique du nouveau prix des autographes? Voici : une lettre du Père Jean Suffren, confesseur de la Reine, racontant comment la Reine et le Roi se sont réconciliés, s'était vendue 4 francs à la vente de M. l'abbé Lacoste, curé de Saint-Laurent; à ladite vente la Jarriette, elle a

trouvé acquéreur à 140 francs, dix francs de plus qu'une charmante épître adressée au Roi par madame de Pompadour. Une petite lettre, un simple billet de la Reine à madame la princesse de Lamballe, avec un *bonjour* de M. le Dauphin..., 700 francs. A la bonne heure! on n'est pas impunément chez nous une reine, un martyr, un roi que tue à coups de pied le savetier Simon! 700 francs, c'est pour rien. Les lettres du roi Louis-Philippe ont aussi beaucoup gagné; en voici une de sa très-belle et de sa très-ferme écriture, à 167 francs. — Massillon, 185 francs. — Mazarin, 122 francs. — Une perle, une grâce, une aimable merveille, une des plus jolies fables de la Fontaine : *La Jeune Veuve,* adjugée à 300 francs! Inédite, son libraire ne lui en eût pas donné ce prix-là.

Plusieurs lettres galantes des maîtresses de M. le Régent : madame de Parabère aux yeux grenadins, madame d'Argentan, surnommée le petit Corbeau brun. Ça jasait, ce monde-là, comme des pies borgnes. Beaucoup de grâce et peu de vertu, beaucoup d'esprit et peu d'orthographe.

SAINT-GELAIS. — On vous disait tout à l'heure l'empressement des amateurs à se rendre au milieu de la caverne où se sont vendus si longtemps les plus beaux livres; je voudrais maintenant vous

donner une idée approchante de la furie et de l'empressement des amateurs, aussitôt qu'un nouveau catalogue annonce à ces furieux : *les Cent histoires de Troye; la Danse aux aveugles;* le *Coquillart;* le *Villon;* le *Théophile; la Chronique du petit Jehan de Saintré,* ou le *Pantagruel* de 1552; ou encore *les Cent Nouvelles nouvelles,* publiées par Antoine Vérard, libraire sur le pont Notre-Dame en 1486. A la seule annonce de ces merveilles, soudain la joie et la terreur remplissent de très-bonnes maisons que je pourrais dire : les femmes épouvantées de cette brèche à l'humble fortune du foyer domestique, et les hommes effarés par cette immense convoitise. Or plus la vente approche, et plus nos amateurs font feu, comme on dit, des quatre pieds.

La vente est *au comptant,* c'est la loi, chacun le sait, jusqu'au jour où quelque banquier intelligent ouvrira un crédit aux amateurs de livres, pour leur venir en aide aux moments difficiles, et ceci, pour le dire en passant, serait une spéculation très-sûre et sans aucune chance de perte ou de procès. Donc... *au comptant,* c'est écrit.... On ne saura jamais toutes les peines que contient pour la race honnête et pauvre des bibliophiles, ce mot critique : *Au comptant!*

Le poëte, attiré par les grâces du mois d'avril naissant, sitôt que la vente approche : — Or çà, se dit-il, finissons mon livre, achevons mon drame, si nous voulons acheter quelque chose à Techener! » Le médecin, pour la même cause, se hâte de guérir son malade; l'avocat cesse enfin de demander la remise de sa cause; il plaide, il plaide à merveille, non pas pour l'argent qu'il attend de son client, mais pour certain recueil généalogique des rois de France, qu'il voudrait acheter. Que de vœux! que de souhaits! de politesses et de prévenances! Le neveu se rappelle (*au comptant!*) que c'était il y a huit jours la fête de son bon oncle, et il lui porte un compliment en vers! Il y a des maris qui permettent à leur femme de lever deux robes chez le marchand, à condition qu'il leur sera permis d'acheter les *Adages de Pierre Gringore*, ou *les Emblèmes d'amour*, gravés par Albert Flament. Plus d'un petit capitaliste accourt à la Bourse en toute hâte, affirmant qu'il a entendu dire que le Crédit mobilier était en hausse, et il vend... *dix mobiliers*. Un autre, assez malheureux de faire un barbarisme, achète en secret *cinquante Lyon*, dans l'espoir que ces cinquante Lyon le mèneront au *Cicéron d'Amsterdam de* 1665. C'est une furie au camp des amateurs de livres; on ne dort plus, on

mange à peine, enfin les têtes les plus fières se courbent devant M. le commissaire-priseur.

Retiré dans son antre, et mystérieux comme un des sphinx de Sébastopol, très-étonnés de se voir à la porte des Tuileries, le libraire Potier dresse en triste secret la liste de ses achats. M. Labitte, une des gloires du quai Voltaire, autrefois professeur de rhétorique et libraire aujourd'hui, se promet de suivre à la piste Eschyle, Euripide et Sophocle; son voisin France est un amateur des livres de la Révolution; maître Aubry se glisse en tapinois dans la foule, et se tient coi, semblable au *formica-leo* dans son entonnoir. Au grand galop de ses chevaux accourt le fils de Crésus. Crésus lui-même, en vieille houppelande pleine de poches pareilles à des gouffres, entrera tout à l'heure et s'assiéra à sa place accoutumée! Allant et venant, semblable au limier qui tient sa proie, admirez, s'il vous plaît, ce jeune homme à l'air martial; c'est Apollon bouquiniste. Il a fait du quai Voltaire son Lucretile, et du pont Neuf son portique d'Octavie. Il est redoutable aux plus féroces acheteurs; il est redouté des plus habiles; il a trouvé... des trouvailles qui ont désespéré M. Barbier, l'*aléthophile,* et qui auraient fait honneur à Ménage, à M. Huet, évêque d'Avranches, à M. Conrart, au Père Lelong.

N'oublions pas le lion *quærens quem devoret*, ce terrible Pierre Deschamps. N'oublions pas ces deux furets du format in-quarto qui s'avancent, à droite, à gauche, et font semblant de ne pas se voir : MM. Charavay et Laverdet (mort depuis, laissant une excellente réputation de science et de bonne foi); ces deux-là méprisent les livres imprimés; *l'imprimé* leur fait pitié; ils sont, l'un et l'autre, amateurs d'autographes. L'inconnu les appelle et les attire. Ils donneraient *la Grande monarchie de France*, composée par Claude de Seycescel en l'an mil cinq cent dix-neuf, *la Chronique de Clotaire, roy des Françoys, et de sa très-illustre espouse, madame saincte Radegonde.* Laverdet et Charavay! Ils donneraient *le Rosier des guerres, compilé par le feu roy Loys unziesme de ce nom*, avec *la Singerie des huguenots, marmots et guenons de la nouvelle décision théodebezienne*, pour une lettre de la main de madame de Sévigné, pour une page inédite de Voltaire.

Justement, dans ces premiers huit jours du mois de Marie, au même catalogue... ô regrets éternels! le *priseur* sans pitié devait livrer au feu... des enchères une page de Bossuet, une signature de Jean Calvin le brûleur, une ligne de Charles IX l'égorgeur!... Il y avait aussi du Fénelon, du François

de Sales, du La Rochefoucauld, du Louis XIV, enfin deux lettres en latin de Philippe Mélanchthon, dont Bossuet avait fait un si doux portrait dans son *Histoire des Variations.* — Surtout, et voilà ce qui attirait nos deux camarades, le susdit catalogue (ô songe!) annonçait une lettre inédite de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, 21 *ventôse an IV de la République une et indivisible.*

Pièce curieuse signée : *Salut et respect,* BUONAPARTE, adressée *au citoyen Letourneur, président du Directoire exécutif.* « J'avais chargé le citoyen Barras d'instruire le Directoire exécutif de mon mariage avec la citoyenne Tascher Beauharnais; la confiance que m'a montrée le Directoire dans toutes les circonstances me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions; c'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie, c'est un gage de plus de ma ferme résolution de ne trouver de salut que dans la République. »

Certes, cette lettre convenait fort au susdit Charavay, qui l'eût ajoutée à soixante lettres d'amour, et de l'amour le plus brûlant, adressées par le général Bonaparte, nous avons presque dit le sous-lieutenant Bonaparte, à la dame de ses pensées. Cela brûle, et l'on pourrait écrire au premier feuillet

de cette correspondance incendiaire l'épigraphe des lettres de Mirabeau à Sophie : *Vénus tout entière a quitté Chypre et s'est ruée en nos cœurs.*

Et plus l'heure avançait, plus le jour de la vente était proche, et plus arrivaient les commandes de toutes les parties de l'Europe. Il en venait du British Museum et de la place Royale; il en venait de Guernesey et de Stockholm, de Bruxelles et de Rome; il en venait, qui l'eût dit? de la Sicile et de Naples. Philadelphie et New-York en voulaient leur part; l'Allemagne réclamait la sienne!

Il se leva enfin, et surtout il se coucha, ce dernier soleil, qui tenait ces cœurs émus, toutes ces âmes attentives! A huit heures frappantes, après un dîner fait en toute hâte, vous eussiez vu toute cette foule à la porte de la salle Sylvestre! O quelle épouvante! hélas! quel étonnement! O dieux et déesses, quelle misère! La porte était fermée, et, par la fenêtre entr'ouverte, cette foule enfiévrée a pu voir... qu'elle ne voyait rien! C'en était fait; semblables à un vol de canards avertis par un oiseleur maladroit, ces beaux livres catalogués, proclamés, annoncés, tant promis, avaient pris leur vol pour ne plus revenir! Ces poëtes charmants, ces historiens des vieux âges, ces romanciers des belles époques, ces philosophes, ces courtisans,

ces goguenards, ces enchanteurs, ces chansonniers, ces prime-sautiers, ces fantaisistes, l'esprit latin, l'esprit gaulois... ils s'étaient dispersés ; on ne les reverra plus dans le même ordre et sur les mêmes tablettes, ces chefs-d'œuvre de l'artiste et de l'ouvrier, ces échos des grands siècles, ces rires et ces larmes, ces gaietés, ces plaintes, ces prières chargées de peintures, ces missels changés en images, ces lettres sur lesquelles tant de mains puissantes et charmantes avaient laissé leur empreinte et la trace de leur pensée, tout cela était parti. Dans l'intervalle, un plus riche, un plus habile, un plus heureux était venu qui avait emporté (*au comptant* de cent quinze mille francs), en grand triomphe, tous ces miracles.

Et vous voyez d'ici les douleurs, vous entendez les cris, les plaintes, les intimes frémissements, le triste retour de nous tous dans nos maisons privées de cette espérance. Déjà (dérision ! ce sont là de tes coups, Fortune !) nos livres avaient fait place aux nouveaux venus ; nous avions déblayé (précaution ridicule !) certain petit coin de certaine tablette, où le volume attendu devait briller tout à son aise. Hélas ! vain espoir ! chacun s'en revint la tête basse, en songeant, celui-ci à sa montre d'or qu'il a mise en gage, celui-là aux deux

plats d'argent qu'il s'est volés à lui-même, et ce troisième, au petit cheval qu'il a refusé à son fils unique! Ah! malheureux! malheureux! malheureux!

Non, jamais pareille déception n'avait frappé les bibliophiles, les bibliolâtres et les bibliophobes, depuis le jour où la ville de Rouen, qui n'en avait que faire, achetait à M. Leber, pour cent mille francs, sa collection de pamphlets; depuis le jour où M. Coquebert de Monbret donnait à sa ville natale trente beaux volumes qui représentaient cent trente mille pulsations des cœurs lettrés; depuis le jour où le roi de Bavière donnait trois cent cinquante mille francs de la bibliothèque de M. Quatremère. Et que disons-nous? Nous sommes encore tout couverts des crêpes de la bibliothèque de M. Sigongne, qui partait naguère (consolation glorieuse d'un grand exil!) pour s'ajouter aux livres incomparables d'un rare et charmant connaisseur.

A ces mots, M. le Président de Verneuil : En voilà bien assez pour un jour, messieurs, la séance est levée et les prés ont assez bu.

SEPTIÈME JOURNÉE.

A la septième séance, il advint que, par hasard, M. DE LA CONTRIE eût les honneurs de la présidence. Elle appartenait, comme tous les pouvoirs de ce bas monde, au premier occupant.

— Messieurs, dit-il, savez-vous que nous prenons, à notre insu peut-être, la forme du dialogue, si chère au maître Aristote et continuée par Cicéron? *Je viens d'achever, écrit-il à Lentulus, trois livres des Orateurs, à la façon d'Aristote*[1], et j'imagine que nous ne saurions suivre un plus magnifique sentier. Quelle définition plus admirable de la parfaite amitié : *confirmée par la ressemblance des mœurs?* Comme il jugeait d'un mot les plus grands hommes! et qui de nous, sinon les historiens de profession, parlant de César, n'a cité cette belle parole de l'orateur romain s'adressant en personne à Jules César :

Nihil habet nec fortuna tua majus quam ut possis : nec natura tua melius quam ut velis conservare quam plurimos.

Toutefois, prenons garde à ne pas nous égarer

[1] Tres libros suos de Oratore dialogo exarasse, more Aristoteleo.

sur les traces de ce grand homme. Il s'écartait souvent de ce qu'il voulait dire et ne concluait pas volontiers. Dans ses dialogues *De la nature des dieux,* il rapporte une dispute entre Balbus, philosophe stoïcien, l'épicurien Velleius, et l'académicien Cotta. Chacun défend de son mieux son sentiment sur la doctrine de la Providence : le stoïcien la démontre, l'épicurien la réduit à néant, pendant que l'académicien, plein d'irrésolution, va de l'un à l'autre et ne conclut pas.

En un mot, revenons à notre proposition : que pour quelques joies très-rares que rencontre en son chemin l'écrivain, la plupart du temps il ne voit que ruine et misère. Le plus léger malentendu peut tout perdre, un mot malsonnant vous rend à jamais ridicule. Que de science et de vertus, de complaisances aussi, nous exigeons du plus simple bibliothécaire! Il est vrai que c'est un si grand titre! Anastase *le Bibliothécaire!* autant vaudrait : saint Anastase. Antonin *le Bibliothécaire!* autant vaudrait : *le martyre Antonin,* puisque l'Église ne canonise pas les martyrs. Un jour que le bibliothécaire Antonin était introduit dans la chambre du Pape, où l'on comptait une grosse somme : — Vous voyez, mon fils, lui dit le Souverain Pontife, que l'Église n'est plus dans le siècle où elle

disait : Je n'ai ni or ni argent. — C'est vrai, Très-Saint Père, mais elle ne peut plus dire à l'aveugle : Prends et lis! Au boiteux : Marche et lève-toi!

— En revanche, il n'y a rien de plus sot et de plus dangereux, reprit M. Langelier, qu'un bibliothécaire ignorant. Il y en avait un à Metz, qui recevant la visite d'un savant polonais, très-bon latiniste, lui répondit : Monsieur, pardonnez-moi, je ne sais pas un mot d'allemand. Ce même homme était convaincu que Sénèque était un docteur en droit canon, pour son traité *De beneficiis,* qu'il traduisait ainsi : *Traité des bénéfices.* Il croyait que la Morée était le pays des Mores ; un jour même il chercha sur la carte : la *démocratie* et l'*aristocratie,* entre la *Dalmatie* et la *Croatie.* Rappelez-vous aussi cet autre amateur qui prenait *Ambro* pour un voleur. *Ambro* voulait dire un peuple, à savoir, les Ambrons, dans les Gaules. Il était le cousin germain de ce bon religieux qui baptisait les enfants : *In nomine patria, filia et spiritus sancta,* ce qui mit en doute, un instant, les docteurs de la bonté d'un pareil baptême.

Un autre ignorant, c'était le fameux Baronius, bibliothécaire du Saint-Siége apostolique. Il prenait le *syriaque* pour de l'hébreu ; il confond *Origène,* le philosophe stoïcien, avec *Origène* le mutilé ;

Macedonius de Naples avec le diacre *Macedonius*.

— Et que diriez-vous de Charlemagne, reprit SAINT-GELAIS? Celui-là, certes, était un grand prince. Il a cependant placé la ville de Constantinople dans la Bithynie, oubliant qu'elle est dans la Thrace. Ainsi, saint Basile a fait descendre le Danube des Pyrénées. Saint Épiphane a mis l'embouchure du Gange au détroit de Gibraltar. Sandoval, l'historien de Charles-Quint, a pris Choron, ville de la Morée, pour Chéronée, ville de la Béotie. Et Virgile, en quatre vers dont voici le dernier :

Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Virgile, inspiré par Auguste, a supposé que Pharsale, ville de Thessalie, était voisine des champs de Philippes, dans la Macédoine, et qu'ainsi la plaine célèbre où tombèrent les derniers Romains, Brutus et Cassius, était voisine de Pharsale, célèbre par la défaite de Pompée et la victoire de César.

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en trois jours...

disait Racine en son *Mithridate*. — Oui, j'en doute! s'écriait le grand Condé, sans s'occuper s'il troublait la représentation de *Mithridate*.

— Et que dites-vous, monsieur le Professeur, de la traduction d'un moderne, à propos de César?

« César a remporté cinquante victoires » : *bis sinistra manu prœliatus ;* notre homme a traduit par : *il a combattu deux fois de la main gauche*, en vrai manchot ! Or presque tous les historiens de Jules César ont copié cet aimable contre-sens. Il fallait dire : « En quarante combats il n'a perdu que deux batailles. » *Sinistra manu prœliari* veut dire, en effet : perdre la bataille.

— Alors, s'il est vrai qu'il en soit ainsi, et qu'un célèbre académicien d'autrefois ait pris les *Capitulaires* de Charlemagne pour les lois d'une Église dont Charlemagne était l'évêque, de quel droit reprocher à l'auteur de *l'Ane mort* son fameux *cardinal des mers?* comme si la langouste et le homard étaient vêtus de pourpre au milieu de l'Océan !

Ainsi criait VITRUVE ; et de rire.

— Au fait, répliqua notre ami le PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE, on trouverait dans Cicéron lui-même, et presque à la même page, dans le livre III *De officiis : le Sénat romain qui n'a jamais séparé l'utilité de la majesté. Véritablement, mieux vaudrait se fier à l'honneur des écumeurs de mer, qu'à la bonne foi du Sénat*[1].

[1] « Qui nunquam utilitatem a dignitate sejunxit, » et quelques lignes après : « Piratarum melior fides quam Senatus. »

— Vous avez oublié, monsieur, reprit le bon Denis, parmi tous ces bibliothécaires, un brave homme bien malheureux.

Peu d'existences littéraires ont été plus tristes que celle d'un certain Laurent Béger, bibliothécaire de l'électeur palatin en 1679. Cet électeur palatin, fatigué d'aimer trop longtemps son épouse légitime, la landgrave de Hesse, et se sentant très-épris de la baronne de Degenfeld, une fille d'honneur, se mit à consulter dans tous les livres de sa bibliothèque les passages des auteurs sacrés et profanes qui semblaient autoriser le divorce, ou tout au moins la pluralité des femmes. Il fut longtemps à ce travail. Il fallait chercher dans le *Tractatus tractatuum*, les *Acta Sanctorum*, les vingt tomes des *Conciles*, la grande *Bibliothèque des Pères*, les œuvres de *Tostat*, la *Bibliotheca maxima pontificia* du *Rocaberti*, et tous ces piliers des grandes bibliothèques. Enfin, le prince amoureux ayant achevé ce travail de géant, confia ses notes à son digne bibliothécaire Laurent Béger, avec ordre et prière d'en faire un Traité de la polygamie. Aussitôt Laurent Béger se mit à l'œuvre, et son livre étant achevé, comme il n'osait pas le signer de son nom, il se cacha sous le manteau de *Daphnæus Arcuarius*. Donc voici comme il s'y prit : il supposa qu'il

s'appelait Beger, du mot *bogen*, qui signifie en allemand un *arc*. L'arc étant donné, il en fit *arcuarius*, comme il fit de son petit nom Laurent, *Daphnæus* (δάφνη), un laurier. Mais qui diable eût été chercher sous ce laurier, sous cet arc, en latin allemand, le pauvre Laurent Béger?

Mais aussi quelle mouche le piquait de signer, même en énigme, un livre si dangereux? En effet, sitôt que le livre est publié et relié en vélin, des mains mystérieuses l'adressent aux principales librairies de l'Europe, et comme on le donnait pour rien, et que d'ailleurs il était bien fait, le *Traité de la polygamie* eut bientôt trouvé des lecteurs. Il en trouva surtout dans les Églises protestantes; Bossuet en a parlé dans sa célèbre et très-éloquente *Histoire des variations*. Mieux encore : le landgrave de Hesse, aussitôt qu'il comprit que le livre avait des sectateurs, franchit le pas, et se faisant protestant, fit entrer par un divorce sa maîtresse dans son lit. Pensez donc au scandale ! Au même instant, les femmes et les filles crient haro contre l'auteur du *Traité de la polygamie*. En vain le landgrave eût voulu défendre son complice. Laurent Béger s'enfuit à Rome, où il fut reçu par les Romaines à coups d'étrivières. De Rome il revint en Allemagne, espérant que la tempête était passée; il y trouva la

même indignation. La première femme du landgrave ayant appris que Daphnæus Arcuarius avait osé se montrer sur la place publique, le fit rouer de coups. — Au moins, se disait le pauvre homme, la nouvelle landgrave et son mari auront-ils pitié de moi.... Le landgrave et sa femme répondirent que s'il restait vingt-quatre heures dans leurs États ils le feraient pendre. Accablé de misère, il mourut sur le grand chemin. Les princes d'Allemagne firent brûler son livre par la main du bourreau. Le Parlement de Paris le condamna au feu. A ces causes, on en fit une seconde édition sous ce titre inattendu : *les Triomphes de la polygamie, Polygamia triumphatrix. La polygamie est un cas pendable,* disait Molière en songeant à ce malheureux triomphateur.

— Ces farces misérables, reprit ALBERT SONGE-CREUX, que font les puissances de la terre aux écrivains de bonne foi, m'ont toujours semblé de grossières inepties. Après que le célèbre Bodin eut démontré dans son livre, *De la République,* l'excellence de la loi salique, et que la royauté d'une femme est chose contraire à l'honneur des couronnes, Élisabeth, reine d'Angleterre, appela Bodin à sa cour. On n'allait pas vite à Londres, en ce temps-là; l'Océan grondait, l'hiver sévissait de

toutes parts. Bodin attendit six semaines, dans une mauvaise auberge, le bon plaisir de la reine. A la fin, il obtint son audience. Il arrive, il se prosterne, on le relève, et la reine, avec un soufflet de sa main osseuse : — *Apprenez,* dit-elle, *maître Bodin, que vous n'êtes qu'un badin.* Il s'en revint comme il était venu; mais, depuis ce temps-là, il devint si grand républicain, qu'il emprunta désormais la prière de Thomas Howard, duc de Norfolk : au lieu de dire dans l'*Oraison dominicale : Que votre règne arrive,* il disait : *votre république.* Le mot *roi* lui eût écorché la bouche, et le roi fit tomber sa tête.

Pierre de Cornu, demandant la parole :

— Il me semble, dit-il, que voilà l'heure ou jamais de conclure, à la façon non pas de Cicéron, mais d'Aristote, qui était un plus grand logicien. Donc, il y avait dans Paris, en 1662, au plus beau moment du règne et de l'inauguration de Versailles naissant, quand les hommes et les femmes célébraient à l'envi les adultères de Louis XIV, un beau jeune homme appelé Claude le Petit, bien fait de sa personne, écrivant de jolis vers, et menant, au jour le jour, une heureuse vie entre le jeu et l'amour. Il était le fils d'un tailleur, et même il était connu de Poquelin le père, qui l'aimait parce

qu'il était jeune et gai. Malheureusement le jeune homme eut une dispute, et bel et bien tua son adversaire d'un coup d'épée. Un gentilhomme n'eût pas mieux fait. Il prit la fuite, et de Rome à Madrid il mena la vie errante, abandonné à toutes les passions. Quand il crut son affaire apaisée, il revint dans Paris, se réconcilia avec son père, et malheureusement reprit la plume, employant dans ses nouveaux discours tout ce qu'il avait appris dans ses voyages : le rire à propos de tout, le mépris des choses saintes, la satire des hommes, et le conseil aux gouvernements qui n'en demandent pas.

Le danger était grand, l'abîme était proche; on n'a jamais aimé les faiseurs de satires et de chansons. Si vous riez, que ce soit à vos propres dépens. Cependant, de la ville à la cour, circulaient des cantiques dignes de Bussy et de ses complices. Ceux-là qui étaient des gentilshommes très-bien apparentés, ducs et pairs, ou fils de maréchaux de France, n'avaient guère à redouter que la Bastille et le mécontentement du roi; mais un simple rimeur, fils d'artisan, s'il est pris, il est perdu. Claude le Petit se croyait si bien caché, que rien ne le troublait dans ses chansons.

Mais le jour de la Fête-Dieu, voici que passe en grand appareil, sous un dais de mille louis d'or, la

procession de l'église Saint-Louis, dans un quartier plein de ferveur. Le vent chassa par une fenêtre entr'ouverte, au cinquième étage, sous les toits, un brouillon des chansons que recherchait M. le lieutenant criminel. Un prêtre irrité ramassa ce triste feuillet, et désignant du doigt la fenêtre, il remit au commissaire ce papier accusateur. La justice était prompte. Elle frappe à la porte mal fermée; elle entre, elle s'empare à la fois du poëte et de ses chansons. Hélas! voilà Claude le Petit dans les prisons du Châtelet! Ces prisons du Châtelet ont laissé un souvenir abominable. Elles étaient la plus horrible peine après la mort : *citra mortem.*

Au bout d'un mois de ce supplice, le Petit, dûment atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine, était conduit nu, en chemise et la corde au cou, par l'exécuteur de la haute justice, dans un tombereau, au devant de la porte principale de Notre-Dame de Paris. Après l'amende *honorable,* il était mené à la place de Grève, « où il aurait le poing droit coupé, puis attaché à un poteau et brûlé vif avec son poëme, et les cendres jetées au vent ». Le libraire étant battu et fustigé, nu, de verges, et banni de la ville. *Signé :* DE MESMES, et plus bas : DU TILLET.

— Cet horrible hasard qui livra Claude le Petit

au bûcher (c'est maintenant VILLON qui parle) nous rappelle à la même époque, et dénoncé par un accident tout semblable, un malheureux homme appelé Simon Morin. C'était un illuminé, quoique bas-Normand, qui possédait une très-belle écriture, et se fit écrivain public dans le charnier des Innocents. Là, il vivait de peu de chose et de rêverie. Il devint amoureux de Jeanne Honatier, la bouquetière, une aimable et vaillante femme. Il en eut des enfants, et ce petit monde était assez heureux, lorsque Morin s'avisa d'écrire un livre intitulé : *Pensées de Morin,* comme on disait : *les Pensées de Pascal.*

Les Pensées de Morin causèrent un certain scandale; et le lieutenant de police envoya prendre le nouveau saint Paul, prêchant une religion nouvelle à son profit. Morin prit la fuite à temps, et disparut avec sa famille dans l'île Notre-Dame, en quelque obscure maison où pas un ne songeait à le chercher. Deux ans après, par un soir d'hiver, le commissaire Picard, revenant de chez un ami où il avait soupé, accompagné de son clerc et de son laquais, rencontre un petit garçon, les cheveux bouclés, et tenant de sa main bleuie par le froid un bout de chandelle allumée, afin de s'éclairer dans la rue. Hélas! la chandelle, en guise de lanterne, était entourée de la première feuille du livre

excommunié, et l'on pouvait lire distinctement sur ce triste fallot : *Pensées de Morin.* Il n'en fallut pas davantage au commissaire pour suivre à la piste ce malheureux. Le garçon, interrogé, répondit qu'il était en effet le fils de Morin; son père l'avait envoyé pour chercher un pain à crédit; mais il revenait les mains vides. — Eh bien, dit le commissaire, allons, vous souperez ce soir. Ils arrivent dans le taudis du bonhomme. — Ami, lui dit le commissaire, ne craignez rien, j'ai lu vos *Pensées*, et je les sais par cœur. Mais si vous avez quelque exemplaire à me céder, j'y mettrai le prix.

Toute l'édition, imprimée chez Claude Merlot, au coin de la Bucherie, à l'enseigne des *Vieilles Étuves*, était cachée au fond d'une cave. En vain Morin et sa femme et les deux enfants veulent se défendre. On le jette à la Bastille, on lui fait son procès; on le déclare hérétique et possédé du démon : *ses Pensées étant écrites contre toutes les lois et contre toute vertu.* En conséquence, et vu l'énormité des crimes dont ledit Morin et *ses complices* sont chargés, furent condamnés par M. le premier président de Lamoignon (hélas!) : Morin à l'amende honorable, en chemise, la corde au cou, et brûlé vif avec son livre : *Pensées de Morin : ensemble ses écrits et son procès, et les cendres*

jetées aux vents. Quatre sectateurs dudit Morin, *conduits et attachés à la chaîne pour servir le roi à perpétuité comme forçats dans ses galères.*

Mais voilà ce qui est plus horrible. La jeune et vaillante épouse de Morin, la bouquetière au beau rire, « conduite au lieu d'exécution, battue de verges par l'exécuteur de la haute justice, flétrie d'un fer chaud marqué de deux fleurs de lis, et bannie à perpétuité avec Claude Morin son fils. » Avant d'aller à l'échafaud, le malheureux fut conduit dans la chambre de la question, dépouillé, torturé, interrogé. Au milieu des flammes il criait : Jésus, Maria! Mon Dieu! faites-moi miséricorde! Je vous demande pardon!

Qui de nous cependant, trouvant dans une vente un exemplaire des *Pensées de Morin,* refuserait de lui donner l'hospitalité de sa maison?

— Quant à moi, dit Bernard, qui ne parlait guère, je puis vous dire une histoire authentique de la façon dont les livres étaient traités, même avant toute condamnation. M. le chancelier Séguier (et pourtant celui-là aimait les livres, témoin tous ceux qu'il a laissés) vit un jour entrer dans sa maison M. Scipion Dupleix, historiographe de France, un écrivain qui certes n'était pas le dernier venu. — M. Dupleix portait sous son bras deux gros

manuscrits sur les *libertés de l'Église gallicane*, qui représentaient quinze ans de sa vie et de son labeur. Il avait aussi dans sa poche un cahier moindre intitulé : *Libertés de la langue françoise dans la pureté du style, ou Observations sur les remarques de M. de Vaugelas.* Donc, notre homme est introduit chez M. le chancelier, et demande un privilége, ès fins d'imprimer ou faire imprimer ses *Libertés de la langue françoise* et ses *Libertés de l'Église gallicane.* En même temps il déposait sur le bureau de Monseigneur ces enfants de son loisir.

« Monsieur, reprit le chancelier, voulant vous traiter favorablement, je ne vous ferai pas attendre. » Et sonnant ses deux hoquetons, il leur donna ses ordres à l'oreille. Ceux-ci emportent toutes les *Libertés* du bonhomme, et M. le chancelier l'interroge avec bonhomie sur les infidélités de son Histoire de France, que M. le maréchal de Bassompierre a si cruellement relevées dans ses Mémoires. Au bout d'un instant, M. Dupleix se défendant de son mieux, soudain, du milieu de la cour de la chancellerie, s'élève une épaisse fumée, et M. le chancelier, d'un visage calme et souriant :

« Monsieur Dupleix, remerciez-moi et félicitez-vous. Voilà tous vos rêves en fumée. »

A ces mots il sortit, content de son crime... M. Dupleix, atterré, descendit l'escalier du maître des lois. Les hoquetons l'attendaient dans la cour et lui demandèrent : la bonne main.

Que dites-vous de ce nouveau supplice? Il me semble que si j'avais à choisir, mieux vaudrait la passion de Morin que les mépris de Scipion Dupleix.

— Quant à moi, reprit M. DE VERNEUIL, je ne voudrais ni de la honte ni du supplice. Et pourtant, rien n'est impossible à ces bourreaux de la pensée humaine. On a vu des traités de paix déchirés en lambeaux par des populaces furieuses. Ces Libertés de l'Église gallicane livrées à ce misérable bûcher sans que le magistrat en ait lu une seule page, me rappellent le supplice infligé par le pape Pie II à la *Pragmatique sanction*, qui contenait en germe toutes les libertés de l'Église gallicane. Après la mort du roi Charles VII, il plut au roi Louis XI, son successeur, de rendre au Siége apostolique l'empire absolu sur l'Église; alors le Pape, à cette nouvelle inespérée, ordonna que la Pragmatique sanction fût traînée et fouettée à travers la Ville éternelle. Ainsi Xerxès avait fait fouetter l'Hellespont.

— Avant de nous séparer, dit le président, je

demande à Vos Seigneuries quel est, à votre sens, le plus beau titre de livre que vous connaissez?

— C'est facile à dire, s'écria GEORGE, le nouveau venu : les *Méditations poétiques!*

— Et savez-vous, demanda M. de Verneuil de sa voix claire et qui tirait sur le dédaigneux, le plus vilain titre qu'un livre puisse porter? J'en sais un; mais je vous donne huit jours pour répondre à ma question.

Sur quoi chacun rentra dans son logis, les uns par le pont Neuf, les autres par le quai Voltaire, où M. Potier tient sa librairie; celui-ci, par la rue de l'Arbre-Sec; cet autre enfin par l'atelier de Bauzonnet.

Justement, le célèbre relieur mettait la dernière main à ce bel exemplaire du *Roman de la Rose*, écrit sur vélin d'agneau (1477), orné de quarante-quatre miniatures en grisaille. Hélas! ce fut la dernière œuvre du grand artiste remplacé par son gendre Frantz. Bauzonnet pouvait dire à son tour :

Ici finist le Roman de la Roze,
Bien est temps que je me repose!

HUITIÈME JOURNÉE.

— Savez-vous, disait ce jour-là VITRUVE à Quintilien, que nous aurions grand tort d'innocenter les fils de Luther des crimes et des violences dont nous accusons les catholiques? Ils se valent, les uns les autres, pour la méchanceté. Ce fameux Luther, qui parlait si bien, qui a défini la confession : *la boucherie des âmes,* il a dépassé dans l'injure et la violence les plus terribles blasphémateurs. *Le Pape est sorti du derrière du diable!* une belle injure que Voltaire lui emprunte à propos de Fréron. *Le Pape est l'Antechrist*, *le destructeur du christianisme, le ravisseur des âmes, le plus grand de tous les maquereaux. Il faudrait mettre au gibet les cardinaux, la langue attachée à leur chapeau. Le roi Henri VIII est une pourriture. Anes, pourceaux, chiens, idolâtres, Turcs,* autant de noms pour les ennemis de Luther; *ivrognes, furieux, enragés, bêtes, taureaux, pourceaux,* voilà les catholiques, et les catholiques répondaient dans le même style.

Partout la violence et la mauvaise foi. Des deux côtés, chacun faisait son cantique :

L'air demande à les étouffer,
La terre à les réduire en cendre,
Et justice à les faire pendre.

Voici ce que chantent les écrivains catholiques :

Va, coquin, insolent, sans âme,
Brutal, arlequin, cornichon,
Indigne d'honneur, homme infâme,
Pourceau de race de cochon.

Calvin est encore plus méchant. Il était sobre, actif, vigilant, et jaloux de son autorité à ce point qu'il eût mis le feu aux quatre coins de la ville pour se défaire d'un rival. Ainsi, quand ces grands hommes voulaient être injurieux, ce n'était pas le mérite et le talent qui leur manquaient. On parle encore aujourd'hui, avec une juste horreur, du supplice d'Étienne Dolet; mais le supplice de Michel Servet, assassiné par Calvin, est un crime abominable. Il n'y avait rien de plus charitable et de plus doux que le docteur Michel Servet. Très-savant, il savait le latin, le grec et l'hébreu, la philosophie et la théologie scolastique. Il avait fait un livre contre la Trinité, que tous les libraires refusèrent d'imprimer, et s'était retiré à Vienne, en

Dauphiné, où il exerçait la médecine, avec grand profit pour les pauvres gens. Cependant, Calvin le surveillait du fond de son Église de Genève, et le faisait dénoncer comme hérétique au grand vicaire de l'archevêque de Vienne, qui lui commanda de se rendre au château du Roussillon. Le procès étant instruit par-devant l'inquisiteur, Calvin fournit les preuves que l'on cherchait. Et lorsque enfin le malheureux Servet, forcé de fuir la ville de Vienne où chacun l'honorait, se rendit à Genève, il trouva dans Calvin un ennemi implacable et caché.

Le procès fut très-long, plein d'injures du côté de Calvin, Michel Servet restant dans la réserve et le respect devant le *pape de Genève*. Il fut condamné pour crime d'hérésie, en ces termes :

« Condamnons Michel Servet au pilori et brûlé tout vif avec son livre. » Ainsi fut fait. Savez-vous rien de plus cruel dans toutes les vengeances des catholiques? Non pas, certes; laissons à chacun son crime et son bûcher. Ces violences avaient pénétré dans les âmes les plus agrestes. Malgré son sauf-conduit signé de l'empereur Sigismond, Jean Huss, dont le plus grand péché, disait-il, était d'avoir perdu son temps à jouer aux échecs, fut brûlé par le concile de Constance. Il était lié au sommet d'un bûcher de vingt coudées,

lorsqu'il vit accourir, d'un pas chancelant, une bonne vieille, courbée sous le poids des années. Elle portait dans son tablier un petit fagot de sarment, dont elle se priva pour ajouter un peu de flamme à la flamme envahissante du bûcher. *O sancta simplicitas!* s'écria le martyr en levant les yeux au ciel. Il en dit plus, d'un seul mot, que ces diseurs d'injures que nous relevions tout à l'heure, et sans doute le grand Bossuet se rappelait cette belle parole quand il disait, à propos des anabaptistes et des sociniens : *Plus le droit est certain, plus la modération est nécessaire.*

— Toujours est-il, reprit QUINTILIEN, que ce fut un grand malheur quand les écrivains héritèrent des injures que se sont dites si longtemps les protestants et les catholiques. Furetière, dans un dialogue où Despréaux joue un rôle incroyable, est appelé *bélître*, *maraud*, *fourbe*, *fripon*, *laquais*, *banqueroutier*, *traître*, *saltimbanque et voleur*. De ces injures, les mœurs littéraires ont été gâtées pour longtemps, sinon pour toujours. Heureusement, en dépit de ces excès, il s'est toujours trouvé parmi nous des écrivains bien élevés. Tout d'abord il faut vivre, et le savoir-vivre est une des conditions du bel esprit. Que d'exemples d'atticisme et d'urbanité ont été donnés à nos ancêtres

par les écrivains de tous les siècles! Aspasie et Périclès ont été nos premiers instituteurs dans le grand art du bien dire. Auguste, Horace et les deux Pison ont été les instituteurs de leur temps; l'hôtel de Rambouillet, madame de Sévigné, madame de Montespan, Louis XIV, ont appris à vivre à tous les honnêtes gens du grand siècle.

Enfin quel plus admirable et plus charmant maître en l'art de vivre et de se tenir à sa place, à la première, Voltaire! Il maniait l'injure à faire peur; mais sitôt qu'il rentrait dans la bonne compagnie, il n'y avait rien de plus rare et de mieux élevé. Avez-vous lu, dans les œuvres de d'Alembert, un excellent *Traité sur la société des gens de lettres et des grands?* C'est une œuvre magistrale; rarement la prudence d'un philosophe et la modération d'un écrivain ont parlé un plus ferme et plus heureux langage. Il voyait avec peine, M. d'Alembert, les habitudes nouvelles qui poussaient les écrivains du dix-huitième siècle dans les salons des puissants, des riches, des oisifs, et il finit par en dire hautement toute sa pensée. Il faut, disait-il à ses confrères ébahis, nous rappeler que nous tenons à la bourgeoisie, et nous méfier également des grands seigneurs qui nous dédaignent et des artisans qui ne sauraient nous comprendre.

Il nous faut, disait-il encore, aimer la solitude et redouter le tourbillon du monde ; employons nos études et notre repos à rechercher l'estime de cette très-minime partie du public qui juge sans trop de bruit nos moindres productions : « Écrivains, mes frères, ayez soin avant tout (et jamais on n'a mieux parlé), de vous attirer la considération, l'estime et le respect de vos confrères; voilà votre premier devoir, tels sont vos premiers juges, les meilleurs témoins de vos œuvres et de votre esprit; laissez-les faire, un peu plus tôt, un peu plus tard, ils vous rendront bonne justice. »

Il dit aussi excellemment : « En fait de réputations, en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd! » Et, disait le Carthaginois à son général, « les dieux n'ont pas donné à un seul tous les talents! » M. d'Alembert disait aussi : « Ne vous fiez pas au hasard, mais fiez-vous à votre mérite ; il y a bien des gens célèbres par hasard... célébrité d'un jour. » Un beau livre à faire serait intitulé : *De la charlatanerie des savants* et « des gens de lettres! » Surtout « ne confondez pas la réputation que donne le bel esprit avec la considération que donne une grande fortune! Il ne faut pas être envieux de la fortune, il ne faut pas être son flatteur. Le vrai talent se diminue

et se perd lorsqu'il prodigue ses hommages à des gens qui croient l'honorer en lui accordant un regard; honte à qui se jette aux genoux de l'homme qui devrait être à ses pieds! » Il citait aussi cette belle parole de Diderot, parlant du premier ministre, M. le duc de Choiseul : « Il voudrait bien se familiariser avec moi, disait Diderot, mais je le repousse avec le respect! »

Ce maître excellent (M. d'Alembert) portait si loin le mépris de toutes ces confusions, qu'il défendait aux gens de lettres la fréquente assiduité dans les salons lettrés : « A quoi bon ces conversations frivoles? Ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet que Descartes a découvert l'application de l'algèbre à la géométrie! Ce n'est point à la cour de Charles II que Newton a trouvé la gravitation universelle; le Père Malebranche vivait dans la retraite, et pourtant son livre est le modèle du style des philosophes! » D'Alembert, en terminant cette éloquente mercuriale, en vient à parler de l'aimable familiarité qui peut s'établir entre le poëte et le grand seigneur. Horace et Mécène étaient deux amis, mais jamais Horace n'eût songé à écrire quelqu'une de ces épîtres dédicatoires qui sont la honte et *l'avilissement des lettres*. Prenez garde à ceci : — les petits esprits n'aiment guère que

les esprits qui leur ressemblent; Corneille est négligé pour Scudéri, Boisrobert l'emportait sur la Fontaine; on a vu Pradon préféré à Racine..... Heureusement le public a bientôt fait justice de l'admiration des sots.

M. d'Alembert dit encore à ses confrères : « Méfiez-vous de la satire; il n'y a rien de plus honteux que ces insulteurs de profession dont l'art consiste à injurier la renommée et la gloire! » — « Dans les pays malheureux où la presse est esclave, écrit M. d'Alembert, la licence d'insulter les gens de lettres n'est qu'une preuve du plaisir qu'on prend à les voir insultés. Et pourquoi donc serait-il plus permis d'outrager l'écrivain qui honore sa nation, que de rendre ridicule un homme d'État qui avilit la sienne? » Il n'y a rien qui soit plus admirable que ce passage de l'*Essai sur les gens de lettres.* Quant à la conclusion du philosophe, elle est digne de tout le reste : « *Liberté, vérité et pauvreté,* voilà trois mots de grand profit que les gens de lettres devraient avoir toujours sous les yeux, comme les souverains celui de *postérité!* » « Le souverain bien, disait Descartes à la princesse Élisabeth, c'est la conscience d'une certaine perfection à laquelle nous tendrons toujours! »

Voilà le débat; tout le reste est puéril; la belle

affaire, après la plus charmante déclamation, quand vous nous aurez prouvé qu'une femme prudente y doit regarder à deux fois avant d'épouser un poëte! « On ne sait jamais ce qu'on a! Ça songe à son poëme! » Comme si le notaire ne songeait pas à son *Parfait notaire,* le marchand à sa marchandise, et l'avare à son argent!

Le loup, même en son sommeil, rêve de bergers et de bergeries; le cerf s'enfuit haletant, poursuivi par le chasseur; la meute horrible aboie en dormant. — Souffrez que je vous arrête un instant, reprit M. DE LA CONTRIE, afin de vous rappeler une histoire exquise empruntée au Versailles du grand siècle. Elle contient une leçon dont les écrivains contemporains feraient bien de profiter. Dans un voyage à Fontainebleau, du temps de madame de Montespan, le Roi disait après son dîner : « Duc de Grammont, savez-vous que mademoiselle de Simiane, l'une des filles de Madame, soit vraiment morte? — Oui, Sire. — En êtes-vous bien sûr? — Je l'ai vu descendre avant-hier dans les caveaux de Saint-Sulpice. — Alors, reprit le Roi regardant de côté et d'autre, il m'est permis peut-être de convenir que c'était la moins jolie fille que j'aie vue en toute ma vie. »... Au scrupule du Roi, madame de Montespan, madame la duchesse et

madame la princesse de Conti, M. du Maine et M. le comte de Toulouse, convinrent à voix basse que Sa Majesté peut-être avait raison.

— Si vous m'en croyez, monsieur, reprit BERNARD, pour l'honneur des lettres et des lettrés, nous toucherons légèrement à la dédicace. Elle fut presque aussi dangereuse pour le poëte que pour son Mécène. Bien des hontes sont renfermées dans ces épîtres vénales, et bien des réflexions. Scarron, un grand faiseur de dédicaces, se plaignait déjà que ce fût, de son temps, une profession perdue :

« Ils ont grand tort, ces méchants dédieurs de livres (c'est toujours Scarron qui parle), d'aller faire peur à ces nobles seigneurs jusque dans leurs chambres : ils devroient considérer que ces dédicaces, qui demandent à qui ne leur doit rien, ont quelque chose de plus rude qu'un exploit : et je ne trouve pas étrange que le Mecenas ne prenne pas tant de plaisir à se voir issu d'Hector, ou de Sarpedon, qu'il a de regret à l'argent qu'il a donné à M. l'Auteur pour s'habiller comme les autres hommes. »

Érasme, homme heureux s'il en fut, et qui n'avait besoin de personne, ayant dédié l'un de ses livres à un évêque, et l'ayant déposé bien relié entre les mains de monseigneur, celui-ci fit estimer

à l'instant même la reliure, et la paya sur-le-champ. Érasme en avait encore la rougeur à la joue. Il en fit deux vers latins en guise de conseil à ses amis les écrivains :

Franchement aujourd'hui leur fortune est petite.
Le feu de la prose et des vers
Ne fait plus bouillir la marmite.

Un de ces hume-vent, nommé Laserre (un des noms châtiés par Despréaux), ayant dédié je ne sais quel poëme à je ne sais quel seigneur, le seigneur tomba en syncope, tant il fut surpris de cette politesse. On recherche encore aujourd'hui un livre de Jean de Bertier, baron de Montrabe et premier président du parlement de Toulouse. Il avait écrit une épître dédicatoire à l'adresse du cardinal de Richelieu, mais Richelieu étant mort dans l'intervalle, il en fit une autre dans laquelle il traînait Richelieu dans les fanges, et portait le Mazarin jusqu'aux nues. L'exemplaire avec la double dédicace existe; il appartenait à Charles Nodier, qui s'en amusait souvent. Ces choses-là sont tristes et rappellent beaucoup trop le terrible axiome : *Magister artis largiter venter.*

En fait de dédicaces, on a conservé celle-ci : *A très-haut, très-excellent et très-puissant prince*

Louis le Grand Dieudonné, par la grâce de Dieu, César toujours auguste, empereur des Gaules, roi très-chrétien de France, d'Austrasie, d'Arles et de Navarre, fils aîné de l'Église, Dauphin du Viennois. Il n'oubliait pas les titres de prince, duc, marquis, comte, landgrave, vicomte, baron, seigneur souverain, seigneur protecteur, mais, chose assez risible, après avoir désigné par tant de titres pompeux ce roi dont le nom seul disait tant de choses, le faiseur de dédicace ne croyait pas qu'il fût nécessaire de se nommer et signait A. D. tout simplement.

Le discours de M. Bernart fut interrompu par le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait à la porte du petit jardin, et nous vîmes entrer le chevalier Printemps, M. GEORGE. Il était plus leste et plus riant que de coutume, et portait légèrement sur ses beaux habits un paquet de bouquins poudreux : — Essayez donc cette fois de me gronder! s'écriait M. George; j'apporte ici des trouvailles telles que pas un de vous, messieurs, ne peut se vanter d'en avoir trouvé davantage en vingt ans. Alors il nous raconta que passant par hasard dans ce labyrinthe étroit de ruelles qui circulent encore aujourd'hui sur les hauteurs de la rue Saint-Jacques, il avait découvert dans le coin d'une allée, à côté d'une

vieille seringue, la bibliothèque d'une dévote, morte en odeur de sainteté. Cette bibliothèque, il l'avait achetée en bloc, et voici toutes les choses inconnues dont il a fait plus tard, grâce à Capé, une suite de claquettes inestimables : *La boutique de l'apothicaire spirituel.* — *Encensoirs fumants de pensées mystiques.* — *Le brise-tête du dragon infernal.* — *Le couvre-sein féminin, par un chanoine de Cambray* (Douai, 1651). — *Les tapisseries économiques tissues du fil de la sagesse.* — *Le sucre spirituel.* — *Le faisceau de myrrhe* (Angers, 1525). — *Le Pensez-y bien.* — *La pieuse alouette et le pédagogue chrétien.* — *La chaîne d'or des vrais croyants.* — *Les sept trompettes pour éveiller les pécheurs,* et beaucoup d'autres dont les titres étaient arrachés. Même il avait trouvé (ces jeunes gens sont heureux!) un très-beau cahier d'une très-belle écriture, tout rempli de cantiques spirituels. Alors le voilà qui se met à chanter (il a la voix de Delsarte, mais il chante un peu moins bien) :

Deux disciples le même soir
Eurent le bonheur de le voir.
Voici comme tout arriva.
Alleluia.

Tout tristes et tout abattus,
Ils s'en allaient en Emmaüs,

Château non guères loin de là.
Alleluia.

Jésus, d'un port mystérieux,
Qui le déguisait à leurs yeux,
Incognito les aborda.
Alleluia.

— Assez! assez! cria l'auditoire. — Ne vous gênez pas, reprit le jeune homme, on pourrait vous en chanter jusqu'à demain. Un dernier couplet cependant... — Non, non, rien de plus! Et voilà comme on le fit taire, au moment où il chantait :

Mes rentes sont en paradis,
A fonds perdu je les ai mis
Entre les mains de Jésus-Christ.

Je me tais, dit-il, par respect pour mon confrère le membre associé du Caveau. Puis, ayant recueilli ses précieux bouquins, il disparut.

— Est-il heureux! le bel âge! reprit Albert Songe-Creux avec un grand soupir d'envie. Écoutez maintenant, si vous le permettez, les pages que j'écrivais avant-hier à propos d'Auguste, empereur, et d'un méchant faiseur d'épigrammes, le poëte Archias, célébré par Cicéron. Ceci s'appellera, s'il vous plaît, *le Lit du poëte Archias.*

« Quand passait dans une rue et dans les carrefours de la Ville éternelle la litière silencieuse de l'empereur Auguste, c'était un grand événement. Les plus puissants, les plus petits, se demandaient avec une certaine inquiétude : Où va le maître? Et si la litière était vide, ils s'inquiétaient encore : O Jupiter! quelle maison est menacée? Hélas! souvent la litière s'était arrêtée au seuil de quelque citoyen nouvellement marié, dont la jeune épouse avait fait envie à l'empereur! A peine le licteur déclarait ce qu'il venait chercher en ce lieu misérable, soudain s'ouvraient toutes les portes, et la dame au long voile était emportée à travers la ville, émue et silencieuse, au palais impérial. — Là s'arrêtait toute imprudente curiosité. Pas une observation, pas une plainte. Nécessairement il faut obéir au propriétaire absolu de la vie et de la mort, de la fortune et de l'honneur des cent vingt millions d'hommes qui peuplaient le monde romain. Tel était l'empereur Auguste, avant-coureur de ces tristes Césars qui devaient être la honte et l'épouvante des terres, des océans, des îles, des légions, du Capitole, en un mot du genre humain. Il avait commencé par être un bourreau, il finit par être un habile tyran, qui marchait à son but par tous les sentiers.

Le vrai nom d'Octave-Auguste est *mystère!* Jeune homme, il avait été le protégé de Cicéron, qu'il devait livrer aux égorgeurs; il avait connu Brutus et Cassius, ces grandes âmes, l'Harmodius et l'Aristogiton de la république romaine. Il avait arraché le monde à Lépide, à Marc Antoine, à Sextus Pompée; il avait vaincu, c'est-à-dire trompé Cléopâtre elle-même, et Cléopâtre était morte en maudissant l'héritier de César. Enfin, à la bataille d'Actium, comme à Pharsale et comme à Philippes, dans ce vaste conflit des ondes, des orages, des hommes, des vaisseaux, l'Orient et l'Occident s'étaient heurtés dans une immense confusion de peuples, de rois, d'auxiliaires.

Actium! Là tout s'arrête et recommence. Il n'y a plus qu'un homme, Auguste! et tout le reste est abattu. Vingt années de guerres civiles avaient fait aux Romains cette immense servitude. Alors, avec l'ordre et l'obéissance, apparurent les premiers poëtes : Horace, Virgile, Ovide. Ils mirent à profit la paix générale, et trouvèrent bientôt l'adoption des beaux esprits, fatigués du bruit des batailles, épouvantés de tout le sang répandu. Ces lâches et grands poëtes, élevés par Mécène, entreprirent la louange et l'immortalité du chef de l'empire. Ils proclamèrent la grandeur, la ma-

jesté, disons tout, la divinité d'Auguste, supprimant d'un trait de plume les débauches et les crimes de leur protégé.

Ce nouveau dieu, qui devait tenir une place immense à travers les siècles, et dont le reflet funeste, au milieu des beaux mensonges de l'*Énéide* et des *Géorgiques*, sans oublier, hélas! le dithyrambe impérissable d'Horace, a jeté le plus vif éclat sur le règne d'Auguste. Auguste a sauvé Rome, il est vrai, mais il l'a sauvée au moment où les consuls romains venaient d'achever la conquête universelle au fond de l'Europe et jusque dans l'extrême Orient, c'est-à-dire au moment suprême de la grandeur romaine. Il a réduit ce grand peuple au pire esclavage, à savoir : Tibère, Caligula, Néron et ses *inconvénients domestiques*, car c'est ainsi que, de nos jours, un magistrat quelque peu historien expliquait Néron faisant égorger sa propre mère.

Auguste a sauvé Rome en brisant la discipline des armées, en faisant de chaque général un compétiteur à l'empire. Il pouvait sauver la république à moins de frais; il lui suffisait d'accepter le tribunat populaire, ou tout au plus la dictature d'un instant, et Rome était sauvée.

Qu'il eût rétabli l'antique sénat, tout rempli des plus beaux noms de l'Italie et des plus salu-

taires traditions des gouvernements d'autrefois, pour longtemps la ville éternelle gardait ses libertés passées et toutes les espérances de l'avenir. Montesquieu (je sais bien qu'il n'est plus à la mode, et qu'il devient aussi malséant de citer Montesquieu que de citer Tacite) appelait Auguste *un tyran rusé, qui conduisit les Romains à la servitude.* Il expliquait très-bien que, justement parce qu'il n'avait pas l'âme de Jules César, il n'inquiéta personne. A travers les louanges de Montesquieu, on peut voir comme un immense mépris partagé entre le maître et ses sujets.

Mais quelle excuse! les vers des poëtes, l'encens des flatteurs, la Rome de marbre et d'or remplaçant la ville de briques; tant de palais, de monuments, de temples, de bains, de portiques : le Panthéon d'Agrippa, le théâtre de Marcellus, la basilique de César, cinq forums, inutiles à la discussion, fermés à la liberté, et partout et toujours des eaux plates, des eaux jaillissantes, des statues, des aqueducs, un murmure, une fraîcheur, un délassement dans la cité rajeunie.

Il y avait aussi l'ancien champ de Mars, le rendez-vous de la jeunesse romaine, qui chaque jour fortifiait son corps dans ces flots, dans ces sables, à la lutte, au pugilat...

Auguste a fait du champ de Mars les champs Élyséens. Il a remplacé l'eau froide et rude par l'eau tiède et parfumée. Il a planté des arbres, afin que leur doux ombrage invitât la jeunesse aux disputes oisives. Loin de nous les Fabius, les Caton et les Scipion; les grands hommes d'autrefois seraient trop facilement les censeurs de l'heure présente. Aujourd'hui, ce qu'il faut à la Rome impériale, ce sont des jeunes gens bien vêtus, versés dans les mystères de l'*art d'aimer,* sachant par cœur les élégies de Tibulle et les amours de Properce. Ils savent aussi tout leur Catulle, dont ils ont effacé la haine pour Jules César. Peu de nouvelles lointaines devaient occuper l'attention publique; il suffisait de savoir qu'Auguste allait bien. *Bene se habet imperator*. La jeunesse romaine obéissait à l'exemple, aux conseils de Mécène, simple gentilhomme qui se vantait de ses ancêtres, *les rois d'Étrurie.*

Agrippa, Mécène, étaient, après Auguste, les maîtres de Rome. Agrippa, un soldat, un capitaine, aussi modeste que dévoué, se cachant dans sa propre victoire, et laissant à son maître l'honneur des batailles que lui seul, Agrippa, avait gagnées. — Il fut chargé des embellissements de *la ville* et de sa défense. Édile et préfet de police, rien de plus. Il fit de Rome une ville obéissante et

très-policée. Agrippa seul avait gagné la bataille d'Actium. Quand le grand Corneille met en scène Auguste et ses deux confidents sur la question de savoir s'il faut garder l'empire ou l'abdiquer, Corneille invente une scène admirable et sans vérité. Autant qu'Auguste, Agrippa voulait l'empire. Il le voulait pour lui-même. A cette illustre espérance, il sacrifia sa première épouse, une digne fille de ce riche Atticus, l'ami de Cicéron, pour épouser Marcella, fille d'Octavie et nièce de l'empereur. Inutile ambition! vaine espérance! Agrippa mourut le premier, sous l'œil de Livie, écrasé tout au moins par la cruelle et glorieuse servitude qu'il avait subie. *Augusti durum servitium.*

Mécène avait gardé pour sa part le ministère de l'opinion publique. Il voulait bien servir, mais il se maintenait dans une servitude élégante et facile. Avant tout, il aimait le repos; son plus grand travail consiste en quelque obscure négociation politique; le voyage à Brindes, si bien raconté par Horace, est la plus longue de ses campagnes. Auguste aimait les conseils de Mécène, tant que les conseils de Mécène étaient favorables à son ambition, à son avarice, à sa vengeance. Il se fâchait pour peu que son conseiller le rappelât à la justice, à la prudence, à l'humanité; mais il faut dire, à la louange

de Mécène, qu'il avait souvent le courage de ses bons conseils. Un jour que l'empereur condamnait à mort tous les malheureux amenés à son tribunal, Mécène lui fit passer ces deux mots sur ses tablettes : *Surge, carnifex!*... l'empereur quitta le siége sans mot dire. Toutefois, les flatteurs, race éternelle, abondaient à la cour d'Auguste. On y voyait surtout ces hommes peu méchants, mais très-dangereux à l'honneur des couronnes, ricaneurs de toute chose, et principalement de la vie austère et des antiques vertus.

Ces agréables et malhonnêtes gens enseignent, à qui s'en laisse approcher, le mépris des lois, le mépris des mœurs, la débauche et l'ambition; ils donneraient toutes les libertés pour un dîner dans le salon d'Apollon. Mécène était de leur avis. Il disait, lui aussi : *Prenons ce jour!* Ce jour était une conquête. Un jour encore, et puis un jour; ainsi l'on arrive à la nation effacée et sans danger, la nation qui s'amuse et s'endort. Elle vit d'aumônes et de spectacles; elle a le pain pour rien et s'enivre à bon marché. On lui jette des billets de loterie et de l'argent. Ou bien, pendant six mois, les barbiers annoncent que pour rien ils feront la barbe à tout venant. On l'amuse...

Et cependant ne croyez pas que cette honteuse

nation se plaise aux inventions de Térence et de Plaute, aux souvenirs d'Aristophane et de Ménandre! Déjà sous Auguste ce peuple oisif s'ennuie aux gaietés de ses pères. En vain la verve italienne redouble en jeux de mots et plaisanteries au gros sel, avec toutes sortes de surprises et de méprises, la verve italienne est impuissante autant que l'esprit athénien. Cette étrange comédie, où toute pudeur et toute honte étaient supprimées, semblait fade à ces spectateurs blasés par les bonheurs du cirque, les luttes corps à corps et les courses de chevaux. Les bêtes féroces, les combattants, les tigres, et dans l'entr'acte, quelque bouffon de la plus vile espèce, voilà la fête universelle. Un nommé Pylade, apostrophant Auguste en plein théâtre :

« Il n'est pas inutile, seigneur, à ton repos que le peuple romain s'occupe de Pylade. » En ce moment, Auguste avait accompli toute sa destinée. Il avait le dégoût de l'empire et la fatigue de la ruine. Il se demandait quelles seraient, après lui, les destinées du monde. Il restait seul avec Livie, ses plus chers enfants disparaissaient sous un mal sans nom. Il ne disait plus comme autrefois : *Rome et moi !* Il ne croyait plus à Rome, à son génie, aux lois qu'il avait faites. Il était comme une âme en peine, allant

d'une île à l'autre, en ce golfe enchanté de Naples oisive et charmante. Ni l'empressement des peuples ni les cantiques des poëtes ne pouvaient calmer les agitations du maître. A chaque instant, il apprenait un nouveau malheur.

Par longue habitude, il avait fait sa maison de la maison de Mécène. Il s'y trouvait plus à l'aise qu'en son propre logis. Il n'y avait rien de plus magnifique et de plus beau que ces jardins. Là régnait Térentia, la folle du logis. Sa volonté est la loi suprême. Elle rit, elle pleure, elle chante, elle se fâche, Auguste et Mécène ont voulu, mais en vain, corriger la rebelle. Enfin, telle qu'elle était, elle plaisait. Auguste, à son retour de Naples, trouva Mécène étendu sur un banc de gazon, que recouvrait une laine empourprée. Une soif ardente dévorait ce vieux corps épuisé par toutes les débauches de l'esprit et des sens. La mort le tenait dans sa main de fer, mais il ne voulait pas mourir.

A peine il se leva de son siége pour baiser la main du César. — Que les dieux soient loués, si vous nous revenez bien portant! Vous avez donc revu, monseigneur, l'île de Rhodes, Corinthe entre ses deux mers, Thèbes chère à Bacchus, Delphes aimée d'Apollon? Quant à moi, je mourrai sans revoir le vallon de Tempé, ou les pampres de Lucre-

tile. Hélas! il y a plus de trois ans que le sommeil n'a visité ma couche. Heureux ceux-là, disent les poëtes, qui meurent aux sons enchanteurs de la flûte athénienne. O malheur! Il n'y a pas de chansons, il n'y a pas de concerts qui désormais me puissent endormir.

— Mécène, répondit Auguste, honte à qui se plaint à plus malheureux que soi. Si tu ne dors pas, tu es malade; et moi, si je veille, j'ai des remords. Il comprenait, parlant ainsi, la trahison de Livie. Il voyait en ce moment toute sa perte. Ah! voilà donc de quelle main était mort le jeune Marcellus! Voilà d'où venait la persécution d'Octavie! Ainsi, par le même crime avait péri, dans des embûches cachées, Agrippa le fidèle. Il était le gendre et l'héritier d'Auguste. Il gênait Livie. Il meurt, et Julie à son tour, la fameuse Julie, honte et désespoir du règne, se sent exposée aux sourdes menées de Livie. On avait caché jusqu'à cette heure avec grand soin les déportements de Julie à son père, et voici tout à coup ce malheureux non-seulement averti, mais tout à fait convaincu du déshonneur de sa maison. — Oui, disait-il en secouant Mécène, insensible à tant de misères, elle a jeté la fange au bandeau impérial; elle appartient à tous les chevaliers de Rome. Hier encore, ô quelle

honte! par une nuit claire, on l'a vue qui s'abandonnait aux transports du dernier descendant de Caïus Gracchus; les rostres indignés n'ont pu rien comprendre à cette double profanation. Cependant je la châtie, et le sénat est averti par moi. Ma fille Julie est chassée; Agrippa Posthumus, mon petit-fils, est déporté. J'ai cassé l'adoption qui lui donnait l'empire. Licius et Caïus César me restent. Ils sont bien frêles, et j'ai soixante-seize ans!

Or cet homme, chargé de crimes et d'ambition, se prit à pleurer en songeant à ses petits-fils. — Voilà d'où me vient mon insomnie, dit-il à Mécène en prenant congé de son triste confident.

Sur l'entrefaite était mort le poëte Archias, un de ces faibles esprits qui disparaissent comme autant de feux follets. Il avait été célèbre un instant, après l'admirable plaidoyer *pro Archia poeta*, l'une des belles œuvres de l'orateur romain. Dans ces pages vraiment éloquentes, à propos d'un poëte persécuté, Cicéron écrivait le plus bel éloge et le plus touchant qui ait jamais été prononcé en l'honneur du livre et de l'écrivain. Rome entière applaudit à cette admirable plaidoirie, et le poëte fut maintenu dans ses droits de citoyen romain. Mais quoi! le premier bruit était passé; d'autres événements étaient venus; aux heures les plus

sombres de la république, au milieu des guerres civiles, dans la dispute entre Pompée et César, entre Cléopâtre et le jeune Octave, Rome avait oublié le poëte Archias. Archias avait eu son jour, ce jour qui ne revient pas deux fois pour les poëtes.

A l'établissement de l'empire avait brillé, d'une flamme inspirée, une poésie éclatante de génie et de nouveauté, livrant à l'oubli les poëtes passés de mode. Or les poëtes nouveaux qui remplaçaient le pauvre Archias s'appelaient Virgile, Horace et Properce, et Tibulle, et tout le siècle naissant, le second des trois grands siècles, entre Périclès et Louis XIV. Peu de jours avant Auguste, avant Mécène, et peu de jours après la mort d'Horace, expira, dans la solitude et le silence, inconnu même de ses voisins, le poëte Archias. Il mourut en vrai poëte sans emploi, et le propriétaire de sa maison fit saisir ce *pauvre rien* qui était tout le bien de son humble locataire. La vente en fut confiée à un certain Vultéius Ménas, qui pouvait passer, lui aussi, pour une moquerie de la fortune.

Un célèbre avocat romain, Philippe, esprit ferme et généreux (Philippe était le nom du deuxième Dupin, « le premier de nos avocats, disait maître Chaix-d'Est-Ange, ornement du barreau de Paris, d'abord parce qu'il s'appelle Dupin, et ensuite.....

parce qu'il est le premier avocat. ») Comme il rentrait en son logis un jour d'été, sur les deux heures, en convenant à part soi que déjà l'âge avait bien allongé la distance du Forum aux Carènes, il remarqua dans la boutique d'un barbier un homme frais rasé qui se faisait tranquillement les ongles avec un petit couteau : — Démétrius, dit-il à son esclave, interroge, et dis-moi d'où il vient; quel homme est-ce? est-il riche, affranchi ou citoyen? Démétrius va, revient et répond :

Il a nom Vultéius Ménas, crieur public et vendeur de vieux mobiliers; fortune assez mince et bonne renommée; il travaille, il se repose; il gagne, il dépense; il vit en brave homme avec des gens de sa sorte; il ne hait pas le spectacle, et quand sa tâche est faite, il n'est pas le dernier à se promener au champ de Mars! Sur quoi maître Philippe, un peu jaloux de ce bonheur facile, invite à dîner le bonhomme. Au bout de huit jours, quand ils sont bien familiarisés l'un avec l'autre, il l'emmène à la campagne; un mois après il lui fait acheter un petit domaine. Au bout de l'année, il arrivait que le pauvre Ménas, maigre et fourbu, renonçait au bonheur des champs, et revenait à son commerce d'autrefois.

La vente du pauvre Archias fut le premier la-

beur de Ménas, redevenu heureusement crieur public. Il s'était déjà fort déshabitué du spectacle intime de certaines misères; il avait fait sa maison de la maison de l'avocat Philippe, et quand il lui fallut collationner les manteaux troués, les toges décousues, les sandales usées sur tous les pavés du pauvre diable que Cicéron avait appelé son ami, Ménas se sentit pris d'une immense tristesse.

Hélas! disait-il, j'ai vu naguère, chez mon ami Philippe, la fortune avec les honneurs de l'éloquence, et j'ai pensé mourir d'ennui! Je vois aujourd'hui la misère et les hontes de la poésie, et je ne sais pas si je gagnerai ma journée! Il se mit cependant à débiter à la canaille romaine un tas de petits rogatons que le mort avait laissés : une coupe ébréchée au temps d'Évandre, un exemplaire incomplet des *Tusculanes* de Cicéron, un cahier contenant le quatrième livre de Virgile, un autre où se lisaient l'*Art d'aimer* d'Ovide et ses *Amours*. Venaient ensuite quelques curiosités douteuses que le défunt avait reçues en échange de ses épithalames et de ses cantiques à la louange de l'empereur. Quelques lettres se vendirent qui portaient le cachet de Torquatus, de Bullatius, de Vinius Asina. Vint enfin le morceau principal de la vente... un lit dont les sangles étaient à demi brisées :

Quelle misère! le chevet tombait de vétusté, le matelas était d'une laine informe et dure autant qu'un bloc de marbre; les couvertures attestaient un long usage; une peau de chèvre était jetée à l'abandon sur ce grabat poétique... C'était la peau du chevreau que traînait le pasteur Mélibée et qu'il abandonna sur une roche aride. Ah! que c'était triste à voir! On n'eût pas couché un esclave sur ces planches douloureuses... Allons, se disait le commissaire-priseur, qui veut ce joli meuble pour deux oboles? Ce serait une obole de trop, pensait-il. Cependant, pour deux oboles, il trouva son acheteur. Il allait crier : Adjugé! quand une voix dans la foule : Il y a marchand à cent écus! Ménas, effrayé, s'imagina qu'il était le jouet d'un mauvais plaisant; mais cet adjudicataire imprévu avait l'air le plus sérieux du monde. A cent écus! reprit Ménas. A deux cents écus! s'écriait un second acheteur. Bref, ce lit misérable, ou plutôt cette honte et ce haillon, monta, d'enchère en enchère, à mille écus. Les spectateurs et Ménas lui-même s'imaginèrent qu'un trésor était caché sous ces loques. A mille écus! disait le crieur.

Au même instant passèrent dans le carrefour deux litières fort modestes; mais dans la première on pouvait entrevoir et reconnaître, à son profil

allongé et pâli par les veilles, l'empereur Auguste. Dans la seconde litière se tenait Mécène, haletant sous la fièvre. Cependant les deux litières se rapprochèrent, et la foule s'écarta par respect.

— Eh quoi! seigneur, disait Mécène à l'empereur, c'est donc vous qui me faites concurrence? O grands dieux! quel souci peut avoir Votre Majesté de ce lit misérable? — Hélas! répondit Auguste, le sommeil m'a tout à fait quitté; si parfois je m'endors un instant, je vois dans mes rêves les victimes de mes proscriptions! Cicéron m'apparaît disant ce seul mot : Le triumvirat! La nuit suivante, je revois sa tête éloquente attachée à la tribune aux harangues, et nos rostres s'indignant de cette horrible récompense au père de la patrie. Alors, vaincu par mes remords et cherchant à tout prix un peu d'oubli et de sommeil, j'ai pensé que je les trouverais sur le chevet de ce malheureux plein de misère, qui dormait tout nu sur cette couche immonde, et c'est pourquoi j'ai voulu l'acheter.

— Seigneur, répondit Mécène, il ne faudrait pas faire en plein carrefour ces tristes révélations de la toute-puissance. Et d'ailleurs vous êtes absous par la gloire de votre règne. Mais moi qui vous ai suivi dans cette voie et qui applaudissais à vos moindres caprices; moi, votre ministre et conseiller

d'État, le complice et le flatteur de vos plus mauvaises journées, moi aussi le sommeil m'abandonne. Il n'y a plus que des nuits funestes dans ces nuits qui sont les dernières; vous avez des regrets, j'ai des remords; c'est pourquoi je voulais acheter, pour y dormir une heure, le lit du pauvre Archias!

Quand ils se furent ainsi parlé, le maître et le courtisan, leurs deux litières disparurent au détour de la voie Sacrée, où l'empereur avait fait jadis égorger dix mille citoyens romains. Or, le bon Ménas, qui ne comprenait pas grand'chose à cet incident, se mit à crier : A mille écus le lit d'Archias! La foule, à ce cri, répondit par un rire homérique; enfin ce débris, porté si haut, redescendit à deux oboles; cependant l'amateur aux deux oboles avait eu le temps de rougir de son achat, et ces loques restèrent au compte du crieur public. »

L'applaudissement accueillit cette histoire un peu longue; ainsi la huitième journée finit moins joyeusement qu'elle n'avait commencé.

NEUVIÈME JOURNÉE.

M. Jacques. — Le président nous demandait l'autre jour quel était le plus vilain titre de livre qui nous soit passé sous les yeux. Il y en a, certes, de bien lâches et de bien abominables, mais pour en comprendre toute la laideur, il faut au moins les avoir parcourus. Telle n'était point là, sans doute, la question de M. le président. S'il n'a voulu qu'un titre idiot, j'ai son affaire : un assez gros tome intitulé : *De cancro et medicatione cancri.* A moins que vous ne préfériez un des livres de M. de Thou : *Problemata de crepitu ventris.*

— Néanmoins, reprit Saint-Gelais, qui n'eût pas échangé, le glouton, beaucoup de livres médiocres contre un petit nombre de livres choisis, je suis tout à fait de l'avis de Bayle et de M. Arnauld. Ils disaient que dans toute espèce de livres, si mauvais qu'ils fussent, ils avaient appris quelque chose.

— Ils disaient cela, reprit Langelier, d'après Pline le Jeune : *Nullus est liber tam malus, qui non ex aliqua parte prosit.*

— C'est bien dit, reprit le vieux professeur

Quintilien, et je ne suis pas fâché de retrouver dans les anciens tout ce que les modernes ont pu dire après eux; mais cette lecture au hasard dans tous les livres qui vous tombent sous la main n'est pas chose de grand profit. Vous ne lisez pas dans ces immondices de l'esprit, vous cherchez votre vie, à la façon du coq sur son fumier. Je ne fais d'exception que pour les dictionnaires, parce qu'en effet ils contiennent toute chose. Charles Nodier, jeune homme, était de mon avis, lorsqu'il parcourait les montagnes du Jura avec le Dictionnaire de César-Pierre Richelet, fils de Jean Richelet, procureur du roi à Cheminon-la-Ville, en Champagne.

Richelet vint au monde avec les qualités qui font le linguiste. Il avait le génie et l'esprit du langage, à tel point que son *Dictionnaire des rimes* a régné plus de deux siècles (1665-1869) sur les destinées de la poésie française. Un des nôtres qui vient de mourir, M. Dubois, possédait le *Dictionnaire des rimes* de Richelet avec la signature et le beau parafe de Boileau Despréaux, et l'on voit facilement que l'illustre auteur de *l'Art poétique* s'en est servi toute sa vie.

Ainsi il préludait à ce livre aimé de Nodier : *Dictionnaire français, contenant les mots et les choses,* en un volume in-quarto; et puisque vous

me paraissez friands d'histoires lugubres, je vous dirai que ce livre innocent, bien fait, très-utile, n'obtint pas chez nous tout d'abord la permission de la censure. Il est vrai : le censeur trouvait dans ce livre innocent toutes sortes d'hérésies! Il fallut l'imprimer à Genève, chez le libraire Widerhold (1680). Puis, le livre imprimé, on en fit passer à grand'peine un millier d'exemplaires en France (un dictionnaire français!). Le livre fut déposé à Villejuif, sur le chemin de Fontainebleau, et l'éditeur fit offrir ses exemplaires au libraire Simon Benard, dont le nom doit être conservé sur la liste des délateurs. Simon Benard, dénonça le Dictionnaire au syndic de la librairie, et, par délibération de la chambre syndicale, Aubouin, libraire, et Benard son confrère, furent envoyés à Villejuif avec force police et le relieur Bourdon, clerc de la communauté des libraires, pour y saisir toutes les balles de Richelet. Cela s'appelle aujourd'hui une *visite domiciliaire,* et cette visite est très-redoutée. Ce n'est pas tout. Ces mille exemplaires ayant été portés à la chambre syndicale, on vit ces malheureux libraires de Paris usurper sur les fonctions de l'exécuteur des hautes œuvres, lacérant et brûlant le livre imprimé par leur confrère, le libraire genevois.

Ce bonhomme en mourut de chagrin, cherchant à comprendre un procédé si funeste.

Le lendemain de sa mort (c'était un dimanche), le délateur Benard, sortant du salut de Saint-Benoît, sa paroisse (Saint-Benoît *le Maltourné,* dans la rue Saint-Jacques), fut poignardé dans la foule par une main vengeresse. Le meurtrier n'a jamais été retrouvé. Qui dirait que cette double catastrophe attendait le Dictionnaire de Richelet[1]?

M. DE LA CONTRIE. — Que voulez-vous? le danger était partout. Nous nous lamentions, l'autre jour, sur la mort de Claude le Petit et d'Étienne Dolet; nous avions tort d'oublier ce bel esprit charmant, Lucilio Vanini. C'était un Italien de Naples amoureuse. Il s'était imbu de la doctrine ancienne et s'en était composé une dialectique éloquente, qui attirait la foule autour de sa chaire à Toulouse. Il parlait comme un poëte; au doute, il unissait l'inspiration. On l'aimait, on l'écoutait, et c'était à qui l'inviterait chez soi. Le malheureux, dans un souper en plein air, se met à déclamer

[1] Nous voudrions signaler ici en l'honneur de M. Ambroise-Firmin Didot, le *Dialogue de l'orthographe* (1855), par Lepelletier, un très-savant linguiste, et nous pouvons lire encore aujourd'hui dans sa dédicace au maréchal de Brissac : « Ie me suis bien souuant emeruilhé, Monsigneur, pourqvoe le Poete disoèt que le vrey e presque seul moyen de uiure e se meintenir eureus etoèt ne sèmerueilher de rien. »

contre certains points du catéchisme. Un des convives le dénonçait le lendemain à messieurs du parlement de Toulouse. On disait alors de nos divers parlements : *Justice de Paris, humanité de Rouen, rigueur de Toulouse*... Le parlement qui devait condamner Calas envoya au bûcher le jeune homme et son livre : *les Dialogues de Vanini,* à telle enseigne qu'on les paye assez cher quand on les trouve en bon état. Car il ne suffit pas que le livre soit brûlé seul ; pour bien faire, il faut qu'il soit brûlé avec l'auteur, et que l'odeur de roussi soit complète. Alors les amateurs n'ont plus rien à désirer.

Albert Songe-Creux. — Le malheureux Vanini, proclamant du haut de son bûcher la liberté de conscience, avait laissé quelques disciples, surveillés par toutes les inquisitions. L'un d'eux s'appelait Renaud de Pol. C'était un ascète. Il passait le jour dans la prière, et la nuit il réunissait un certain auditoire. Or, dans cet auditoire, il y avait une jeune femme. Elle écoutait avec un charme infini les leçons du maître, et quand elle n'eut plus rien à en apprendre, elle le dénonça comme un relaps. Le procès n'alla pas tout seul. Les preuves manquaient. Même l'un de messieurs les conseillers, qui n'était pas des plus intelligents : — Messieurs, dit-il, m'est avis que les paroles de l'accusé ne méritent guère la

peine de mort. Mais puisque le bourreau l'attend et que la potence est dressée, on fera bien de le pendre. Au moins, il ne recommencera pas.

Ici, M. de Verneuil prenant la parole :

— Il serait temps, dit-il, de laisser pour un jour reposer les supplices, et l'on ne sait vraiment ce que l'on doit regretter le plus en tout ceci, de la cruauté des bourreaux ou de la simplicité des victimes. La même ardeur qui poussait ces malheureux à débiter leurs rêveries, poussait les juges à les livrer au supplice. On a vu envoyer aux galères un certain Morgard, faiseur d'almanachs *séditieux*. Philippe de Valois a fait pendre un astrologue qui avait lu dans les astres une nouvelle descente des Anglais et des Bretons. « — Messieurs, disait un jour François Ier à des mathématiciens qui lui expliquaient le mouvement des astres, prenez garde à ne pas descendre, car si vous saviez aussi bien les mouvements de la terre, foi de gentilhomme, vous seriez pendus. » Faisons mieux, nous autres, étudions les grands livres qui ont été la gloire et l'honneur du genre humain. Ceux-là portent en eux-mêmes un respect incomparable. Le temps, rongeur de toute chose et meurtrier de toutes les puissances d'ici-bas, ne peut rien contre certains livres destinés à servir éternellement de guides et de

flambeaux. Tels Épictète, et Montaigne, et Pascal. Voilà des génies auxquels on ne saurait toucher, et puisqu'un instant nous sommes assis sur ces hauteurs, laissez-moi vous parler de ces grands hommes, devant lesquels le genre humain s'incline en passant.

Peu d'événements plus considérables ont signalé l'époque illustre où florissaient, dans leur gloire infaillible, ces illustres théologiens : Bossuet, le docteur Jurieu, M. Arnauld, M. Nicole, le ministre Claude et le P. Petau; le P. Sirmond, Saumaise et Grotius; sans négliger M. de Beausobre, M. de la Croze, le P. Hardouin et Pierre Bayle, que l'invocation de Blaise Pascal à MM. de Port-Royal des Champs. Ce grand nom de Pascal remplissait déjà la ville entière. Tous les hommes célèbres dont nous venons de parler, les premiers de leur siècle (en ce temps-là, Corneille, Racine, la Fontaine et tous les poëtes étaient placés au second rang dans le respect du monde civilisé), avaient rendu ou devaient rendre justice au génie, à la volonté de Pascal.

Pas un de ces juges souverains qui n'ait comparé Pascal à Pythagore, découvrant l'un et l'autre la trente-deuxième proposition d'Euclide, avec cette différence pourtant que Pythagore était

dans toute la force de l'âge et s'aidait de tout le travail de ses devanciers.....

Pascal, à douze ans, travaillait sans maître et sans livre, et se cachait pour monter à ses sublimes découvertes, comme s'il eût commis un grand crime. A douze ans, il était plus avancé que Pythagore à quarante. Les uns disaient, voyant ces miracles : C'est un démon; les autres disaient : C'est un ange. Ange ou démon, les plus intelligents pressentaient qu'il y avait là quelque chose de divin. Si bien que tout Paris s'inquiéta, quand on apprit que M. Pascal, jeune homme, entouré de toutes les grâces de la vie et de tous les bonheurs de la fortune, avait témoigné le plus vif désir de renoncer aux distractions du monde pour devenir un solitaire de Port-Royal. Même il en avait écrit à M. Singlin, cet habile directeur des âmes, et M. Singlin, dans sa modestie, avait décliné ce rare honneur d'entrer en conférence avec M. Pascal.

— Je ne suis pas, disait-il, un homme éloquent pour convaincre un si grand génie. Il sait toute chose, et moi je ne sais rien ; il a tout deviné, moi je n'ai rien appris. C'est à vous, messieurs (s'adressant à M. de Sacy et au grand Arnauld), que reviendront la gloire et le bonheur de dompter cet esprit superbe. Allez donc, et sans vous étonner

de la résistance, ramenez la brebis au bercail.

La proposition ne plut guère à M. de Sacy; c'était un homme ingénu, bien élevé, des mœurs les plus douces, peu fanatique, et redoutant la violence à l'égal d'un crime. Il refusait d'instinct les discussions où l'esprit se montre avant la vérité; il était naturellement doué d'un esprit juste et délicat, et de beaucoup de pénétration. Au milieu des plus grands applaudissements, il restait dans la modestie. Il semblait que la piété fût née avec lui; il s'était nourri sans emphase, au contraire avec la simplicité la plus charmante, de la lecture des écrits les plus solides sur la morale chrétienne, et surtout de l'étude et du respect de l'Écriture sainte. En un mot, tout prêchait, tout persuadait, tout charmait chez M. de Sacy.

Il résista longtemps à cette visite à M. Pascal; il fallut que M. Singlin, son directeur, lui en donnât l'ordre absolu. — Le jour étant pris pour cette illustre visite, M. de Sacy entra chez M. Pascal, comme il fût entré chez Luther ou Calvin, le premier théologien du monde. Il fut reçu dans une vaste et belle maison qui donnait sur les quais de la Seine et sur la longue perspective du Cours-la-Reine. Il s'étonna tout d'abord de la livrée et du nombre des valets, de la richesse des apparte-

ments, des fleurs du jardin, des hennissements de l'écurie, et de la splendeur de ces murailles chargées de chefs-d'œuvre. — Ah! mon Dieu, disait-il, que de batailles à livrer, même avant de réformer ce vain luxe, et comment trouver un chrétien sous ces dangereuses splendeurs! Il se remit cependant de ce premier éblouissement, et, pénétrant dans le cabinet où se tenait Blaise Pascal, il trouva cet homme étrange assis entre deux fauteuils qui lui servaient de rempart contre un abîme qu'il voyait incessamment ouvert, tantôt à sa droite et tantôt à sa gauche. Il était très-difficile, même pour un instant, de le distraire de ce péril imaginaire; il en était tout effaré; il en avait le frisson.

M. Pascal le reçut avec la courtoisie et les grâces d'un homme du meilleur monde. On eût dit qu'il avait traversé l'hôtel de Rambouillet et s'était assis dans la chambre bleue, à côté d'Artémise. En ce pâle visage, où l'étude et l'insomnie avaient laissé une trace ineffaçable, brillaient deux grands yeux pleins d'un feu sombre. En même temps la bouche était sérieuse, et, s'il riait par hasard, on voyait le dédain poindre en son sourire. Hélas! plus M. de Sacy s'approchait de cet être étrange et si peu semblable aux solitaires de Port-Royal, plus il sentait grandir son épouvante involontaire.

Il n'avait jamais rien vu ou même pressenti de si triste, un je ne sais quoi de formidable et de tout-puissant. Il se remit pourtant, et prenant un siége en invoquant saint Augustin, son maître, il prit la parole en bégayant.

C'était l'usage de M. de Sacy de ne pas commencer tout d'abord l'escarmouche. Il se tenait dans une réserve prudente, étudiant son homme et cherchant le moment. Comme il était versé dans tous les arts chers aux honnêtes gens, il commençait par parler, d'ordinaire, à chacun des choses de son étude ou de sa profession. Il eût parlé peinture à M. Philippe de Champagne, et de médecine à M. Hamon. Lui-même il interrogeait les hommes des divers métiers, parlant de la vigne au vigneron, des grains au laboureur, des étoiles au berger. Puis, quand il s'était bien insinué dans l'esprit de l'homme interrogé, il revenait par un détour brusque ou lent, selon l'esprit, sur les vérités éternelles. Par cette heureuse méthode il avait obtenu presque des miracles, et jusqu'alors sa méthode avait été infaillible. Il eut cette fois le grand tort de se servir de ces moyens vulgaires avec M. Pascal. Celui-ci, qui ne s'attendait point à se voir attaqué par un côté où il était inaccessible, aussitôt sentit se réveiller toutes ses ardeurs.

M. de Sacy lui parlant philosophie, il répondit en philosophe. — Oui, monsieur, disait Pascal, vous l'avez bien compris, j'aime et j'honore les anciens. Ils sont les premiers qui nous aient enseigné la sagesse. Admirons Socrate, honorons Platon. Le *Criton* ne serait pas indigne d'être sorti du cerveau de saint Paul. Je connais de grands esprits qui vous diront que Virgile annonçait la naissance de Jésus-Christ dans son admirable églogue :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas...

Ici, Pascal cacha sa tête un instant dans ses deux mains de la couleur de la cire, et bientôt reprenant son discours :

— N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur? Le traité *Des devoirs* restera comme l'Évangile des païens? C'est une merveille, écrite avec la justice et l'honneur du peuple romain. Pour ma part, j'en suis convaincu, et vous me faites grand plaisir de me ramener à ces belles œuvres, à ces grands hommes.

Mais le premier de tous ceux-là, à mon sens, c'est mon maître et mon ami le philosophe Épictète. Il est de tous les sages anciens celui qui a le mieux parlé de l'homme et de ses devoirs. Épictète, au-dessus de toute chose, a posé la Provi-

dence. Il enseigne à ses disciples un Dieu unique et juste, gouverneur suprême, auquel nous devons nous soumettre. Il commande, obéissons. Il marche, allons à sa suite. Il est infiniment sage, intelligent, prévoyant. C'est pourquoi nous autres, faibles mortels, nous n'avons pas le droit de nous plaindre et de murmurer. Obéissons à la volonté suprême; admirons, et soumettons-nous.

— « Mon fils, disait Épictète (écoutez-le, monsieur de Sacy, saint Paul ne parlait pas mieux), ne disons jamais, croyez-moi : J'ai perdu mon père. Il faut dire : Je l'ai rendu à Celui qui me l'avait donné. Ne dites pas : Mon fils est mort! ma femme est morte! Ils ont disparu par la même volonté qui les avait mis au jour. Il en est ainsi de la santé, de la gloire, de la vie, et de tous les biens de ce monde. Ils ne nous appartiennent pas en propre. A peine en avons-nous l'usufruit. » Que dites-vous de ce raisonnement, monsieur de Sacy?... M. de Sacy évitait de répondre. Il se sentait subjugué par cette admirable morale, et volontiers il eût dit, en se signant : Saint Épictète, priez pour nous!

Après un silence (il aimait à se reposer en parlant), le *philosophe* Pascal reprit en ces termes :

— Je sais, dit-il, les objections que l'on peut faire à ces raisonnements; nous avons, nous autres

chrétiens, l'explication du péché originel; on dirait que mon maître a prévu l'objection.

— « De notre obéissance aux dieux, dit-il encore, il peut résulter cette plainte : Hélas! que de biens perdus en un jour! celui qui me les ôte est un tyran! — Mon fils, il est juste et dans son droit. S'il vous reprend ce qu'il vous a prêté, de quel droit vous plaindre quand il le redemande? Au contraire, est-ce un devoir d'user de ces biens passagers comme appartenant à d'autres hommes qui viendront après nous. Le voyageur qui passe et se repose en quelque hôtellerie, ira-t-il gaspiller les provisions de son hôte et briser ses meubles? Il les respecte, s'il est juste. Acceptons sans murmure, au contraire avec reconnaissance, l'hospitalité qu'on nous accorde. Elle est ainsi faite; il n'y faut rien changer. »

Et voyant que M. de Sacy restait muet, confondu, éperdu comme en un songe, il reprit :

— Monsieur, quand les historiens d'Auguste, et j'en ai lu plusieurs, quoiqu'il fût un tyran misérable, vont répétant sans cesse qu'Auguste en mourant disait à ses amis : *Suis-je un assez bon comédien, ai-je assez bien joué mon rôle en cette infime comédie?*... ils sont les dupes de leur ignorance. Ils mettent dans la bouche d'Auguste une

mauvaise parole que l'empereur n'a jamais dite. Il aurait eu honte de comparer le maître du monde (à quel prix!) à un vil histrion. Non, non, cette illustre comparaison que les historiens lui prêtent, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent, n'est pas de l'empereur Auguste. Elle est du maître Épictète : « Enfants, nous dit-il, rappelez-vous que vous êtes des comédiens qui jouent un rôle ici-bas, dans une comédie à leur usage. Acceptez, tel qu'il est, le rôle qui vous est confié par le poëte, et, qu'il soit long, qu'il soit court, contentez-vous. Si le poëte a voulu que vous représentiez le mendiant de la rue, eh bien, tendez la main sans honte. Ou s'il vous donne une épée à porter, portez-la sans peur. Soyez dignes également de la besace ou de la pourpre. Avant tout, jouez bien votre personnage, et sachez que vous n'avez rien de mieux à faire. Enfin, la mort est là pour baisser la toile à propos... »

Disant ces mots, les grands yeux de M. Pascal s'arrêtaient sur un portrait de M. le cardinal de Richelieu, son premier protecteur. — Regardez-le, disait-il à M. de Sacy, celui-là n'a pas manqué à son rôle. Il l'avait superbe, à sa taille; il l'a cruellement et grandement joué!

Au moment où M. de Sacy songeait à se sauver de

ces raisonnements, semblables à des tenailles rougies au feu, M. Pascal le retenant par son habit :

— Convenez avec moi, monsieur, que notre Épictète est adorable! Avec peu de changement, on en ferait un homme à votre image. Il enseigne la modestie et la prudence. Il veut que le sage ait grand soin de cacher ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements. Il demande aussi que nous restions libres, à condition que nous usions bien de notre liberté; savants, si nous usons bien de la science. En toutes choses il faut vaincre et plaire; mais plaire est la plus difficile et la plus utile façon de toucher le cœur de l'homme. Il n'y a donc rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, rien de plus utile et de plus universel que de convaincre. A ces mots, il prit congé de M. de Sacy par un beau geste, et comme il faisait l'effort de le reconduire : — Ah! mon Dieu, toujours cet abîme! Ayez la bonté, monsieur, de rapprocher ce fauteuil, et pardonnez si je ne vous reconduis pas.

Dans quel état fut M. de Sacy au sortir de cette conférence! Il n'était pas aussi fâché, bien qu'il ressentît en lui-même une immense confusion, d'avoir été si complétement battu par le philosophe, que d'avoir posé lui-même la discussion sur ce terrain brûlant. Il se demandait en quelles régions

l'avait transporté ce grand génie et quelle langue satanique ils avaient parlée l'un et l'autre? O Dieu de vérité! s'écriait-il avec saint Augustin, les grands esprits qui savent ces subtilités de raisonnement auraient-ils quelque charme à vos yeux?

Il revint fort tard à Port-Royal des Champs, où l'attendaient très-inquiets, sans le dire et le montrer, M. Singlin, M. le Maistre, M. Nicole et M. Arnauld. — Monsieur, dit-il à M. Arnauld, j'ai péché par orgueil. Ma vanité m'a fait perdre une cause immortelle. Ayez pitié de moi. Reprenez ma tâche en sous-œuvre, et fasse enfin le Ciel que vous abordiez où j'échoue. Il y va de l'honneur de l'Église et des Pères.

— Monsieur, répondit M. Arnauld, il sera fait selon votre désir. Dieu merci, j'ai la nuit devant moi; je vais relire saint Augustin.

— M. Pascal n'a pas lu saint Augustin, reprit M. de Sacy, mais il sait par cœur Épictète. C'est Épictète qu'il faudrait lire, et je ne l'avais jamais lu.

— Quant à moi, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne, répondit M. Arnauld. Mais M. le Maistre possède un Épictète, et je le prierai de me le prêter pour cette nuit.

Cette nuit-là, tous les solitaires de Port-Royal adressèrent leurs prières les plus ferventes pour le

triomphe de M. Arnauld. Mais comme ils regrettèrent que le savant docteur Hamon eût vendu sa bibliothèque pour en distribuer le prix aux pauvres gens [1].

Le matin venu, le grand docteur savait par cœur le *Manuel d'Épictète* et les *Commentaires de Simplicius*. Après la messe, qui fut dite par M. de Sacy dans un immense transport d'espérance et de charité, M. Arnauld, qui n'était rien moins que timide aussitôt que sa conscience était en jeu, se rendit dans la maison de M. Pascal. Chemin faisant, il se demandait s'il avait été bien inspiré de lire Épictète, et si jamais deux personnes qui ont appris le même livre l'ont possédé également. Il se disait qu'au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, il faut pénétrer l'esprit d'où il sort et ne pas s'en inquiéter, comme avait fait M. de Sacy, tant qu'on n'avait pas tenté de le remplacer par une pensée meilleure. Oui, se disait-il, je ne crois pas que Descartes et saint Augustin parlant à douze cents ans de distance,

[1] Tout rempli de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra ses biens et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'obscurité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

et perdus dans la même contemplation, en aient tiré les mêmes conséquences. Telle pensée stérile en son champ naturel, produit en abondance une foule d'idées, transplantée dans un champ voisin. « Je n'irai donc pas m'égarer à perte de vue à la suite de cet homme empreint d'une fausse philosophie. Si, par exemple, je tenais en main une poignée de fausses pierreries, parmi lesquelles il y aurait un vrai diamant, irais-je dire à la Reine : *Madame, choisissez?* Non pas! Il faut que je le cherche et le reconnaisse moi-même avant de l'offrir à la Couronne. Ainsi la vérité, mêlée au mensonge; il faut la découvrir, sinon la logique est le plus inutile et le plus vain des instruments. »

Sur ces raisonnements très-ingénieux d'un logicien plein de foi, il entra chez M. Pascal, s'attendant à retrouver le même homme que la veille... Il fut ébloui du changement. L'homme hier malade, effrayé, nerveux, plein d'angoisses, et retranché contre un péril imaginaire, avait pris un tout autre aspect. Il portait un riche habit tout couvert de broderies en soie et des souliers à boucles d'or, à talons rouges, une jarretière d'argent retenant des bas noirs bien tirés, sur une jambe un peu fluette, il est vrai. Son rabat à deux pointes était empesé

chez la bonne faiseuse; ses manchettes de Malines étaient un présent de sa nièce, mademoiselle Louise Périer, fille de sa sœur.

A l'un de ses doigts brillait un onyx antique du plus beau travail, représentant une tête de Marc-Aurèle. Sur un guéridon aux armes de M. le connétable de Luynes, mort presque aussi misérable que sa victime le maréchal d'Ancre, était posé un plateau de verre de Venise, et sur le plateau un gobelet plein d'un vin d'une couleur ambrée. Il y portait parfois ses lèvres décolorées comme pour chercher une force qui le fuyait toujours. Enfin, dernier détail, qui ne saurait déplaire aux admirateurs de ces hommes particulièrement grands et superbes, il s'accoudait sur le *Virgile* de Spire (1640), in-folio, d'une si parfaite conservation que M. Arnauld se mit à contempler ce beau livre.

Il partageait, sans qu'il en convînt, la passion de Messieurs de Port-Royal pour les merveilles de la typographie. De sa main droite, Blaise Pascal tenait *les Essais de Michel, seigneur de Montaigne* (1548), in-4°. C'était l'édition même donnée par Montaigne et la première où se trouve le troisième livre des *Essais*. Ces deux tomes représenteraient aujourd'hui presque une fortune s'ils étaient ornés de la signature de Pascal. D'un

coup d'œil M. Arnauld avait saisi tout cet ensemble : — Hélas! se disait-il, M. de Sacy a raison, nous aurons grand'peine à convertir cet homme-là!

A l'instant même, et comme il prenait la parole, il fut prévenu par M. Pascal :

— « Je vous demande aujourd'hui pardon, disait le philosophe au chrétien, de mes admirations d'hier pour un philosophe païen. J'avais tort de l'invoquer en présence d'un homme aussi considérable que M. de Sacy. Il venait m'apportant la vérité, je lui ai répondu par le mensonge. Il ne m'a pas vu tel que je suis, aimant la justice et la raison, dont la racine naturelle est dans mon cœur. Mais laissons-là, monsieur, les philosophes païens et les principes de leur philosophie, et écoutons ce merveilleux sage appelé Montaigne, faisant profession de la religion catholique et possédant un esprit rare. Oui-da, je l'aime encore plus que je n'aime Épictète.

Il a cherché la morale dans la raison humaine; il a mis toute chose en un doute si général, qu'il a fini par douter de lui-même. Il aurait peur de dire : J'ignore! Il vous dira : Que sais-je? Or, sur ce principe équilibré de tant de contradictions, Montaigne a posé d'une main délicate sa propre sagesse. Il détruit insensiblement, par

une suite de questions, tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes les plus intelligents, démontrant, avec une éloquence infinie, un art parfait, que les apparences étant égales de part et d'autre, il serait insensé de choisir! Je lisais tout à l'heure un passage où, cherchant un remède certain contre les procès dans la multitude et le changement des lois : « Autant vaudrait, nous dit-il, soumettre sa cause au premier passant qu'à des juges armés de ce grand nom, *Ordonnances*. »

Voilà donc qu'il ajoute l'ironie à son doute; non pas qu'il veuille changer l'ordre de l'État, il s'en inquiète assez peu, ou que son avis soit le meilleur, il n'en trouve aucun de bon;... il tient à démontrer la vanité des opinions les mieux acceptées. Que répondre à ceci, monsieur : — « Moins nous aurons de lois, plus elles seront obéies. Les difficultés croissent à mesure qu'on les pèse; les obscurités se multiplient par le commentaire; enfin le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de n'y pas regarder de trop près; si peu qu'on l'observe, aussitôt toute la clarté se dissipe. »

En ce moment M. Arnauld, comprenant la nécessité de répondre : — Oui, monsieur, j'accepte votre comparaison entre la loi civile et la loi de Dieu; mais ne voyez-vous pas quelles ténèbres vont

surgir de ce doute universel? J'ai lu, il y a bien longtemps, votre héros, Montaigne, et j'ai trouvé un bel esprit jugeant à l'aventure les actions des hommes. Aujourd'hui sans pitié, le lendemain d'une indulgence excessive; obéissant à sa première vue en dehors de toutes les lois de la raison.

Ce frivole ami et proclamateur des fausses mesures ne songe guère qu'à montrer, par son exemple, les habiles contrariétés d'un même esprit. Qu'il l'emporte ou non dans la plus sérieuse dispute, il est content, parce que son doute est également fortifié par son triomphe ou par sa défaite. Il a cependant, j'en conviens, des passages merveilleux.... Cet éloquent pyrrhonien a démontré incontestablement l'existence de Dieu, lorsqu'il demande aux hérétiques « de quelle autorité ils entreprennent de juger cet Être infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des choses de la nature? »

Il me semble aussi, monsieur, que vous prêtez à cet homme plus d'esprit qu'il n'en avait, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Quant à moi, je m'en méfie. Il n'a rien qui m'attire; il manque, à mes yeux, d'humilité et de piété. Je m'en tiens à saint Augustin. Certes, nous pardonnons leur doute à ces philosophes

d'autrefois, qu'on nommait *académiciens ;* mais de quel droit votre Montaigne, oubliant qu'il est chrétien, s'est-il mis à renouveler des opinions dont les Pères ont fait justice? Il est chrétien, dites-vous, et le voilà qui se passe absolument de la foi; il la met de côté, il la supprime; il s'enivre à plaisir de son doute. Un rare esprit, je le veux bien, mais un cœur indifférent à la vérité.

Non, monsieur (ici Pascal fermait son livre et le posait sur le *Virgile*), vous ne pouvez pas être un adorateur de ce Montaigne et de cet Épictète, enchanteurs dangereux et subtils. Dieu a répandu dans votre intelligence d'autres douceurs et d'autres attraits, auxquels vous ne resterez pas insensible. Dieu vous rappellera de ce plaisir dangereux : *A jucunditate pestifera,* disait saint Augustin, quand il vient à se souvenir des misères et des dangers de la vanité. Saint Augustin, avant vous, s'était servi de ce doute universel, et bien vite il eut reconnu le mensonge et la séduction dont saint Paul nous avertit. Monsieur, croyez-moi, prenez-y garde; il ne faut pas trop se fier à la sagesse humaine. Elle porte en soi un certain agrément qui nous enlève et qui ne dure guère. On croit parfois qu'une chose est vraie... elle n'est qu'éloquente. On sert souvent sur un plat d'or des

viandes malsaines, et des vins empoisonnés dans des coupes de cristal.

Pascal, en ce moment, portait le verre à ses lèvres. Il le posa sans y toucher.

— Monsieur, dit-il à M. Arnauld, je vous fais tous mes compliments, vous possédez beaucoup mieux saint Augustin que je ne possède Épictète et Montaigne. Toutefois, j'aurai bien de la peine à me défaire de ma sympathie pour ce galant homme. Il a tant de grâce en son action commode et tranquille ; il rejette avec tant de bonté, les cheveux hérissés, le front ridé... le fantôme! Il est d'un enjouement plaisant, familier, naïf; son esprit est folâtre et charmant, en plein badinage. Épictète et Montaigne représentent les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde. Inévitablement il faut suivre un des deux chemins qu'ils nous indiquent : rechercher le souverain bien, s'il existe; y renoncer sans peine et sans peur, s'il est incertain.

M. Arnauld, qui déjà se croyait victorieux, resta confondu par ce dernier raisonnement. Étonné de tant d'orgueil et de paresse, ajoutez de présomption, il se promit d'attendre dans les remparts de la théologie et de la foi que le *philosophe* Pascal eût été éclairé de la lumière d'en haut. Enfin,

sans insister davantage (il y avait tant à répondre à Pascal!), le philosophe et le théologien se quittèrent, aussi peu contents celui-ci que celui-là.

Rentré au milieu de ses amis, l'envoyé de Port-Royal rendit tout d'abord cette justice à M. de Sacy, et à lui-même, qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre un pareil génie armé de toutes pièces. Il s'extasia devant cette intelligence et ce grand art qui savaient tirer du sophisme une suite de vérités : *aurum ex stercore*. Comment faire? Ils n'en savaient rien. Seulement ils comprenaient que la foi de ce grand géomètre était chancelante et cruellement obscurcie. Ils trouvaient qu'Épictète avait un art incomparable pour troubler le repos des consciences ; ils trouvaient en même temps que la religion de Montaigne aurait grand besoin d'être réglée avec beaucoup de soin et de discrétion. Enfin, ils plaignaient M. Pascal d'avoir réuni dans son esprit Épictète et Montaigne, son esprit se trouvant partagé entre ces deux doutes et ces deux orgueils qui se combattent.

— Laissez-le faire, disait M. de Sacy, il arrivera, après beaucoup de détours, à travers les principes si différents de ces philosophes si divers, à la grande et suprême clarté.

Pensez donc à leur étonnement, quand, le di-

manche suivant, ils virent agenouillé au maître-autel de Port-Royal des Champs un petit homme écrasé sous la honte et le front dans la poussière. O gloire et bonheur! c'était Pascal!

Mais, vous le voyez, il a tenu à fort peu de chose que l'auteur des *Pensées* et des *Lettres provinciales* restât philosophe et ne fût pas chrétien.

— Monsieur le président, disait notre ami George, savez-vous qu'on a fait une rymaille des bibliothèques du temps de messieurs de Port-Royal (1649) :

La bibliothière royale,
Pour tout le monde est doctrinale;
A celle Séguier chancelier,
Pauvre et riche y vont étudier;
Tous studieux ont un magasin
Chez le cardinal Mazarin;
Le prince des doctes Hardi
A le moindre livre choisi;
Sainct-Germain, Sainct-Victor
Vallent bien plus que l'or;
La scholastique de Sorbonne
Des Jésuites, des Jacobins,
De Cluni et des Bernardins,
Des Cordeliers, des Augustins,
Des Carmes et des Mathurins,
Et celle de Navarre est bonne.

Le manuscrit des *Pensées* de Pascal appartenait à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés : *ex dono* de M. Périer, son oncle.

DIXIÈME JOURNÉE.

Le dimanche suivant, l'assemblée était encore sous le coup de ce grand débat entre Pascal, M. de Sacy et M. Arnauld.

Bernard. — Ces questions sévères, qui furent à tout prendre la force et l'enchantement du grand siècle, quand elles se produisent entre hommes d'un vrai génie et d'une sincérité parfaite, soudain elles attirent toutes les âmes. Qui jamais occupa l'opinion publique au même degré que la Fontaine? Il était si complétement un poëte! et rien de mieux, rien de moins.

« Un homme paroît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point; ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. »

Ainsi parlait la Bruyère, et sa louange est exquise. Écoutez maintenant un de ses contemporains, le digne ami de madame de Sévigné :

« Il étoit, disait-il, tout semblable à ces vases simples et sans ornements, qui renferment au dedans des trésors infinis : il se négligeoit, étoit toujours habillé très-simplement, avoit dans le visage un air grossier; mais cependant, dès qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'esprit dans ses yeux, et une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pu éteindre faisoit voir qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit. Il est vrai aussi qu'avec des gens qu'il ne connoissoit point ou qui ne lui convenoient pas, il étoit triste et rêveur, et que même, à l'entrée d'une conversation avec des personnes qui lui plaisoient, il étoit froid quelquefois; mais, dès que la conversation commençoit à l'intéresser et qu'il prenoit parti dans la dispute, ce n'étoit plus cet homme rêveur; c'étoit un homme qui parloit beaucoup et bien, qui citoit les anciens et qui leur donnoit de nouveaux agréments; c'étoit un philosophe, mais un philosophe galant; en un mot, c'étoit la Fontaine, et la Fontaine tel qu'il est dans ses livres. »

Ce qu'ils ne disent pas, l'un et l'autre, c'est la prodigalité du bonhomme, et son profond dédain pour les belles choses qu'il enfantait. Il les laissait au premier venu, et s'inquiétait fort peu qu'elles fussent perdues ou sauvées. Le bibliophile Jacob, un

des nôtres et le plus savant de tous, a retrouvé des vers charmants de la Fontaine : un jour le rossignol disait à la fauvette :

Je serai toujours tendre et fidèle
Si vous voulez me rendre heureux;
De mes douces chansons vous savez l'harmonie.
— Et moi, dit le moineau, je vous aimerai tant!

Vous verrez qu'un jour ou l'autre on chantera sur les bords du Rhin cette chanson de la Fontaine :

Le curé de Bussière
Disoit aux Allemands :
« Prenez ma chambrière,
Rendez-moi ma jument!
Tenez, la voilà!
Ne l'épargnez pas, je vous en prie!
Ma pauvre jument, ramenez-la
Dans l'écurie.

On a même retrouvé dans ses œuvres inédites l'un de ces courriers de Paris portés à leur dernière perfection par tant de plumes vaillantes et délicates : Une fête à Versailles, un mariage à Paris, le dernier bon mot de M. Mondor, ou l'épigramme en portrait de mademoiselle Champmeslé, de mademoiselle de Brie ou de mademoiselle Molière. Quand il a célébré en passant la gloire et

les conquêtes de Louis le Grand, il finit par une aimable moralité :

Peu de chose fait l'opulence
De cette tranquille saison ;
Quand la Nature et la Raison
Règlent seules notre dépense,
On ne voit jamais l'indigence
Troubler la paix de la maison.

Le lendemain, il envoie au *Mercure*, en l'honneur de madame la comtesse de Thianges, ce joli vaudeville improvisé sur son album :

Les cyprès
D'ici près
Soudain
Ont fleuri de jasmin ;
Toute chose
Se change en rose,
Et les eaux
De ces canaux
Sont de fleur d'orange,
Depuis le jour
Qu'on voit Thiange
Dans ce beau séjour.

Ne croyez pas cependant que nous allions ainsi longtemps à la suite errante de ces chansons. Ce que nous cherchons dans ces œuvres oubliées, c'est moins la poésie que le poëte. Il nous plaît de retrouver le vrai la Fontaine en ces petits bonheurs

de chaque jour. Hélas! qui le croirait? cet homme aimable et bon, cet esprit rare et charmant, ce talent merveilleux de parler naturellement une langue excellente et claire, aucun de ces dons parfaits de la Muse au poëte qu'elle aime le plus, n'ont pu le mettre à l'abri des injures et des violences les plus grossières. On a retourné contre lui des épigrammes et des délations qui pouvaient le conduire à la Bastille. Il fut insulté par Furetière et par tous les impuissants du café Procope. — Le jour même de son entrée à l'Académie, à la première heure (elle dure si peu!) où tout est louange et gloire au nouveau venu, ce grand génie, un des plus rares honneurs de l'esprit français, se vit exposé aux plus mauvais traitements. On crut longtemps que le roi exclurait la Fontaine, jusqu'au moment où Sa Majesté eut daigné dire à Despréaux : « Vous pouvez recevoir M. de la Fontaine, il a promis d'être sage ».

Donc le voilà reçu; mais M. l'abbé de la Chambre imagina, dans sa réponse à la Fontaine, de parodier le fameux mot : *Il a promis d'être sage.* A ce propos, pendant une heure, cet abbé de la Chambre, un des derniers précieux ridicules de l'hôtel de Rambouillet, tint ce grand homme, étonné de tant de violence, sous sa férule insolente :

« Songez, monsieur, s'écriait-il, sans que pas un l'osât contredire et sourire à ce mot de vertu, qui avait pour gardien et pour répondant le double adultère et les enfants *doublement monstrueux* de Louis XIV, « que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un prince qui s'informera des progrès que vous ferez dans le chemin de la vertu... Songez que ces mêmes paroles que vous venez de prononcer, nous les insérerons sur nos registres; plus vous avez pris de peine à les polir et à les choisir, plus elles vous condamneroient un jour, si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs et de la doctrine, la pureté du cœur et de l'esprit, à la pureté du style et du langage... Vous devez, monsieur, vous souvenir sans cesse de celui (Colbert) dont vous occupez la place, pour remplir parfaitement vos devoirs et pour satisfaire aux obligations que vous contractez indispensablement... Quelle plus glorieuse récompense peut jamais espérer un homme de lettres que d'être admis dans ce sacré palais, sous la protection du plus grand roi du monde, à l'ombre de ses palmes et de ses lauriers [1] ! »

[1] Ce fut ainsi que le comte Molé accueillit l'auteur de *Grandeurs et servitudes militaires*. M. Alfred de Vigny fut très-étonné d'être ainsi traité dans cette illustre assemblée où il tenait une des plus belles places; il s'en plaignait encore la veille de sa mort.

Quel étrange discours, quelle outrecuidance, et comme en ce moment triomphait M. Rose, ce célèbre académicien qui, pour empêcher l'élection de la Fontaine, avait jeté traîtreusement sur le bureau de l'Académie le tome le plus hardi de ses Contes. Il y eut cependant un homme, un seul, qui protesta contre un pareil guet-apens. Cet homme était un esprit juste et droit. Il fut un des instituteurs de Voltaire. Il s'appelait Pierre Bayle, et remplissait de son indignation méritée la république des lettres. On retrouverait cette éloquente protestation de Pierre Bayle à la date du 1er janvier 1685. Une autre voix qui s'éleva plus tard en faveur de la Fontaine, insulté dans les factums de Furetière, fut la voix de madame de Sévigné elle-même, approuvée en ceci par son cousin, M. le comte de Bussy-Rabutin. « Il y a, disait-elle, de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord. On ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité de la Fontaine. Cette porte leur est fermée et la mienne aussi : ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés et sont condamnés au malheur de les improuver et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédants. »

La dame ajoute : « D'abord je songe à me mettre en colère, et puis je tâche à les instruire, mais j'ai trouvé la chose impossible ; c'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied : il y auroit trop d'affaire à le réparer ; et enfin nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour eux, car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer... Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme (Furetière) et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui... »

Que c'est bien parlé tout cela, que c'est juste et bien dit, et que les cuistres seraient honteux s'ils lisaient ces belles choses! Mais quoi, ces messieurs ne lisent rien pour leur fête et pour leur plaisir ; ils dénoncent, ils insultent, ils sont contents. En vain la Fontaine était l'ami des plus honnêtes gens, des plus illustres : le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme, M. de Harlay, M. de Lamoignon, M. de Turenne enfin, qui savait par cœur *le Faucon, les Troqueurs* et *l'Oraison de saint Julien*. Toutes ces gloires, toutes ces vertus furent impuissantes à le protéger contre une dernière violence, dont nous avons ici tout le mystère ingénûment raconté. C'était à propos de ce chef-d'œuvre inimitable et sans rival en grâce, en élégance, en charme, en mille enchantements : les *Contes* de

la Fontaine, une des gloires les plus charmantes et les plus populaires du grand siècle.

Il n'était pas un esprit délicat, poli, enjoué, naturel, qui ne rendît toute justice aux Contes de la Fontaine. Écoutez le Père Bouhours, et Dieu sait que celui-là était attaché à la gloire du siècle de Louis le Grand :

« Pour ses *Contes,* je ne trouve personne qui puisse entrer en parallèle avec lui ; il est absolument inimitable. Quels récits véritablement charmants ! quelles beautés ! quelles descriptions heureuses ! quelle morale fière et galante ! tout y coule de source. Leur lecture fait sentir à l'âme un plaisir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas tâcher d'en rendre toutes les beautés sensibles : il ne faut que les lire et avoir du goût. » Il fallait surtout être indulgent au bonhomme, et ne pas le livrer à la ferveur naissante du troisième vicaire de Saint-Roch, M. l'abbé Goujet. La Fontaine avait déjà soixante-quinze ans et même il était malade, quand le nouveau docteur de Sorbonne s'en vint chez lui sous un prétexte assez futile. Il trouva que le poëte était un homme *fort ingénu et fort simple,* qui lui dit avec une naïveté plaisante :

« Je me suis mis à lire le Nouveau Testament, c'est un bon livre, mais je ne comprends pas

l'éternité des peines. » A quoi le jeune abbé répondit par la nécessité de croire. A la fin M. de la Fontaine se rendit et ne chercha pas à chicaner davantage. Toutefois il se sentit assez ému quand le troisième vicaire de Saint-Roch, s'enhardissant de la patience de son paroissien, lui déclara qu'il était temps de sortir des voies périlleuses : *Hora est.*

— Quoi! tout de suite? Hélas, oui! tout de suite. Avec son *âge* et sa *maladie,* il ne pouvait guère espérer une plus longue vie.

« Je lui dis qu'avant toute chose (c'est l'abbé Goujet qui parle) il étoit nécessaire de nous entendre sur un point : *le livre infâme de ses Contes.* » Et comme ici la Fontaine se récriait, le terrible vicaire insiste, et de sa plus grosse voix : « Je lui dis qu'il y avoit deux choses à faire par rapport à cet ouvrage, sans quoi les ministres de l'Église ne pouvoient en conscience l'admettre à la participation des sacrements. L'une étoit qu'il falloit qu'il fît une espèce de satisfaction publique et d'amende honorable devant le saint Sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie; ou, supposé qu'il revînt en santé, dans l'assemblée de l'Académie françoise, la première fois qu'il s'y trouveroit, pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir com-

posé un tel livre, et en demander pardon à Dieu et à l'Église. L'autre, qu'il falloit qu'il promît publiquement et de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre, de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire, et, si Dieu lui rendoit la santé, d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente et édifiante. »

Ainsi son propre confesseur avait exigé du grand Corneille la traduction en très-beaux vers de l'*Imitation de Jésus-Christ;* ainsi Racine avait racheté par les grâces d'*Esther* et l'éloquence d'*Athalie* une grande part des ardeurs de *Phèdre* et des amours d'Hermione. Exiger de l'auteur des *Contes* un livre uniquement chrétien, c'était demander l'impossible.

Et toujours la Fontaine, fort peu inquiet de la *confiscation* de son livre, revenait sur les exigences de son confesseur. Il hésitait à cette acceptation d'une pénitence publique. Il n'en voyait pas la nécessité; au contraire, il trouvait de nouveaux arguments pour démontrer l'innocence de ses contes et de ses comédies. Lui-même, il avait sifflé ses comédies; il ne demandait pas mieux que de remettre aux mains de l'abbé Goujet la dernière qu'il avait faite et qu'il n'avait pas encore lue aux comédiens.... — « Je lui dis que la remise de sa comédie aux comédiens étoit impossible, parce que

la profession de comédien étoit une profession infâme selon les lois et qu'ils étoient excommuniés par l'Église. » A ces mots le poëte entrait en pleine révolte. Il ne tenait pas beaucoup à sa propre comédie; il en savait trop les parties faibles, mais il tenait à la comédie en général, surtout à celle de Molière, et il la défendait avec un grand courage, si nous en croyons son formidable adversaire.

« M. de la Fontaine eut assez de peine à se rendre à la proposition de cette satisfaction publique. Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ses Contes fût un ouvrage si pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible et qu'il ne le justifiât pas. Il protestoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaise impression sur lui en l'écrivant, et il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lisoient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de la Fontaine n'auront pas de peine à convenir qu'il ne faisoit point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paroisse de croire cela d'un homme d'esprit et qui connoissoit le monde. »

C'est justement parce qu'il connaissait le monde et ses dangers, qu'il ne voulait pas convenir qu'il eût jamais mérité les horreurs de la censure publique. Il acceptait la peine et le châtiment secret

comme un humble catholique, mais de toute sa force il éloigna le drame et l'objurgation à son lit de mort. Il demandait aussi grâce et pitié pour ces pauvres comédiens, et surtout pour ces belles comédiennes qu'il avait tant aimées et qui le lui avaient bien rendu. Il ne pouvait se figurer que mademoiselle de Champmeslé fût une infâme, et qu'il serait damné pour avoir écrit à son intention l'histoire de *la Coupe enchantée,* empruntée au poëme italien dont tant de Souverains Pontifes, de cardinaux et de docteurs de l'Église avaient fait leurs plus chères délices. « Je lui répondis que les comédiens étant excommuniés, il n'étoit pas permis, par conséquent, de contribuer à les entretenir dans cette profession en travaillant à des pièces pour les leur faire représenter; et qu'en un mot je ne pouvois pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettoit de ne jamais remettre cette pièce aux comédiens.

« Il trouva ma décision sévère, et il appela au sentiment de docteurs plus expérimentés que je n'étois... Je lui dis que j'étois ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes, pourvu qu'il s'adressât à gens connus pour être d'une science et d'une morale exactes. Il accepta la proposition. Il s'adressa en Sorbonne et consulta entre autres M. Pirot, an-

cien professeur de Sorbonne, qui est mort depuis quelques années chancelier de l'Église et de l'Université de Paris. La réponse de M. Pirot et des autres docteurs fut toute semblable à la mienne. On lui dit que je lui avois parlé avec droiture et vérité, sans rien exagérer. Il ne balança plus, il jeta sa pièce au feu, sans en retenir de copie, et la troupe des comédiens ne l'a jamais eue. »

Ceci réglé, et nous sommes sûrs que la Fontaine, plus honnête homme que Lulli, aura brûlé sans copie et sans rémission toute sa comédie, il fallut arrêter dans ses moindres détails les pardons qu'il aurait à demander avant de recevoir le saint viatique. « Le jour fut pris, et je convins avec lui qu'il feroit prier messieurs de l'Académie françoise de s'y trouver par députés pour être témoins de l'action suprême. La chose fut exécutée le 12 de février 1693, qui était le premier jeudi de carême, auquel jour l'Église fait lire l'évangile de la Cananéenne. M. le curé de Saint-Roch me dit la veille qu'il porteroit lui-même le saint viatique à cet illustre repentant. »

En effet, quoi de plus juste et de plus naturel que M. le curé de Saint-Roch vînt apporter lui-même en personne à ce grand écrivain trop docile un témoignage de contentement et de respect?

Une députation de l'Académie avait promis de se trouver près du malade, et certes M. le curé de Saint-Roch n'eût pas été de trop dans cette réunion *de gens d'esprit, de personnes de qualité* et de curieux ; « *car le bruit de cette* action s'était répandu... » Mais non, M. le curé ne trouva pas que sa présence en ce lieu fût nécessaire, et sur le point de partir, il envoya chercher son vicaire et lui dit « *qu'une affaire importante* l'empêchait d'y aller. » Quelle affaire? Il fallait nous la dire, pour l'honneur de M. le curé.

Cependant tout était déjà prêt pour cet acte de foi et d'humilité si peu convenable avec le talent, l'âge et la position de cet esprit qui n'a pas eu son égal dans le grand siècle. Le vicaire de Saint-Roch arriva seul, et posant le saint Sacrement sur la table, il se préparait à faire au malade, ici présent, une courte exhortation ; mais celui-ci, sans doute pressé d'en finir, se mit à lire en toute hâte cette déclaration dont chaque mot avait été pesé avec son confesseur.

Ce discours s'adressait, non pas au public, mais au jeune confesseur.

« Monsieur, j'ai prié messieurs de l'Académie françoise, dont j'ai l'honneur d'être un des membres, de se trouver ici par députés, pour être les

témoins de l'action que je vais faire. Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique, que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes *infâmes*. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi pernicieux qu'il l'est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et je conviens que c'est un livre *abominable*. Je suis très-fâché de l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Église, à vous, monsieur, qui êtes son ministre, à vous, messieurs de l'Académie, et à tous ceux qui sont ici présents. Je voudrois que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pouvoir de le supprimer entièrement.

« Je promets, en présence de mon Dieu, que je vais avoir l'honneur de recevoir quoique indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son impression. Je renonce actuellement et pour toujours au profit qui devoit me revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée, que j'ai malheureusement consenti que l'on fît en Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espère qu'il me fera la grâce de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais aujourd'hui; enfin je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les exercices de la pénitence, autant que mes forces corporelles pourront me le permettre, et à n'employer le talent

de la poésie qu'à la composition d'ouvrages de piété. Je vous supplie, messieurs, ajouta-t-il en se tournant du côté des députés de l'Académie, de rendre compte à ces messieurs des choses dont vous venez d'être les témoins. »

Telle fut, mot pour mot, cette affligeante renonciation d'un vrai chef-d'œuvre écrit par l'esprit le plus rare et le plus délicat du dix-septième siècle. Il fut prononcé dans une telle humiliation, que nous ne comprenons pas comment il se fit qu'un seul de ces académiciens, de ces seigneurs, ou tout simplement un galant homme, attiré par une curiosité coupable, prenant la parole au milieu de l'indignation générale et se jetant au cou du poëte :

« Non, non, se fût-il écrié, l'auteur de *Joconde* et de *l'Oraison de saint Julien* ne saurait être à ce point repentant sous les yeux de tant de gens qui l'aiment et qui l'admirent! Non, ce n'est pas un crime, ici, chez nous, de parler la plus savante langue que les hommes et les dieux aient jamais parlée! Excommunier ce grand poëte, en ce vieil âge où tout s'oublie, il serait cent fois plus juste de nous excommunier nous-mêmes, qui savons par cœur ce livre enchanteur et qui le récitons si volontiers à toutes les intelligences d'alentour! Et qui donc êtes-vous, jeune homme à peine tonsuré,

pour jeter votre impitoyable censure au confrère, à l'ami des plus grands orateurs de notre Église? »

Hélas! pareil discours n'a pas été prononcé; sans doute plus d'un académicien ressentait au fond de son âme une indignation sincère, mais pas un n'osa la montrer. Le vicaire, insistant sur cette étrange pénitence, ajouta les plus amères paroles :

« Non, disait-il, par cette satisfaction vous ne réparez pas le mal de votre *infâme* livre! Il vivra tant que vivra la langue française, et perpétuera les péchés par lesquels vous avez déshonoré et fait déshonorer le Dieu que vous allez recevoir! »

Dans une aventure moindre, à propos d'Auguste pardonnant à Cinna, le grand Condé s'était écrié : « Corneille me gâte le *Soyons amis!* » Il nous semble à nous que le vicaire a cruellement gâté, par ses paroles criminelles, toute cette pénitence. A la fin cependant il donna le saint viatique au malade, et s'en fut victorieux.

Nous sommes tous assez chrétiens, les uns et les autres, pour savoir que l'homme réconcilié avec un Dieu si terrible éprouve un grand soulagement. C'est l'ordinaire effet d'une communion bien faite et du lourd fardeau que dépose une âme enfin délivrée. — Écoutez la suite de ce récit, et voyez,

en si peu d'instants, comment déjà la Fontaine et son confesseur oublient cette éclatante victoire :

« L'après-midi, sur les quatre heures, M. de la Fontaine m'envoya chercher, et j'y fus en toute hâte ; il m'embrassa avec un grand épanouissement de joie, et me dit qu'il vouloit me faire part d'une agréable nouvelle... Il venoit de recevoir, en effet, la visite intéressante et glorieuse d'un gentilhomme de monseigneur le duc de Bourgogne, pour s'informer de l'état de sa santé, et lui apporter *une bourse de cinquante louis d'or en espèces.* » Sur quoi le vicaire, oubliant lui aussi la cérémonie et les paroles impitoyables de tantôt, se met à complimenter la Fontaine de cette aubaine, autant et plus peut-être que de sa conversion. Comment donc ! c'était bien un gentilhomme, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui apportait au poëte, *en espèces sonores,* cinquante louis de ses menus plaisirs, et cette belle action le jeune prince l'avait faite de lui-même. Ah ! la flatterie et l'adoration pour *les fils des dieux !*... c'est un mot de la Bruyère.

On sait que la Fontaine échappa plus tard au curé et au vicaire de Saint-Roch, ayant été s'établir chez madame d'Hervart, la digne veuve d'un conseiller au parlement de Paris, sur la paroisse de Saint-Eustache. « Je viens vous chercher, disait

madame d'Hervart, pour vous mener chez moi! — J'y allais », répondit le bonhomme. Il y mourut paisiblement le 13 avril 1695. « On m'assura qu'il étoit mort fort chrétiennement, et qu'on avoit trouvé dans une de ses armoires plusieurs instruments de pénitence. »

Un poëte de ce temps-là écrivit le jour même l'épigramme que voici :

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint;
Pélisson est mort en impie,
Et la Fontaine comme un saint.

Admirez cependant comme en toutes ces circonstances difficiles le véritable sens de l'Évangile finit toujours par avoir le dessus dans notre Église gallicane! A peine mort, le plus grand écrivain de l'Église peut-être, et son plus bel esprit, le digne précepteur du seul prince qui pouvait sauver la royauté, si la royauté eût pu être sauvée, Fénelon, pour tout dire en un mot, sans nul souci du zèle intempestif de M. le curé de Saint-Roch et de son vicaire, écrivait de sa main savante et dans la plus belle langue latine que les hommes eussent parlée depuis Phèdre et Cicéron, l'oraison funèbre de Jean de la Fontaine, et donnait à traduire en français

ce morceau charmant au dernier ami de la Fontaine, à monseigneur le duc de Bourgogne :

« Hélas, il a vécu cet homme ingénieux, cet autre Ésope, excellant, plus que Phèdre lui-même, aux jeux les plus aimables de l'esprit. Il donnoit un langage à tous les animaux de la création, il en faisoit autant de maîtres de philosophie à l'usage du genre humain.

« Il est mort, le bonhomme!... O douleur! nous perdons toutes les joies de l'éloquence légère, le doux rire, les grâces décentes, les doctes Muses. A celui-là seul, parmi les grands écrivains, la négligence étoit permise. Hélas! quand donc nos hommes de génie auront-ils l'esprit des bêtes de la Fontaine! »

George. — C'est pourquoi je vous annonce à la vente de ce parfait connaisseur, M. Grésy, un exemplaire des Contes de la Fontaine, « édition des fermiers généraux », avec la note que voici : *Ces deux tomes, reliés par Derame, n'ont jamais été ouverts!*

C'est le cas ou jamais (les deux figures du *Cas de conscience* sont sans voile!) de répéter ce que disait ce misérable Yago : *Mettez de l'argent dans votre bourse, seigneur Rodrigo!*

ONZIÈME JOURNÉE.

La onzième journée fut pleine d'anxiété. Plusieurs de nos amis les bibliophiles étaient malades et feuilletaient, pour se distraire, des catalogues, distraction innocente... et dangereuse. Il semble en ce moment que l'on va posséder l'*Homère* de 1468, l'*Aristophane* de 1478, l'édition romaine du *Tite-Live* de 1472. Les romans, les facéties, le théâtre et les miniatures contenus dans le nouveau catalogue vous ont bientôt donné la fièvre. Il y a surtout ces coquins d'Italiens, si plaisants, si charmants, si gais, les amoureux les plus innocents du monde. Hélas! que de fois, à la première strette de la goutte, un bonhomme de bibliophile qui croyait se distraire avec le docteur Meso Barbarus et le pédant Grunius [1], a vu son mal grandir de telle sorte que la goutte arrachait le livre de ses mains gonflées! Toujours est-il que nous étions en bien petit nombre, au moment où notre ami LANGELIER prenant la parole :

— Il ne faudrait pas oublier, nous dit-il, que

[1] Testamentum Grunii Corocottæ.

nous ne sommes pas ici uniquement pour nous incliner devant le *Platon* d'Henri Estienne et la *Sagesse* de Charron. Si les grands philosophes et les grands poëtes méritent nos hommages, n'oublions pas de châtier les brigands de la plume et les empoisonneurs de la parole. Certes, nous sommes heureux de rencontrer ces tomes resplendissants de génie et de vertu, ou tout au moins ces gaietés si charmantes : *Le Thrésor des récréations,* par Bredin le Cocu ; — *Propos rustiques* (1547) ; — *Les Récréations* de Despériers (1561) ; — *Les Sérées* de Bouchet (1584) ; — *L'Eutrapel* (1585), — voire *le Triomphe de l'abbaye des Cornards* (1587) ; c'est charmant, tout cela. Celui-là me ferait grand plaisir qui me donnerait *les Étreines universelles de Tabarin,* le *Recueil des caquets de l'accouchée,* avec le facétieux *Réveil-matin* et *Roger Bontemps en belle humeur.* Tant que vous voudrez je lirai *les Fantaisies de Bruscambille* (Rome, 1629); *le Moyen de parvenir,* ou même le *Recueil foireux et venteux,* s'il est relié par Bauzonnet. Mais à Dieu ne plaise que jamais je touche aux obscénités de certains misérables enfouies dans l'enfer des bibliothèques. Cependant nous avons tous entendu parler du fameux marquis de Sade? O braves gens! Entrons, si vous l'osez, dans cette mare de sang et

de vices. Il faut un grand courage pour aborder cette immonde biographie. Elle tiendra sa place parmi les plus souillées et les plus fangeuses. Prenez donc votre courage à deux mains. Laissons pour un instant les *facéties*, pour les crimes sans rémission. Nous allons regarder de près cet étrange phénomène : un rêveur de meurtre et de sang se traînant sans honte et sans remords dans une immense orgie, entassant dans ses rêves victimes sur victimes, et cela pendant soixante-dix ans de cette honteuse fantaisie. Épouvantable aux honnêtes gens, fléau des insensés, pervertissant et plongeant dans la même infamie la prison, le salon, le théâtre, le toit domestique et l'hôpital. Cet homme a fait peur aux bourreaux de 93; il amusait le Directoire de ses bouffonneries lascives; il a été l'effroi de Bonaparte consul. Son premier acte d'autorité fut de déclarer que c'était un fou dangereux et de l'enfermer à Bicêtre jusqu'à la fin de ses jours. Les bagnes ne connaissent pas de plus grand poëte; on l'adore à Toulon; il écrivit le *Catéchisme des prostituées*.

Ce monstre en morale appartenait à la plus antique noblesse. Enfant, il fut plongé dans les eaux claires de la fontaine de Vaucluse! Son arbre généalogique fut planté dans cette chaste patrie du

sonnet amoureux et de l'élégie italienne par les mains de Laure et de Pétrarque. L'arbre a grandi sous le souffle amoureux de ces deux modèles de toutes les vertus et de toutes les grâces. Pourtant qu'auriez-vous dit, Laure de Noves, au sourire enchanté, si dans le miroir de ces eaux claires vous eussiez entrevu la face hideuse et burlesque de votre horrible petit-fils?

Donc, le deuxième jour du mois de juin 1740, dans l'hôtel même du grand Condé, noble maison où tout le dix-septième siècle a passé, illustre seuil foulé par le vainqueur de Rocroy, et par le grand Corneille, par Racine et par Bossuet, par tous les grands hommes du grand siècle, le terrible et fameux marquis de Sade a vu le jour.

La mère de ce fabuleux monomane était tout simplement une bonne chrétienne, une très-honnête femme, dame d'honneur de madame la princesse de Condé. Or, comme elle se souvenait du soleil provençal et des parfums de cette heureuse terre où naquit la langue du *Si*, la tendre mère envoya son fils sous les orangers en fleurs. — Va-t'en là-bas, disait-elle, où les oiseaux chantent si bien! Sois libre et sois heureux! Puis, quand il fut dans l'âge où s'arrête l'enfance, où se montre à son tour l'étude impérieuse, il fut enfermé dans

le collége même où Voltaire avait puisé sa première et charmante ironie. A quatorze ans, le futur marquis était hors de page, et tout son esprit, déjà! se tournait en rêves funestes. Il était un fanatique de vices, un enthousiaste de libertinage. Eux-mêmes, les pages de la grande écurie, eurent peur de ce hideux camarade. Il marchait seul dans le mépris des soldats, qui le suivaient dans la mêlée et qui s'étonnaient qu'il ne fût pas un lâche. Il fit la guerre de sept ans en Allemagne. A son retour, on lui fit épouser mademoiselle de Montreuil, fille d'un président à la cour des aides, pauvre jeune fille douce, aimable, jolie, vertueuse, timide! Elle croyait n'épouser qu'un officier de cavalerie.... elle épousait le marquis de Sade!

C'était l'heure où tout s'écroule, un vrai chaos, mais cette fois le chaos de la fin d'un monde. On n'entendait parler que des livres obscènes qui furent la dernière occupation du siècle de Voltaire et de Diderot. Certes, si le marquis de Sade n'avait pas été plus loin que les faiseurs patentés des plus mauvais livres, nous ne lui ferions pas l'honneur d'un chapitre à part; nous le laisserions dans le tas des immondices, au-dessous du *Portier des Chartreux* ou de l'*Erotica biblion*. Mais ce misérable ajoutait l'action à la théorie; il donnait un corps à

ses rêves; il mutilait, il assassinait. Prenez le premier venu de ses livres....., si vous l'osez! Ce ne sont que cadavres sanglants, enfants arrachés aux bras de leurs mères, jeunes femmes qu'on égorge à la fin de l'orgie, coupes remplies de sang et de vin, tortures inouïes, coups de bâton, flagellations horribles; on allume des chaudières, on dresse des chevalets, on brise des crânes, on dépouille des hommes de leur peau fumante; on crie, on jure, on blasphème, on se mord, on s'arrache le cœur de la poitrine; et cela pendant douze ou quinze volumes sans fin, et cela à chaque page, à chaque ligne, et toujours! On frémit, rien qu'à se rappeler ces inventions de l'abîme; le tremblement vous saisit à ouvrir ces pages de l'abomination.

Si par hasard l'auteur est à bout de crimes, il se sourit à lui-même, aussi content que s'il venait d'écrire un conte de la Fontaine. Il a fait pis que cela, peut-être! Il a fait des images pour son livre! Il a trouvé des illustrations dignes de sa prose, et de cette double audace est résulté le plus épouvantable monument de la dégradation humaine, devant lequel même la vieille Rome, à son moment de décadence et de luxe, à l'heure où les Romains jetaient leurs esclaves aux poissons de leurs viviers, eût reculé de dégoût et d'effroi!

Peut-être aurez-vous la curiosité d'apprendre par quel malheur les œuvres du marquis de Sade me sont connues. Mon Dieu! c'est la seule histoire de mon adolescence que j'en voudrais effacer. Nous sortions à peine du collége, à l'heure où l'on ne doute de rien. Le monde appartient à qui le veut prendre. A toi le soleil, à moi les étoiles. Joyeux et libres, nous étions partis, un mien cousin et moi, pour retourner sur les bords sinueux de notre fleuve aux flots verdâtres. Il nous réveillait le matin, il nous endormait le soir. Murmures, enchantements! Le Rhône était pour nous un camarade et pour le village un père nourricier. Ce doux village, suspendu aux flancs d'un rocher calciné, au milieu des vignes et des pêchers, était le domaine, ou pour mieux dire le royaume du bon curé Gabriel, l'oncle du petit Julien. Le presbytère était digne du hameau. On y respirait l'aisance et le calme. Un verger plein de raisins, un salon plein de livres. Hélas! parmi ces beaux et bons livres, le poison s'était glissé! La vipère était sous les fleurs!

Le neveu du curé, ce petit Julien, était un enfant naïf, d'un esprit vif mais peu avancé, d'une intelligence vulgaire et prompte. — Son imagination peu éveillée l'avait tenu jusqu'à ses quinze ans dans

une parfaite innocence; il était joueur, causeur et curieux. Son oncle lui avait donné une petite chambre au bout de la bibliothèque; allant et venant parmi ces livres de belle apparence, il cherchait quelque belle histoire..... et tantôt ceci, tantôt cela, il ne trouvait rien à son usage. Hélas! dans un coin sombre et tout noir de poussière, il finit par découvrir quelques tomes sans forme et sans nom, dont le titre était soigneusement enveloppé par une feuille de papier destinée à protéger, non pas le livre contre le lecteur, mais le lecteur contre le livre.

Ce fut cependant cette fatale enveloppe qui décida le choix du pauvre Julien. D'abord il hésita: une voix lui disait qu'il allait commettre une action mauvaise.... peu à peu il s'enhardit. D'abord il déchira l'enveloppe à l'endroit où le titre était visible, et le titre ne lui dit rien. Mais quoi! la tentation ajoutée à l'obstacle, il déchira tout à fait l'enveloppe que protégeaient quatre épais cachets funèbres. Enfin le pauvre misérable ouvrit ce livre odieux. Il en sortit une immonde odeur de roses mortes, de fange et de charnier. Il en eut un éblouissement. Revenu de sa frayeur, il courut s'enfermer dans sa chambre, emportant sous son bras ce chaos de l'enfer.

O mes amis! je vous laisse à penser quelle intime épouvante au moment où ce jeune homme ignorant, timide et frêle, ouvrit les portes de ces abîmes! Figurez-vous ce malheureux empoisonné qui pâlit, qui tremble, qui tient d'une main égarée ce long pamphlet contre l'espèce humaine! Comme ce pauvre cœur se soulevait dans sa poitrine! Comme ces cheveux blonds tout bouclés se dressaient d'effroi et retombaient sur ce front pâle et jauni! Quels frissons! quelle épouvante! Hélas! une nuit de cette lecture l'avait vieilli de vingt ans! Je le vois encore arriver au second repas du matin : — Est-ce toi, Julien? O malheur! le joyeux Julien de la matinée avait les yeux baissés, la tête en feu, le geste contracté. Dans toute cette longue journée, il n'eut pas un mot pour moi, pas une caresse pour personne. Malheureusement son oncle était sorti dès le matin; il avait porté bien loin, de l'autre côté du Rhône, le saint viatique à l'un de ses paroissiens qui se mourait, malheureux prêtre qui ne se doutait pas qu'une âme expirait dans sa maison, l'âme de son petit Julien!

Il n'y avait à la maison que la servante, bonne et honnête fille qui ne savait pas lire, et moi, l'enfant de la rhétorique parisienne, qui n'avais lu encore, en fait de vers défendus, que l'ode à Myrrha

dans notre poëte Horace. Personne autre, personne qui pût deviner la maladie morale de Julien; si bien que le soir venu, l'enfant, sous le prétexte qu'il était malade, se retira dans sa chambre afin d'achever son atroce lecture. Eh bien, ce jour-là le ciel se couvrit de nuages, le vent se déchaîna, le Rhône hurlait des plaintes sans nom, la corde du bateau qui réunit les deux rives se brisa, et le vieux curé fut forcé de passer la nuit sur l'autre bord, lui et son Dieu qu'il portait entre ses mains. La tempête dura toute la nuit; toute la nuit le vieux fleuve éclatait en lamentations! Le ciel était en feu; le tonnerre fatigua les échos des montagnes : mon malheureux ami n'entendait rien, il lisait d'un œil hébété le livre des malédictions!

Au premier rayon du soleil, le Rhône enfin s'apaise, le ciel redevient tout bleu, l'oiseau chante, l'arbre a relevé sa tête fatiguée, le batelier rentre dans son bateau; le digne pasteur revient à son bercail. Il va d'abord à sa petite église, et, sa prière achevée, il rentre en son foyer. Moi j'étais sur le seuil de la porte bénie; obéissant à toutes les joies de la matinée, je chantais, je disais bonjour à Catherine, qu'entraînait sa vache au pré communal, ou bien je distribuais le raisin de la vigne, ornement de la maison, aux pigeons domes-

tiques. Julien n'était pas encore levé, et j'attendais Julien.

Le bon curé, en revenant de l'église, m'embrassa bien fort, et d'un ton joyeux : *Quomodo vales?* Et moi de lui répondre : *Valeo.* En même temps il cherchait des yeux son petit Julien tout mignon, tout joli, tout mince, et qu'il aimait comme un père aime son fils.

— Où est-il?

— Il est malade, répondit Catherine; il a fermé sa porte, il dort.

Mais Julien ne se réveillait pas. Son oncle, inquiet déjà, frappe à la chambre de l'enfant et l'appelle : pas de réponse. Il brise la porte, il entre : ô douleur! à l'aspect de cette robe noire, à l'aspect de ce prêtre qui lui tend les bras pour l'embrasser, Julien pousse un cri terrible. Il tremble, il recule, il a peur.

— Qu'as-tu, Julien? qu'as-tu, mon enfant? disait le pauvre abbé.

Julien se lève et s'échappe. Je veux l'arrêter, il me regarde et me repousse. La bonne accourt; il ne veut pas la voir! — Quelque chien l'aura mordu, disait-elle. — Ah! si ce n'était qu'un chien enragé! La plaie, on la brûle.... il est perdu le malheureux que le marquis de Sade a touché!

— Au secours! criait l'enfant. Il s'enfuit tout nu. L'église était ouverte, il frémit voyant l'église! Alors la cloche sonna l'*Angelus :* il tombe évanoui. Une horrible crise agitait ses membres palpitants.

Aussitôt voilà tout le village qui se demande quel remède employer? Sa mère accourt éplorée et malheureuse : il repousse aussi sa mère. Les plus anciens ne pouvaient rien comprendre à ce mal terrible. Il hurlait, il pleurait, il criait : *Je suis damné! je suis damné!* Un médecin venu de Lyon annonce enfin que l'enfant est épileptique, et, levant l'épaule, il s'en va.

Le voilà désormais entre l'ombre et le rayon, entre la vie et la mort. Sa jeune raison succombait sous le choc imprévu des inventions diaboliques du terrible marquis. Cette âme simple et naïve n'a pas voulu se persuader qu'un homme à l'image de Dieu pouvait se livrer à ces fictions abominables. Deux nuits de lecture avaient suffi pour éteindre à jamais cette honnête intelligence; il ne voyait plus dans la nature que des monstres. Il allait comme on va dans les songes. Il entendait dans sa tête innocente un bruit de prostitution et d'échafauds. Un mois après cet événement inexplicable, la servante découvrait ce tome hideux, et le portait à son maître. Il comprit alors toute cette misère et

combien il était coupable, ayant charge d'âmes, de n'avoir pas anéanti ce dépôt que lui avait confié un de ses pénitents.

« Mes frères, dit-il à ses paroissiens, priez pour Julien, priez pour moi! le même poison nous tue! » Or, depuis ce temps-là, le brave homme a quitté son église; il a disparu, emmenant le petit Julien. Ils sont morts, à peu de distance l'un de l'autre. C'est pourquoi j'ai voué au misérable auteur de ces infamies une de ces haines vigoureuses qui nous font regretter qu'un pareil brigand ait évité le dernier supplice.

On retrouverait dans le poëme de Dante un damné déchirant de sa dent impitoyable le crâne de son ennemi; ce damné laisserait ce crâne affreux pour le crâne de ce misérable. Il eût déshonoré la langue française, si la langue française pouvait être déshonorée. On a retrouvé naguère dans les papiers d'un hôpital des fous, à la date du 30 janvier 1806, le testament du marquis de Sade. Il tremblait (tant il comprenait les châtiments qu'il avait mérités), il tremblait, ce parjure et ce meurtrier qui avait essayé sur ses victimes tous les supplices qu'un Néron pouvait rêver, d'être enterré tout vivant. Il ne croyait pas à l'enfer..... il croyait aux supplices du hasard.

Voici la dernière page de ce codicille hideux : « Je défends que mon corps soit ouvert sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je décéderai, placé dans une bière de bois qui ne sera clouée qu'au bout des quarante-huit heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bière sera clouée; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, n° 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté sous son escorte et dans ladite charrette au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Mancé près d'Épernon, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans ledit bois, en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. La fosse pratiquée dans ce taillis sera ouverte par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lenormand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse; il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie, s'il le veut, par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette der-

nière marque d'attachement; la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre.

« Comme je me FLATTE que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

« Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806.

« D. A. T. SADE[1]. »

Vaine espérance! il restera jusqu'à la fin des siècles enfoui dans cette impitoyable famosité!

— Messieurs, reprit notre ami GEORGE (il était pâle à faire peur), voici ce qui s'appelle une horrible histoire, et s'il y en avait deux semblables dans nos chères réunions, je n'y voudrais pas revenir, dans la crainte, après avoir subi la première histoire, d'être encore à la deuxième. Il faudrait en finir une fois pour toutes avec ces livres de perdition, et je vous promets que, rentré chez moi, je vais lire avec grand soin quelque vieux livre honnête et chrétien, qui m'encourage et me console. Ce n'est pas en vain que, par toutes sortes de pri-

[1] Ces dernières volontés du marquis de Sade sont publiées pour la première fois.

vations (ici l'on se prit à sourire, et ce fut autant de gagné sur les histoires du marquis de Sade), je me suis procuré *le livre tres salutaire de l'Imitation de Nostre Seigneur Jhesucrist et parfait contennement de se miserable monde, nommé en latin de Imitatione Cristi et de contemtu mundi, et se commence Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.* Je vais de ce pas en lire un chapitre, à moins que je ne trouve sous ma main la traduction de Pierre Corneille de l'édition originale (1656), dans un beau tome in-quarto, aux armes de madame de Maintenon.

Il dit cela avec le juste orgueil d'un jeune homme qui possède un beau livre. Sur quoi M. DE VERNEUIL : — C'est avec raison, mon jeune confrère, que vous vous glorifiez de ces deux merveilles...... C'est de votre âge. A mon âge, on est plus sérieux. Vous m'offririez, par exemple, avec vos deux exemplaires de l'*Imitation*, ce même livre traduit par le sieur de Beuil, c'est-à-dire M. Le Maistre de Sacy lui-même, un charmant tome in-seize, réglé, le frontispice gravé par Bosse, en maroquin noir janséniste, doublé de maroquin rouge, aux armes de Lambert de Thorigny; vous ajouteriez à ce charmant livre la traduction de l'abbé de Choisy (Paris, Antoine Dezallier, 1692,

in-12), et je trouverais au frontispice du second livre l'image admirable de madame de Maintenon, prosternée à l'autel de la chapelle de Versailles (l'image est encore plus rare que le livre); ou bien vous me donneriez, avec la signature de François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, avec le charmant portrait, gravé par Desrochers, de madame la duchesse de Bourgogne, à qui ce livre est dédié, j'échangerais volontiers tous ces merveilleux exemplaires pour l'*Imitation de Jésus-Christ* imprimée par l'imprimeur d'Évreux, Hérissey, un tome in-douze, qui se vend encore aujourd'hui pour une pièce de quinze sous. Oui, je les donnerais pour léguer cet humble livre à ma femme, afin que ma femme à son tour le laissât à sa fille aînée. Et je me croirais plus riche et plus digne d'envie, avec ce livre adorable, que vous tous avec ces merveilles dont vous êtes si fiers : la Bible de Longepierre, aux insignes de la Toison d'or; le Psautier de la reine Anne d'Autriche; le livre d'Heures de mademoiselle Poncher, la mère de l'évêque de Paris François Poncher, avec ces lettres cabalistiques, Y. P. K. L., c'est-à-dire *Isabeau Poncher, qu'à elle ne suis.*

Vous voilà bien heureux de posséder la *Journée du chrétien* qui appartenait à madame de Pompadour,

et qu'elle n'a pas ouverte une fois dans sa vie ! ou bien les *Heures* de Henri III, semées de fleurs de lis et de têtes de mort! Vous êtes si fier d'avoir retrouvé à Cambrai le second tome des Lettres de saint Augustin, au chiffre de madame de Chamillart! Je sais tout cela, et, comme il est dit dans la première églogue :

Non equidem invideo, miror magis...

Mais je maintiens que vous serez tout à fait de mon avis, tous ces beaux livres ne valent pas, pour l'exemple et le conseil, l'*Imitation de Jésus-Christ* au nom de mademoiselle Ernestine Étasse, une simple servante de la ville de Caen. Il était près de minuit; la jeune fille était couchée; elle lisait, pensive et recueillie, à la lueur d'une petite lampe, un chapitre de l'*Imitation*. Sa pensée et son cœur s'ouvraient doucement à la voix consolante, et dans cette pieuse lecture elle affermissait toutes les vertus de sa jeunesse. Hélas! tout à coup sa porte est enfoncée! Un homme, un meurtrier, un voleur se précipite, et trouvant cette enfant qui lisait, qui priait, on eût dit qu'il était jaloux de sa prière. Alors, quand elle eut compris quel danger la menaçait, elle se défend contre ce misérable, et celui-ci la tue en maudissant sa résistance. On a retrouvé plus tard, taché de ce sang virginal, le livre de la

jeune Ernestine, et chacun s'incline, en touchant de ses lèvres cet exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Quoi de plus beau, messieurs, de plus rare et de plus touchant? Et maintenant, n'êtes-vous pas de mon avis? Qui de vous refuserait la plus belle place à ce saint livre, et qui voudrait l'échanger même contre un exemplaire de Grolier ou de M. de Thou?

Un murmure approbateur répondit à cette éloquente déclamation de M. de Verneuil. Nous prenons ici le mot *déclamation* en bonne part.

— Cependant, reprit ALBERT SONGE-CREUX après une pause, il ne faudrait pas trop déclamer contre un amateur malencontreux, pour quelques méchants livres qui se seraient par malheur glissés dans sa bibliothèque. On a fait certes un trop grand tapage à la vente de M. Noël, ancien conseiller de l'Université, pour quelques fantaisies que le bonhomme avait gardées, et qu'il eût mieux fait de jeter à la voirie. Il était mort brusquement, sans avoir le temps de se reconnaître, et le libraire Calliot, qui composa son catalogue, eut la maladresse de ne pas le lire. Alors voilà les déclamateurs (les vrais) qui font le signe de la croix, et qui damnent M. Noël de gaieté de cœur. Quel impie! Encore aujourd'hui le nom de ce brave homme est pro-

noncé avec malédiction. Comme je suis l'ennemi de toute injustice, j'ai relevé le titre de ces livres maudits, et les voici très-exactement rapportés : *le Système de la nature,* par le baron d'Holbach, le plus emphatique et le plus ennuyeux des écrivains d'autrefois. Un livre en latin du bonhomme Meibomius, qui n'a fait de mal à personne. *Le Cabinet satirique*..... on le paye aujourd'hui, publiquement, au poids de l'or, et les plus difficiles se vantent de le posséder. Le manuscrit d'un imbécile, intitulé *l'Ile de Sitismie.* Il y avait aussi, dans cette vente *abominable, les Espiégleries de Mérard de Saint-Just,* tiré à soixante exemplaires. Pensez donc si c'était dangereux! *La Callipédie*, *ou l'art d'avoir de beaux enfants;* on ferait bien mieux de multiplier ce livre-là. Des contes en vers, à l'imitation de la Fontaine, et c'était tout leur crime. Un joli conte intitulé *le Galetas*, les *Poésies libres* de M. Féraud; les *Poésies du Collier*..... On les eût jetées au feu vingt ans plus tôt, mais cette fois tous ces mauvais livres furent déposés précieusement à la Bibliothèque royale, avec *la Toilette des dames, les Grâces à confesse*, *Honni soit qui mal y pense, Autant en emporte le vent, le Cabinet de l'Amour, le Conseil de Momus*, *les Contes gaillards*, *les Étrennes gaillardes*, *la Légende joyeuse,* et *la*

Messe de Gnide. Il y avait aussi *le Foyer de l'Opéra, la Muse en belle humeur, le Souper de Julie,* et *la Tentation de saint Antoine,* autant de poésies sorties toutes chaudes des presses de Gaillardopolis. A l'aspect de ces débauches, l'Université, notre mère, s'est voilé la face; et si M. Noël n'eût pris les devants, c'était un collectionneur perdu.

Il y avait cependant : *Une étincelle par jour; les Goguettes du vieux temps* et le *Théâtre burlesque,* avec *le Papillotage* et *le Petit Toutou,* que monsieur le commissaire-priseur aurait pu vendre à la rigueur, ou tout au moins la COTE G en eût fait justice. La cote G est le revenant-bon de MM. les clercs de notaire et de procureur. Dans la cote G ils auraient mis volontiers *la Belle en chemise* et *les Dîners de M. Guillaume.* Ils auraient fait leur profit de *l'Espion des boulevards* et de l'*Histoire de mademoiselle Crosnel.* — Il y a, j'en conviens, deux pages qui justifieraient, avec un peu de rigueur, la fâcheuse renommée de ce catalogue, en y comprenant le *Tractatus varii de pulicibus*...

— Restons-en là, s'il vous plaît, reprit le PRÉSIDENT DE VERNEUIL. Vous avez beau plaider, monsieur Albert, les circonstances atténuantes d'un professeur maladroit, qui ne sait pas que sa vie entière est un exemple et que la bibliothèque d'un

galant homme est semblable à la femme de César, qui ne doit pas être soupçonnée. Inévitablement, le jour viendra, le maître jour, où les livres de tel homme aujourd'hui vivant seront appelés en témoignage de ses plus secrètes pensées et des fêtes de son esprit.

Respectons-nous nous-mêmes dans le choix de nos livres, afin de ne pas être exposés, quand nous serons morts, au reproche de libertinage. O le vilain vieillard! diront les jeunes gens; et, dédaigneux, ils s'éloigneront de ce triste cabinet.

Pierre de Cornu. — Me sera-t-il permis, à moi qui n'ai plus de livres grâce à madame de Cornu, de me plaire aux gaietés des *Bibliothèques imaginaires?* Que de fois nous avons souri, les uns et les autres, aux titres charmants des plus beaux livres qui n'ont jamais existé :

Les Simples de Bartole;

Les Contrats de Gallien;

Un Pet en quatre volumes;

La Cornemuse de Platon;

L'Histoire tripartite de Caton;

La Cosmographie d'Anthonius Arena;

Le livre *De appetitu inanis gloriæ,* par Pelisson;

Le Descrotoir de tristesse;

Le Pot poury des affaires de France, traduit d'italien en françois par la Reyne mère ;

L'Art de ne point croire en Dieu, par M. de Bourges ;

Le J'en veux *des filles de la Reyne mère*, en musique, par madame de Saint-Martin ;

L'Oriflamme des pucelles, par mademoiselle de la Mirande ;

Le Trébuchet des filles de la cour, tiré de l'exemplaire de la demoiselle du Tiers, avec *les Lamentations amoureuses de Neptune*, et *le Vatican languissant.*

George. — Les dames ne sont pas oubliées dans ces petits livres imaginaires, et peut-être on ferait bien d'indiquer aux écrivains de nos jours les titres de ces *desiderata.* En voici quelques-uns dont feront leur profit les secrétaires de madame Mogador et de mademoiselle Thérésa : *La manière de bien faire un fichu*, par Aristote.

Le Vernis de la Chine pour le teint de ces dames.

L'Art de mener les maris par le nez, par le marquis de Scotti, dédié à la reine d'Espagne.

Traité des jubilés et des indulgences plénières, par la présidente Fillon, dédié au cardinal Dubois.

La Manière de faire aux dames des corps de jupe à

ressorts, qui fait aller l'amble à une gorge, le trot aux amants, et le galop à leur bourse; de l'invention d'un tailleur de l'Opéra. Petit volume, augmenté d'une petite explication sur l'art de faire des robes qu'on peut friper et chiffonner sans qu'il y paraisse.

Topographie du visage des dames, ou l'art d'y placer des mouches régulièrement.

QUINTILIEN. — N'oublions pas dans ces titres imaginaires, qui cependant tiennent de si près à l'histoire, une suite de livres mystiques dont on ne saurait nier l'esprit et l'à-propos. Que diriez-vous, par exemple, de quelques jolis petits livrets à l'enseigne de *la frivolité?*

Traité de l'obligation dans laquelle sont les dévotes de ménager leur santé aux dépens de leur conscience et pour la plus grande gloire de Dieu, par Jean Doucet. A Bénévent, chez Gaspard Minaudin, rue Vivienne, à la Rose.

Secret infaillible pour cacher ses défauts et faire montre des vertus qu'on n'a pas et qu'on n'a pas envie d'acquérir, par Perrette de Fourbin. A Crespy, chez la veuve Platrice, rue des Blancs-Manteaux, au Masque.

L'Accord du luxe, du jeu, du plaisir et de la vie mondaine avec la plus sublime dévotion, par

Étienne Mélange. A Tournay, chez Françoise Amphibie, rue des Deux-Portes, au Tournesol.

La Métamorphose des pèlerinages des dévotes en partie de plaisir, par sœur Thérèse Trottin. A la Bonne Table, chez la veuve Gaillard, rue Champ-Fleury, au Moulin de Javelle.

L'Art de dire à confesse très-peu de chose en beaucoup de paroles, par Denise l'Entortillée. A Tournus, chez Pancrace Loisir, rue Michel-le-Comte, au Grand Cercle.

La Grâce spirituelle pour guinder du premier bond les âmes dévotes par delà le troisième ciel, par le Père Élie de l'Ascension.

Le Secret d'achalander un confessionnal et d'y attirer des poulettes grasses, par le Père Journal de la Visitation. A Monaco, chez Daniel Blondin, rue des Amadis de Gaule, à la Pierre d'Aimant.

La Boussole des dévotes désorientées, ou Tours d'adresse pour se disculper aux dépens de la vérité, sans mentir, par Véronique Double. A Mantes, chez la veuve Radegonde, rue des Douze-Portes, à l'Éponge.

Cérémonial du grand ordre des dévotes, avec des instructions très-utiles sur les gestes et les tons de voix, et une manière de tourner les yeux, par

Antoinette de Beauregard. A Aire, chez Barbe Grimacière, rue des Singes, au Compas.

Le Labyrinthe de la dévotion à la mode et le moyen de trouver Dieu où l'on sait qu'il n'est pas, par Scholastique Guignard. A Tours, chez René Court-en-vain, rue Pirouette, au Merle blanc.

La Musette mystique pour égayer les dévotes atrabilaires et hypocondriaques, par le Père des Sept Allégresses. A Rieux, chez la veuve Pantaléon Jodelet, rue de la Harpe, au Violon.

Les Allumettes de la dévotion, par Laurent Gelé. A Ardres, chez Mathieu Dufour, rue Jean Tison, à la Pierre à fusil.

Il y avait aussi, parmi les livres écrits pour les dames en général, des satires toutes personnelles, dont le seul titre amenait le rire sur les lèvres les plus sérieuses :

L'Art de faire de l'esprit et d'y mêler celui des autres, par Mlle Arnoux (*Sophie Arnould*), rue des Deux-Portes, à la Ménagerie.

L'Art de composer sa figure et de rétrécir sa bouche, aux dépens du reste.

Traité d'ostéologie, ou le Squelette des Grâces, par Mlle Guimard, rue de la Planche, à l'Arbre sec.

Tels étaient les traités les plus considérables de la bibliothèque des dames; mais la bibliothèque des

petits-maîtres (on dirait aujourd'hui des petits crevés) ne chômait pas :

L'Art de dématérialiser les petits-maîtres allemands, hollandais, russes et chinois.

Les statuts et règlements de l'ordre élégantissime du papillonnage, persiflage, rossignolage, etc., par l'urbanissime superlicocantiosissime Zephiloret, 100 volumes in-folio, format d'atlas.

Examen de cette question : Si les femmes doivent encore faire des enfants, par J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

Traité de l'attaque et de la défense des ruelles.

Comédies :

L'École des petits-maîtres.

La Duperie des petites-maîtresses.

Les orgies d'Amathonte.

L'art de tromper décemment et d'être dupé avec honneur.

De la propreté des Hybernois.

De la politesse des Suisses et des Flamands.

Du désintéressement des Normands.

De la subtilité d'esprit des Champenois.

De la bravoure des Parisiens.

De la modération des Bretons.

Les Étrilles des petits-maîtres, édition de Montmartre.

Aussitôt que tout fut permis (ce sont les époques malheureuses), les *livres imaginaires* prirent soudain une libre allure, à ce point que les moins prévoyants pressentaient les excès à venir :

1° *Les tours de passe-passe d'un général à deux visages*, édition superbe couverte en maroquin, dorée sur tranche. Prix.... le bonheur du peuple.

2° *Le Guide-âne des juges de paix.*

3° *Le Bilan du duc d'Orléans*, ou *la N.. de D... de voie des banqueroutiers ouverte aux princes*.... Prix : les baux des marchands du Palais-Royal.

4° *L'Art d'attraper* 880,000 *livres en trois années*, brochure intéressante par M..., libraire-escroc des quais. Il en développera les préceptes.

5° *L'Esprit de Louis XVI*, un quart de feuille... Prix : *gratis*. Encore n'est-on pas, f...., sûr du débit.

6° *Les Remords de Marie-Antoinette*, une demi-feuille.... Par la sacrée mille b....! je suis sûr que personne n'y croira.

7° *Traité sur l'Envie et l'art de faire fortune*, par Sylvain Bailly. Oh! nom d'un f.....! Excellent ouvrage! Le b..... s'y connaît.... Prix.... tout ce qu'on voudra.

8° *La Conversion de Mirabeau l'aîné,* ouvrage rare. Prix : 1 livre 4 sols.

9° *Manière adroite de faire bâtir des châteaux aux dépens du public,* par D.... Imprimé à Antony. Son auteur est banqueroutier de trois millions.

Formidables gaietés du père Duchesne! Elles menaient tout droit à l'échafaud.

Vitruve. — Ces choses-là, Dieu merci, ne sont pas de notre ressort. La pornographie et la délation représentent, à mes yeux, le même crime. Érasme avait écrit sur l'un de ses traités : *Non amo veritatem seditiosam :* « Ne parlons pas de la sédition, même à propos d'une vérité. » Donc, il faut s'en tenir aux honnêtes gens qui savent rire. Ainsi l'un des nôtres, M. Eusèbe Castaigne, a recueilli sous ce titre : *Collection de livres introuvables*, les *Gaietés de M. Turgot, intendant général à Limoges* (1761-74). Ce brave homme avait fait appliquer sur un panneau destiné à masquer une porte de son cabinet les titres que voici : *Traité de la dévotion politique, — Traité du droit de conquête,* ouvrage posthume de Cartouche, — *Délices du gouvernement turc.*

Traité des ornements de la poésie moderne, par M. Eisen.

Grammaire de la langue limousine.

Nouveau système sur l'origine des cloches.

Dictionnaire de caractères à l'usage des poëtes comiques.

Histoire naturelle des bœufs-tigres, avec figures.

Traité complet des bâillons.

Conduite des Espagnols dans les Indes, justifiée par le D[r] Caveyrac.

Histoire naturelle et morale des araignées, avec la description de leurs amours, par M. le duc de ***.

Les Dangers du pain.

Cours complet de morale, extrait des romans de Crébillon fils.

Cours complet des découvertes des trente et une Sociétés d'agriculture.

M. Agrippæ De digitorum nominibus et virtutibus.

Art de compliquer les questions simples, par l'abbé Gagliano.

Du Pouvoir de la musique, par M. Sedaine.

De l'emploi des images en poésie, par M. Dorat.

Le temps, dévoreur de toutes choses, a respecté ces élégances de M. Turgot, et nous pouvons saluer aujourd'hui dans la bibliothèque de la préfecture de la Seine un de ces panneaux qui disaient tant de choses en riant et faisaient justice à tout le monde.

Et voilà, messieurs, ce qu'on peut appeler des plaisanteries fécondes. Nous avons déjà parlé de l'élégante et savante mystification bibliographique de M. Chalon de Mons lorsqu'il publiait cette brochure qui a fait tant de dupes et soulevé tant de grandes questions de Bruxelles à Paris : *Catalogue d'une très-riche mais peu nombreuse collection de livrés provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J. N. A. de Fortsas, dont la vente se fera à Binche, le* 10 *août* 1840, *à onze heures du matin, en l'étude et par le ministère de Me Mourlon, notaire, rue de l'Église*, 9, avec cette note explicative en l'honneur du propriétaire : *Constitution du royaume d'Yvetot, du Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ leur Messie, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI leur roi.*

Il y avait aussi *la Fauvette virginale* et *les Aventures du capitaine Blainville*, avec cette note du feu comte de Fortsas : « Piquantes révélations (vraies ou fausses) sur la haute société de Bruxelles à cette époque, dans le genre des *Amusements* de Chevrier, mais plus fort.)

DOUZIÈME JOURNÉE.

De la Contrie. — Eh bien, laissons-les rire; applaudissons, tant qu'ils s'amusent d'un rire innocent. Les livres de M. Turgot nous annoncent l'esprit libéral qui devait soulever avant 1789 les plus grandes questions de la révolution française. Le catalogue du comte de Fortsas, composé de volumes *qu'il avait payés au poids de l'or*, n'est guère que la moquerie ingénieuse d'un amateur de livres qui veut pousser jusqu'au bout par ses exemples la manie et peut-être aussi l'ignorance des collectionneurs. Tout cela est pardonnable; mais sitôt que l'on rencontre en son chemin quelqu'un de ces faussaires qui se jouent dans l'ombre, insolemment, de l'honneur des hommes et de la renommée des honnêtes femmes, ceux-là sont tout simplement des brigands, et ce serait bien fait de les traiter comme des bêtes puantes. Parmi ces insulteurs, le plus lâche et le plus malveillant de tous, c'est Bussy-Rabutin, traître à son roi qu'il adorait à genoux, et, ce qui est pire, traître à son adorable cousine, madame de Sévigné, qu'il avait confon-

due, ô le misérable! avec les femmes les plus tarées de la cour. Tant que je le pourrai, je poursuivrai de mon mieux cette infâme mémoire. Il est le premier qui ait donné l'exemple de ces biographies infamantes dont notre siècle est déshonoré.

Laissez-moi cependant vous raconter un étrange accident qui m'est arrivé à moi-même en l'an de grâce 1869.

Je me trouvais, par hasard, à la salle Sylvestre, et j'assistais à l'une de ces ventes qui n'appartiennent qu'aux bibliophiles très-riches à qui l'argent ne coûte rien. La vente venait de finir; les amateurs célèbres étaient partis. Lui-même, le plus obstiné de tous, le jeune avocat baron de Rothschild, avait disparu. Seul peut-être, attiré par mon caprice, j'attendais je ne sais quoi, lorsque je découvris au milieu du tas que le commissaire-priseur annonce en ces termes de mépris : *On vendra, après la vente, plusieurs lots de livres non catalogués!* un tout petit tome, en triste condition, mal broché, mal cousu, et recouvert, par charité, d'un papier bleu. Jamais bouquin de plus triste apparence, même dans les protervies que les regratteurs laissent traîner avec les verres cassés et les vases ébréchés, et toutes les choses sans nom de la vente après décès! Pourtant, dans cette abjection, ce petit misé-

rable attira mes regards, et je l'achetai pour cinquante centimes, laissant au revendeur quarante-cinq centimes de bénéfice.

Or, cette fois, je fis vraiment ce qui s'appelle un bon marché : *Histoire du Palais-Royal,* sans lieu, sans date. On voyait que la chose avait été imprimée au dix-septième siècle, en quelque imprimerie honteuse de Bruxelles ou d'Amsterdam. Ces méchants livrets, de si triste apparence, ont troublé si longtemps nos maîtres tout-puissants ! Plus d'une fois ces petits écrits, piquants comme des puces au soleil, ont empêché de dormir le terrible cardinal de Richelieu. Les Guise, avant lui, avaient bondi comme un taureau sous l'aiguillon d'un taon invisible. Il est vrai que le cardinal Mazarin ne s'en inquiétait guère ; mais Louis XIV, au plus beau moment de sa gloire, et lui-même, Charles II, roi d'Angleterre, accablé sous les prospérités de White-Hall, se répandaient en menaces furieuses contre ces pamphlets hollandais. Même on dit que la guerre avec la Hollande n'eut pas d'autre motif que l'insolence des pamphlétaires.

Ce conte satirique et galant touchait aux plus délicates aventures de la cour de France, en l'an de grâce 1652. Louis XIV était alors un amoureux sans vergogne ; il n'était pas encore le grand roi,

mais il était le roi très-heureux; l'Europe avait les yeux sur ce jeune homme, et faisait de grands vœux pour qu'il restât uniquement occupé des jeunes beautés qui l'entouraient.

Sitôt que je vis en ma possession ce livret sauvé par moi, j'attendis l'heure où je pourrais le lire à mon aise, et sous un vieux tilleul dont les fleurs tombaient odorantes sur ces feuillets jaunis par le temps. Cette histoire, où l'on retrouve à chaque ligne la hâte et la peur de quelque malheureux compositeur d'imprimerie, atteste en même temps qu'un véritable écrivain fut l'auteur de ce récit leste et vivant qui, dans sa méchanceté, n'est pas sans grâce et sans politesse.

L'auteur, qui ne vit pas loin de Versailles, se moque agréablement de cette aimable cour; mais dans sa moquerie il ne va pas jusqu'à manquer de respect : « Commençons, dit-il (nous conservons le texte exact), par le fidelle pourtrait du roy, qui est grand, les espaules un peu larges, la iambe belle, danse bien, fort adroit à tous les exercices du corps. Il a assez l'air et le port d'un monarque, les cheveux presque noirs, marqué de petite vérole, les yeux brillants et doux, la bouche rouge; avec tout cela, il n'est assurément pas beau. Il a extrêmement de l'esprit; son geste est admirable avec ce

qu'il ayme, et l'on diroit qu'il y réserve le feu de son esprit comme celuy de son corps pour cela; ce qui aide à persuader qu'il en a infiniment, c'est qu'il n'a iamais donné son attache qu'à des personnes de ce caractère; il a advoué que rien dans la vie ne le touche si sensiblement que les plaisirs que l'amour donne, et c'est là son penchant. Il est un peu dur, beaucoup avare, l'humeur dédaigneuse et méprisante; avec les hommes assez de vanité; un peu d'envie et pas commode s'il n'estoit roy, mais beaucoup de courage, infatigable, véritable, plein d'honneur; gardant sa parole avec une fidélité extrême; reconnoissant, plein de probité, estimant ceux qui en ont, laissant ceux qui en manquent; ferme à tout ce qu'il a entrepris... »

Pour un portrait satirique, il faut convenir qu'il n'y a pas de quoi fâcher l'esprit le plus quinteux. Ceci dit, l'auteur anonyme explique au lecteur comment peu s'en est fallu que le roi épousât Hortense « Manchiny », la propre nièce du cardinal de Mazarin. « Elle étoit grosse et petite, avec l'*air d'une cabaretière* et beaucoup d'esprit par-dessus le marché. » Le cardinal Mazarin n'eût pas été fâché de faire de sa nièce une reine de France; mais il n'osa pas affronter la fureur de la reine mère, et maria sa nièce au *duc de Colognes* (sic). Elle pleurait, elle

disait : « Sire, vous êtes roy, vous m'aimez, et je pars!... » Le roi la laissa partir ; puis tout de suite, à peine mariée, il devint amoureux de mademoiselle de la Vallière, une des filles d'honneur de madame la duchesse d'Orléans (Henriette d'Angleterre). Mademoiselle de la Vallière n'était pas d'une noblesse illustre..... elle est présentement noble comme le roi : « Elle est d'une taille médiocre, fort menue, elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boite ; elle est blonde et blanche, les yeux bruns ; les regards en sont languissants et quelquefois aussi sont-ils pleins de feu, de joie et d'esprit ; la bouche grande, assez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font mal juger du reste de son corps. »

En revanche, elle était bien élevée, elle avait l'esprit solide et savant ; elle était sincère et fidèle en toute chose, et pas un n'a douté qu'elle n'ait aimé le roi d'un amour le plus sincère. — Ici le pamphlétaire anonyme, qui est un bel esprit sans nul doute, se hasarde à faire parler ces deux amants, et l'on ne saurait nier la grâce et la beauté de leur langage : « Ah! mademoiselle, disait le roi, vous n'êtes pas si tendre que vous paroissez l'être, et je suis bien à plaindre, vous adorant au point que je fais. » Et la demoiselle, à son tour :

« Sire, que Votre Majesté ne doute jamais de l'estime que je ressens dans mon cœur pour sa personne. » Ils parlent de cette façon pendant quatre ou cinq pages. « La pluye qui survint en abondance interrompit cette conversation, qui avoit desjà duré trois heures; on remarqua beaucoup de tristesse sur le visage de la Vallière et d'inquiétude sur celui du roi. » Aussitôt que la dame est rentrée en sa chambrette de fille d'honneur et le roi dans son cabinet, *dont Lebrun achève en ce moment la décoration,* ils s'écrivent des lettres amoureuses toutes remplies d'inquiétude et de passion. Jamais fille ne chanta si haut les *abois* d'une virginité mourante. »

On ne saurait mieux dire; et lorsque enfin ces grandes amours ne furent plus un secret pour personne, on entendit Madame Henriette éclater en menaces contre sa fille d'honneur : « Elle est belle, elle est glorieuse, et de plus femme de la cour. Quoy! disoit-elle, préférer une petite bourgeoise de Tours, laide, boiteuse, à une fille du roy faite comme je suis! Elle en parla à Versailles aux deux reynes, mais en femme vertueuse qui ne vouloit pas servir de complaisante aux amours du roy. La reyne mère résolut qu'il en falloit parler à la Vallière; en effet, toutes trois lui en parlèrent avec tant d'aigreur, que la pauvre fille résolut de s'al-

ler camper le reste de ses jours dans un couvent, et de mortifier son corps pour les plaisirs qu'elle avoit pris. »

Heureusement pour les deux amoureux, la passion du jeune roi était encore dans toute sa ferveur; sitôt qu'il apprit la résolution de sa chère maîtresse et qu'elle s'était enfuie au couvent de Chaillot, le voilà qui se récrie : « Rendez-moi ma vie et mon âme, ou bien malheur à qui me la dispute! » Il menaça même la reine mère. Un des priviléges de la monarchie était que le roi pouvait entrer sans conteste dans tous les couvents de France. Aussitôt que le roi frappait aux portes, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes, et les religieuses les plus austères, les plus cachées, accouraient au parloir pour recevoir l'ordre absolu. La scène est très-bien racontée en ce petit livre : « A peine la Vallière eut répondu à l'appel de son amant : « Ha! luy cria le roy de la » porte, tout fondu en larmes, vous avez peu de soin » de la vie de ceux qui vous aiment! » Elle voulut lui répondre, mais ses larmes l'empêchèrent; il la pria de sortir promptement; elle s'en défendit longuement, alléguant le mauvais traitement de Madame. « Enfin, dit-elle en levant les yeux aux ciel, on est bien foible quand on ayme, et je ne me sens point la force de vous résister. »

Elle sortit et se mit dans le carrosse que le roy avoit fait amener : « Voilà, dit-elle, pour tout achever! — Non, reprit-il, je suis roy, Dieu mercy, et je le feray connoître à ceux qui auront l'insolence de vous déplaire. Il luy proposa sur le champ de luy donner un hostel et un train, mais cela luy sembla trop esclattant. Elle l'en remercia fort civilement. Enfin le roy, en arrivant, dit à Madame « qu'il la prioit de considérer madame » de la Vallière comme une fille qu'il luy recom» mandoit plus que sa vie. » Ainsi parlent les princes de Racine : *O charmante princesse!* Et le roi triomphant s'en revint à Versailles, où il tomba malade à force de rêver à sa maîtresse. En vain les plus belles dames de la cour, madame de Chevreuse et madame de Luynes, madame de Soubise et madame de Soissons, s'efforçaient à le distraire, c'est-à-dire à lui donner de l'amour pour leur beauté... Peines perdues. Il ne voulait voir, entendre, aimer que sa chère la Vallière. Il vivait, il souffrait pour elle; ils s'écrivaient deux ou trois fois par jour des billets tendres. Après s'être dit pendant cinq heures : *Je vous aime!* ils se séparaient pour se l'écrire.

Cependant la reine espérait toujours, jusqu'à ce qu'enfin, vaincue à son tour, elle admit mademoiselle de la Vallière en son intimité.

Ceci dit, le moment est venu de raconter la jalousie et les chagrins de madame la duchesse d'Orléans.

Elle avait eu d'abord quelque intention galante sur le cœur du jeune roi : elle avait espéré plus tard que le roi lui reviendrait ; mais quand elle vit que cette illustre passion allait grandissant toujours et que mademoiselle de la Vallière avait des gardes pour la protéger, un maître d'hôtel pour faire l'essai de ses viandes, Madame enfin comprit la vanité de ses propres espérances. — « Je n'aime guère, disait le roi pour que Madame en fît son profit, ces créatures qui s'amusent à censurer les actions des autres. Tant mieux pour les femmes dont on ne parle point : ce n'est pas qu'elles soient mieux innocentes, c'est qu'elles sont plus habiles ! » Sur quoi, tout fâché, il se retirait, quand on le vint appeler de la part de mademoiselle de la Vallière. La dame était en mal d'enfant ; sitôt qu'elle vit le roi, elle l'étreignit de telle sorte qu'elle lui déchira un collet de mille écus. « Bonté divine ! elle est morte ! elle est morte ! crioit le dolent amoureux, *fondu en larmes.* »

Il était à genoux au pied du lit, immobile comme une statue, et poussant des cris si douloureux et si funestes que toute la cour était en consternation. Les trois hommes qui assistaient à ces plaintes n'étaient rien moins que M. de Vardes, le

comte de Guiche et Bussy-Rabutin... Bussy se lamentait à lui seul plus que les autres. Oh! le traître! il avait ses motifs pour ne pas perdre un seul détail. Mademoiselle de la Vallière sortit de cette épreuve horriblement maigre, et, pour tout dire, *assez laide*.

« O mes amours! disait le roi, ne craignez pas que je change et vous abandonne en faveur de quelque beau petit visage que la moindre maladie pourroit détruire! Non! non! madame, croyez que je ne me suis point donné à vous par l'éclat de votre teint et par le brillant de vos yeux. Cela a esté par des qualités plus belles que vous m'avez charmé et que vous ne me perdrez jamais qu'avec la vie. En un mot, cela a esté par vostre âme, par vostre esprit et par vostre cœur que vous m'avez fait perdre la liberté. — Que vous avez de bonté, mon cher prince, d'employer toute la force de votre éloquence pour asseurer un cœur qui ne craint trop que parce qu'il aime trop! Que je suis heureuse d'aimer un prince qui connoît et qui pénètre si bien mes sentiments!... » Bref, jusqu'à la fin de la monarchie, on ne reverra jamais dans tout Versailles deux amoureux plus éloquents.

Quand donc *Madame* eut pris son parti de ces grandes amours, elle trouva des consolations qui

ne pouvaient guère lui manquer. Le duc d'Orléans, son mari, ne la gênait guère; les jeunes gens charmants ne manquaient pas autour de la princesse; elle ne savait à qui répondre, elle avait de quoi choisir. Sitôt que le roi et sa maîtresse eurent donné le signal des fêtes galantes, ce n'étaient que festins, bals, ballets, comédies, loteries, où les perdants mêmes gagnaient quelque chose. Enfin, tout allait le mieux du monde, et le cardinal de Mazarin, le roi étant marié, toutes ses nièces étant placées, trouva qu'il n'avait plus guère à désirer depuis que sa dernière nièce, la princesse de Conti, vêtue d'un habit de velours noir resplendissant de l'éclat des diamants et des perles, avait épousé, à la clarté de vingt candélabres de cristal garnis de cire blanche, Son Altesse Royale monseigneur le prince de Conti.

Mais quoi! les prospérités des Olympes d'ici-bas ne durent guère. Au bout de toutes nos joies est une amertume, et si vous regardez attentivement au fond de la plus claire fontaine, vous voyez nager le crocodile... Un bruit, léger d'abord, réveilla ces gens heureux accablés de jeunesse et de chevance. Un courtisan qui revenait de la Haye avait lu, disait-il, en ce pays de liberté, certain pamphlet intitulé : *Les Matinées du Palais-Royal.* Dans ce

livre impudent étaient relatés les détails que je viens de dire, avec beaucoup d'autres révélations dans lesquelles le roi, la reine et le cardinal n'étaient rien moins qu'épargnés. Surtout mademoiselle de la Vallière avait sa part de ces coups d'épingle, et non moins qu'elle, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. A ce bruit, qui n'était que trop certain, la rumeur fut vive, et l'on s'inquiéta fort, dans ce cercle exquis (Gourville, Candale et la Rochefoucauld), de ce méchant livre à l'état de menace, et dont pas un ne savait le titre exact.

Madame, en ce moment, était à Londres, implorant du roi son frère au moins la neutralité de l'Angleterre, dans le cas où la France aurait la guerre avec la Hollande.

Il y avait déjà longtemps que messieurs les Hollandais accablaient de leurs *lardons* Sa Majesté dans leurs gazettes, et le roi, qui pourtant n'avait pas encore en sa possession le pamphlet dont nous parlons, voulait châtier messieurs des Pays-Bas. Madame accepta cette belle commission; mais à peine eut-elle entretenu le roi d'Angleterre de cette importante affaire, que le roi son frère la salua d'un exemplaire des *Amours du Palais-Royal.*

A cette lecture, Madame eut peine à se contenir; elle redoutait, avec raison, que sa colère et son

indignation la trahissent; la cour de Charles II faisait des gorges chaudes de ces pages, dont la victime entendait parler pour la première fois.

Sitôt que *Madame* fut de retour dans le palais de M. le duc d'Orléans, où elle rentra fière à bon droit de son ambassade, elle envoya chercher son grand ami et sage conseiller, M. de Cosnac, évêque de Valence, et plus tard archevêque d'Aix. M. de Cosnac avait appartenu d'abord à M. le prince de Conti; il appartint plus tard à M. le duc d'Orléans. Le cardinal de Mazarin, qui s'en méfiait, l'exila dans son archevêché.

C'était un homme habile à dominer les circonstances difficiles. D'un caractère hautain, d'un langage hardi, il se faisait craindre et compter parmi les ministres, vous dira le duc de Saint-Simon. Madame de Sévigné, sa paroissienne, écrivant de M. de Cosnac : « L'archevêque d'Aix, disait-elle, a de grandes pensées; mais plus il est vif, plus il faut s'approcher de lui comme des chevaux qui ruent, et *surtout ne rien garder sur votre cœur* (janvier 1689). » Il savait nécessairement les mystères de la cour, et les tendres penchants de *Madame* pour M. le duc de Guiche. Au reste, il était de bonne race, étant le troisième fils de François de Cosnac et d'Éléonore de Talleyrand.

Dans les troubles de la Fronde, il avait rencontré des femmes plus difficiles certes à conduire que madame la duchesse d'Orléans : la duchesse de Longueville et la princesse de Condé.

Il y avait du diplomate et du soldat dans ce prêtre agréable aux honnêtes gens, et nous comprenons encore aujourd'hui que *Madame,* en cette étrange circonstance où sa gloire était en jeu, ait voulu consulter *son premier aumônier*. Tel était le titre ancien de M. l'archevêque d'Aix. Il se rendit au premier commandement de Madame; il la trouva très-effrayée et ne sachant comment se tirer du mauvais pas où l'avait jetée le satirique hollandais. Ce fut la belle et dernière heure de cette descendante des Stuarts, arrachée encore enfant aux mains sanglantes de ses sujets rebelles, digne fille de Henriette de France, et petite-fille de Henri IV. Lui-même, en sa qualité de premier aumônier, M. l'évêque de Valence avait béni le mariage de M. le duc d'Orléans avec la princesse royale d'Angleterre. Il lui portait une affection paternelle; il savait les ennuis dont cette âme ingénue était accablée; il connaissait le charme auquel Bossuet lui-même a rendu toute justice. Il honorait ces grâces décentes, et, sous des apparences légères, cette conduite admirable.

Enfin, il la savait très-malheureuse..... Autant de motifs pour venir à son aide, et tout braver, aussitôt qu'il s'agissait de l'honneur et du repos de cette personne auguste et charmante. On fit entrer l'évêque de Valence par la porte ouverte aux amis les plus particuliers d'Henriette d'Angleterre : « Ah! dit-elle, heureusement c'est vous, vous voilà, vous me sauverez! » Le duc d'Orléans entra sur l'entrefaite; il ne fut ni fâché ni content de trouver ce visiteur inattendu. Et Madame : « A demain, dit-elle au prélat, je vous attends dans le palais de Saint-Cloud; j'ai beaucoup à vous dire; nous serons seuls! »

Or, le lendemain, *Madame* et son confident se promenaient sur la terrasse, et voici le récit de la princesse : « Avant tout, monsieur, je dois vous dire qu'en dépit de toute ma gloire et des services que je viens de rendre à la couronne, vous voyez en moi le jouet d'un prince qui pouvoit en user beaucoup mieux avec une personne de sa maison. Mademoiselle de la Vallière étoit, vous le savez peut-être, une de mes demoiselles d'honneur, et le roi venoit chez moi tous les jours, s'arrêtant parfois à causer avec toutes mes filles, mais surtout avec celle-ci.

« Je n'y fis pas grande attention; mais un jour le

roi mit en loterie un bracelet d'une admirable beauté; la miniature exquise représentoit Lucrèce, la belle Italienne qui a fait tant de bruit dans l'univers. Je le donnerai, disait le roi, à une dame que j'aime entre toutes! L'instant d'après, quand déjà je tendois la main à cette œuvre royale, il l'offrit à mademoiselle de la Vallière.

« Hélas! il n'y avoit plus à s'en défendre. Elle étoit désormais reine et maîtresse. Elle portoit ses bijoux; il portoit ses couleurs. L'habit du roi étoit un présent de la Vallière, il s'en paroit tous les jours. Une autre fois, se promenant par la pluie, avec elle, il la couvrit de son chapeau. Donc, je perdis toute espérance, et M. de Guiche y gagna de ma part un certain intérêt. Voilà, Monsieur, toute ma faute; il y faut compatir, et maintenant qu'elle est devenue assez publique pour qu'un gazetier hollandais en ait écrit l'histoire, aidez-moi, je vous prie, à me défaire de ce pamphlet misérable, ou je meurs de honte et de chagrin. »

Quand elle eut bien exhalé sa plainte, l'évêque de Valence en ressentit une grande pitié. Il savait la jalousie et la sottise de M. le duc d'Orléans; mais il ne voyait pas encore un grand motif de tant s'inquiéter. Il n'y avait rien de plus commun que ces écrits sans nom d'auteur, tout remplis des rancunes de tant

de mécontents. L'évêque se taisait, et *Madame* eut bientôt compris son silence. « — Il ne s'agit pas ici, reprit-elle, d'une œuvre misérable, uniquement faite pour amuser les courtisans et les laquais ; si je sais bien lire et si j'ai bien lu, ceci est écrit par un habile écrivain, que dis-je? un homme de la cour. Les portraits sont exacts ; les discours viennent du grand appartement sous des noms étrangers.

« Le moindre lecteur va reconnaître à des signes certains ces divers personnages ; il y a surtout un portrait de M. le duc d'Orléans qui le rendra furieux, s'il vient à le lire, et les gens ne manquent pas ici pour le placer sous ses yeux ; croyez-moi, je suis perdue ! Enfin, je sais de bonne source, outre l'exemplaire que j'ai vu sur la table de mon frère, que le roi lisoit ce matin dans sa chambre *les Mystères du Palais-Royal.* Jugez, monsieur, ce que je vais devenir, si ce livre affreux étoit demain sur la toilette de madame de Monaco, de madame de Coëtquen, de madame de Thianges, de madame de Montespan ! »

Elle pleurait ; elle tenait ses deux mains jointes ; on eût dit que déjà elle ressentait la première et douloureuse étreinte du poison qui la devait emporter : *Madame se meurt ! Madame est morte !*

Il y avait en ce moment à Paris, tout rempli de

jeunesse et de bel esprit, courageux, que disons-nous? téméraire, un digne fils du célèbre Guy Patin, dont l'ironie et la verve avaient été si long-temps le bonheur des bourgeois de Paris. Charles Patin, savant comme son père, avait, autant que son père, un grand talent pour l'épigramme. Il aimait le hasard, il recherchait l'aventure. Au premier mot que lui dit l'évêque de Valence d'un service à rendre à *Madame*, il s'offrit de lui-même, et partit le lendemain pour la Hollande.

Il fut quelque temps à retrouver les traces de ce livret, dont on parlait beaucoup, sous des titres différents. A la fin, il trouva l'imprimeur; sans marchander, il acheta l'édition tout entière, et par ses soins le livre en bloc fut transporté chez un boulanger de la ville et cité de Valence, où, sous les yeux mêmes de Monseigneur, le livre entier fut jeté dans un four chauffé à blanc. Une épaisse fumée envahit peu à peu tout ce quartier de la ville, et l'évêque en son par dedans se réjouit que justice fût faite à ces meurtriers de la bonne renommée et de l'honneur des dames.

Lui-même il en écrivit à *Madame*, en termes assez voilés pour que M. le duc d'Orléans n'y pût rien comprendre, et que le roi lui-même n'y vît que du feu.

Quand elle fut sûre enfin de l'anéantissement de

ces pages déplorables, qui avaient causé de si cruelles insomnies, *Madame* eut le talent d'emprunter au roi son exemplaire, et de sa belle main digne de Lucrèce elle-même, elle jeta dans les flammes ces calomnies. Elle fit plus encore ; elle envoya chercher à White-Hall l'exemplaire du roi Charles II; cet idiot l'avait prêté à la duchesse de Portsmouth, qui n'avait pas eu le temps de le lire; elle savait si peu le français!

L'exemplaire du roi d'Angleterre suivit l'exemplaire du roi de France, et la princesse eut du moins cette consolation qu'elle se crut délivrée à jamais de cette abomination.

Cependant elle courut, sans le savoir, un très-grand danger. Charles Patin, son complice officieux, fut accusé par les syndics de la librairie de Paris d'avoir passé de Hollande en France un paquet de livres défendus que la police avait suivis jusqu'en Provence, et dont elle avait perdu la trace à l'instant même où elle allait s'emparer de ce *corpus delicti*. Sur quoi le malheureux Charles Patin fut jeté dans les prisons du Châtelet et condamné tout simplement aux galères à perpétuité. Car telle était, en 1668, la fortune du livre et de l'écrivain : le livre était brûlé, l'écrivain était pendu. Ce qui sauva de la corde ce hardi jeune homme, c'est que

messieurs les libraires ne surent pas découvrir même le titre du livre incriminé. Admirons cependant la conduite et le courage de ce vrai chevalier; plongé dans cet abîme, assis sur la sellette et condamné *à tout... moins la mort;* il ne songea pas à compromettre un seul instant celui qui l'avait employé, l'évêque de Valence.

Il pouvait implorer la protection de *Madame,* il ne voulut pas raviver sa peine, et nous autres, les faiseurs de livres, nous avions oublié jusqu'à présent le nom de ce jeune homme, en le privant de sa part de gloire ici-bas!

Il trouva le moyen de s'échapper, comme il était conduit, la chaîne au cou, aux galères du roi; tant bien que mal, il gagna l'Italie et la cité savante de Padoue. Il y vécut jusqu'en 1693, aimé et très-écouté des disciples et des maîtres de la savante Université. Il y avait quinze ans que *Madame* était morte, en laissant de sa trace en ces misères terrestres un témoignage ineffaçable, à savoir : la plus belle oraison funèbre de l'évêque de Condom, donnons-lui son vrai nom : l'évêque de Meaux.

Hélas! quand le roi la vint saluer pour la dernière fois sur son lit funèbre : « Mon frère, dit-elle, ne pleurez pas, j'y perdrais mon courage; il est vrai que vous perdez une bonne servante. »

Plus tard encore, après une vie honorable et longue, expira l'évêque de Valence, et la marquise de Sévigné écrivit à sa façon l'oraison funèbre de l'ancien aumônier de *Madame*.

M. de Cosnac venait chaque année à Versailles saluer le grand roi, et toujours le nom de *Madame* se retrouvait dans le discours de ces deux vieillards, qui voyaient disparaître ainsi tout leur siècle. Madame était le lien de ces deux hommes; c'était leur plus triste et leur plus charmant souvenir. A quatre-vingts ans, le 18 janvier 1708, sept ans avant le roi son maître, expirait Daniel de Cosnac. Le jour même de sa mort, il fit approcher son neveu, Gabriel de Cosnac, et le pria de chercher dans sa cassette un vilain petit livre oublié depuis tant et tant d'années. C'était bien l'*Histoire du Palais-Royal*. L'évêque de Valence avait gardé le quatrième exemplaire, et son parjure apparaissait en ce moment suprême où l'homme est en peine de se chercher des fautes oubliées. Le feu dévora ce triste exemplaire, et l'on vit un dernier sourire effleurer cette lèvre intelligente au pétillement de ce papier brûlé!

Mais (voilà toute la vanité du labeur des hommes et la vanité de leur repentir!) pendant que l'évêque de Valence expirant se réjouissait de ce juste auto-

da-fé, il y avait plus de vingt ans que le véritable auteur du pamphlet hollandais, Bussy de Rabutin, avait ajouté l'*Histoire du Palais-Royal* à l'*Histoire amoureuse des Gaules.*

Il est vrai que la France, à la mort de M. de Cosnac, ne lisait plus rien des *Amours des Gaules*, tant la jeunesse est nécessaire à la satire... et surtout à l'amour.

P. S. Opuscules de la même époque; on y voit tout à fait ce mélange odieux de galanterie et de supplices :

Les Larmes d'Aronthe sur l'infidélité de Clorigène, récit pastoral divisé en cinq journées, par P. Colas. Lyon, Jean Lautret, 1628, in-12, titre gravé.

Chasses du roy, et la quantité de lieues que le roy a fait tant à cheval qu'en carrosse, pendant l'année 1725, par Mouret. Imprimé par Collombat, in-8°, 9 ff.

Remonstrance faicte à Monseigneur le duc de Savoye, par ung gentilhomme françois, pour poursuyvre et continuer ce qu'il a heureusement commencé contre la malheureuse ville de Genève, azyle et refuge de tous les hérétiques, brigans et voleurs de la Chrestienté. Lyon, Loys Tantillon.

Il y avait dans la bibliothèque du Palais-Royal en 1692, bibliothécaire en second, le savant M. Clément; il mourut d'épouvante et de chagrin, pour un livre intitulé : *Essai sur la trahison,* qui fut volé dans la bibliothèque confiée à sa garde! Hélas! très-heureusement, nous n'avons plus de pareils conservateurs!

TREIZIÈME JOURNÉE.

Abel Langelier. — Nous sommes restés, l'autre jour, sous le fardeau des plus grands crimes que puisse commettre un écrivain; c'est pourquoi, mes amis, je suis d'avis de revenir tout de suite à leurs misères, en voilant leurs turpitudes. Nous aimons mieux rencontrer parmi les lettrés des condamnés que des coupables. Les pleurer vaut mieux que les maudire. Toute leur histoire est renfermée entre ces deux bornes fatales : l'oubli et l'échafaud. Combien peu sont morts d'une mort ingénue et paisible, heureux sous le regard d'une tendre épouse, et la bénissant pour toutes ses bontés! Seul peut-être, à ce point de quiétude est mort M. de Lacretelle, entouré de toutes les bénédictions.

Parmi ses contemporains, le plus abandonné, le plus rare et le plus éloquent de tous, M. de Chateaubriand, restera comme un exemple douloureux de la tristesse et de l'ennui que peuvent contenir les dernières années d'un grand poëte, accablé de gloire et d'ennui.

Certes, nous ne voulons pas nier le talent, le génie et l'éclat de ce merveilleux esprit, que

M. Saint-Marc-Girardin appelait *un grand journaliste,* en le glorifiant; mais aussi nous ne saurions nier que toute cette gloire ait fini dans un nuage, et que bien peu soit resté de tant de grandeurs, remplacées par tant de misères et de vanités. Le spectacle même de ce malheur si complet sera sans doute un utile et sage enseignement pour tous ceux qui auront l'honneur de tenir une plume à l'avenir. Il leur apprendra la nécessité de la sympathie et de la bienveillance, et comment il faut, de bonne heure, honorer sa profession, si l'on veut qu'elle vous honore, et l'aimer beaucoup, si l'on veut qu'elle vous aime.

Ainsi, M. de Chateaubriand, lorsqu'il se vantait « de n'avoir pas senti son pédant, de n'avoir jamais eu l'air hébété ou suffisant, et d'être resté tout ensemble étranger à la gaucherie et aux *habitudes crasseuses* des hommes de lettres d'autrefois, tout autant qu'à la morgue, à l'envie et à la vanité *fanfaronne* des nouveaux auteurs », M. de Chateaubriand est injuste pour les écrivains d'aujourd'hui, pour les écrivains d'autrefois.

Dans ces poëtes qu'il accuse avec tant de morgue et de sans-gêne, il ne devait pas oublier qu'il faut compter (pour ne pas remonter plus haut) Amyot, Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine,

Fénelon, Bossuet, Despréaux, madame de la Fayette et madame de Sévigné. Voltaire aussi, qui n'était pas un crasseux, et ces *fanfarons* de nos jours qui s'appellent Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Villemain, Casimir Delavigne, Augustin Thierry, Thiers, Béranger, Armand Carrel. Voilà certes d'étranges *fanfarons*.

« Crasseux ou fanfarons », M. de Chateaubriand renfermait les lettres françaises dans ce cercle vicieux; il méprisait ces poëtes, ces historiens, ces philosophes; il n'a jamais compris que lui-même il se vantait trop souvent pour un homme si modeste, et qu'il a bien de l'affectation, de la fausse mélancolie et du génie *incompris*, pour un homme à ce point sincère et vrai. Pourtant que de pleurs inutiles, que de soupirs impuissants dans cet homme ennuyé de toutes choses! Il disait sérieusement : « Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente », et quand il disait cela, il était bien difficile. A quoi il ajoutait :

« Fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds la plus grande renommée du monde, je ne m'en donnerais pas la peine. » Ainsi parlait sérieusement ce dédaigneux, que la plus simple critique mettait hors de lui-même. Il dédaignait toutes les renommées, disait-il, hormis la sienne, qu'il mettait

par-dessus toutes les autres. C'était, de sa nature, un homme agité, remuant, plein de capriees, de spasmes, et de ees légers délires qui ne eonviennent guère qu'aux femmes galantes.

« J'aurais voulu, dit-il eneore, *être une femme...* » Il l'était bien souvent en beaueoup de ehoses; il en a la euriosité, la coquetterie, et toutes les petites vanités les plus cachées. C'est un malade, qui ne saurait vivre que de flatterie et d'admiration; il lui faut sans eesse, autour de sa personne, pour l'éeouter, pour l'admirer, tantôt pour lui plaire et tantôt pour le brusquer, des eomplaisants, des sujets, des esclaves; il lui faut toutes sortes de petits jouets, qu'il brise, en enfant gâté. Toute sa vie, il l'a passée au milieu des eneens et des cantiques à sa louange; il s'est laissé aimer par des femmes jeunes et belles, riehes et charmantes, qui l'aimaient jusqu'à l'adoration, et il n'en a jamais aimé aueune, sinon pour en faire un sujet de déelamation, de poésie ou d'oraison funèbre. Au ehevet de madame de Beaumont, son amie, à l'heure suprême, et quand la pauvre femme expire enfin, M. de Chateaubriand étudie un effet de langage : « Son cœur palpitait avec rapidité, eomme une montre qui dévide sa chaîne brisée.

« O moment d'horreur et d'effroi! je le sentis

s'arrêter. » La phrase est belle; elle indique un grand artiste, mais un amoureux médiocre. Il ne fut guère meilleur pour madame la marquise de Custine et pour madame la duchesse de Duras; il était toujours à dire à ces pauvres femmes : « Je m'ennuie! » Il disait à madame Récamier elle-même : « Je bâille ma vie! » Enfin tout l'ennuyait, surtout sa propre femme. Et pourtant madame de Chateaubriand, qu'il a laissée à l'ombre, et dont il parle avec une espèce de pitié jointe au respect, tous ceux qui l'ont connue en ont gardé un profond souvenir. C'était une femme hautaine, intelligente et bien élevée; autant elle était dévouée à la gloire, au génie, à l'honneur sérieux de M. de Chateaubriand, aussi peu elle tenait à ses vanités d'intérieur, à ses poésies légères, à ses tragédies, à ce besoin de fumée et de bruit stérile. On n'a pas assez dit la patience et les vertus cachées de madame de Chateaubriand; on ne lui a pas tenu compte assez de tout ce qu'elle a souffert en silence, en solitude, avec ce mari volage, éloquent au dehors, maussade en sa maison; si brillant quand il voulait plaire, et si triste au coin de son feu.

Comme elle le savait, au bout du compte, incapable d'un honnête amour, elle le laissait, selon son caprice, aller et venir d'une femme à l'autre,

et je crois bien qu'elle se sentait soulagée et contente aux heures où le grand homme allait porter sa solitude et ses ennuis dans le salon d'une de ces femmes attentives à lui plaire. Elles se paraient de cette illustre renommée, et bientôt elles trouvaient que cette parure était payée assez cher, tant le grand homme était jaloux, solitaire et muet dans ces rendez-vous de la plus élégante causerie. Astre, il voulait briller seul.

Pour lui le firmament n'était pas assez vaste. En politique il était aussi sombre, aussi triste et volontaire qu'en ses amours. M. de Fontanes, qui l'aimait et qui le connaissait bien, disait de M. de Chateaubriand : « Je l'attends au ministère, sans le lui souhaiter pour lui-même. Il y fera quelque chose de mémorable et puis il tombera. » Louis XVIII, qui le connaissait et ne l'aimait pas, disait au duc de Richelieu : « M. de Chateaubriand est un de ces amis dont il est bien difficile de se garer. » Quant au roi Charles X, ce bon roi que les royalistes intelligents, et M. de Chateaubriand à leur tête, ont jeté dans l'abîme, il aurait eu du penchant pour ce glorieux sujet, mais il en avait peur.

« M. de Chateaubriand, disait-il, est un terrible homme, un génie implacable. » Et ce mot *impla-*

cable était bien trouvé. Même à son roi, même au dernier héritier de cette monarchie française, que lui-même, Chateaubriand, il avait expliquée et racontée au monde entier, le ministre disgracié ne put jamais pardonner son renvoi du ministère; il ne vit pas, dans sa fureur, dans sa vengeance éloquente, qu'il dépassait toutes les limites.

Il ne comprit pas l'étonnement, le chagrin, la douleur des amis sincères de cette royauté libérale, et toujours il allait frappant sur le vieux trône, et toujours ce poëte des Bourbons sapait leur monarchie, excitant par ses exemples et par son autorité, par sa parole et par son journal, cette habile, implacable et cruelle opposition.

Au moment le plus dangereux du règne de Charles X, M. de Chateaubriand était à Rome, ambassadeur du roi; sa grande occupation était d'écrire, au jour le jour, les lettres les plus tendres, et, disons-le, les plus juvéniles, à madame Récamier. Le roi tombait, la monarchie était croulante, et ce vieillard, tout chargé de si grandes affaires, dans les ruines de Rome, écrivait des lettres d'amour! Il ne songe qu'à sa dame et souveraine, il l'appelle et la rappelle; *il souffre,* il lui dit : « Je vous aimerai tant, je vous le dirai tant, mes lettres vous le diront tant, je vous appellerai avec tant de constance,

que vous n'aurez aucun prétexte de m'abandonner. »

Abeilard, avant sa ruine, n'écrivait pas d'un autre style à la belle Héloïse. — Chaque pas que notre ambassadeur a fait de Paris à Rome est signalé par une lettre à sa dame. Il écrit de Fontainebleau, de Villeneuve et de Dijon; il écrit de Lausanne, où madame de Chateaubriand, malade, le *force* de rester tout un jour. Il écrit de Brigg, au pied du Simplon, et alors il se rappelle en deux mots ces deux nobles femmes qui l'ont tant aimé, madame de Custine et madame de Duras : « J'ai continuellement marché sur les traces de ces deux *pauvres* femmes, » et voilà tout ce qu'il donne à leur souvenir. Et tous les jours il écrit, appelant sa dame à son aide et se plaignant du peu de lettres qu'il en reçoit : « En voilà une enfin, dit-il, jugez du bonheur qu'elle me donne! »

Une autre *tocade* (il n'y a pas d'autre mot pour dire ici ce que je veux dire) est venue fondre, au beau milieu de la Ville éternelle, sur cet esprit éperdu, qui ne sait où se prendre, où s'arrêter. Il avait écrit, dans les jours de sa jeunesse, une tragédie intitulée *Moïse,* une assez plate tragédie, et voici que tout d'un coup il songe à faire représenter ce *Moïse.* Il en écrit lettre sur lettre à madame Ré-

camier; il indique avec le plus grand soin *la disposition des chœurs,* la déclamation du comédien, les costumes, les décorations, et déjà il se voit, à son retour, lui si méprisant, disait-il, de toutes les gloires, « couronné du laurier de Sophocle. » Oui, de *Sophocle!* Et si nous tombons, dit-il, je suis absent, je n'y suis pour rien; comme « lord Byron absent, je me lave les mains de ma pièce; si nous réussissons, un succès de plus ne gâte rien. » Un peu plus loin, quand il a répété : *L'ennui me tue,* il ajoute : « *Moïse* est une chose décidée; mettez la chose en train. Quinze mille francs sont chez mon banquier, faites jouer le plus tôt possible. » Il dit aussi le nombre des harpes, des tambourins et des trompettes; il n'y manque guère que *la flûte à l'oignon du Bourgeois gentilhomme.*

Ce *Moïse,* au reste, n'empêche pas M. de Chateaubriand de revenir à ses amours. « Ah! dit-il, vous ne m'écrivez pas; je serais si content de recevoir de vous ces deux mots : *Je me porte bien et je vous aime!* » Ces choses-là auraient été bonnes à dire et à répéter, si l'héroïne et le héros de ces très-chastes amours avaient eu seulement trente ans de moins; mais l'âge est là qui les presse, et plus la dame est contenue et réservée, à l'aspect de ces *feux* qui l'épouvantent, plus elle

se maintient dans les strictes limites de l'amitié, plus notre amoureux sexagénaire s'abandonne au tumulte épistolaire de sa passion. Pour en finir avec *Moïse*, il eut un triste destin, ce *Moïse*. Il ne fut pas joué en 1828 (à l'époque de *Cromwell* et d'*Hernani!!*). Plus tard, le théâtre de l'Odéon, ne sachant que faire, emprunta son *Moïse* à M. de Chateaubriand. Cette pièce aventureuse obtint tout au plus les honneurs de trois représentations :

« La couronne de Sophocle sur mes cheveux blancs ne m'ira pas trop mal! »

Sur l'entrefaite, il eut l'honneur de faire un pape, ou, pour mieux dire, s'il ne le fit pas absolument, il l'adopta et s'en vanta comme s'il l'avait fait. Mais quoi! M. de Chateaubriand n'était bien nulle part; lui-même il se compare à un lièvre dans son gîte, oubliant d'ajouter :

Un lièvre en son gîte songeait...

A peine à Rome, il eût voulu revenir à Paris; il comptait les heures, il comptait les jours qui le séparaient de ses admirateurs de l'Abbaye-aux-Bois. Il regrettait la *formidable* opposition dont il remplissait la France entière. Il écrivait en maître à M. de Portalis, l'homme aux dix serments, ministre des affaires étrangères; et quand on lui

disait que la politique allait mal : « Je me lave les mains de tout cela », écrivait-il à madame Récamier. *Tout cela*, pourtant, c'était l'avénement de M. de Polignac; c'étaient les trois journées de juillet qui allaient venir; c'était la ruine de la monarchie et l'exil du roi Charles X; voilà ce que c'était que *tout cela!*

A Rome autant qu'à Paris, il s'ennuie. Il rencontre une dame assez belle, et, tout chamarré de ces cordons qu'il dédaigne, et dont il ne sait pas le nombre, au sortir du Vatican, il va faire à la dame une visite qui ne sera pas la dernière[1]. La dame à la fin... l'ennuie; il revient à madame Récamier; il l'appelle à Rome... elle ne vient pas. C'est lui qui revient tout penaud juste à l'heure de la dernière révolution qu'il devait subir. O surprise et remords! la révolution qu'il avait faite le porte en triomphe. Il meurt, douze ans plus tard, un jour d'émeute, en 1848. On l'emporte obscurément à travers toutes sortes de débris, de

[1] A l'heure même où il rappelait madame Récamier à cris et à cors (à plus de soixante ans!) il écrivait à sa nouvelle maîtresse le billet que voici : « *Ma vie entière pour un jour!* CHATEAUBRIAND. » Il écrivait aussi : « Ma chère Hortense, vous me faites rire avec vos jalousies. Madame Récamier n'est pour moi ni un amour, ni une amitié : ce n'est qu'une habitude. » O pauvres femmes! fiez-vous aux serments des comtes, des poëtes, des académiciens et des ambassadeurs!

meurtres et d'incendies, à ce tombeau fastueux qu'il s'était creusé sur un rocher, au bord de l'Océan.

Messieurs, répond M. DE LA CONTERIE, écoutez cette gracieuse sentence de mort contre un sujet qui n'avait pas fait à son roi la moitié du mal que fit à son roi M. de Chateaubriand : « François Sity, natif de Florence, prisonnier ès prisons dudit conseil, à la requeste du procureur general du Roy demandeur en crime de leze majesté pour raison de livres et discours faits, composés et écrits contre l'honneur et authorité du Roy, lesdits livres et discours, memoires et lettres missives dudit François Sity, tant en langue italienne que françoise et en *chiffres*, premier arrest de retention audit conseil du 4e juillet 1618, autre arrest dudit conseil du 6e desdits mois et an, ouï ledit François Sity sur la sellette pour ce mandé audit conseil, conclusions du procureur du Roy.

» Dit a esté que le conseil a declaré et declare ledit François Sity atteint et convaincu du crime de leze majesté pour avoir, par ledit François Sity, composé et escrit lesdits livres, discours et memoires, pour reparation desquels crimes le conseil a condamné et condamne ledit François Sity à estre mené par l'executeur de la haute justice dedans un tombereau au devant de la principale

porte de l'église de Nostre Dame de cette ville de Paris, nud en chemise, la corde au col, tenant dans ses mains une torche ardente du poids de deux livres.

» Et illec dire et declarer que mechamment et malicieusement il a fait, composé et escrit lesdits livres, discours et memoires contre l'honneur et authorité du Roy, fait pratiques et menées contre le bien de son service et repos de son Estat, dont il demande pardon à Dieu, au Roy et à justice.

» De là estre mené et conduit en la place de Greve de cette dite ville, et là estre ledit François Sity rompu vif et brisé sur un echafaud qui pour ce faire sera dressé audit lieu, et mis sur une roue pour y demeurer tant que mort s'ensuive, et après estre son corps, ensemble lesdits livres et discours brûlés et leurs cendres jetées au vent... »

— *Amen!* répondit notre ami Georges. L'eau m'en vient à la bouche, et je vous jure ici que je ne serai jamais M. de Chateaubriand.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

M. de Verneuil. — Je me suis demandé, en songeant à votre intéressant récit de la mort de l'auteur du *Génie du Christianisme*, entre madame Hortense Allard et madame Récamier, celle-ci qui lui fait chanter les chansons de Béranger dans un cabaret de banlieue, et celle-là qui le ramène incessamment à la politique, pendant que madame de Chateaubriand fonde un hôpital, d'où vient cela, que les écrivains de tous les temps dédaignent une mort tranquille et perdent en mille agitations stériles leurs derniers et misérables jours?

Qui ne se fût attendu à voir M. de Chateaubriand, le chrétien, finir doucement dans la paix et peut-être aussi dans le repentir une vie à la fois si bruyante et si rapide? A peine il a commencé de vivre, il est mort. Pas de répit. On l'entrevoit dans les tempêtes de 1792. Le lendemain de la grande émeute, après 1848, on apprend qu'il est mort. C'était bien la peine d'avoir écrit des livres si voisins de l'Évangile et si charmants!

Voltaire, à ce compte, était plus sage et mieux

conseillé. Il s'était retiré de bonne heure au pied des Alpes, loin des tumultes de la ville et des orages de la littérature. Il était le Jupiter Tonnant dans le vaste espace, et, troublant la tranquillité du monde, il pouvait rester immuable. Heureux jusqu'à la fin, s'il n'eût pas été pris de cet immense désir de rentrer au milieu de son peuple, et de savoir le résultat de son œuvre! *Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait,* disait un politique, *il a fait tout ce que nous voyons.*

Le temps n'est pas loin, cependant, où, dans un procès célèbre entre les héritiers du marquis de Villette, nous avons vu le cœur même de Voltaire, enfermé dans son urne d'argent, et colporté çà et là, pendant un siècle, à travers toutes les disgrâces et tous les exils, devenir à peine un sujet de déclamation entre ces deux orateurs, Me Berryer et Me Marie : *Ut declamatio fias!* disait Juvénal.

Mais la succession du marquis de Villette était si riche, et l'urne était si chétive, que l'on n'a guère parlé que des domaines, des châteaux et des forêts du marquis de Villette. On eût donné volontiers le cœur de Voltaire par-dessus le marché.

Pourtant le Créateur en a fait peu qui soient comparables à celui-là. Ce cœur noble a battu pour les passions les plus charmantes et les plus terribles. Il a senti toutes les furies; il a connu toutes les

haines et tous les amours. L'histoire de Voltaire est encore aujourd'hui dans toutes les bouches; il a dominé de si haut les intelligences de l'Europe, que chacun sait les moindres détails de cette illustre biographie.

Il naquit au mois de février 1694. C'était l'heure où Louis XIV, vieilli, disait avec un soupir : *Quand j'étais roi !* L'enfant nouveau-né, le nouveau roi, était débile à ce point que le curé de Sceaux se hâta de le baptiser. Les deux premiers qui devinèrent ce génie et ce dévastateur n'étaient rien moins que l'abbé de Châteauneuf et mademoiselle de Lenclos. A dix-sept ans, il était déjà un poëte admis dans les plus belles compagnies; pour son coup d'essai il choisit *OEdipe,* à savoir le drame le plus sanglant des poëtes, fils d'Homère. Un prince de la maison de Bourbon, le prince de Conti, qui se piquait de poésie, écrivit des vers à la louange du jeune Arouet.

De même qu'il n'avait pas craint de lutter avec Sophocle, il voulut marcher sur les traces d'Homère, et rêva les honneurs du poëme épique. Il avait dix-huit ans, il obtenait déjà tous les sourires, en rêvant tous les triomphes. Il faisait en riant une grande fortune; il fascinait les Anglais du pétillement de son esprit.

La jeune reine de France, Marie Leczinska, lui disait : *Ah! mon pauvre Voltaire!* Elle l'avait pris pour un faiseur de cantates! Le roi Stanislas le voulut loger dans son château avec la marquise du Châtelet. La cour de Sceaux ne jura que par Voltaire. Il écrivait sur les chemins, sous les ombrages hospitaliers, *Brutus, Mahomet, Zaïre, Nanine* et *l'Enfant prodigue.* Il poussait ses conquêtes même à la cour du grand Frédéric. Il dédiait son *Mahomet* au pape Benoît XIV, Lambertini, qui lui répondit par une belle lettre en latin, dans laquelle il défendait la prosodie latine de son *fils* Voltaire. Un peu plus tard il nous donna *Mérope,* et le parterre enchanté rappela le poëte. Il était dans la loge de la duchesse de Villars : — Embrassez-le! criait le parterre. On dit que la duchesse poussa l'obéissance beaucoup plus loin. L'*Histoire de Charles XII* est à peu près de la même époque, et, du consentement universel, c'est un chef-d'œuvre. Et tant il en fit, que madame de Pompadour, plus puissante que la reine, obtint pour son ami Voltaire une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il disait si bien : *Je suis seigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et membre de cent académies!*

Ne dirait-on pas que Ferney soit un village où l'univers arrive, et s'en va? Chacune de ses journées est une histoire. Pendant vingt ans, le château de Ferney est un monde. Une lettre datée de cette habitation des miracles est un événement; la moindre agitation de Ferney est une secousse. Les rois se dérangent de leurs sentiers pour saluer ce grand homme à leur passage, et Voltaire ne les reçoit pas tous. Il est maître, il est roi. Là, il peut mourir; l'Europe entière viendra saluer son cercueil.

Ce fut de son château de Ferney, le 5 février 1768, que partit Voltaire, oublieux de son temple et de ses autels. Il partit de Ferney accompagné de M. de Villette, de madame la marquise de Villette et de madame Denis, sa nièce. Le bruit seul de son départ souleva dans tout Paris une acclamation universelle. La ville entière se préparait à recevoir son héros, et de la rue Saint-Denis aux plus nobles maisons des grands faubourgs se faisaient sentir les avant-coureurs d'un triomphe éclatant. En vain le roi Louis XVI, esprit timide et peu disposé à la bienveillance pour ce terrible esprit qui renversait tant de choses, eût voulu s'opposer à l'ovation qui attendait ce *héros de l'impiété,* comme on disait alors... L'opinion publique était déjà toute-puissante; il n'y avait plus ni roi, ni parlement, ni

prêtres, ni capitaines qui se pussent opposer à Voltaire dans sa bonne ville de Paris.

Il était quatre heures du soir lorsque Voltaire entra dans la maison de M. le marquis de Villette, au coin de la rue de Beaune. Il était enveloppé d'une vaste pelisse et portait une perruque de laine, surmontée d'un bonnet en petit gris. Ses yeux, vifs et brillants comme deux escarboucles, illuminaient cette tête, où respiraient, en traits fins et délicats, les conquêtes et les travaux du bel esprit.

A peine à Paris, il en retrouva tout de suite l'accent et le geste. Il y avait foule à le voir, et ce fut un empressement singulier à qui l'approcherait, à qui l'entendrait parler. Les amis, les inconnus, les seigneurs, les bourgeois, les lettrés, quiconque était quelque chose ou quelqu'un, était admis dans cette maison de la rue de Beaune et présenté à Voltaire tantôt par le marquis de Villette et tantôt par le marquis d'Argental. Voltaire avait pour chaque visiteur une parole aimable, un doux regard, un sourire, un compliment. Puis, sitôt qu'il était libre, il rentrait dans son cabinet pour ajouter ou retrancher à sa nouvelle tragédie, *Irène*, un débile enfant de sa vieillesse. Il comptait sur Lekain; Lekain était mort le jour de son arrivée, et Voltaire en eut une extrême affliction.

Tout brisé et fatigué qu'il était par le voyage, il ne se coucha qu'à minuit, comme s'il eût voulu savourer ce grand bonheur de se voir si bien reçu : « Ah! disait-il, le beau jour, le beau jour, le beau jour! » Puis il revenait à ce pauvre Lekain, qui laissait plus de cent mille écus en or dans sa cassette et cent tabatières ornées de diamants.

Le lendemain de son arrivée, il appela le docteur Tronchin, qui le trouva bien portant. Le jour suivant, il reçut une députation de l'Académie, avec grande prière d'assister à la prochaine réunion académique. Au même instant arrivèrent les semainiers du Théâtre-Français, lui apportant, comme on faisait pour le roi, la composition du spectacle, avec l'annonce d'une représentation de *Cinna*, au profit du petit-neveu de Corneille. Le sieur Molé, semainier, avait annoncé cette nouvelle dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, qui commençait par cette phrase : *La Comédie française saisit avec le plus légitime empressement la présente occasion d'être utile au sang du grand Corneille.*

« Et l'on a reconnu, disait le journaliste, à ces respects inaccoutumés de la Comédie française pour le grand Corneille, l'influence de la présence de M. de Voltaire. Toutefois, le mot *utile* était de

trop, c'est *reconnaissant* qu'il fallait dire, et nous sommes sûrs que M. de Voltaire sera de notre avis. »

Le samedi 17 février, au milieu des visites, disons mieux, des hommages qui ne s'arrêtaient pas, le poëte reçut une nouvelle députation des comédiens qui devaient jouer dans *Irène*. Ils étaient conduits par le sieur Bellecour, qui débita son discours d'un ton fort pathétique. « Messieurs, répondit Voltaire aux comédiens, je ne veux vivre désormais que par vous et pour vous. » Puis, se tournant vers madame Vestris, il ajouta : « Madame, j'ai travaillé pour vous cette nuit, comme un jeune homme.... » Il voulait parler de cette misérable tragédie, à laquelle il faisait beaucoup trop d'honneur. Le lendemain, on donnait *Cinna*, par *ordre! Ordre de Voltaire*. Mais la foule était grande à l'hôtel Villette. Il reçut tout le soir plusieurs grands personnages : le docteur Franklin, madame Necker et l'ambassadeur d'Angleterre. Son esprit tendu à bien dire excellait en toutes choses. Il faisait à la fois la demande et la réponse. Un des visiteurs lui laissa sa carte avec ce vers de Virgile, un vers d'apothéose :

Sa main toute-puissante est féconde en miracles.

La nuit fut troublée, et le lendemain recommençaient les compliments : compliments de M. le comte d'Artois, compliments de la reine de France, Marie-Antoinette. A midi, M. de Villette ouvrit la porte à un grand vieillard de grande apparence, décoré du cordon bleu et de toutes les beautés d'une vieillesse intelligente, M. le duc de Richelieu lui-même. Il venait tout exprès du château de Versailles pour embrasser le poëte qui l'avait tant flatté dans sa vie; et ce fut là, sans nul doute, un spectacle intéressant : ces deux vieillards épris l'un de l'autre, et se contemplant face à face avant de disparaître de la scène du monde, où l'un et l'autre ils régnaient par leur esprit, par leur audace, et leur mépris de l'espèce humaine.

Que pensiez-vous de vous-mêmes à cette heure, ô vieillards splendides, fascinateurs des âmes, pervertisseurs des consciences, qui avez creusé tant d'abîmes, et dont les noms sont restés fameux par ce mélange irrésistible de qualités surnaturelles et de défauts très-rares, que pas un mortel, Dieu soit loué! ne devait égaler après vous?

Le lendemain, Voltaire était à relire *Irène*. Il n'avait pas quitté sa robe de chambre, et sa porte était défendue... On entendit soudain le bruit d'un carrosse entrant dans la cour; on entendit dans l'es-

calier le frou frou d'une robe de soie et le bruit provocant d'un talon rouge. — « Oh! là, disait Voltaire, on n'entre pas! — Sauve qui peut! reprenait le marquis de Villette, c'est madame Dubarry! — Non, non, disait Voltaire, elle est trop belle et je suis trop vieux. Elle est vêtue et je suis tout nu; elle a son rouge et ses mouches, et ma barbe n'est pas faite. Éloignez-la, dites-lui que je suis mort. » Mais la dame impatiente, avec sa petite voix flûtée : « Ami Voltaire, disait-elle, ami Voltaire, ouvrez-moi! Je vous montrerai patte blanche! Ouvrez-moi, nous parlerons de nos beaux jours. » Vaincu par cette voix souveraine encore, le malin vieillard ouvrit sa porte. Il prit dans ses deux belles mains, telles qu'Houdon les a moulées pour sa statue, cette petite main frémissante qui naguère touchait au sceptre, et les voilà, la courtisane et le poëte, qui reviennent aux doux murmures de Luciennes et de Trianon.

Qui ne voudrait avoir écouté cette causerie, où tant de génie et de grâce à l'abandon revenaient par ces sentiers pleins de fleurs, aux heures clémentes du dix-huitième siècle? Encore un peu de temps, tout ce passé va disparaître. « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite! » Avant qu'il soit quinze années, une femme infortunée, en

habit du matin, en bas à petits jours, et des mules roses à ses pieds, sera traînée, dans le tombereau de la reine de France, à l'échafaud du roi; et les yeux pleins de larmes, la bouche pleine de sanglots, on l'entendra s'écrier parmi ces funérailles silencieuses : — *Monsieur le bourreau, monsieur le bourreau, ne me tuez pas !*

Pauvre femme! elle fut la seule à crier grâce et pitié! parmi ces victimes courageuses, parce qu'elle seule elle se sentait coupable! Or, cette pitié qu'elle implorait pour elle-même, descendit enfin dans l'âme et dans les entrailles de ce peuple sanguinaire; il ne comprenait pas tant d'héroïsme; il voulait absolument, comme un tyran qu'il était, pour en finir avec les supplices, que ces victimes innocentes implorassent son pardon.

24 *février*. — Voltaire est malade; il souffre, il succombe..... et cependant il travaille. Il ne reçoit que les comédiens qui répètent *Irène*. A cinq heures, M. Pigalle, sculpteur du roi, arrive, au nom de M. le comte d'Angivilliers, qui lui vient annoncer que le roi a bien voulu permettre qu'on lui commandât la statue de Voltaire pour l'Académie. « Et pourtant le roi ne veut pas me voir! » disait Voltaire. Il se tut! Après un silence, il improvisa les six vers que voici :

M. PIGALLE, AUTEUR DE LA STATUE DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

Le roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite.
Aujourd'hui, contraste nouveau!
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Sur les quatre heures accourut mademoiselle Arnould, très-attifée et très-bruyante. Elle baisa M. de Voltaire sur les deux joues, et celui-ci lui présenta madame la marquise de Villette; elle est, comme on sait, une demoiselle de Varicourt, fille d'un officier des gardes du corps qui avait douze enfants. Élevée à Ferney, elle y conquit le surnom de *belle et bonne.* « Monseigneur, disait mademoiselle Arnould au poëte, voilà ce qui s'appelle une très-belle édition de la Pucelle »; et celui-ci de rire, et M. de Villette entrant demandait de quoi donc on riait si fort.

28 *février.* — La maladie et la fatigue accablent Voltaire; on le dit mourant. Les dévots s'agitent; les prêtres se remuent; les politiques cherchent au fond des registres de la police et du département de Paris, dans le greffe des affaires étrangères, si quelque petit bout de lettre de cachet n'a pas exilé

M. de Voltaire.... On ne trouve (heureusement) que quelques écrits brûlés ou désavoués ; pas d'exil !

Si donc Voltaire est resté à Ferney, c'était par cette raison : *major, e longinquo, reverentia!* — Cependant l'homme est plus fort que la maladie ; il résiste à la peine, et par l'ironie il se défend contre la mauvaise humeur de l'Église et de la cour. — « Au fait, disait-il, si le roi n'a pas voulu me voir à Versailles, je sais très-bien ce qui me serait arrivé, sans y mettre les pieds. Le roi m'eût dit en riant — d'un gros rire assez niais : — Monsieur de Voltaire, avez-vous de belles chasses à Ferney? La reine, avec un beau salut, m'eût parlé du théâtre de Ferney ; *Monsieur* m'aurait demandé ce que Ferney peut rapporter? *Madame* eût récité quatre ou cinq vers de *Mérope ;* la comtesse d'Artois eût balbutié je ne sais quoi, et le comte d'Artois m'eût parlé de *la Pucelle.* »

Telle eût été en effet sa présentation à Versailles. Arrivés au dernier terme de leur grandeur, ces Bourbons vaincus comprenaient que la toute-puissance était déplacée. Hélas ! l'esprit, l'éloquence et le talent leur faisaient peur.

Cependant, après un répit de quelques jours, la maladie a repris de plus belle ; déjà pour tout de bon les confesseurs se présentent et menacent de

forcer la porte. Il répond qu'il n'est pas encore prêt. Cependant M. de La Harpe, à son chevet, lui hurle un chant de sa *Pharsale* en vile prose.... Il est accablé de lettres et de brochures; il les lit toutes. Le lundi 5 mars (le lundi gras), le marquis de Villette lui présente un abbé Gautier, envoyé par M. le curé de Saint-Sulpice.

Cette fois l'abbé est reçu, mais la confession est renvoyée à un autre jour. Le mardi gras, voyez quelle aventure! arrive en récitant des prières, en disant son *Confiteor,* devinez qui? l'abbé de Latteignant, le fameux chansonnier! Latteignant, un vieux pécheur converti de la veille, et qui vient, disait-il, pour convertir M. de Voltaire. Au bruit qu'il fait, accourent M. de Villette, Tronchin, le docteur Larry, madame Denis, qui mettent à la porte le chansonnier énergumène. A ces causes, le malade passe une assez bonne nuit; il mange un œuf, il boit un doigt de bon vin; il est tout réconforté d'avoir bien dormi. Il dicte à Vagnères, son secrétaire, la présente déclaration, tant il a peur que son *corps soit jeté à la voirie,* ou traité comme le corps de mademoiselle Lecouvreur :

« Je déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours « d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre- « vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à

« l'église, M. le curé de Saint-Sulpice a bien voulu « ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer « M. l'abbé Gautier; je me suis confessé à lui; et si « Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte reli- « gion catholique où je suis né, espérant de la « miséricorde divine qu'elle daignera pardonner « toutes mes fautes....

« Si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande « pardon à Dieu! *Signé:* VOLTAIRE. Le 2 mars 1778, « dans la maison de M. le marquis de Villette, en « présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et « de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

Ceci fait, il redemande *Irène* à grands cris. Il fait son compte pour la distribution de ses billets. Il en veut cent cinquante. Il reçoit la visite du chevalier ou de la chevalière d'Éon, qui veut assister à la première représentation d'*Irène*. On cherche en même temps, à la Comédie, en quel lieu favorable sera placé le fauteuil de M. de Voltaire. Les uns proposent de le poser sur le théâtre, les autres dans la loge de la reine, et les plus sages dans la loge de MM. les gentilshommes de la chambre. — Enfin le 24 mars, un lundi, *Irène* apparut pour la première fois; mais ce jour-là Voltaire était vaincu, la maladie était la plus forte. Il avait renoncé à cette dernière fête de sa vie.

Attentif au moindre bruit du côté de la Comédie, il s'informait d'heure en heure du succès de sa pièce. Il voulait savoir quels endroits, quelles tirades, quels vers avaient produit le plus d'effet; et comme on lui citait les morceaux contre le clergé fort applaudis, il fut enchanté de savoir qu'ils compenseraient la fâcheuse impression que sa confession avait produite dans le public.

Après le cinquième acte, arriva, tout courant, M. Dupuy (le mari de mademoiselle Corneille), annonçant, contrairement à la vérité, qu'*Irène* avait eu le plus grand succès, et que la reine elle-même avait écrit sur ses tablettes les vers qui l'avaient le plus frappée. — « Allons, dit Voltaire, il faut songer à mon *Agathocle.* » Et comme il était enivré de tous ces encens, comme tant de cordons bleus s'étaient inscrits à sa porte pour le féliciter, comme l'Académie était venue le voir et le complimenter, il sortit le surlendemain dans son carrosse, allant au pas, tout rafraîchi et ragaillardi par le vent piquant du mois de mars. Il avait fait ce jour-là une grande toilette; il portait un habit de velours rouge doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire et sans poudre. Dans cette ombre, sa figure amaigrie était enterrée; on ne découvrait que ses deux yeux qui jetaient

des flammes. Sa tête était surmontée d'un bonnet carré rouge, en forme de couronne. Il avait à la main une petite canne à bec de corbin. » Il était joyeux, charmant, même égrillard.

Le 1er avril, dans ce même carrosse couleur d'azur parsemé d'étoiles, qu'un mauvais plaisant appelait *le char de l'Empyrée*, il se rendit à l'Académie, au grand complet, moins les abbés et les évêques, sinon l'abbé Millot et l'abbé de Boismont. L'Académie en corps alla au-devant de son doyen; elle le fit asseoir au fauteuil du directeur, après l'avoir nommé par acclamation directeur du semestre d'avril. M. d'Alembert, pour remplir la séance, fit la lecture de l'éloge de Despréaux.

De l'Académie à la Comédie il n'y a pas loin; Voltaire y voulut aller. Ce fut alors vraiment que commença le triomphe. Une foule énorme, des cris, des vivat, des larmes, des mains tendues! Il fut porté dans le théâtre! O spectacle incroyable de la renommée et de la splendeur de Paris. Le buste de Voltaire élevé sur un piédestal au bruit des fanfares, des trompettes et des tambours, et ce buste embrassé par toute la Comédie avec des transports infinis! *Irène* et *Nanine* composaient le spectacle; mais pas un n'écoutait la poésie; on était avide uniquement de contempler le grand vieillard. Au

départ, il trouva les princes du sang sur son passage, et ce même peuple en plein délire embrassait les chevaux et se voulait atteler à leur place. « Ah! disait Voltaire en joignant les mains, vous voulez donc me faire mourir? »

Il fut ramené dans sa demeure écrasé de louanges, assouvi d'admiration, tout Paris à ses pieds. Le 31 mai 1778, Voltaire était mort, et l'archevêque de Paris lui refusait les honneurs de la sépulture. Ici commence, en effet, toute l'histoire de cette âme en peine : une suite d'outrages, de malédictions, de vengeances, de coups d'épingle, mêlés à des louanges voisines du cantique :

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Muses, abandonnez vos lyres immortelles :
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi!

C'est en ce moment que reparaît le cœur de Voltaire, avec les tristes aventures dont ces nobles restes ont été le jouet. Mais j'ai grand'peur d'avoir trop parlé?...

— Non, non, monsieur le président, s'écria l'assemblée tout d'une voix. Parlez encore. Nous sommes tous des fils qui ne sauront jamais assez l'histoire de leur père. Et le président reprit son discours en ces termes :

— Arrêtons-nous, s'il vous plaît, un instant, afin de contempler un seul trimestre de l'année 1778, et voyez si nos pères étaient occupés. Dans ces trois mois sont contenus : la mort de Voltaire, le procès de Lally-Tolendal, la publication des derniers Mémoires de Beaumarchais, un nouveau tome de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, le suicide (on le disait du moins) de Jean-Jacques Rousseau. Le même jour, la jeune duchesse de Polignac, une enfant, est présentée à une autre enfant, Madame Élisabeth de France, victimes réservées à ce que le meurtre a de plus abominable.

Le même jour, M. l'abbé de Bourbon, le dernier témoignage des dernières amours du roi Louis XV, est reçu docteur en Sorbonne, *assis* dans un fauteuil, *ganté* et *couvert,* en vrai fils de roi.

Encore un peu de temps, Paris va se battre autour de l'*Iphigénie en Tauride,* en l'honneur du chevalier Gluck. Entendez-vous dans le lointain ces menaces grandissantes? Ce sont les premiers bruits des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. — C'est vrai, toutes ces choses, à la même heure! Ajoutez les Lettres de madame du Deffand, les ardeurs de mademoiselle de Lespinasse, la parodie et la chanson, le pamphlet et le journal à la main. Enfin, tout d'un coup, le grand satirique Gilbert, dans un

chef-d'œuvre à la Juvénal, imposant silence à Fréron, à Clément, à Palissot. Sur les hauteurs de Passy, le docteur Franklin détournant la foudre et proclamant l'affranchissement de l'Amérique. Eh! que dirons-nous? Voici dans la même semaine disparaître à la fois d'Alembert et Diderot, laissant après eux l'*Encyclopédie*... et la Révolution française.

De tous ces événements, le plus considérable fut la mort du roi de Ferney. A peine mort, le gouvernement du roi Louis XVI fit défense expresse de prononcer le nom de Voltaire. Ils croyaient au silence! ils se fiaient au silence! Ils s'imaginaient qu'une fois délivrés du corps de Voltaire, ils seraient délivrés à jamais de son âme, de son esprit, de tout lui-même : *Hic jacet totus!* En vain l'Académie eut recours au premier ministre, M. de Maurepas, un grand voltairien, c'est lui qui le disait, demandant la permission des honneurs funèbres! Maurepas répondit que sa *conscience* s'opposait à ces honneurs. Les amis de Voltaire se souvinrent alors que Molière avait été insulté dans sa bière sans ornements, par le peuple de Paris.... En toute hâte, à la façon des criminels, ils dérobent au lit mortuaire ce frêle cadavre. Ils l'affublent d'une robe et d'un bonnet de nuit, et l'ayant assujetti, ainsi déguisé, à l'attitude d'un homme

vivant, ils le portèrent dans son carrosse; montés avec lui, ils se dirigent à Romilly-sur-Seine, dans l'abbaye de Scellières, de l'ordre des Bernardins.

L'abbaye de Scellières avait pour abbé commendataire l'abbé Mignot, ennemi du scandale, et très-fier de sa parenté avec l'auteur de *Tancrède* et de *Brutus*.

Figurez-vous cependant ce maître absolu des âmes et des consciences de tout un siècle emporté de nuit, sous ce masque, et misérablement ballotté par les chemins comme un vain simulacre? Hélas! ce n'était plus la vie, et ce n'était pas encore le repos. Funérailles pénibles! cadavre haletant! Les voilà donc éteints, ces yeux qui lançaient tant de flammes! Cette bouche est à jamais fermée, où l'ironie et le sourire avaient laissé leur empreinte! O front vaste et charmant, qui conteniez presque l'*Iliade* et mieux que le *Roland furieux!* Fournaise ardente..... éteinte à cette heure, qui donniez au genre humain *Candide* et la *Correspondance,* une merveille entre toutes les merveilles! Toutes ces grandeurs de l'esprit s'en allaient fortuitement, par crainte et par économie, au plus bas prix, rejoindre une tombe entr'ouverte dans un couvent misérable. Autour de cette tombe il y avait des moines ignorants, qui connaissaient Voltaire à peu

près comme ils connaissaient le tonnerre, pour le bruit qu'il fait dans le nuage au milieu des éclairs. Et voilà comme il fut enseveli, sans pompe et sans respects, dans une bière d'emprunt, ce premier gentilhomme de la chambre du roi, le plus grand esprit du royaume de France.

« *Extrait du registre des actes de sépulture de* « *l'abbaye royale de Notre-Dame de Scellières, dio-* « *cèse de Troyes*... « Cejourd'hui, 2 juin 1778, a été « inhumé dans cette église messire François-Marie « Arouet de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la « chambre du roi, l'un des quarante de l'Académie « françoise, âgé de quatre-vingt-quatre ans envi- « ron, décédé à Paris le 30 mai dernier, présenté « à notre église le jour d'hier, où il est déposé jus- « qu'à ce que, conformément à sa dernière vo- « lonté, il puisse être transporté à Ferney, lieu « qu'il a choisi pour sa sépulture; ladite inhumation « faite en présence, etc. »

Et l'on fit bien de se hâter, car le lendemain de ces tristes obsèques, monseigneur l'évêque de Troyes écrivit au prieur de Scellières une défense expresse d'enterrer Voltaire en *terre sainte;* à quoi le prieur répondit à monseigneur : que l'inhumation était faite depuis vingt-quatre heures, à la prière que M. l'abbé Mignot, conseiller au grand

conseil, notre abbé commendataire : « lequel nous « exhiba le consentement de M. le curé de Saint- « Sulpice, signé de ce pasteur, pour que le corps « de M. de Voltaire pût être transporté *sans céré- « monie;* il m'exhiba en outre une copie collation- « née par ce même curé de Saint-Sulpice, d'une « profession de la foi catholique, apostolique et ro- « maine, que M. de Voltaire a faite entre les « mains d'un prêtre approuvé, en présence de deux « témoins, dont l'un est M. Mignot, notre abbé, « neveu du pénitent, et l'autre un monsieur le « marquis de la Villevieille. Il me montra en outre « une lettre du ministre de Paris, M. Amelot, « adressée à lui et à M. de Dampierre d'Hornoy, « neveu de M. l'abbé Mignot et petit-neveu du dé- « funt, par laquelle ces messieurs étaient autorisés « à transporter leur oncle à Ferney ou ailleurs. »

Tout le reste de la lettre écrite à son évêque par ce brave homme de prieur est rempli de courage et de dignité. M. l'évêque de Troyes était traité comme on a traité naguère, au tribunal de Clermont, M. de Dreux-Brézé. Au nom seul de Ferney, prononcé après cette lugubre cérémonie, on se sent pris d'un vif regret mêlé d'un juste attendrissement. Hélas! *Ferney,* c'était le vrai règne de Voltaire et son vrai repos.

Voltaire avait régné à Ferney; il y avait tout disposé pour son sommeil éternel. Ferney, l'abri de sa vieillesse, la citadelle de son génie, espace enchanté, paysage enchanteur, maison hospitalière où venaient les rois, les philosophes et les dames pour saluer, pour honorer le bel esprit dans sa gloire et dans sa toute-puissance! Il appelait Ferney *l'auberge de l'Europe*. Il avait deviné ce beau lieu; il en avait pressenti toutes les beautés; il avait bâti le théâtre; il avait construit la chapelle; il s'était fait laboureur, berger, commerçant, prédicateur, républicain, courtisan, comédien, pour vivre à Ferney :

« Nous avons, disait-il, comme dans toutes les églogues, des fleurs, de la verdure et de l'ombrage. » Il n'avait rien oublié, pas même un tombeau non loin du théâtre. Hélas! madame Denis avait déjà vendu le château de Ferney. Elle avait vendu les meubles, les tableaux, la bibliothèque. On eût dit qu'elle n'avait pas de quoi vivre avec cent vingt mille livres de rente et quatre cent mille livres d'argent comptant?

Quand donc madame Denis eut vendu (au père du marquis de Villette) le château, les terres, les meubles, les livres, les lettres de Voltaire (au libraire Panckoucke pour quatre mille francs), et

tous ses papiers (sans oublier les lettres adressées à Voltaire, témoin M. le duc de Choiseul qui revendiqua toutes les siennes), elle s'inquiéta enfin du *cœur* de son oncle. Alors elle apprit que M. le marquis de Villette s'en était emparé au moment de l'autopsie, et promettait de le rapporter à Ferney. Sur quoi la dame un instant se fâcha, et quitta la maison de la rue de Beaune, en menaçant M. de Villette d'une bruyante revendication. De cette revendication nous avons retrouvé, dans un numéro du *Mercure,* un témoignage authentique, à savoir une lettre écrite et signée des parents mêmes de Voltaire :

« Monsieur,

« Un bruit accrédité par quelques papiers publics « étrangers s'étant répandu dans Paris, que le « cœur de feu M. de Voltaire avait été distrait de « son corps, pour qu'il lui fût fait des obsèques « particulières, nous, ses neveux, plus proches pa- « rents mâles, par conséquent chargés du soin de « ses funérailles, assurons, comme nous l'avons « déjà fait dans une protestation publique, déposée « chez Me Dutertre, notaire, et signée de toutes les « parties intéressées, que le testament de feu M. de « Voltaire, ni aucun écrit émané de lui, n'indiquent « qu'il ait jamais voulu que cette distraction fût faite « en faveur de qui que ce soit, ni d'aucun monastère,

« ni d'aucune église; que nous n'y avons point « consenti, ni dû y consentir; que le procès-verbal « d'ouverture et d'embaumement déposé chez le « même notaire ne fait aucune mention de cette « prétendue distraction, qu'il ne paraît aucun acte « qui en fasse foi; et que, dans de pareilles circon- « stances, ce qui pourrait avoir été dit autrefois à cet « égard serait absolument illégal; que ce qui pour- « rait avoir été distrait du corps de M. de Voltaire « sans aucune des formalités indispensables ne « serait susceptible d'aucun honneur funèbre. Nous « vous prions, Monsieur, pour l'intérêt de l'ordre « public et de la vérité, d'insérer cette assertion « dans le prochain *Mercure.* Nous sommes très- « parfaitement, Monsieur, vos très-humbles et très- « obéissants serviteurs.

« L'abbé MIGNOT, DE DAMPIERRE D'HORNOY. »

Plût au ciel que ces gens-là eussent dit vrai! Le cœur de Voltaire ne serait pas encore aujourd'hui, après avoir été un jouet dans la main des antiquaires, une misérable épave entre les mains d'un évêque ennemi-né et juré du nom de Voltaire. Autant que vous l'avez pu voir, le marquis de Villette, le premier propriétaire, est un esprit inquiet, malade, un mauvais écrivain en prose, un mauvais écrivain en vers. Il paradait à Ferney; il piaffait à

Paris; il avait acheté Ferney au prix de deux cent trente mille livres, en jurant que jamais Ferney ne sortirait de sa famille, et son premier soin fut de livrer à l'encan tous les meubles du maître de céans! Il avait promis d'élever un tombeau splendide au cœur de Voltaire : « Il fit arranger dans une armoire une espèce d'urne en terre cuite vernissée, ou plutôt les débris d'un poêle d'environ deux louis, et prétendit avoir déposé dans ce beau monument le cœur de Voltaire, *qui n'y est plus.* » Au-dessus de ce beau mausolée était inscrit ce mauvais vers du marquis de Villette :

Son esprit est partout et son cœur est ici!

Il avait écrit au-dessus de l'entablement la même pensée en très-vile prose : « Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous. » Et quand enfin il eut tout bouleversé, tout changé, tout vendu, tout gaspillé, ce même marquis de Villette loua Ferney à un Anglais, en lui persuadant qu'il avait laissé dans son poêle le cœur de Voltaire. Ah! mensonges des douleurs éphémères! vanité de certains respects! Gardez votre cœur, morts illustres!

Il y eut, un jour, un maréchal de France qui portait dans la poche de son habit le cœur de sa

femme, « et, disait son valet, je reconnus bien vite que M. le maréchal se remarierait avant peu, le jour où il oublia le cœur de madame la maréchale sur une table de cabaret. »

A soixante-huit ans qu'elle avait déjà, madame Denis, laide à faire peur et grosse comme un muid, épousa en secondes noces un ancien capitaine, homme d'esprit, M. Duvivier, qui menait la dame haut la main et tambour battant! Comme elle a dû regretter Ferney, Voltaire, Anacréon, toutes ces fêtes, ces belles grâces, ces splendeurs!

Quelques années plus tard, en 1786, le marquis de Villette vit sa fortune cruellement compromise dans la banqueroute du prince de Guéménée, et Dieu sait s'il profita de cette excellente occasion pour déclamer contre les grands seigneurs. Ces jours-là furent pour lui des jours d'épreuve; le cœur de Voltaire, que nous avons vu, il y a déjà longtemps, renfermé dans son urne de marbre, obéit misérablement à toutes ces fortunes si diverses. Si le marquis de Villette était dans ses jours de croyance, le cœur de Voltaire allait de la cave au grenier. On le cachait comme une honte et comme une malédiction. Si le marquis revenait à des sentiments meilleurs pour la philosophie, il remettait le cœur de Voltaire à sa place accoutumée.

Il refaisait de son mieux ce qu'il appelait *la chambre du cœur*. Voici très-exactement la description de la chambre du cœur. « Cette chambre est ornée non-seulement des portraits trouvés dans le château, mais de ceux des divers personnages les plus illustres qu'a célébrés Voltaire. Ils sont classés dans l'ordre qui leur convient : *Benoît XIV*, *Fénelon*, *Massillon* et *Bossuet*, d'un côté ; mesdames *de Sévigné*, *de Lambert*, *de Tencin*, *Geoffrin*, *de Boufflers*, *du Deffand*, *de Genlis*, font face à ces pères de l'Église de Ferney. Autre part est le canton des beaux esprits ; les *Saint-Lambert*, *Chastellux*, *Thomas*, *Tressan*, *Marmontel*, *Raynal*, *de Lille*. On lit au bas du portrait de celui-ci : *Nulli flebilior quam tibi, Virgili*. Les amis sont les plus voisins du cœur. » Il y avait bien à reprendre en ce choix singulier.

A toutes ces inscriptions du marquis de Villette, il faut ajouter les vers que voici, et dont il se servait pour expliquer comment et pourquoi le cœur de Voltaire n'était plus à Ferney :

Nos climats par les arts ont brillé tour à tour.
Rouen s'enorgueillit d'avoir produit *Corneille*.
Racine, dont la muse enchante notre oreille,
Illustra La Ferté, qui lui donna le jour.
    L'inimitable *La Fontaine*
    Rendit Château-Thierry fameux,
Et *Voltaire* anoblit les rives de la Seine.

Sans nul doute, il n'y a qu'un mot pour expliquer toutes ces misères : *Profanation!* Le cœur de Descartes fut plus heureux que celui de Voltaire; il était contenu dans l'église de Saint-Olof à Stockholm; quand il fut apporté en France, le roi de Suède ordonna de respecter ce tombeau vide où la Suède est encore agenouillée. — Au fait, le cœur de Voltaire n'eut rien à envier à son corps. Oublié longtemps dans ce couvent, au milieu des bois, malgré l'excommunication de M. de Barral, évêque de Troyes, qui voulait l'arracher de son tombeau, il arriva qu'en 1790, l'abbaye étant vendue et les moines dispersés, on s'inquiéta du corps de Voltaire, et l'on se mit à songer à son apothéose.

En effet, un an plus tard (1791), quatre commissaires arrivent à Romilly pour procéder à la translation de Voltaire au Panthéon... Nous avons lu naguère, dans un des autographes de M. Lucas de Montigny, d'assez tristes détails sur cette expédition misérable. Il y eut même des gens qui s'amusèrent du corps de Voltaire, arrêté à la porte d'une hôtellerie mal famée. « A peine ouvert, le cercueil nous montra Voltaire endormi, le visage était très-calme... Au contact de l'air, il s'affaissa et ne fut plus reconnaissable. »

Ainsi le peuple entier, qui se pressait à ces se-

condes funérailles, n'a guère porté qu'une ombre au Panthéon. Tristes honneurs, ce Panthéon qui fut souillé et déshonoré par Marat! Mais en 1791, c'était bien l'heure ou jamais, nation futile et si souvent ingrate, de réclamer le cœur de votre ami Voltaire, ou tout au moins de le reprendre! Alors, sur le seuil de ce Panthéon si souvent fermé, si souvent ouvert, un temple, une église, un abîme... un égoût (Marat!), un caravansérail misérable où l'Évangile et les *Droits de l'homme* se sont heurtés sans se comprendre, les deux fragments de Voltaire, le cœur et son enveloppe, auraient eu le même tombeau, le même repos, les mêmes honneurs, et nous n'assisterions pas encore aujourd'hui au spectacle affligeant... déshonorant de cette ombre en peine de son dernier asile.

Il n'y a rien de plus triste que cette urne ébréchée et sans maître; il n'y a rien de plus misérable que cette auguste dépouille, oubliée en un coin de quelque sacristie, au fond de quelque grenier, et plus maltraitée que les cendres sans nom livrées aux quatre vents du ciel!

Vous savez que les poussières du Panthéon ont été jetées, çà et là, dans un terrain vague, et que c'est en vain qu'on les a recherchées dans ces trous.

Enfin, vous avez appris comment le cœur de

Voltaire a fini par trouver un asile dédaigneux dans un coin de la Bibliothèque impériale?

Ainsi finit cette histoire lugubre. Amis du génie et des grands cœurs, vous tous que cet homme a charmés par son esprit, qu'il éclaire aujourd'hui de sa lumière, vous qu'il tient attentifs à la grâce, à la leçon, à l'enchantement de son discours, songez donc que cet ami de Vauvenargues, ce père adoptif de la petite-fille de Corneille, ce libérateur des serfs du Jura et du pays de Gex, ce défenseur intrépide et sévère de Calas, de Sirven, de Lally, de la Barre, d'Étallonde et de Montbailly; ce fécond génie, élevé, pénétrant, à qui rien n'échappe : histoire, politique, arts et sciences; éclatant jusque dans ses fautes, charmant jusque dans ses colères, il ne s'est donc pas rencontré parmi nous, chez nous, une voix, une force, une louange, une reconnaissance, un respect? qui, sachant le cœur de Voltaire abandonné à tant de misères, à tant de hasards, l'ait réclamé au nom de la France, au nom du monde entier!

Vous dormiez tous! Vous dormiez du sommeil des esclaves! Il était mort, le roi Louis-Philippe, un enfant béni par ce grand vieillard, le dernier des voltairiens!

QUINZIÈME JOURNÉE.

PIERRE DE CORNU. — Mes amis, je suis bien content, ce matin; cette nuit j'ai fait un beau rêve, et c'est au bon Marc-Aurèle que je le dois : « Retirez-vous, nous dit-il, en vous-même. Pratiquez souvent cette retraite de l'âme, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs. Les habiles gens n'entassent point les connaissances, mais ils les assemblent : faites que vos lectures coulent dans vos mœurs, et que tout le profit se tourne en vertu. »

Jamais on n'a mieux parlé de la grande passion. Non-seulement j'ai retrouvé dans mon rêve de cette nuit tous mes livres, mais encore il me semblait que sur mes rayons quadruplés, dans un espace aussi vaste que le salon carré du Louvre, et beaucoup moins orné, car à Dieu ne plaise que nous permettions aux grands peintres d'empiéter sur les grands poëtes! je faisais un choix merveilleux. Les premiers livres qui tombaient sous mes mains

tremblantes d'émotion avaient appartenu à la reine Catherine de Médicis. Elle avait appris à les ouvrir à la cour de François Ier, son beau père, et dans le palais de Henri II, son mari. A la fois Médicis et Valois! comment ne pas être infiniment curieuse des belles-lettres et des beaux-arts? S'il vous plaît, nous placerons cette reine intelligente au premier rang des voleurs de livres, afin que la mémoire de ces honnêtes scélérats en soit peu ou prou glorifiée. Écoutez Brantôme, il vous racontera les glorieux larcins de la reine Catherine :

« Ce grand capitaine Strozzi avoit une très-belle « bibliothèque, dont on ne sauroit dire de lui « comme le roy Louis XI disoit d'un prélat de son « royaume qui avoit une très-belle librairie et ne « la voyoit jamais, qu'il ressembloit à un bossu « porteur d'une belle grosse bosse sur le dos et qui « ne la voyoit pas. Mais Monsieur le maréchal visi- « toit, voyoit et lisoit souvent en sa belle librairie ; « elle lui estoit venue du cardinal Ridolphe (le car- « dinal Ridolfi de la maison de Médicis) et fut achetée « après sa mort. Il estoit très-savant prélat ; elle « estoit estimée plus de quinze mille escus pour la « rareté des beaux et grands livres qui y estoient. « Après la mort dudit maréchal, la royne mère la « retira, avec promesse d'en récompenser son fils

« et de la lui payer un jour; mais jamais il n'en a « eu un sol. Je sais bien ce qu'il m'en a dit d'autre-« fois en estant fort mal content. »

Donc j'ai choisi dans cette excellente librairie un mystère introuvable parmi les farces et moralités du vieux théâtre : *la Résurrection de Jésus-Christ en vers, par Constantin, valet de chambre du roi François Ier — Le premier livre d'Amadis de Gaule, en vélin* (1540); *le Roman du roy Artus* (1488); *l'Histoire de la destruction de Troyes; les Chroniques du roi Louis XII,* et j'ai laissé le reste à la Bibliothèque impériale. Notez que ces beaux volumes portent or et couleur les armes de France et de Médicis. Les plats sont semés de H et de C entrelacés, surmontés de la couronne royale. Deux autres médaillons, dans les coins opposés, représentent la devise que cette reine avait adoptée à la mort de Henri II, de la chaux qui jetait une grande fumée à cause des eaux (symbole des larmes) qui tomboient dessus, et autour ces mots : *Ardorem extincta testantur vivere flamma*, c'est-à-dire : Le feu vit sous la cendre.

Je furetais aussi parmi les livres de Grolier, et j'emportais comme un voleur le *Tibulle* de Grolier, avec l'*ex libris* de Fléchier. Quand on songe que la bibliothèque du célèbre orateur fut vendue aux

Anglais, faute d'un acheteur parmi nous! En même temps, dans les catalogues moindres, je cherchais ma vie, et Dieu sait quelle rafle en toutes ces collections splendides! J'emportais les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, aux armes du marquis de Coislin; l'*Etymologicon magnum*, Venise, 1499; le *Suidas* de Milan et le *Politien* de Florence.

Parmi les éditions aldines : les *Epistolæ græcæ*, 1499; Suidas, 1514; Musée et Ausone, 1517; Eschyle, 1518; Plaute, 1522; Silius Italicus, 1523; Homère, 1524; Petrarca, 1546.

Je possède aussi, dans mon rêve, hélas! un bel exemplaire du *Mystère de la Passion par personnaiges, joué moult triomphalement à Angiers en* 1486, in-folio publié par Antoine Vérard, en 1490; si je l'avais... et qu'il ne l'eût pas, j'offrirais *l'Arbre des batailles* à S. A. R. Mgr le duc d'Aumale. Hélas! comprenez-vous ma joie à contempler toutes ces merveilles à mon bel aise, et sans entendre ce cri funeste à toutes les contemplations : « On ferme, messieurs! » Et ne pensez pas que j'aie oublié de me procurer quelqu'un des livres arrachés aux Bénédictins de l'ordre de Saint-Benoît. La flamme en a brûlé beaucoup, les voleurs en ont beaucoup volé, les conservateurs en ont fort peu conservé. Rappelez-vous ce bonnet rouge à la Convention nationale :

Il proposait de brûler tous les livres souillés de la fleur de lis des tyrans!

Abel Langelier. — Hélas! plus nous avançons dans ces histoires de sang, de meurtre et de vengeance, et plus les voilà qui nous pressent et nous oppriment de toute part. Autant nous aimons les livres, autant nous devons être ardents justiciers des bourreaux et des bûchers. J'avais mis en réserve une histoire abominable à propos d'un pamphlet publié en 1561 contre le duc de Guise et son frère. On les appelait les Guisards. Cela commençait ainsi :

Méchant diable acharné, sépulchre abominable,
Spectacle de malheur, vipère épouvantable,
Monstre, tygre enragé, jusques à quand par toy
Verrons-nous abuser le jeune eage du roy?

Les Guise étaient tout-puissants, mais déjà la reine mère et le roi conspiraient contre ces maires du palais. C'est pourquoi, sitôt qu'il fut question de cette satire intitulée *le Tygre,* ordre vint de courir sus à l'écrivain, à l'imprimeur, à quiconque avait coopéré à cette publication, dont les traits les plus violents circulaient de bouche en bouche, ameutant toutes les colères, soulevant toutes les vengeances. — D'abord le secret fut bien gardé; mais on finit par découvrir le maître impri-

meur, Martin Lhomme. Il fut condamné en vingt-quatre heures, et pendu sur la place Maubert. Bien plus, comme on le menait pendre, et que le malheureux attestait la terre et le ciel, criant grâce et pitié, vint à passer un brave homme, un marchand de la ville de Rouen, Robert Dehors; il prit tant de pitié du malheureux Martin Lhomme, il disait si haut que c'était un crime affreux d'étrangler l'ennemi des Guise!... Il fut conduit au Châtelet et pendu deux jours après à côté du malheureux imprimeur.

Vous voyez qu'on ne plaisantait pas en ce temps-là, et d'où vient le proverbe : *Aussitôt pris, aussitôt pendu.* En vain vous portiez la robe et le bonnet de l'avocat, avec le droit de vous couvrir devant le juge, il arrivait très-souvent que vous étiez pendu pour avoir dépassé certaines limites par-devant nos seigneurs du parlement. Tel autrefois un brave avocat de Poitiers, Lebreton, jeune homme animé de toutes les grandeurs de la justice. Ayant perdu sa cause à Poitiers, et trouvant en son âme et conscience que sa cause était juste, il la vient plaider au parlement de Paris, s'adressant à toutes les puissances; au roi d'abord, mais le roi le jette hors du Louvre. Il s'adresse à M. de Guise au nom de quatre orphelins dévorés par un homme injuste... le Balafré lui rit au nez. Il invoque en

vain le duc de Mayenne, au fond de la Mayenne... le prince est invisible. O douleur! le roi de Navarre lui-même est sans pitié pour ces malheureux. A la fin, voilà maître Lebreton qui fait imprimer sa plaidoirie, et comme il allait la mettre au jour, M. Séguier, lieutenant civil, saisit le livre, et l'auteur est enfermé dans la Conciergerie. Au bout de huit jours, l'avocat de Poitiers est pendu dans la cour du Palais, à vingt pas des grands degrés, pendant que le bourreau brûle cette innocente plaidoirie. Un clerc de maître Lebreton, nommé Maurice Poucet, rentre en son taudis et meurt d'épouvante. En racontant toutes ces misères, M. de Thou disait si bien dans son latin : *Pauperculus librarius.*

Chose étrange! il advint peu de temps après que le duc de Guise fut assassiné par ordre de ce roi qui semblait si jaloux de la gloire et de l'honneur de ce sujet dangereux. Ce fut au sortir des vêpres que le roi dit au duc : — « Vous avez été fort dévotieux et n'avez pas quitté des yeux le livre de la sainte messe. » A quoi le duc répondit : — « Sire, je lisais un livret qu'un huguenot vient d'écrire sur l'état de la France, et je le prêterai volontiers à Votre Majesté. — Puisque c'est un huguenot qui l'a fait, dit le roi, je ne veux pas le lire. »

A chaque instant, dans ces histoires, on dirait volontiers : Où est le livre? Il n'y a pas longtemps, je lisais dans *le Réveille-matin des François,* un libelle attribué à Théodore de Bèze : « O pardieu, s'écriait le libelliste, il faut laisser en repos ces cruelles mémoires, Catherine de Médicis et Charles IX. Honte à qui parlera de ce bourreau, à moins qu'il ne célèbre en ses vengeances le bonheur de le châtier et de le traiter comme un Néron. »

Or, lisant ces violences, on se demande enfin par quel miracle la langue française, après tant d'avaries, est devenue habile à ce beau langage? Elle fut impitoyable autant que sa loi criminelle; elle s'adoucit quand les mœurs furent plus douces.

Il y eut un certain Durand qui fut rompu vif en la place de Grève pour avoir écrit *l'Ane ligueur.* Deux jeunes gentilshommes italiens, pour une simple traduction du français en italien, l'un fut pendu, l'autre roué, par l'ordre de M. le duc d'Épernon.

M. DE VERNEUIL. — Nous faisons bien, messieurs, de faire ainsi justice. En vain il est écrit : Tais-toi et sois sage (*Sile et sape*); ces enseignements ont sauvé depuis plus d'un siècle bien des écrivains et bien des livres. « Ce n'est pas seulement pour notre instruction, disait Jean de Salis-

bury, que nous avons compilé toutes les opinions, interrogeant les hommes les plus inconnus et les écrits les plus futiles. » Nous voulons aussi trouver un juste écho à ces misères et réhabiliter ces martyrs, sans oublier l'exécration des bourreaux. Songez donc que Sixte de Sienne, un juif converti, se vantait d'avoir fait brûler cent quarante-quatre mille volumes dans la seule ville de Crémone! Un autre converti, nommé Pffercornius, obtint un édit de l'empereur Maximilien pour brûler tous les livres des juifs, à l'exception de l'Ancien Testament! Sous peine de mort, il était défendu de garder un seul de ces témoignages.

Que voulez-vous? c'était la nécessité! On a brûlé le dictionnaire de Vaugelas! Tout brûlait! Un secrétaire du pape, appelé Reboul, très-aimé du cardinal Baronius, bibliothécaire apostolique, pour une épigramme innocente envoyée de Rome à Paris, fut décapité dans le fort Saint-Ange;... à peine si l'histoire de la république des lettres a conservé le nom de ce malheureux.

— Sachez cependant, reprit QUINTILIEN, que ce même pontife, si chatouilleux pour une épigramme, avait en amour les beaux livres. Il n'était encore qu'un simple cardinal lorsque, ayant visité un savant français qui était à Rome, il vit un de ses gen-

tilshommes qui mettait dans sa poche un petit livret très-rare, et partant fort recherché.

— Monsieur le savant, dit le cardinal, on vous a pris un petit tome. Ayez la bonté de nous fouiller, pour que vous soyez bien sûr que ce n'est pas moi qui suis le voleur.

Ce bon mot, certes, ne peut suffire à racheter la mort du *pauperculus* Reboul, égorgé dans le château Saint-Ange, à la faveur de la nuit.

Pierre de Cornu. — Le malheur de tous ces persécuteurs, c'est qu'ils ne pouvaient pas se douter que la moindre parole est immortelle. On peut tuer l'écrivain, et même il n'est rien de plus facile; mais le livre ne saurait périr. Le livre est une âme, une étoile, un feu qui brille. Il contient l'éloquence et la philosophie; il est riche en science et riche en beaux-arts. Il est simple et sublime. Il plaît à l'homme austère, il ne déplaît pas à la coquette; Aspasie élevait l'âme de Périclès et soutenait son courage. Quels meilleurs professeurs que les beaux livres! Ils n'emploient ni les verges ni la férule; pleins d'idées, sobres de paroles, ils ne font pas payer leur enseignement, même aux plus riches. Vous les appelez, ils répondent : Nous voilà! Vous les cherchez, ils se montrent; vous vous trompez, pas d'injures; vous ne savez rien, pas un qui se

moque. Ainsi parlait jadis le bon Richard de Bury, chancelier d'Angleterre, et le plus grand amateur de livres qui ait vécu depuis le temps de Ptolémée Philadelphe.

VITRUVE. — Heureusement qu'il est passé le temps misérable des persécutions, des cruautés et des injustices dont le livre était l'objet. Le livre aujourd'hui compte beaucoup plus d'indifférents que d'ennemis. Aimons-les tout à notre aise, et montrons par notre exemple la grâce et la façon de les aimer.

M. DE LA CONTRIE. — Avant de nous séparer, saluons tous les bonheurs du livre; oublions ses persécuteurs et ses tyrans. Revenons, amis, aux temps heureux où Pierre de Riga, chanoine de Saint-Denis, écrivait sur la porte de sa bibliothèque : *Aurora!*

Revenons à mon songe; j'emportais aussi dans une corbeille d'or le *Rabelais* de 1542, imprimé par Étienne Dolet, le libraire qui fut brûlé vif... Quoi donc? Je me suis réveillé trop vite, au moment où j'entrais avec armes et bagages dans ce beau dix-septième siècle, où c'était une honte de ne pas posséder un beau livre, tout au moins.

L'oncle du grand ministre de Lionne, le fameux surintendant des finances et négociateur Abel Ser-

vien, qui pourtant avait peine à lire de l'œil qui lui restait, se serait cru déshonoré s'il ne se fût pourvu avant de mourir. « Que dirait-on de moi, s'écriait-il devant Ménage, si l'on ne trouvait une bibliothèque à mettre dans mon inventaire? »

Ah! quelle histoire on écrirait si l'on parlait dignement de l'abbé Delarue et de son digne ami Richard Hébert? Qui nous dira jamais les trésors de ces grands dépôts, l'honneur de Paris :

Saint-Germain, Saint-Victor,
Vallent bien plus que de l'or.

Et tant et tant nos anciens aimaient les livres, que pour s'en bien souvenir en toute occasion, ils avaient rimé les titres des recueils les plus curieux et les plus rares.... Un de nos bons connaisseurs ès livres, M. Albert de la Fizelière, publiait naguère tout un poëme en l'honneur de nos belles passions :

. . . .
« Voyez à la première ligne
Un auteur estimé insigne :
C'est celui qui fit les romans
Qui sont estimés si charmans,
Dont l'un est Pierre de Provence,
Et la Fontaine de Jovence,
Plus les Chansons du Savoyart,
Regnaut et le cheval Bayart;
L'histoire en est très-véritable.
Tenez, voici Robert le Diable,

Valentin et son frere Orson,
Qui fut assez joli garçon.
Ici paroît Jean de Nivelle
In-folio, et la Pucelle
D'Orléans de même grandeur.
Dans l'autre se voit la candeur,
Les faits genereux et la vie
De la grand mere de Sylvie;
L'autre que vous voyez ouvert,
C'est le Grand Mareschal expert.
« Voilà Guillaume de Palerne,
Qui, sans mentir, n'est pas moderne;
Après se voit Gargantua,
Suivi de celui qui tua
Tant de Sarrasins en Espagne.
Voilà les faits de Charlemagne
Et l'histoire de Pacolet
Jointe à celle du fol Rolet;
Secundo les Contes d'Ouville,
Le Parnasse de Theophile,
Et le Petit Reveil matin
Joint aux Farces de Turlupin,
Tombeau de la melancolie.
Une autre pièce fort jolie
Qui se nomme Jean de Paris,
Et le Tresor de Saint-Denis
Deux almanachs faits à Paris
L'an mil trois cent soixante-six;
Le Courtisan de Barcelonne,
L'Incomparable Maguelonne,
Roland et l'Huon de Bordeaux
Qui couroit par monts et par vaux;
Richard Sans-peur de Normandie,
Marion Stuard, comedie,
Et quantité d'autres encor
Qui valent tous leur pesant d'or... »
Comme il alloit encor poursuivre,
Je vis un joli petit livre
Couvert d'un beau papier marbré

Qui paroissoit fort à mon gré :
C'estoit juste une comedie,
Ou, pour mieux dire, tragedie
Qu'on appelle le Theodat,
Dont l'auteur n'est, je crois, point fat,
Puisque c'est le jeune Corneille,
Qui sçait composer à merveille.
Six sols marqués je l'acheptai,
Qu'en mesme temps je luy donnai.

Et songez qu'en 1632, pas plus tard, sur le pont Neuf, le colporteur criait à tout venant des merveilles pour six liards, que nous payerions aujourd'hui un prix insensé :

J'ay toujours quelque chose avecque quelque chose,
J'ay des livres icy tant en rime qu'en prose :
Le Duel de deux gueux dedans le Pré aux Clercs ;
J'ay les noms des filoux, la Misere des clercs,
J'ay les nouveaux edicts, les nouvelles gazettes,
J'ay la commodité des bottes et garsettes,
J'ay le remede aussi pour les pasles couleurs,
J'ay l'Amour des sergens, la Pitié des voleurs ;
J'ay tous les compliments de la langue françoise,
La perte depuis peu d'une jeune bourgeoise
Au quartier que chacun nomme des Gravilliers ;
J'ay le contrat passé dedans Aubervilliers
Entre Guillot Grand-Jean et Gillette Ventrue.
J'ay le cruel combat d'un singe et d'une grue.
J'ay grande quantité de bons livres nouveaux,
J'ay la maniere aussi comme on sevre les veaux,
Avec le testament du bon Gautier Garguille ;
J'ay le galand qu'il faut à toute belle fille.
Voicy l'invention pour prendre à toutes mains,
Utile aux procureurs ainsy qu'aux medecins ;
J'ay le pouvoir qu'on donne à chacune servante
De coucher au grand lict quand madame est absente ;

J'ay les Perfections de la dame Alizon
Pour captiver chacun dans sa belle prison;
Dans un petit cahier j'ay la Bonté des femmes,
J'ay toute leur malice en trois ou quatre rames,
J'ay la methode aussi pour gaigner force escus,
J'ay les listes icy des garces et cocus,
Et l'art de les trouver jour et nuit sans lanternes;
J'ay comme il faut sortir sans payer aux tavernes;
J'ay quelque chose enfin pour tous les beaux esprits.
. . . .

Que de bien perdu! Messieurs nos grands-pères se faisaient prier pour acheter un *Jean Marot*, un *Théophile*, un *Agrippa d'Aubigné*, aux belles marchandes de la galerie du Palais :

Ça, monseu, qu'achepterez-vous?
Dit une belle librairesse;
Venez voir une belle pièce :
Les Heroïnes de Du Bosc.
J'ay les Œuvres de Parabosc.
. . . .
Tenez, voicy l'Honneste femme :
Venez icy, tenez, madame,
Voilà les Œuvres de Caussin.
J'ay des Heures de papier fin;
Elles sont à la chancelière.
J'ay la Cassandre tout entière.
Voulez-vous les Œuvres d'Arnaud?
J'ay bien icy ce qu'il vous faut.

Notez bien que la marchande était belle et jeune, avec des yeux brillants, et qu'elle connaissait M. Patru. Elle faisait mieux, la charmante femme; elle avait des livres défendus; elle les

tenait cachés dans un coin de sa boutique, et vous les proposait tout bas à l'oreille, en se fiant à votre honneur. Au fait, elle jouait sa tête... à faire tourner toutes les têtes d'alentour :

Monseu, si vous estiez un homme
Pour y mettre une bonne somme,
Je pourrois vous en faire part :
Je l'ay dans un coin à l'escart.
C'est bien une pièce fort bonne ;
C'est pour cela que la Sorbonne
A tretous nous a defendu,
Sous la peine d'être pendu,
D'en imprimer aucune chose.
Ainsi, personne de nous n'ose
Dire qu'il a ce livre icy ;
Mais pour celuy-là que voicy,
C'est l'original, sur mon âme.

— Et véritablement, reprit Saint-Gelais, si vous étiez le possesseur légitime de tant de choses introuvables, vous feriez bien de rendre grâces à Dieu en disant vos *Pater* et vos *Ave* sur ce chapelet de six dizaines que possédait le cardinal de Mazarin. L'*Ave Maria* était d'émeraudes de la plus belle eau ; de magnifiques saphirs indiquaient le *Pater noster;* la croix était faite de trois diamants qui ne valaient pas moins de dix mille écus. Car de remercier, pour un pareil monceau de livres, sur un vulgaire chapelet de quelque bonne femme assise au coin d'un bénitier, c'est tout au plus ce que l'on pour-

rait faire pour le *Virgile* de 1636, exemplaire de Mac Carthy, ou le *Gargantua* imprimé à Lyon, chez François Juste, en 1542.

— Je donnerais tous les chapelets du monde, reprit PIERRE DE CORNU, et même celui du cardinal de Mazarin, pour les *Devoirs* et les *Lettres à Atticus* de l'édition aldine. Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Celui-là est malavisé qui recherche en même temps les diamants et les livres.

Il faut choisir, sinon, courant après toute espèce de curiosités, vous revendrez au bout de six mois ces Bibles, ces canons, ces histoires, ces grammaires, ces poëtes, ces philosophes, et bientôt vous les verrez disparaître, indignés du peu de souci que l'on faisait de leur beauté. Entre le livre et moi, c'est un mariage; il m'appartient par un lien indissoluble, et la mort seule nous peut séparer. C'est pourquoi nous laisserons de côté les livres inutiles, les écrivains oubliés, les parodies : le *Virgile travesti* de Scarron, l'*Ovide bouffon* de Richer, l'*Ovide en belle humeur* de d'Assoucy; l'*Horace* et *l'Odyssée* en vers burlesques, de Picou. Ces misères ne méritent pas d'être mentionnées; tant pis pour qui les recherche.

Il était écrit sur un livre d'images du catalogue Renouard : « La honte n'est faite ni pour les forts ni

pour les innocents. » *Contumeliam nec fortis potest nec ingenuus pati.* Au contraire, il n'y a rien de plus charmant que de retrouver dans le coin d'un beau livre, écrit avec soin, quelque sentence à l'usage des lecteurs à venir, par les honnêtes gens désireux de laisser un souvenir et d'en confier la garde à l'écrivain qui les avait charmés.

C'est ainsi que nous possédons des annotations signées par ces noms si magnifiques et si divers : Luther, Politien, Tasse, de Thou, Scaliger, Desportes, Saumaise, Bochart, Baluze, Balesdens, madame de Sévigné, Bachet de Mériziac, Huet, Burmann, Secousse, Grosley, Goujet (il fut perdu, le malheureux, pour avoir perdu ses livres!) l'abbé Mercier de Saint-Léger, l'abbé Rive, Morellet, Adry, Barthélemy, Caron, Alfieri, Naigeon, Delambre, Bast, Chardon de la Rochette, Brunck, Malesherbes, Voltaire, Wyttenbach, Villoison, Héber l'insatiable bibliophile, Eusèbe Salverte, le poëte Lebrun, Dulaure, P. L. Courier, Charles Nodier, Letronne, Éloi Johanneau, Boissonade et Napoléon.

Vitruve. — Mon cher confrère, je possède un bel exemplaire de Cardan : *De subtilitate* (1554), et le *De felicitate,* de Beroaldus, qui vous conviendraient beaucoup mieux qu'à moi. Vous avez une

belle âme, un habile esprit; vous ne vous laissez pas éblouir par la chose introuvable. Encore faut-il que l'édition *princeps* ait sa grâce et son charme. Heureux l'amateur de livres qui s'arrête au beau milieu de ces sentiers remplis d'écueils. Ce n'est pas vous qui auriez acheté quinze cents francs le livre *De Trinitatis erroribus,* de Servet, pour lequel ce bonhomme fut brûlé à Genève, au beau milieu de la place publique? Ce n'est pas vous qui donneriez cinq cents francs des *Contes de Masuccio* (1476), et qui payeriez mille écus *l'Art de bien mourir,* imprimé comme on imprime en Chine encore aujourd'hui?

Parlez-nous cependant du Boëce exécuté par Antoine Vérard. Toujours est-il, ami Pierre de Cornu, que vous avez fait un beau rêve, *une bibliothèque universelle, grande et belle,* semblable à la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, surtout lorsqu'elle eut hérité des livres de Jean d'Estrées, archevêque de Cambrai, qui lui-même en avait hérité de César d'Estrées, le neveu de la belle Gabrielle. Un autre d'Estrées, Victor-Marie, maréchal et vice-amiral de France (il allait toujours bouquinant et brocantant, disait-il), avait ajouté ses livres à ceux de son oncle César. C'est pourquoi l'abbé de Marolles, excellent bibliothécaire et mauvais

poëte (cela s'est vu), a consigné dans son poëme sur les bibliothèques les noms de ces trois bienfaiteurs :

Les cardinaux de Retz, de Boüillon et d'Estrée,
Dans les livres prisez aiment les bons autheurs ;
De tous les beaux esprits ils sont les protecteurs,
Et sur un haut degré leur vertu s'est montrée.

Vint plus tard la collection magnifique du terrible chancelier Séguier, qui fut naguère mise au pillage par un porteur de petit collet.

Toutefois, en ma qualité d'architecte, j'aurais voulu, mon cher ami, que vous eussiez pris le soin de construire à tant de beaux livres un monument digne de les contenir. Il vous faudrait comme autrefois une immense galerie entre un double jardin très-vaste, renfermant des allées de vieux tilleuls, des bosquets touffus, des eaux plates et jaillissantes, une vigne qui vous puisse abriter contre les chaleurs du jour. Puis, toute chose étant en bel ordre en ce beau lieu, nous l'ouvririons seulement aux intelligences d'élite, aux vrais beaux esprits, aux jeunes gens avides d'apprendre, aux vieillards qui savent se souvenir.

Alors, mes amis, il n'y aurait pas sous le soleil un temple, une académie, un musée, une assemblée politique, une Chambre, un Sénat, qui se pût

comparer à cette réunion des plus beaux produits de l'esprit humain.

Le président DE VERNEUIL. — *Amen!*

En ce moment Pierre de Cornu accourait en toute hâte.

— Enfin, s'écria-t-il, j'arrive à temps pour vous dire une grande nouvelle... M. Libri est mort obscurément, Dieu merci, à Florence, sa patrie, et je conseillerai, sauf meilleur avis, que nous jetions quelques fleurs sur son triste tombeau. C'était un bibliophile, après tout. Sans doute il a poussé trop loin l'abus des livres, mais il en a découvert, lisez mieux, il en a révélé un si grand nombre! Enfouis trop longtemps, il les a rendus à la douce lumière, et tant de belles pages, dégagées de la poussière qui les couvrait, sont ressuscitées grâce à lui! Qu'en dites-vous? Tant d'honnêtes gens ont volé des livres et sont morts pardonnés!

LE PRÉSIDENT DE VERNEUIL. — Oui, mais ces fanatiques n'ont pas vendu ces épaves. Au contraire, ils les gardaient précieusement, puis au lit de mort ils convenaient de leur larcin, et le livre était rendu à son légitime propriétaire. Honte à Libri! Ses catalogues indiquent un homme affamé, plus qu'un bibliophile, et nous ferons bien de ne point porter le deuil de ce malheureux. Que de science il a

gaspillée! En quels abîmes il s'est perdu! Avec un peu d'honnêteté, ses moindres découvertes, rangées dans les bibliothèques, lui auraient donné le meilleur accueil dans le monde lettré. Les historiens l'auraient glorifié, pour tant de clartés nouvelles; les poëtes l'auraient honoré, pour tant de chefs-d'œuvre inconnus. Soudain, pas un dépôt qui ne lui fût ouvert, pas un mystère qui lui fût interdit. Nos honnêtes bibliothécaires de la province auraient célébré les curiosités rencontrées dans leur catalogue incomplet. Quelle bénédiction!

Mais les prendre à la dérobée, emporter, la nuit, comme un traître ou comme un voleur, ces fragments de l'art d'autrefois, les remettre en bel ordre avec tant de science, et leur donner un vêtement digne de leur génie, afin que plus tard, à quelque vente insolente, il livrât au feu des enchères ces déshérités de la fortune.... Holà! croyez-moi, n'en parlons plus.

C'est une grande honte, une grande misère. On a bien fait de l'emporter sans bruit, sans respect et sans regrets, dans un tombeau sans inscription.

Georges. — Ma nouvelle, à moi, vous fera quelque plaisir, Messieurs. La nouvelle que j'apporte est digne de vous, et doit charmer les plus

honnêtes gens. Nous nous souvenons tous, même les plus jeunes, de ce bon ministre du roi Charles X, M. le comte de Corbières. Il aimait d'un honnête amour toutes les choses que nous aimons. Ministre d'un roi, le plus loyal et le plus honorable des rois, il lui resta fidèle jusqu'au moment funeste où la monarchie et le roi de France, emportés par le même orage, ont disparu dans le même gouffre. On vit alors ce savant connaisseur, consulté par les grands politiques de sa bibliothèque, et consolé par ses philosophes, rester debout dans la tempête, et répondre au peuple irrité de l'attentat où il avait joué sa tête. Il hésitait à signer les ordonnances, et comme un ministre, son collègue d'un jour, M. de Polignac, lui disait : — Que cherchez-vous? il répondit en signant : — Je cherche un portrait de lord Strafford. Un mois après il comparaissait devant ses juges, et disputait sa tête au bourreau. Il fut condamné à la prison perpétuelle, et fut enfermé dans ce château de Ham, en Picardie, qui devait être, au bout de vingt ans, le berceau d'un empire. Il emporta dans sa prison ses grands amis : la Fontaine et Fénelon, Montaigne et Rabelais; plus tard, quand il fut libre enfin, grâce au bon roi Louis-Philippe, il revint doucement à ses livres, et ne quitta plus sa *librairie*.

Il mourut en plein calme, en plein silence, oublieux de ces grandeurs funestes, et content de retrouver au premier rang de ses amis le bon Soulié et le bon Nodier, qu'il avait faits bibliothécaires de l'Arsenal.

On annonce, avant qu'il soit peu de temps, la vente des livres de M. de Corbières, et pas un de nous ne manquera, je l'espère, à ce rendez-vous suprême.

M. de Verneuil. — Vous avez raison, nous irons tous, nous souvenant qu'un beau livre ne doit pas être soupçonné d'une impure origine. Il est le synonyme de franchise et de liberté. C'est notre honneur à tous de nous être absentés, quelle que fût notre envie, de cette fameuse vente par *autorité de justice*, après la condamnation de Libri. Certes, plus d'un tome était à notre convenance, et nous avons détourné la tête de cette affligeante tentation.

A ces mots, nos amis se séparèrent, emportant le souvenir des belles heures qu'ils avaient passées à s'enivrer de leurs chastes passions.

FIN.

TABLE.

FIN DU LIVRE.

